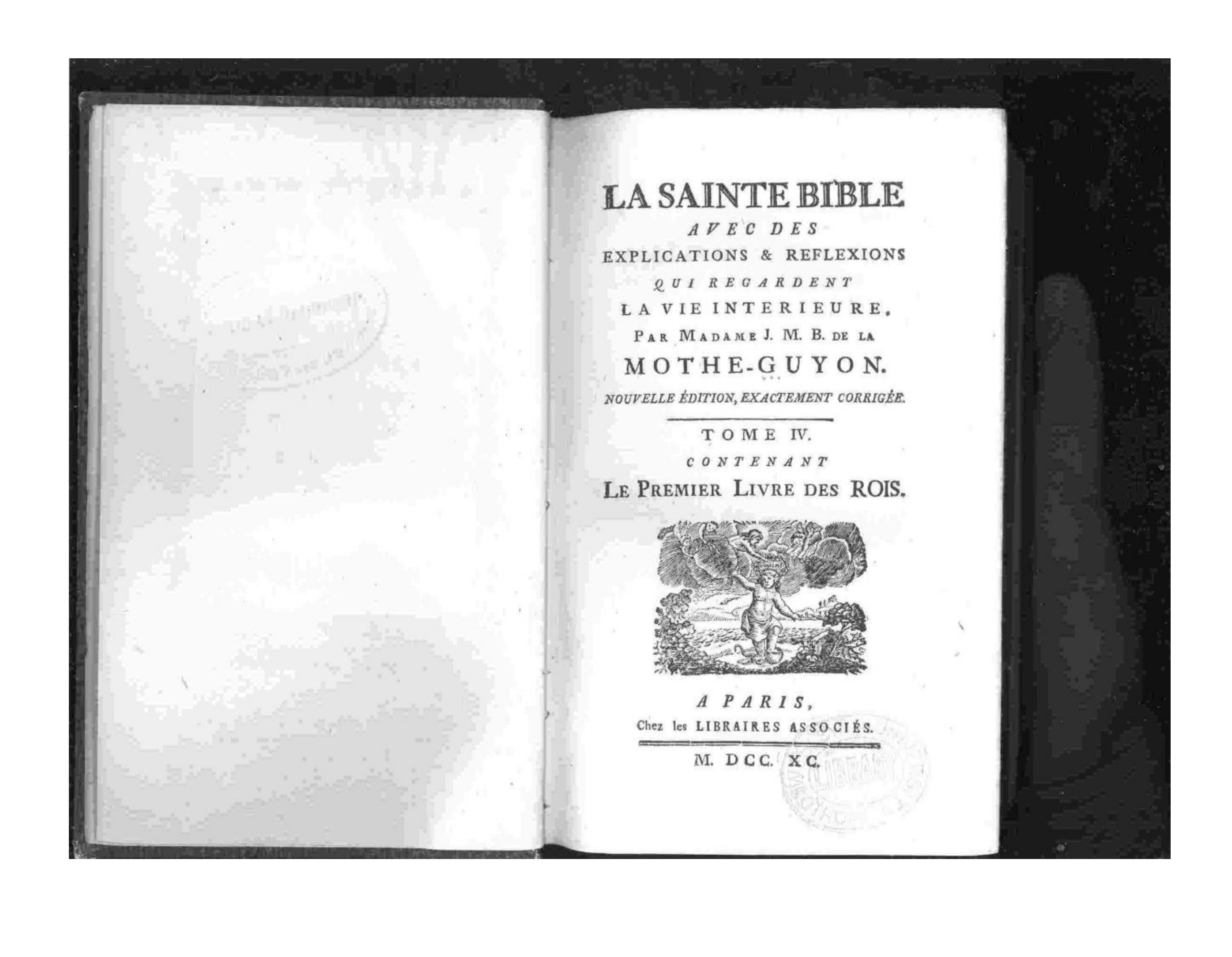


LA SAINTE BIBLE

AVEC DES

EXPLICATIONS & REFLEXIONS

QUI REGARDENT

LA VIE INTERIEURE,

PAR MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME IV.

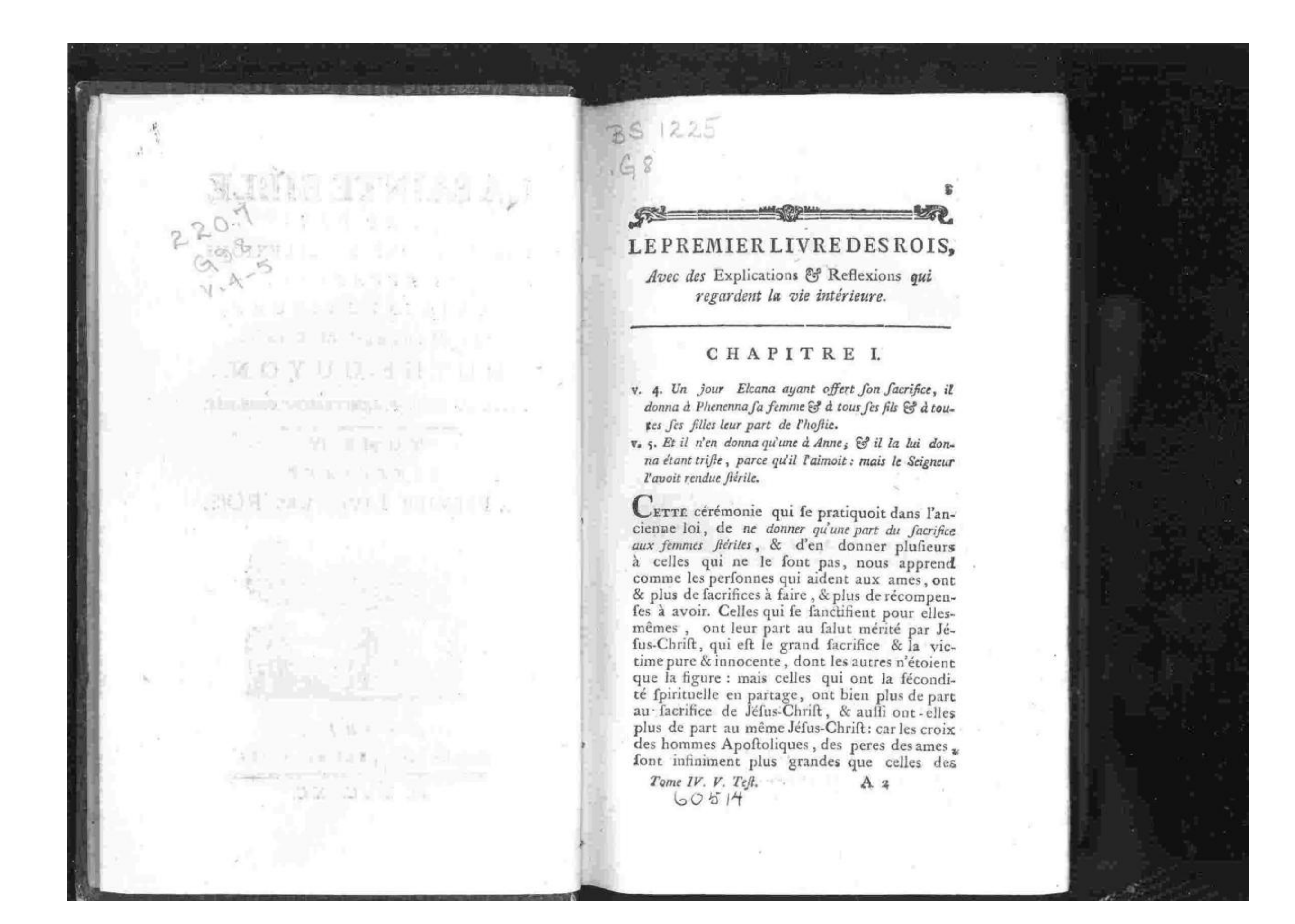
CONTENANT

LE PREMIER LIVRE DES ROIS.

A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.



LE PREMIER LIVRE DES ROIS,

Avec des Explications & Reflexions *qui regardent la vie intérieure.*

CHAPITRE I.

v. 4. *Un jour Elcana ayant offert ſon ſacrifice, il donna à Phenenna ſa femme & à tous ſes fils & à toutes ſes filles leur part de l'hoſtie.*

v. 5. *Et il n'en donna qu'une à Anne; & il la lui donna étant triſte, parce qu'il l'aimoit : mais le Seigneur l'avoit rendue ſtérile.*

CETTE cérémonie qui ſe pratiquoit dans l'ancienne loi, de *ne donner qu'une part du ſacrifice aux femmes ſtériles*, & d'en donner pluſieurs à celles qui ne le ſont pas, nous apprend comme les perſonnes qui aident aux ames, ont & plus de ſacrifices à faire, & plus de récompenſes à avoir. Celles qui ſe ſanctifient pour elles-mêmes, ont leur part au ſalut mérité par Jéſus-Chriſt, qui eſt le grand ſacrifice & la victime pure & innocente, dont les autres n'étoient que la figure : mais celles qui ont la fécondité ſpirituelle en partage, ont bien plus de part au ſacrifice de Jéſus-Chriſt, & auſſi ont-elles plus de part au même Jéſus-Chriſt : car les croix des hommes Apoſtoliques, des peres des ames, ſont infiniment plus grandes que celles des

autres qui ne se sanctifient que pour eux-mêmes. Aussi Jésus-Christ, qui est le pere de tous les prédestinés, nous dit, qu'il ne se sanctifie pas seulement pour lui-même, mais *qu'il se sanctifie* (*a*) *pour eux :* De même Dieu sanctifie les personnes apostoliques par état non seulement pour elles-mêmes, mais pour tous ceux qu'ils doivent engendrer en Jésus-Christ.

Quoi qu'il soit dit ici qu'*Anne* fut *stérile*, ce n'étoit point qu'elle dût être pour toujours inféconde; mais c'est que Dieu nous donnoit lui-même par elle la figure des ames qu'il rend fécondes en lui. Il les prépare par une longue stérilité, & par une forte épreuve, à lui enfanter des prédestinés : car quoique Jésus-Christ les ait tous enfantés sur la croix, il donne à tous des peres en Jésus-Christ qu'il associe à sa paternité, du moins il en donne à ceux qu'il destine à l'intérieur; & c'est une extension de la fécondité de Jésus-Christ, de même qu'il étend sur eux sa passion : c'est aussi ce qui s'acheve en nous, comme parle S. Paul de (*b*) *ce qui manque à la passion de Jésus-Christ*, qui n'est autre que cette extension.

v. 6. *Phenenna, qui avoit de la jalousie contre elle, l'affligeoit aussi & la tourmentoit excessivement, jusqu'à lui insulter de ce que le Seigneur l'avoit rendu stérile.*

v. 7. *Elle la traitoit & l'irritoit ainsi tous les ans, lorsque le tems étoit venu de monter au temple du Seigneur : & Anne se mettoit à pleurer, & ne mangeoit point.*

Les personnes qui se mettent d'elles-mêmes à

(*a*) Jean 17. v. 19. (*b*) Colos. 1. v. 24.

aider aux autres, ont bien à la vérité quelque fécondité; mais c'est un fruit que Dieu rejette, & qu'il ne se consacre pas : aussi ces personnes sont-elles remplies de présomption, d'estime de ce qu'elles font, de mépris pour les personnes intérieures, qui leur paroissent entierement inutiles : elles *insultent* même aux personnes intérieures, leur reprochant leur inutilité à tout bien, sur-tout lors qu'il faut *monter au Temple du Seigneur*. Elles leur disent, qu'ils vont devant Dieu les mains vides & sans préparation; au lieu que pour elles, elles y vont pleines des bonnes œuvres qu'elles ont pratiquées.

Les ames exercées par la nudité de la foi, le sont aussi beaucoup par la persécution des créatures, & l'un se joint à l'autre (pour ce sujet;) cependant ces ames si exercées & si fort humiliées sont infiniment plus cheres à Dieu que les autres qui présument si fort d'elles-mêmes & de leurs œuvres; & quoi qu'elles soient pour un tems dans l'amertume, dans les *larmes* & la stérilité, elles sont préparées, (parce qu'elles plaisent au Seigneur,) pour lui produire un fruit exquis dans sa saison.

v. 8. *Elcana son mari lui dit alors : Anne, pourquoi pleurez-vous? pourquoi ne mangez-vous point? & pourquoi votre cœur s'afflige-t-il? Ne vous suis-je pas plus que ne vous seroient dix enfans.*

Ces paroles qu'*Elcana* dit à *Anne* nous marquent la bonté que Dieu a de consoler les ames intérieures dans le fort de leur affliction. Il leur fait comprendre, que le bonheur de sa jouissance leur *vaut plus que* toutes les œuvres qu'elles pourroient produire. Si l'ame comprenoit combien

la jouissance de Dieu, quoique dans un silence sec & aride, leur est plus utile que toute autre action, & combien la pure oraison est élevée au dessus de tout le reste, elle n'auroit jamais aucune peine de toutes les privations : mais Dieu, qui veut la faire souffrir, lui cache pendant un tems tous ces avantages, qu'il lui découvre néanmoins dans la suite lorsqu'il la rend féconde.

v. 9. *Après donc qu'Anne eut mangé & bû à Silo, elle se leva; & le Grand-Prêtre Héli étant assis sur son siege devant la porte du temple du Seigneur,*

D'où vient qu'il est dit ici, qu'*Anne se leva après avoir bu & mangé à Silo*, & qu'il est dit plus haut, qu'elle pleuroit & ne mangeoit point ? C'est que les paroles de son mari en la consolant la rassasierent, & lui servirent comme d'un aliment. L'ame stérile dans la nuit de la foi est comme privée de toute nourriture, étant privée de toute consolation : Dieu ne la console pas plutôt, qu'elle se trouve pleinement rassasiée, & se levant à la faveur de cette nourriture, elle prend une nouvelle confiance, & elle s'approche du Seigneur.

v. 10. *Anne qui avoit le cœur rempli d'amertume, pria le Seigneur avec une grande effusion de larmes.*

Une ame de cet état ne peut s'empêcher de s'affliger de sa stérilité : car quoique les caresses de son Epoux suspendent pour quelques momens sa douleur, elles ne la guérissent pas ; au contraire, elles l'augmentent souvent par la pensée que si elle étoit féconde, elle lui plairoit davan-

tage, & qu'elle reconnoitroit par là une affection dont elle se croit indigne.

v. 11. *Et elle fit un vœu en disant : Seigneur des armées, si vous daignez regarder l'affliction de votre servante, si vous vous souvenez de moi, si vous n'oubliez point votre servante & si vous donnez à votre servante, un enfant mâle ; je vous le donnerai pour tous les jours de sa vie, le rasoir ne passera point sur sa tête.*

Toutes les personnes qui sont dans la nudité, & qui désirent d'être fécondes spirituellement, ne le désirent que pour la gloire de Dieu : c'est pour lui consacrer, ce disent-elles, toutes leurs œuvres, elles n'en seront point propriétaires, elles *rendront au Seigneur* avec beaucoup de pureté tout le bien qu'il leur fera faire. O ames appauvries pour Jésus-Christ ! ne désirez point la fécondité spirituelle ; ou si vos desirs sont produits malgré vous, supportez-les, & attendez que le Seigneur vous la communique lui-même dans le tems qu'il a destiné pour cela. Ce sera alors que toutes vos œuvres seront pures.

v. 12. *Comme Anne demeuroit ainsi long-tems en priere devant le Seigneur, Héli jetta les yeux sur sa bouche.*

v. 13. *Or Anne parloit dans son cœur, & l'on voyoit seulement remuer ses levres sans que l'on entendit aucune parole. Héli crut donc qu'elle avoit bû avec excès.*

Anne étoit véritablement intérieure : sa *priere* étoit une *priere de cœur*, priere du fond : parce qu'elle est efficace, aussi obtint-elle ce qu'elle demandoit, comme on le verra dans la suite. Cependant *Héli*, quoique Grand-Prêtre,

n'avoit point de connoiſſance de cette maniere de prier, & la condamnoit en lui-même.

Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que ceux qui devroient l'enſeigner aux autres, ſont ceux qui la condamnent avec plus d'opiniâtreté? Juſqu'à quel excès ne vont point les ſoupçons qu'ils font contre les perſonnes qui prient de cette ſorte? Et parce qu'ils croient avoir droit de condamner une priere dont ils n'ont pas l'expérience, ils croyent auſſi l'avoir de juger témérairement des intentions les plus cachées & des actions les plus innocentes.

Héli accuſoit Anne *d'yvreſſe* : il ne ſe trompoit pas : elle étoit véritablement *yvre*, mais d'une yvreſſe d'amour & de douleur. Si elle n'avoit pas bû dans les divins (*a*) *celliers*, elle ignoreroit cette priere du cœur, qui ne vient point de ſtérilité, ni de froideur, mais d'excès d'amour, ou de douleur. C'eſt la violence de ces deux paſſions qui met l'ame dans le ſilence. Si ſon amour eſt extrême, elle ne peut l'exprimer que par ſon ſilence : ſi ſa douleur eſt exceſſive, elle ne la peut découvrir qu'en ſe taiſant. Il ne faut donc pas croire que ceux qui ſe taiſent devant Dieu le faſſent par froideur, négligence, ou inutilité. Quelle priere plus ardente? quels déſirs plus forts & plus perſévérants? quel ſuccès plus avantageux, que ceux de la priere muette d'Anne?

v. 14. *Et il dit : juſqu'à quand ſerez-vous ainſi yvre ? Laiſſez un peu repoſer le vin qui vous trouble.*

Preſque tous les hommes qui ignorent les effets de l'amour divin attribuent à une toute autre paſſion ce qu'ils remarquent dans les ames épriſes

(*a*) Canti. 1. v. 3.

de ce feu ſacré : & ne pouvant s'imaginer qu'un bon effet peut ſortir d'une cauſe mauvaiſe, ils font des jugemens ſiniſtres de l'innocence même. Quoique le jugement d'Héli ſur la priere d'Anne fut fort téméraire, le conſeil qu'il lui donne, ne laiſſera pas de nous fournir une matiere d'inſtruction. Il nous apprend, qu'il faut laiſſer calmer nos déſirs les plus vertueux, lorſque l'empreſſement les agite, & attendre dans la paix la volonté de Dieu, ſans vouloir que nos ardeurs inconſidérées obtiennent des choſes que ſa volonté n'accorde pour ainſi dire qu'à regret, & à cauſe de notre foibleſſe. Anne étoit à couvert de ce défaut : ſon déſir étoit ardent, il eſt vrai; mais il étoit paiſible & ſoumis, comme il eſt aiſé de remarquer par la répouſe qu'elle fait à Héli.

v. 15. *Anne lui dit : Pardonnez-moi, mon Seigneur, je ſuis une femme comblée d'afflictions : je n'ai bu ni vin ni rien qui puiſſe enyvrer : mais j'ai répandu mon ame en la préſence du Seigneur.*

Anne fait voir par ſes paroles que ce n'étoit point un amour ſenſible qui la faiſoit agir de la ſorte. *Je n'ai bu*, dit-elle, aucune choſe *de ce qui fait enyvrer* : c'eſt comme ſi elle diſoit : quoique vous me voyez de la ſorte, ce n'eſt pas que j'aie reçu aucune grace ſenſible aujourd'hui, ni que *l'Epoux* (*a*) m'ait *menée dans ſes celliers* : c'eſt la douleur qui m'ôte la parole, & je ne puis faire autre choſe dans l'excès de ma douleur que de *répandre mon ame en la préſence de Dieu.* Mon Dieu, les belles paroles! qu'elles ont de force, & qu'elles expriment de choſes! Ce doit être là l'effet des *afflictions*, des épreuves, des tentations, de la ſtérilité ſpirituelle, que de répandre

(*a*) Cant. 1. v. 3.

notre ame en la présence du Seigneur. Celui qui répand quelque vase, ne fait que l'incliner vers la terre, & sans autre effort il se répand de soi-même: il en est tout de même de celui qui répand son ame en la présence du Seigneur: en ne faisant autre chose que de s'incliner doucement vers lui, l'ame suivant la pente naturelle & fonciere qu'elle a de s'unir à son centre, s'écoule insensiblement vers lui, comme une eau pure & nette. C'est comme si elle disoit; c'est l'excès de ma douleur qui m'invite à prier: mais je ne suis pas plutôt devant Dieu, que perdant toute autre idée, je ne puis faire autre chose que de suivre le penchant qu'il a mis lui-même en moi, de me perdre & de m'écouler en lui: & de même qu'un vase plein d'eau se vide sans qu'il en reste rien, je veux me vider entierement de moi-même, & me perdre en Dieu: c'est mon unique prétention; je ne désire que cela, & c'est de cette maniere que je prie. Ma priere est mon penchant, mon penchant est ma priere; & l'un & l'autre est produit par mon amour & ma douleur.

v. 16. *Ne croyez pas que votre servante soit comme l'une des filles de Bélial: car il n'y a que l'excès de ma douleur & de mon affliction qui m'ait fait parler jusqu'à cette heure.*

Anne continue de faire connoître à Héli, que quoique l'amour divin transporte l'ame dans l'objet aimé, aussi bien que l'amour humain, il y a cependant une différence infinie. Il est vrai, lui veut-elle dire, que mon amour me fait passer dans l'objet de mon affection, & que mon ame sort d'elle-même & du lieu qu'elle anime pour passer dans celui où reside son amour: mais mon amour étant tout en Dieu, est un amour

pur, chaste, paisible & tranquille autant qu'il est véhément & fidele. Il n'en est pas de même de l'amour sensuel: c'est pourquoi vous, qui êtes le Prêtre du Seigneur, apprenez à en faire la différence. Je vous dirai de plus, *que* tout ce que vous m'avez vu faire & entendu dire *jusqu'à cette heure*, ne vient que *de ma douleur*.

v. 17. *Alors Héli lui dit: Allez en paix; & que le Dieu d'Israël vous accorde la demande que vous lui avez faite.*

Les pasteurs & les directeurs qui dans l'ignorance où ils sont des voyes intérieures, conservent la droiture de cœur, se laissent toucher comme Héli, à la simplicité; & quelque jugement qu'ils eussent fait auparavant, reconnoissant que Dieu opére véritablement dans une ame, ils lui disent: Abandonnez-vous au Seigneur, qui vous conduit sans doute, & qui exaucera *les prieres* que son amour forme en vous.

v. 18. *Anne lui répondit: Plût à Dieu que votre servante trouvât grace devant vos yeux! Elle s'en alla ensuite retrouver son mari; elle mangea, & son visage ne fut plus abattu comme auparavant.*

Il y a un je ne sais quoi dans l'ame intérieure qui l'assure qu'elle est exaucée lorsqu'elle l'est véritablement; ensorte que non seulement elle ne peut douter que son oraison n'ait monté jusqu'au trône de Dieu, mais même elle ne peut plus demander ce qu'elle demandoit auparavant; & si elle vouloit se forcer de le demander, son cœur démentiroit ses levres, & elle ne trouveroit au dedans nulle correspondance à sa priere. C'est la preuve la plus certaine que Dieu a exaucé la priere, supposé que cette priere se soit faite par son mouvement.

v. 19. *Apres cela s'étant levés dès le matin ils adorerent le Seigneur, ils s'en retournerent, & arriverent à leur maison à Ramatha. Elcana fut avec sa femme, & le Seigneur se souvint d'elle.*

v. 20. *Quelque tems après elle conçut & enfanta un fils, qu'elle appella Samuel, parce qu'elle l'avoit demandé au Seigneur.*

Tous les enfans extraordinaires sont presque toujours le fruit d'une longue stérilité, Dieu voulant faire connoitre qu'ils sont nés de la volonté de Dieu. Cet enfant étoit le fruit des prieres & des larmes de sa mere.

v. 21. *Elcana son mari vint ensuite avec toute sa maison pour immoler au Seigneur l'hostie ordinaire, & pour lui rendre son vœu.*

v. 22. *Mais Anne n'y alla point, ayant dit à son mari: Je n'irai point au temple jusqu'à ce que l'enfant soit sevré, & que je le mene, afin que je le présente au Seigneur, & qu'il demeure toujours devant lui.*

Les personnes bien instruites dans les voyes de Dieu n'ignorent pas que Dieu ne leur fait des graces que pour leur fournir des matieres de sacrifices. Retenir les graces de Dieu sans les lui sacrifier c'est être propriétaire, & se rendre indigne d'en recevoir de nouvelles. Anne n'en use pas de la sorte : elle sacrifie au Seigneur l'enfant qu'elle a reçu de lui. Elle lui en fait un don irrévocable : car elle ne se contente pas de l'offrir à Dieu & de l'emmener ensuite chez elle : mais elle le *présente au Seigneur pour demeurer toujours devant lui.*

Il faut remarquer qu'il est dit ici, qu'*Anne ne fut pas aux sacrifices ordinaires* : ce qui nous apprend

qu'il faut cesser d'immoler à Dieu les victimes ordinaires, lorsqu'il en exige de nous de plus considérables. Il y a des sacrifices qui sont bons pour un tems ; mais il en vient un autre où Dieu fournit lui-même le sujet qu'il veut qu'on lui immole.

v. 24. *Et lorsqu'elle l'eut sevré, elle prit avec elle trois veaux, trois boisseaux de farine, & un vaisseau plein de vin, & elle amena son fils à Silo en la maison du Seigneur. Or l'enfant étoit encore tout petit.*

v. 25. *Ils le présenterent à Héli, après avoir immolé un veau.*

v. 26. *Et Anne lui dit : Il est vrai, mon Seigneur, comme il l'est que vous vivez, que je suis cette femme que vous avez vue ici prier le Seigneur.*

v. 27. *Je le suppliois de me donner cet enfant, & le Seigneur m'a accordé la demande que je lui ai faite.*

v. 28. *C'est pourquoi je le lui remets entre les mains, afin qu'il y demeure tant qu'il vivra. Ils adorerent donc le Seigneur en ce lieu, & Anne fit sa priere en ces termes.*

Anne a offert à Dieu son enfant en sacrifice par la volonté qu'elle a eu de le lui sacrifier ; mais aujourd'hui elle le sacrifie réellement. Dieu invite longtems au sacrifice, & il détermine l'ame à une volonté réelle de le faire avant que d'en venir à l'exécution : mais lors qu'elle a une fois immolé la victime que Dieu lui a donnée afin de la lui offrir, elle ne doit plus y rien prétendre. Elle en doit faire un sacrifice inviolable & perpétuel. Le sacrifice une fois fait *demeure continuellement* devant Dieu, tant que l'on ne le revoque point. C'est là la maniere dont nous devons sacrifier à Dieu notre ame : nous devons en faire

la donation, & c'eſt la volonté que l'ame a de ſe donner à Dieu ; elle lui offre dès-lors le ſacrifice: enſuite elle lui en fait un don irrévocable & c'eſt ce que l'on appelle, l'abandon : puis, quand on l'a une fois abandonnée à Dieu, il faut la lui délaiſſer continuellement, ſans jamais la reprendre. Il n'eſt pas néceſſaire de dire à Dieu : Seigneur, je vous fais un ſacrifice de cette ame, ni, je vous l'ai donnée ; comme auſſi Anne ne dit plus cela : mais il s'agit de la laiſſer entre les mains de Dieu, afin qu'il en diſpoſe à ſa volonté comme d'une choſe où elle ne prend plus de part, & dont elle ne doit nullement diſpoſer.

CHAPITRE II.

v. 1. *Mon ame a treſſailli d'allegreſſe dans le Seigneur, & mon Dieu m'a comblée de gloire. Ma bouche s'eſt ouverte pour répondre à mes ennemis, parce que j'ai mis ma joie dans le ſalut que j'ai reçu de vous.*

D'où vient que lors qu'Anne demande un fils au Seigneur, elle ſe tait, & que ſa priere eſt une priere de ſilence ? C'eſt que c'étoit une demande de foi, qui ſe fait ſans bruit de paroles, dans la ſoumiſſion à la volonté de Dieu, quoiqu'animée de ſon Eſprit. Lors qu'il s'agit de demander à Dieu quelque choſe, il faut ſe taire ; parce que (*a*) *nous ne ſavons pas ce qu'il faut demander*, ni le demander comme il faut : lorſque nous nous taiſons, *l'Eſprit même demande pour nous avec des gémiſſemens inénarrables*. Mais que demande-t-il cet Eſprit S., lui qui *nous aide dans nos foibleſſes* ? Il demande ce qui eſt bon & parfait ; parce qu'il ne demande que la volonté

(*a*) Rom. 8. v. 25. 26.

de Dieu, & qu'il nous enſeigne que (*a*) *tout don parfait vient du Pere des lumieres*. Il faut donc que nos demandes ſoient de ſimples expoſitions accompagnées de reſpect & de ſilence.

Il n'en eſt pas de même de l'action de graces, du Cantique de miſéricorde & de la délivrance: il ſe chante dans le treſſaillement & la joie de l'ame, parce que c'eſt un cantique de louange & de magnificence pour le Seigneur. La ſainte Vierge chanta le ſien chez Elizabeth, & les bienheureux le chantent toute l'éternité dans le ciel ce cantique admirable, chanté du cœur & de la voix. C'eſt en ce tems que ſe fait cet accord merveilleux de la bouche & du cœur, ce cantique qui vient d'une ame délivrée de la propriété, & affranchie d'elle-même, d'une ame qui après une forte ſtérilité, ſe trouve admirablement féconde, toute en acte pour la gloire de Dieu, ſans cependant perdre ſa ſimple unité. C'eſt un *treſſaillement d'allégreſſe*, que toutes les ames paſſées en Dieu éprouvent. C'eſt alors qu'elle eſt tirée de ſon ignominie ; qu'elle n'eſt plus, comme il eſt dit en Iſaïe (*b*) *ni ſtérile ni honteuſe, que les jours de ſon opprobre ſont paſſés*.

Durant tout le tems de ſon ignominie, elle s'eſt tûe de la perſécution de ſes ennemis ; mais alors elle *ouvre la bouche pour répondre à ſes ennemis*. Mais que leur répond-elle ? Les louanges de ſon Dieu. Elle glorifie ſon Seigneur, & en le glorifiant elle leur répond à toutes les inſultes qu'ils lui font. C'eſt comme ſi elle leur diſoit : Vous m'avez reproché & ma ſtérilité, & ma confiance en Dieu. Voyez à préſent quel juſte ſujet j'ai eu de me confier au Seigneur : c'eſt lui qui

(*a*) Jaq. 1. v. 17. (*b*) Iſa. 54. v. 4.

la donation, & c'eſt la volonté que l'ame a de ſe donner à Dieu ; elle lui offre dès-lors le ſacrifice : enſuite elle lui en fait un don irrévocable & c'eſt ce que l'on appelle, l'abandon : puis, quand on l'a une fois abandonnée à Dieu, il faut la lui délaiſſer continuellement, ſans jamais la reprendre. Il n'eſt pas néceſſaire de dire à Dieu : Seigneur, je vous fais un ſacrifice de cette ame, ni, je vous l'ai donnée ; comme auſſi Anne ne dit plus cela : mais il s'agit de la laiſſer entre les mains de Dieu, afin qu'il en diſpoſe à ſa volonté comme d'une choſe où elle ne prend plus de part, & dont elle ne doit nullement diſpoſer.

CHAPITRE II.

v. 1. *Mon ame a treſſailli d'allegreſſe dans le Seigneur, & mon Dieu m'a comblée de gloire. Ma bouche s'eſt ouverte pour répondre à mes ennemis, parce que j'ai mis ma joie dans le ſalut que j'ai reçu de vous.*

D'OU vient que lors qu'Anne demande un fils au Seigneur, elle ſe tait, & que ſa priere eſt une priere de ſilence ? C'eſt que c'étoit une demande de foi, qui ſe fait ſans bruit de paroles, dans la ſoumiſſion à la volonté de Dieu, quoiqu'animée de ſon Eſprit. Lors qu'il s'agit de demander à Dieu quelque choſe, il faut ſe taire ; parce que (*a*) *nous ne ſavons pas ce qu'il faut demander*, ni le demander comme il faut : lorſque nous nous taiſons, *l'Eſprit même demande pour nous avec des gémiſſemens inénarrables.* Mais que demande-t-il cet Eſprit S., lui qui *nous aide dans nos foibleſſes* ? Il demande ce qui eſt bon & parfait ; parce qu'il ne demande que la volonté

(*a*) Rom. 8. v. 25. 26.

de Dieu, & qu'il nous enſeigne que (*a*) *tout don parfait vient du Pere des lumieres.* Il faut donc que nos demandes ſoient de ſimples expoſitions accompagnées de reſpect & de ſilence.

Il n'en eſt pas de même de l'action de graces, du Cantique de miſéricorde & de la délivrance : il ſe chante dans le treſſaillement & la joie de l'ame, parce que c'eſt un cantique de louange & de magnificence pour le Seigneur. La ſainte Vierge chanta le ſien chez Elizabeth, & les bienheureux le chantent toute l'éternité dans le ciel ce cantique admirable, chanté du cœur & de la voix. C'eſt en ce tems que ſe fait cet accord merveilleux de la bouche & du cœur, ce cantique qui vient d'une ame délivrée de la propriété, & affranchie d'elle-même, d'une ame qui après une forte ſtérilité, ſe trouve admirablement féconde, toute en acte pour la gloire de Dieu, ſans cependant perdre ſa ſimple unité. C'eſt un *treſſaillement d'allégreſſe*, que toutes les ames paſſées en Dieu éprouvent. C'eſt alors qu'elle eſt tirée de ſon ignominie ; qu'elle n'eſt plus, comme il eſt dit en Iſaie (*b*) *ni ſtérile ni honteuſe, que les jours de ſon opprobre ſont paſſés.*

Durant tout le tems de ſon ignominie, elle s'eſt tûe de la perſécution de ſes ennemis ; mais alors elle *ouvre la bouche pour répondre à ſes ennemis.* Mais que leur répond-elle ? Les louanges de ſon Dieu. Elle glorifie ſon Seigneur, & en le glorifiant elle leur répond à toutes les inſultes qu'ils lui font. C'eſt comme ſi elle leur diſoit : Vous m'avez reproché & ma ſtérilité, & ma confiance en Dieu. Voyez à préſent quel juſte ſujet j'ai eu de me confier au Seigneur : c'eſt lui qui

(*a*) Jaq. 1. v. 17. (*b*) Iſa. 54. v. 4.

m'a comblée de mille biens & m'a rendue féconde: il en a usé de la sorte parce que *j'ai mis ma joie en lui seul.* Je n'ai point cherché ma joie dans les créatures; c'est pourquoi j'ai préféré les douleurs, & les travaux soufferts à son service, à tous les plaisirs du siecle: aussi m'a-t-il comblée de joie. Je n'ai point mis mon *salut* en nulles choses créées, quelque bonnes & saintes qu'elles ayent paru; mais *j'ai mis* mon *salut* en Dieu seul: aussi est-ce en lui que j'ai trouvé un salut plein & assuré; salut qui n'étant plus en moi, mais tout en mon Dieu, ne se peut plus perdre.

v. 2. *Le Seigneur est l'unique Saint; il n'y en a point, Seigneur, d'autre que vous, & notre Dieu est l'unique fort.*

Lors qu'une ame a passé les épreuves qui se rencontrent dans le chemin de la foi, & qu'elle est mise en nouveauté de vie, elle est éclairée de la lumiere de vérité, qui lui fait connoître, que *Dieu est l'unique Saint*; que toute la sainteté est renfermée en lui; que hors de lui il n'y a que foiblesse, mensonge, erreur & malice. Ceux qui se croyent saints se trompent infiniment, & dérobent à Dieu la gloire de sa sainteté, dont il est fort jaloux. Ils cessent par là d'être saints, cessant de participer à la sainteté de Dieu. Car ceux-là seulement seront les saints du Seigneur, qui auront bien voulu tout perdre pour lui. La folie de ceux qui ne veulent pas tout sacrifier au Seigneur est d'autant plus grande, qu'étant *le seul Fort*, il peut seul leur conserver ce qu'il leur donne, & le leur arracher quand il lui plait. O mon Dieu! vous êtes ma force, c'est seulement en vous que je puis faire des actions de force & de courage: hors de vous il n'y a que miseres & foiblesses.

v. 3.

v. 3. *Cessez donc à l'avenir de vous glorifier avec des paroles insolentes. Que votre ancien langage ne sorte plus de votre bouche: parce que le Seigneur est le Dieu de toute science, & qu'il pénétre le fonds des pensées.*

Cessez, dit Anne, pénétrée du bonheur dont elle jouit après ses longues traverses, *cessez*, dit-elle, à toutes les ames enflées de l'amour d'elles-mêmes, *de vous glorifier* dans vos œuvres, puisque vous êtes la même foiblesse: ne vantez plus ce que vous faites, & la force qui est en vous: *que ce langage d'autrefois*, par lequel vous vous attribuyez toutes choses, *ne sorte plus de votre bouche; parce que le Seigneur est le Dieu de toute science*, qui ne juge pas des choses comme les hommes en jugent: ils ne regardent que l'extérieur, mais Dieu *pénétre le fonds* du cœur, il voit *les pensées*, & la pureté des intentions, qui est ce qui donne le prix aux actions, ne faisant aucun cas de celles qui éclatent davantage, mais de celles qui sont faites avec plus de droiture & de simplicité, de celles qui sont le plus conformes à sa sainte volonté.

v. 4. *L'arc des forts a été brisé, & les foibles ont été remplis de force.*

Mon Dieu, les belles paroles! Elles renferment seules toute la conduite de Dieu sur les ames. Il abat ceux qui s'appuyent sur leurs forces, *il brise leur arc*, c'est-à-dire, qu'il leur arrache tous les appuis & tous les moyens sur lesquels ils fondoient leurs espérances, afin qu'ils ne s'appuient qu'en lui seul: mais en même tems qu'il les abat de la sorte, il *fortifie les foibles*, les releve de la poussiere de leur anéantissement & les comble de biens.

v. 5. *Ceux qui étoient auparavant comblés de biens se sont loués pour avoir du pain, & ceux qui étoient pressés de la faim, ont été rassasiés. Celle qui étoit stérile est devenue mere de beaucoup d'enfans; & celle qui étoit mere de beaucoup est tombée dans la langueur.*

Ceux *qui sont remplis des biens* de la grace reviennent à tel excès d'appauvrissement, qu'ils n'ont pas même les choses qui leur paroissent absolument nécessaires pour maintenir en eux la vie de la grace. C'est la conduite ordinaire de la grace, d'appauvrir d'autant plus, que plus on a été rempli de biens. Mais si Dieu appauvrit de la sorte, il comble en même tems de biens ceux qui sont dans l'indigence : il est lui-même le *rassasiement* de ceux qui sont *affamés*. Jésus-Christ, dans les béatitudes, ne compte pour (a) *heureux* que *ceux qui sont pauvres* & affamés, & non ceux qui sont riches & remplis; car les derniers devant être appauvris sont plus à plaindre qu'à être enviés, puisque cette pauvreté est d'autant plus insupportable, que plus on a vécu dans l'abondance. De même, l'on n'est gratifié de la fécondité spirituelle, qu'à proportion que l'on a éprouvé une plus forte stérilité.

v. 6. *C'est le Seigneur qui ôte & qui donne la vie; qui conduit aux enfers, & qui en retire.*

C'est le même *Dieu qui* après avoir *donné* une *vie* très-abondante, *l'ôte*, & donne le coup de la mort : c'est cet innocent meurtrier qui prend plaisir d'ôter la vie à celui à qui il l'avoit donnée, afin d'avoir le plaisir de la lui donner de nouveau. Laissons-nous donc, par un abandon total,

(a) Matth. 5. v. 3. & 6.

tuer & vivifier : il lui faut laisser faire également l'un & l'autre. *C'est lui qui* par une justice autant rigoureuse qu'aimable, fait entrer l'ame dans un enfer, toute vivante : il ne se contente pas de lui ôter la vie, il la *conduit* lui-même *en enfer* : mais, Amour, si vous conduisez votre bien-aimée dans l'enfer, vous ne le faites qu'afin d'avoir le plaisir de *l'en tirer*, & qu'elle vous soit doublement redevable & du soin que vous avez pris de l'y conduire pour votre gloire & pour son avantage, & de la bonté que vous avez eue de l'en tirer.

v. 7. *C'est le Seigneur qui fait le pauvre & qui fait le riche; c'est lui qui abaisse & qui éleve.*

La maniere dont parle l'Ecriture nous fait assez connoître que l'ouvrage de notre perfection n'est point un fruit de notre travail; mais un effet de la puissance & de la miséricorde de Dieu. *C'est lui qui* conduit les uns par l'abondance, & les autres par la disette; c'est lui qui *éleve* & qui fait des Saints dans l'éclat & l'approbation de tout le monde, c'est aussi lui qui en fait d'autres pour l'humiliation & les plus étranges abaissemens : c'est lui qui *abaisse* pour élever, & qui *éleve* pour abaisser.

v. 8. *Il tire le pauvre de la poussiere, & l'indigent du fumier; pour le faire asseoir entre les Princes, & lui donner un trône de gloire. C'est au Seigneur qu'appartiennent les fondemens de la terre, & il a posé le monde sur eux.*

Il semble qu'il soit fait ici une différence du *pauvre* & de l'*indigent* : l'indigence est l'excès de la pauvreté; la pauvreté réduit en *poudre*, & l'indigence jusques dans *le fumier*. *La poussiere* est le

ſimbole de l'anéantiſſement : celui qui eſt réduit dans la *pouſſiere* eſt comme réduit à rien ; mais il ne déplait point, il ne fait point mal au cœur : mais l'indigent, que l'excès de la néceſſité a réduit comme ſur un *fumier* de miſeres & de corruption, a quelque choſe de plus bas & de plus ravalé, qui fait même horreur. Ce ſont donc deux états qui, quoique ſemblables en apparence, ont pourtant quelque choſe de bien différent.

Dieu *tire de* ces deux états : & pourquoi en tire-t-il ? *Pour faire aſſeoir entre les Princes*, c'eſt-à-dire, entre les Saints ; & il tire du fumier de l'ignominie, où l'ame ſe repoſoit par ſa réſignation parfaite, afin de *lui donner un trône de gloire* ; & ce trône ne change point, quoi qu'il change infiniment. Je m'explique.

C'eſt la volonté du Seigneur qui fait que l'ame trouve ſon trône & ſon repos ſur ſon fumier ; & c'eſt cette même volonté qui lui fait trouver ſon repos dans la gloire ; de ſorte que la volonté de Dieu ſert de trône dans l'élévation & dans l'abaiſſement. L'ame ne regarde point ſon déſavantage dans le fumier, mais l'unique bon plaiſir de Dieu ; ce qui fait qu'elle s'y repoſe en paix : elle ne regarde point non plus ſon avantage dans la gloire qu'il lui donne, mais ſon bon plaiſir & la gloire qu'il en reçoit lui-même.

C'eſt à ce Dieu de gloire & de bonté *qu'appartiennent les fondemens de la terre*, c'eſt-à-dire, juſqu'à notre ſubſiſtance : ainſi, il peut l'anéantir & la détruire, comme auſſi en faire la baſe d'une gloire éternelle.

v. 9. *Il gardera les pieds de ſes Saints ; & les impies ſeront réduits au ſilence dans leurs ténèbres : parce que l'homme ne ſera jamais fort de ſa propre force.*

Ce paſſage nous inſtruit admirablement de la ſûreté & de l'avantage de l'abandon. Le ſoin que Dieu prend de ceux qui s'abandonnent à lui, doit animer notre confiance. *Il garde les pieds de ſes Saints*, empêchant qu'ils ne s'égarent, & qu'ils ne rentrent dans la voie de l'injuſtice. Si nous nous conduiſons nous-mêmes, nous ferons ſouvent de fauſſes démarches : mais lors que Dieu garde les pas, toutes les démarches ſont dans la juſtice & dans l'équité : ce ſont les pas de ſes Saints, de ceux qui ayant perdu tout ce qu'ils ont de propre, ne ſont ſaints que de la ſainteté du Seigneur.

Mais s'il a cette miſéricorde ſur ſes Saints, *les impies* au contraire, *garderont un ſilence* plein de confuſion *au milieu des ténèbres* de leurs égaremens. D'où vient cela ? C'eſt qu'ils ſe ſont voulu conduire eux-mêmes, & qu'il eſt impoſſible que l'homme puiſſe *jamais être fort de ſa propre force* ; il faut que par l'expérience & l'aveu de ſa foibleſſe, il entre dans la force de Dieu, pour être gardé de lui, & être garanti de la chûte.

v. 10. *Les ennemis du Seigneur trembleront devant lui : il tonnera ſur eux du haut des cieux. Le Seigneur jugera toute la terre : il donnera l'empire à celui qu'il a déja fait roi, & il comblera de gloire le régne de ſon Chriſt.*

Mais ſi les Saints du Seigneur, qui ont perdu toute ſainteté propriétaire par hommage à ſa Sainteté, ont lieu d'être remplis de confiance à cauſe des miſéricordes du Seigneur, les impies au contraire, doivent être remplis de frayeur. *Il tonnera ſur eux du haut des cieux*, Dieu leur faiſant ſentir ſa juſte fureur ; parce que le *Seigneur*, qui eſt *juge de toute la terre*, ne juge point ſelon

l'apparence, mais selon la vérité. *Il donnera l'empire à celui qu'il a fait roi*, le faisant roi de ses passions, & ensuite le faisant entrer dans son royaume, & l'y asseyant: *il comblera* même *d'une gloire* immortelle *le regne de son* Fils en nous : ce qui nous fait voir, que Dieu ne fait cas que du REGNE DE JÉSUS-CHRIST en nous : il ne glorifiera en l'autre vie que ceux en qui Jésus-Christ aura regné pleinement en celle-ci.

Autre paraphrase ou explication du même Cantique d'Anne, mere de Samuel.

Dans ce Cantique est exprimée *l'allégresse* véritable d'une ame sortie d'elle-même, allégresse infiniment différente de celle de tous les états qui l'ont précédé, ainsi que l'exprime David : (*a*) *Tous ceux qui sont en vous, Seigneur, sont comme des personnes ravies de joie.* Leur ravissement ne vient point d'aucun des biens qu'ils possédent; ce qui ne peut apporter qu'une simple joie & non un ravissement de joie. Le ravissement ne se fait que parce que l'ame est sortie d'elle-même & passée en son objet, ou plutôt, c'est ce ravissement qui la tirant d'elle-même pour la faire passer en son Dieu, la ravit en ce même Dieu, & la fait *tressaillir de joie*, ainsi que la sainte Vierge l'exprime dans le second verset du *Magnificat : (b) & exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* C'est donc une joie *en Dieu*, qui ne peut jamais être opérée dans la créature à quelque degré de sainteté qu'elle soit arrivée; mais qui s'éprouve *en Dieu* même, où il n'y a plus rien de la créature. C'est cette joie à laquelle vous êtes assurément appellé; & vous chanterez un jour avec Anne ce Cantique; (v. 1, 2.) *Mon ame a tressailli d'allégresse dans le Seigneur, & mon*

(*a*) Ps. 5. v. 12. Ps. 86. v. 7. (*b*) Luc 1. v. 47.

Dieu m'a comblé de gloire. Quelle est cette gloire ? C'est celle de Dieu même. *Ma bouche s'est ouverte pour répondre à mes ennemis; parce que j'ai mis ma joie dans le salut que j'ai reçu de vous*, Seigneur. Tant que l'ame est dans l'épreuve, elle se tait sur ses ennemis; parce qu'elle souffre leurs rigueurs, les regardant comme les ministres de la justice de Dieu : mais lorsque son Sauveur l'a délivrée de leur tyrannie, elle se réjouit, non pour aucun bien qui soit en elle; mais parce qu'ayant perdu tout appui, elle *a mis* sa seule *joie dans le salut* que Dieu donne. La Ste. Vierge ne dit-elle pas de même, qu'elle se réjouit en Dieu son Sauveur ? C'est ce Cantique de la nouvelle vie en Dieu qui imite de fort près le Cantique des Saints dans le ciel. Aussi de même que ces Saints ne peuvent dire autre chose (*a*) que *Saint*, *Saint*, l'ame de cet état ne peut dire que *Sanctus.* Dieu est saint en lui-même, il est saint hors de lui, il est saint en toutes ses œuvres. C'est ce qui fait dire ici à Anne : *Le Seigneur est l'unique Saint; il n'y en a point d'autre que vous, Seigneur; & notre Dieu est l'unique fort.* Rien n'est saint hors de Dieu, lui seul est saint, & on lui doit non seulement rendre toute la gloire de sa sainteté; mais aussi lui rendre toute la sainteté. C'est là la vérité découverte seulement aux ames anéanties.

Anne parlant ensuite aux ames propriétaires, leur dit (v. 3.) de *cesser à l'avenir de se glorifier avec des paroles insolentes : que votre ancien langage ne sorte plus de votre bouche*, ce langage, leur dit-elle) par lequel vous vous attribuez la sainteté de Dieu : *parce que le Seigneur est le Dieu de toutes sciences*; hors de lui tout n'est qu'ignorance; *il pénétre le fonds des pensées*, & il ne juge point selon l'apparence, mais selon la vérité.

[*a*] Apoc. 4. v. 8.

Après qu'Anne a donné cet essor à sa joie, qu'elle a fait connoitre le bonheur d'une ame passée en Dieu, qu'elle nous a appris que ce qui fait l'excès de son contentement vient de ce qu'il n'est fondé que sur le salut que Dieu donne, & sur la connoissance qu'il n'y a point d'autre Saint que Dieu; elle décrit les moyens dont Dieu se sert pour anéantir l'ame & la perdre en lui.

v. 4. *L'arc des forts a été brisé; & les foibles ont été remplis de force.*

Dieu a affoibli ce qui est *fort* en nous, il y a fortifié ce qui y paroissoit *affoibli*. Il *rompt l'arc*, ôtant à l'ame tout moyen d'attaquer ses ennemis, ou de s'en défendre; ensorte qu'elle ne peut espérer de secours que de Dieu seul.

v. 5. *Ceux qui étoient auparavant comblés des biens* de la grace, *se sont loués pour avoir du pain.*

Ce mot de *comblés* exprime très-bien que la plénitude des biens étoit arrivée au point de ne pouvoir augmenter, le mesure comble ne peut plus rien tenir si on ne la vide. *Du comble des biens* tomber dans la plus extrême pauvreté, c'est ce que Dieu fait, ainsi qu'il est exprimé ici. Car quelle plus grande disette que celle d'une personne qui ayant engagé tout ce qu'elle avoit *pour avoir du pain*, est obligée de *s'engager elle-même*? Cela nous fait voir, que Dieu ne se contente pas de nous dépouiller des soutiens & des dons qu'il nous avoit fait; il nous ôte même la nourriture, qui paroît aussi essentielle que le pain l'est à l'homme. Mais pourquoi l'ôte-t-il, cette nourriture? Ce n'est point pour nous en priver tout-à-fait; mais afin de nous obliger à nous livrer nous-mêmes par le sacrifice total de notre entiere des-

truction; & c'est en nous livrant par un abandon total que nous avons *le pain*, mais un pain supersubstantiel. La Ste. Vierge nous dit aussi dans le *Magnificat*, (a) qu'il a *réduit les riches à la plus extrême pauvreté*: mais il n'en use de la sorte que pour *rassasier* pleinement *ceux qui sont pressés de la faim.*

Celle qui étoit stérile est devenue mere de plusieurs enfans. Ce qui nous fait voir, que c'est cette *stérilité* apparente qui donne la plénitude de l'Esprit de Dieu, & qui communiquant à l'ame la fécondité spirituelle, l'associe à la maternité divine. Ceux aussi qui se mêlent d'aider aux autres sans y être appellés par une vocation spéciale, & sans avoir la plénitude de l'Esprit de Dieu, quoiqu'ils semblent en conduire & en aider *beaucoup*, *tombent* peu-à-peu *dans la langueur*, donnant non le comble de leur plénitude, mais ce qui leur étoit nécessaire pour eux-mêmes.

Mais comme nous ne pouvons contribuer à notre mort, non plus qu'à notre résurrection, que par une souplesse infinie à nous laisser dépouiller au gré de Dieu; & que cette souplesse doit être d'autant plus grande que Dieu est un Dieu fort jaloux, & son opération très-délicate; Anne nous apprend ici la raison de cette souplesse, & la passiveté parfaite dans laquelle elle nous doit mettre: c'est pour cela qu'elle nous dit, (v. 6.) que *c'est le Seigneur qui ôte & qui donne la vie, qui conduit aux enfers & qui en retire.* Ces paroles ont un sens infini, & nous font voir, que quoique les opérations de tuer & de vivifier soient très-différentes à l'égard de l'ame qui les souffre, elles sont cependant toujours opérées de Dieu. Oui, c'est le même Dieu qui conduit aux enfers

[a] Luc 1. v. 53.

& qui en retire. Que nos foins pour nous en tirer feroient inutiles & infructueux ! ils ne ferviroient qu'à augmenter & à allonger notre fupplice, en nous retirant de l'ordre & de la difpofition divine.

v. 7. *C'eft ce même Seigneur qui fait le pauvre & qui fait le riche. C'eft lui qui abaiffe & qui éleve.*

Lorfqu'il *enrichit*, il nous gratifie & nous donne des marques de fon amour : mais lorfqu'il nous dépouille, il fe glorifie en nous, & il tire des preuves du nôtre. L'amour qui nous comble de biens eft un amour de miféricorde, rapportant à la créature ; mais l'amour qui nous *appauvrit*, eft un amour de juftice, qui n'a que Dieu feul pour objet. Nul ne peut fe tirer de l'abime de mifére & de baffeffe fi Dieu ne l'en tire : mais le même Dieu *qui* nous *abaiffe* jufques dans le plus profond néant, ne le fait de la forte que pour nous *élever* en lui. Il n'eft point dit ici que l'homme faffe nul effort pour fe donner aucun de ces états ; au contraire, il eft par-tout infinué que Dieu (*a*) *fait en nous toutes nos œuvres.*

v. 8. *Il tire le pauvre de la pouffiere, & l'indigent du fumier, pour le faire affeoir entre les Princes.*

Ces paroles expriment admirablement comme Dieu ne fe contente pas de réduire l'homme qu'il veut faire paffer en lui, dans la plus extrême indigence ; il le détruit de plus, & le réduit dans *la pouffiere*, dont il a été tiré, fuivant ces paroles de l'Ecriture : (*b*) *Tu es poudre, tu retourneras en poudre.* Anne, pour nous faire comprendre l'excès du néant, dit que Dieu *retire l'indulgent du fumier pour le faire affeoir avec les Princes.* De même que Dieu n'appauvrit qu'après qu'il

[*a*] Ifa. 26. v. 12. [*b*] Gen. 3. v. 19.

a comblé de biens, auffi il ne tire de la pauvreté que lorfqu'elle eft au comble de l'indigence & de la *pouffiere*, mais une pouffiere d'ordure, exprimée par le *fumier*. L'excès des biens défigne celui des maux, & l'on peut appeller de la forte ce qu'une ame parfaitement morte fouffre fans peine & fans réfiftance. Lorfque le fumier nous a fervi de trône, comme à Job, Dieu nous en donne un de gloire.

C'eft au Seigneur qu'appartiennent les fondemens de la terre ; & il a pofé le monde fur eux.

Non feulement tout ce qui eft hors de nous eft à Dieu, mais nous y fommes auffi nous-mêmes ; de maniere qu'il nous faut perdre en lui, après avoir perdu tout le refte. Mais fi la perte caufe quelque appréhenfion & quelque douleur, le foin que Dieu prend de ceux qui veulent bien marcher par ce fentier, les dédommage infiniment de ce qu'ils ont bien voulu perdre pour lui : Auffi Anne dit-elle (v. 9.) qu'il *gardera les pieds de fes Saints*, enforte qu'ils ne feront point de fauffes démarches : ils avanceront en lui-même fans nul mouvement propre. Ceux qui fe fanctifient peuvent toujours déchoir ; c'eft pourquoi Dieu détruit toute notre fainteté acquife, afin, comme il eft dit plus haut, que nous connoiffions par notre expérience qu'il eft le feul Saint : mais lorfque Jéfus-Chrift, (comme il le dit lui-même) s'eft fanctifié pour eux, ils ne font plus faints d'une fainteté acquife ni comprife ; ils font *les Saints du Seigneur*, pour lefquels le Seigneur s'eft fanctifié. Alors ils ne craignent plus de tomber : non qu'ils ayent aucune force pour fe foutenir, (ce qui feroit une erreur ;) mais parce que *le Seigneur garde* lui-même *leurs pas*, & que ; comme

il le dit par le Roi-prophête, (a) *il met sa main sous eux, afin qu'ils ne se blessent pas.* Heureux donc celui qui ayant perdu toute sainteté propre, peut chanter le Cantique éternel de la Sainteté de Dieu !

Mais si les Saints du Seigneur ont cet avantage, *les impies seront réduits au silence dans leurs ténèbres.*

Pourquoi est-il dit ici, que *les impies seront réduits au silence* au milieu *de leurs ténèbres*, puisqu'il est certain que les impies ne savent ce que c'est de se taire au milieu de leurs égaremens ? C'est que l'Ecriture nous fait voir, que tous ceux qui ne publient pas la Sainteté de Dieu en cette maniere, sont dans le silence, quoiqu'ils parlent beaucoup; & que ceux qui chantent ce Cantique, quoique dans un profond silence, ne se taisent point. La raison qui en est donnée ici, est toute admirable ; c'est que *l'homme ne sera jamais fort de sa propre force*, comme il ne sera jamais saint de sa sainteté: Il faut donc qu'il perde *sa force propre*, afin que la vertu divine soit sa force, son soutien, & sa sainteté ; ou plutôt afin que Dieu soit fort & saint pour lui. L'Eglise chantera bientôt dans un autre endroit, Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel. Quoique l'ame ait le sentiment de ces choses dès le commencement de la voie, elle n'en a la réalité que par sa perte & son anéantissement.

Ce sont ces ames que Dieu met à couvert sous l'ombre de ses ailes, c'est leur avantage, qu'elles ne peuvent rien craindre, parce qu'elles habitent un séjour où il n'y a plus *ni cris ni douleur*, comme dit l'Ecriture (b) dans l'Apoca-

(a) Ps. 36. v. 24. (b) Apoc. 21. v. 4.

lipse. (v. 10.) *Les ennemis du Seigneur* au contraire *trembleront devant lui, il tonnera du haut des cieux* pour les effrayer ; mais ce qui leur sera un juste sujet de trouble, remplira de paix les ames abandonnées sans réserve, qui n'espérant plus rien pour elles-mêmes, ne pourront non plus rien craindre.

Ce sera alors que *le Seigneur jugera toute la terre, qu'il donnera l'empire à celui qu'il a déja fait Roi* par la domination qu'il s'est lui-même acquise : Il faut savoir, que Jésus-Christ Roi ne regne que sur les rois. Tant que nous sommes assujettis à nous-mêmes, à quelque degré de perfection que nous paroissions être arrivés, Jésus-Christ ne regne pas pleinement sur nous : mais lorsqu'il y regne pleinement, nous régnons nous-mêmes, n'ayant plus rien qui nous captive : autrement celui qui est enchaîné avec des chaînes de diamant, n'est guere plus libre que celui qui a des chaines de fer, bien que son joug lui pese moins, & le contente davantage. Mais comment donne-t-il l'empire à celui qu'il a fait Roi ? C'est qu'il l'associe au commerce ineffable de la Trinité ; qu'il lui donne non seulement le royaume dont nous venons de parler, mais de plus, le fait régner sur le cœur des autres fideles, qui lui sont assujettis par la puissance de Jésus-Christ. Ce n'est point un regne séparé de celui de Jésus-Christ ; c'est le regne de Jésus-Christ même, comme le reste du verset l'exprime: *Il comblera de gloire le regne de son Fils :* ceci est la consommation de toutes choses.

V. 11. *Après cela Elcana s'en retourna à sa maison à Ramatha. Cependant l'enfant servoit en la présence du Seigneur devant le grand-Prêtre Héli.*

Lorsqu'une personne commence par l'exercice de *la présence de Dieu*, l'on doit toujours se promettre un sujet avantageux de la suite de sa vie. Presque toutes les personnes qui sont à Dieu d'une maniere singuliere, ont été prises d'abord par le goût & l'expérience de la présence de Dieu. Samuel étoit *enfant*; & tout enfant qu'il étoit, il *servoit en la présence du Seigneur*, c'est-à-dire, qu'il faisoit toutes ses actions dans l'occupation de cette présence adorable. L'Ecriture dit, qu'il étoit *devant le grand-Prêtre Héli*; ce qui marque une conduite parfaite, suivant extérieurement l'obéissance durant qu'il s'occupoit au-dedans de la présence de Dieu.

V. 12. *Or les enfans d'Héli étoient des enfans de Belial, qui ne connoissoient point le Seigneur.*

Il y a bien des personnes très-vertueuses qui ont le déplaisir d'avoir des enfans déréglés, pendant que des personnes fort déréglées ont des enfans qui sont des Saints. Héli est du nombre des premiers; & c'est une chose étrange qu'à mesure que Dieu permet qu'il lui naisse des enfans de cette sorte, il lui en envoye un qui est un Saint. Dieu supplée en donnant des enfans selon l'esprit en la place de ceux qui ne le sont que selon la chair.

V. 17. *Le péché des enfans d'Héli étoit très-grand devant le Seigneur; parce qu'ils détournoient les hommes du sacrifice du Seigneur.*

Plus les personnes sont élevées en dignité, plus leurs crimes sont énormes, à cause des scandales, surtout s'ils ont de l'autorité en main; car ils rendent les foibles complices de leurs crimes, & *ils détournent* ceux qui ont une

sincere volonté, *de se sacrifier au Seigneur*, empêchant qu'ils ne le fassent. Ceci est un très-grand péché, & il offense d'autant plus Dieu, que rien ne l'honore tant que les sacrifices.

V. 18. *Cependant l'enfant Samuel servoit devant le Seigneur, revêtu d'un Ephod de lin.*

Quoiqu'il y ait tant de corruption dans la maison d'Héli, Samuel ne fut point endommagé de cette corruption; parce qu'il marchoit en *la présence du Seigneur*. Le remede à tous maux c'est l'exercice de cette divine présence: c'est pourquoi les démons combattent de toutes leurs forces les personnes qui la pratiquent, soit en leur livrant des combats fâcheux, soit en les tentant, soit en leur procurant par les hommes d'étranges persécutions.

V. 20. *Héli bénit Elcana & sa femme, & il dit à Elcana: Que le Seigneur vous rende des enfans de cette femme pour le dépôt que vous lui avez mis entre les mains!*
V. 21. *Après cela le Seigneur visita Anne, & elle conçut & enfanta trois fils & deux filles; & l'enfant Samuel devint grand devant le Seigneur.*

Dieu rend infiniment plus que l'on ne lui donne. Anne donne au Seigneur un enfant qu'elle avoit reçu de sa main, & il lui en rend un grand nombre d'autres. Quoique Dieu nous fournisse lui-même les victimes qu'il veut que nous lui sacrifions, il ne laisse pas de nous en récompenser comme si nous lui donnions quelque chose du nôtre: aussi celui qui sacrifie, trouve que plus il immole, plus Dieu lui fournit de quoi immoler. Si nous immolons sans cesse au Seigneur: nous aurons des victimes toujours nouvelles:

mais ſi nous ne lui immolons pas ce que nous avons, en voulant conſerver quelque choſe, nous le perdons, & nous ſommes privés de ce qui nous eſt préparé pour le rendre au Seigneur. David diſoit : (a) *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? Je prendrai le calice de ſalut :* C'eſt comme s'il diſoit : Je ne puis témoigner à Dieu ma reconnoiſſance de ſes bienfaits que par le ſacrifice de ces mêmes biens, ne recevant pour moi que l'amertume & la douleur.

Cependant *Samuel devenoit grand devant Dieu*, par le profit ſpirituel qu'il faiſoit ſous la conduite de Dieu.

v. 22. *Or Héli étoit extrêmement vieux ; & ayant appris la maniere dont ſes enfans ſe conduiſoient à l'égard de tout le peuple d'Iſraël,*

v. 23. *Il leur dit : Pourquoi faites-vous toutes ces choſes que j'entends, ces crimes déteſtables que j'apprends de tout le peuple ?*

v. 24. *Ne faites plus cela, mes enfans ; car il eſt bien fâcheux que l'on publie de vous que vous portez le peuple du Seigneur à violer ſes commandemens.*

v. 25. *Si un homme péche contre un homme, on lui peut rendre Dieu favorable : mais ſi un homme péche contre le Seigneur, qui priera pour lui ? Les enfans d'Heli n'écouterent point la voix de leur pere ; parce que le Seigneur les vouloit perdre.*

Pluſieurs ont attribué la perte des enfans d'Héli à la foibleſſe de la reprimande de leur pere : cependant cette parole, quoique foible en apparence, devoit les toucher beaucoup s'ils euſſent été capables de correction. Ce n'eſt pas toujours la ſévérité de la reprimande qui fait effet,

(a) Pſ. 115. v. 3, 4.

mais la diſpoſition du cœur. Lorſque Dieu veut opérer la converſion des enfans par la réprimande des peres, il donne une certaine force à cette correction qui porte coup. Mais il ne faut pas attribuer cela ni à celui qui veut, ni à celui qui court, je veux dire, à la maniere dont le pere s'exprime ; mais à Dieu, qui donne l'efficacité. Lorſque Dieu ne veut point rendre efficace la réprimande, celui qui la fait, ſur-tout lorſqu'il eſt à Dieu, ſe trouve deſtitué au dedans de toute correſpondance & de toute force pour la faire : il ſemble que ce ne ſoit qu'une machine à qui l'on fait articuler quelques mots. C'eſt un mauvais ſigne du ſuccès de la correction, quand on ſent qu'on la fait de cette ſorte. J'aime infiniment le langage de l'Ecriture, qui attribue tout à Dieu & rien à l'homme. Nous ſommes bien éloignés d'en uſer de la ſorte ; nous attribuons toujours à notre faute ou à celle des autres le bon ou (*) le mauvais ſuccès des affaires. (a) *Il n'y a point de mal dans la cité que le Seigneur n'ait fait.* Une ame en Dieu parle comme Dieu : elle verroit tout périr qu'elle ne pourroit ſe l'attribuer ; mais elle ſe délaiſſe à Dieu & tout ce qui lui appartient, attendant tout de Dieu. Les autres au contraire, attribuent la vertu de leurs enfans à leur bonne conduite ; & voyant d'autres perſonnes, d'ailleurs très-vertueuſes, dont les enfans ſont déréglés, elles s'en élevent, & croient que ce qu'il y a de bon chez eux leur doit être attribué ; & que ce qu'il y a de mal chez les autres, doit de même être attribué à la mauvaiſe conduite des peres. Ils ſe donnent pour exemple,

(*) Il ne s'agit pas ici du péché ; mais des évenemens qui arrivent & ſont dirigés de Dieu enſuite du péché.

(a) Amos 3. v. 6.

& s'élévent de cette sorte sur les débris des autres. Dieu a une conduite toujours juste & admirable. Ceux qui sont véritablement paîtés en lui, voient les choses par les yeux de Dieu, & non point par leurs yeux charnels & humains : c'est pourquoi ils ne prennent pas plus d'intérêt à la perfection ou à l'imperfection de leurs enfans qu'à celle des autres. Ils n'ont d'enfans que ceux dont Dieu les charge; & ceux-là leur tiennent au cœur : ils en portent toutes les langueurs, ils souffrent mille & mille tourmens pour eux, non par choix ou élection, mais c'est Dieu qui en ordonne ainsi. Les peres & meres de cette sorte sentent fort bien, sans le dire, que leurs propres enfans leurs sont étrangers, qu'il leur en est substitué d'autres en la place desquels ils engendrent en Jésus-Christ, & qu'ils nourrissent intimément & élevent pour le Seigneur. *Samuel* nous est une très-forte preuve de ceci à l'égard d'*Heli* : à mesure que Dieu *perd* & détruit *les enfans d'Heli*, Samuel, (afin qu'il ne reste plus rien de vivant dans la nature, & que la grace seule produise des fruits de justice,) Samuel, dis-je, qui étoit à son égard comme un enfant adopté, se perfectionne en toutes vertus, suivant ce passage.

v. 26. *Or l'enfant Samuel s'avançoit & croissoit, & il étoit agréable à Dieu & aux hommes.*

Il y a des personnes qui semblent n'enfanter des ames considérables à Jésus-Christ que par la mort ou le déréglement de leurs propres enfans : cependant cette espérance repose dans leur sein que lorsque Dieu aura renversé & détruit (*) les peres & meres dans toute l'étendue de ses des-

(*) Par la destruction de tout attachement au propre

seins par le déréglement de leurs enfans, il rappellera les enfans (*a*) comme *d'un coup de sifflet* de la dispersion, pour les sauver par une miséricorde infinie.

v. 27. *Après cela un homme de Dieu vint trouver Heli, & lui dit : Voici ce que dit le Seigneur : Ne me suis-je pas découvert visiblement à la maison de votre pere, lorsqu'il étoit en Egypte sous la domination de Pharaon ?*

v. 28. *Je l'ai choisi de toutes les tribus d'Israël pour me servir de Prêtre, pour monter à mon autel, pour m'offrir des parfums, & pour porter l'Ephod devant moi ; & j'ai donné part à la maison de votre pere à tous les sacrifices de tous les enfans d'Israël.*

v. 29. *Pourquoi avez-vous foulé aux pieds mes victimes & les dons que j'ai commandé qu'on m'offrit au temple ? & pourquoi avez-vous plus honoré vos enfans que moi, pour manger avec eux les prémices des sacrifices de mon peuple d'Israël.*

Les peres & meres ne pécheroient point dans le déréglement de leurs enfans, s'ils n'y contribuoient pas par une molle complaisance : souvent même ils vont plus loin, & ils partagent avec eux, comme Heli, les applaudissemens à ce qu'ils font de mal & d'injuste. Combien d'enfans avares & usuriers, qui sont non seulement excusés de leurs peres, mais dont les peres mêmes partagent les rapines ? & ce qu'ils n'ont jamais osé faire par une espece de justice, ils le souffrent à leurs enfans : ils sont bien aises même qu'ils le fassent : ils prennent part à une gloire qui ne vient que de la confusion des autres : ils *mangent avec eux la graisse des victimes*

(*a*) Zachar. 10. v. 8.

qui ont été dépouillées, ils boivent le fang du peuple. Ceci eft fi ordinaire, qu'il ne faut pas s'étonner fi l'on voit la malédiction du Seigneur fur ces fortes d'enfans.

v. 30. *C'eft pourquoi voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Ifraël : J'ai dit & j'ai affuré autrefois que votre maifon & la maifon de votre pere ferviroit à perpétuité devant ma face. Mais maintenant je fuis bien éloigné de cette penfée, dit le Seigneur ; car je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire, & ceux qui me méprifent tomberont dans le mépris.*

Quoique ces paffages foient, comme je l'ai dit, la figure des peres trop indulgens, & même criminels, ils nous font une admirable figure myftique de la jaloufie de Dieu & de fa colere contre les ames propriétaires, qui partagent avec Dieu les facrifices. Qu'il y a peu d'ames qui délaiffent à Dieu toute la victime, & qui ne faffent que de ces facrifices d'holocauftes, où tout eft pour le Seigneur, fans rien réferver ni pour celui qui offre la victime, ni pour le prêtre qui l'immole! Les holocauftes font les facrifices du pur amour, entierement affranchi du propre intérêt : tout y eft confommé par le feu de la charité. O que ces facrifices font rares! Mais pour les facrifices ordinaires il ne fe trouve prefque perfonne qui donne le meilleur à Dieu. On lui fait fouvent des facrifices qui émeuvent fa jaloufie & irritent fa fureur, croyant faire des facrifices de juftice. Nous facrifions à Dieu aifément (a) ce qui eft mauvais, ou moins excellent; mais qui veut facrifier le meilleur? On trouve affez de religieux & de perfonnes du monde qui facrifient leurs

(a) Malach. 1. v. 8, 14.

corps; où en trouve-t-on qui facrifient leur efprit? Il y en a encore qui facrifient leur volonté dépravée ; mais où trouve-t-on le facrifice des bonnes volontés? On facrifie la volonté de la chair, mais jamais celle de l'homme.

C'eft donc un facrifice partagé que celui de la plupart des hommes. Il n'y a de facrifice pur & parfait que celui de l'entiere défappropriation. David difoit à Dieu, qu'il (a) *avoit rendu fes volontés merveilleufes* : c'eft qu'en perdant jufques à fes bonnes volontés pour le Seigneur, la volonté du Seigneur lui a été communiquée, & fa volonté étoit paffée & transformée en celle du Seigneur, & devenue véritablement merveilleufe. Auffi, comme dit Ifaïe, Dieu ne fait-il aucun cas des victimes (b) que la propre volonté immole. Le facrifice qu'il fouhaite eft celui de la propre volonté, même dans le bien, fuivant ce paffage du premier Livre des Rois : (c) *Obéir à Dieu vaut mieux que d'offrir la graiffe des moutons*; la graiffe défigne le meilleur du meilleur.

La propriété eft donc la fource de la colere de Dieu : c'eft ce qui lui fait jurer notre perte & notre deftruction, & qui le porte à rejetter tous les facrifices. C'eft ce qui fait que quantité de perfonnes qui ont commencé de fe donner à Dieu, demeurent arrêtées pour toujours : Dieu donne alors les miféricordes qu'il leur avoit réfervées, à d'autres ; & la grace de l'intérieur paffe d'une perfonne dans une autre qui en fait ufage; car cette grace de l'intérieur ne fe perd jamais. Combien avons-nous vu de perfonnes, dont on étoit chargé devant le Seigneur, commencer

(a) Pf. 15. v. 3. (b) Ifa 58. v. 3. & 66. v. 3.
(c) 1 Rois 15. v. 22.

très-bien, puis être arrachées tout à coup, & d'autres être redonnées en leur place, qui recevoient ce qui étoit réservé à ces premieres ? Car *Dieu ne glorifiera que ceux qui le glorifieront* ; & nous ne pouvons le glorifier véritablement que par la perte de toutes choses, qui est l'anéantissement parfait: Dieu nous assure aussi qu'il n'est honoré que des petits. Celui qui réserve quelque chose avec Dieu, est indigne de Dieu ; car *il le méprise*, selon les termes de l'Ecriture.

v. 31. *Il va venir un tems que je couperai votre bras, & le bras de la maison de votre pere, ensorte qu'il n'y aura jamais de vieillard dans votre maison.*

Ce passage est admirable, selon cette explication. Après que Dieu a une fois allumé sa fureur contre la propriété, *le tems vient qu'il coupe le bras*, abattant toute la force que l'on avoit dans le bien, qui en servant d'appui empêchoit l'entiere désappropriation. Non seulement il arrache cette force, mais il ôte toutes celles de la bonne volonté, qui est comme *couper le bras de la maison de notre pere* ; puisque la volonté est le lieu, pour ainsi dire, où réside la vie de notre ame, c'est elle qui la fait vivre ou mourir par sa fidélité : *ensorte qu'il ne lui restera plus rien* de ce qu'elle avoit autrefois, pour lui servir de marque assurée si elle est innocente ou coupable.

v 33. *Néanmoins je n'éloignerai pas entierement de mon autel tous ceux de votre race ; mais je ferai que vos yeux tomberont dans la langueur, & que votre ame se desséchera ; & une grande partie de ceux de votre maison mourront lorsqu'ils seront venus en âge d'homme.*

Celui qui conserve sa propriété éprouve toutes les disgraces dont Heli est ici menacé. Dieu *ne les abandonne pas* pour cela tout-à-fait. Car quoique je tâche si fort, par l'amour que mon Dieu me donne pour son seul honneur & pour ce qui le glorifie le plus, d'insinuer l'entiere désappropriation; ce n'est pas que je croie que les ames qui ne sont pas désappropriées, soient damnées; nullement : mais ce que je sais est, qu'outre le terrible purgatoire qu'il leur faudra faire, qui sera d'autant plus grand qu'elles auront été plus gratifiées du Seigneur, elles dérobent à Dieu une gloire inexplicable. Ces ames propriétaires ne sont donc pas entierement séparées du Seigneur, à moins qu'elles ne tombent dans la mort du péché réel : mais elles sont sans lumieres solides & véritables ; elles n'ont jamais la pure lumiere de la vérité ; elles sont obscurcies, & ne verront point *la lumiere dans notre lumiere*, Seigneur. Elles *tombent* insensiblement *dans une* certaine *langueur* qui n'a rien de vivant & d'animé : ces *ames se dessèchent* peu-à-peu ; & la plûpart tombent tout-à-fait & se retirent de la voie du Seigneur.

v. 34. *La marque que vous aurez, est ce qui arrivera à vos deux fils, qui mourront tous deux en un même jour.*

v. 35. *Et je me susciterai un Prêtre fidele, qui agira selon mon cœur & selon mon ame : je lui etablirai une maison stable ; & il marchera toujours devant mon Christ.*

Dieu n'ôte jamais, comme je l'ai déja dit, ni la grace de l'intérieur, ni celle de la direction, qu'il ne la transfere à un autre. Quand nous n'aurions pas quantité de passages qui le prou-

vent, les fréquens exemples que l'on trouve de cela dans l'Ecriture sainte devroient nous en convaincre. La prêtrise est ôtée avec la vie aux enfans d'Heli : Dieu suscite Samuel en leur place, qui *agit selon le cœur de Dieu*, c'est-à-dire, qu'il accomplira ses divines volontés avec une entiere fidélité ; sans nul égard ni respect humain, ainsi qu'il nous le fera voir dans la suite, en nous apprenant que la véritable vertu est celle de la soumission aux volontés de Dieu, selon ce qu'il en dit lui-même, qu'obéir à Dieu vaut mieux que d'offrir la graisse des moutons. Mais si nous approfondissons la source de la fidélité de Samuel, nous verrons qu'elle vient de ce qu'il marchoit en la présence de Dieu, qui est *marcher devant le Christ*. Lors qu'il est parlé d'une *maison stable* en une infinité d'endroits de l'Ecriture, cela ne se doit point prendre à la lettre ; puisque toutes ces maisons sont détruites : mais il doit s'entendre de l'établissement de l'ame en Dieu, qui est le fruit de la fidélité & de la souplesse à tous ses vouloirs.

CHAPITRE III.

v. 1. *Or le jeune Samuel servoit le Seigneur en la présence d'Heli. La parole du Seigneur étoit alors rare & précieuse : Dieu ne se découvroit point clairement.*

SAmuel servoit Dieu en obéissant à *Heli*. L'Ecriture nous fait voir par là que véritablement la grace des enfans d'Heli lui étoit transférée, aussi bien que celle de leur sacerdoce. Elle dit de plus, que *la parole de Dieu étoit rare alors*. Il y a des tems où Dieu ne se manifeste que très-peu, &

d'autres où il prend plaisir de se communiquer avec profusion. Cette parole n'est autre que la communication de Dieu, dans laquelle il manifeste ses secrets à ses serviteurs. Cette parole est une parole féconde, qui produit la vérité, & qui opére dans l'ame tout ce que Dieu veut d'elle.

v. 4. *Le Seigneur appella Samuel, & Samuel répondit : me voici.*

v. 5. *Il courut aussitôt à Heli, & lui dit : Me voici : car vous m'avez appellé.*

Cet *appel de Dieu* marque une vocation singuliere pour la conduite des ames ; & la *réponse de Samuel* désigne son obéissance prompte. C'est comme s'il disoit : je suis prêt, Seigneur, à faire votre volonté ; ordonnez ce qu'il vous plaira : *me voici*. L'Ecriture fait dire la même parole à Jésus-Christ en venant au monde, lui qui en étoit Sauveur & Pasteur : il dit : (*a*) *Me voici, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira.*

Pourquoi l'Ecriture nous marque-t-elle que Samuel fut demander à Heli ce qu'il vouloit ? Ce n'est pas seulement pour nous faire comprendre que Samuel n'étoit pas encore accoutumé à la parole de Dieu ; mais c'est de plus pour nous enseigner, que la vocation doit non-seulement nous être déclarée par le directeur, mais qu'elle nous doit être aussi insinuée de Dieu même dans le fond du cœur, & ensuite confirmée par le pere spirituel : mais pour le fonds de la vocation, l'appel doit venir de Dieu seul.

v. 6. *Le Seigneur appella encore une fois Samuel ; & Samuel s'étant levé, s'en alla à Heli, & lui dit : Me voici ; car vous m'avez appellé. Heli lui dit :*

(*a*) Hebr. 10. v. 5, 7.

v. 5. *Ceux qui étoient auparavant comblés de biens ſe ſont loués pour avoir du pain, & ceux qui étoient preſſés de la faim, ont été raſſaſiés. Celle qui étoit ſtérile eſt devenue mere de beaucoup d'enfans; & celle qui étoit mere de beaucoup eſt tombée dans la langueur.*

Ceux *qui ſont remplis des biens* de la grace reviennent à tel excès d'appauvriſſement, qu'ils n'ont pas même les choſes qui leur paroiſſent abſolument néceſſaires pour maintenir en eux la vie de la grace. C'eſt la conduite ordinaire de la grace, d'appauvrir d'autant plus, que plus on a été rempli de biens. Mais ſi Dieu appauvrit de la ſorte, il comble en même tems de biens ceux qui ſont dans l'indigence : il eſt lui-même le *raſſaſiement* de ceux qui ſont *affamés*. Jéſus-Chriſt, dans les béatitudes, ne compte pour (a) *heureux* que *ceux qui ſont pauvres* & affamés, & non ceux qui ſont riches & remplis; car les derniers devant être appauvris ſont plus à plaindre qu'à être enviés, puiſque cette pauvreté eſt d'autant plus inſupportable, que plus on a vécu dans l'abondance. De même, l'on n'eſt gratifié de la fécondité ſpirituelle, qu'à proportion que l'on a éprouvé une plus forte ſtérilité.

v. 6. *C'eſt le Seigneur qui ôte & qui donne la vie; qui conduit aux enfers, & qui en retire.*

C'eſt le même *Dieu qui* après avoir *donné* une *vie* très-abondante, *l'ôte*, & donne le coup de la mort : c'eſt cet innocent meurtrier qui prend plaiſir d'ôter la vie à celui à qui il l'avoit donnée, afin d'avoir le plaiſir de la lui donner de nouveau. Laiſſons-nous donc, par un abandon total,

(a) Matth. 5. v. 3. & 6.

tuer & vivifier : il lui faut laiſſer faire également l'un & l'autre. *C'eſt lui qui* par une juſtice autant rigoureuſe qu'aimable, fait entrer l'ame dans un enfer, toute vivante : il ne ſe contente pas de lui ôter la vie, il la *conduit* lui-même *en enfer* : mais, Amour, ſi vous conduiſez votre bien-aimée dans l'enfer, vous ne le faites qu'afin d'avoir le plaiſir de *l'en tirer*, & qu'elle vous ſoit doublement redevable & du ſoin que vous avez pris de l'y conduire pour votre gloire & pour ſon avantage, & de la bonté que vous avez eue de l'en tirer.

v. 7. *C'eſt le Seigneur qui fait le pauvre & qui fait le riche; c'eſt lui qui abaiſſe & qui éleve.*

La maniere dont parle l'Ecriture nous fait aſſez connoître que l'ouvrage de notre perfection n'eſt point un fruit de notre travail; mais un effet de la puiſſance & de la miſéricorde de Dieu. *C'eſt lui qui* conduit les uns par l'abondance, & les autres par la diſette; c'eſt lui qui *éleve* & qui fait des Saints dans l'éclat & l'approbation de tout le monde, c'eſt auſſi lui qui en fait d'autres pour l'humiliation & les plus étranges abaiſſemens : c'eſt lui qui *abaiſſe* pour élever, & qui *éleve* pour abaiſſer.

v. 8. *Il tire le pauvre de la pouſſiere, & l'indigent du fumier; pour le faire aſſeoir entre les Princes, & lui donner un trône de gloire. C'eſt au Seigneur qu'appartiennent les fondemens de la terre, & il a poſé le monde ſur eux.*

Il ſemble qu'il ſoit fait ici une différence du *pauvre* & de l'*indigent* : l'indigence eſt l'excès de la pauvreté; la pauvreté réduit en *poudre*, & l'indigence juſques dans *le fumier*. *La pouſſiere* eſt le

ſimbole de l'anéantiſſement : celui qui eſt réduit dans la *pouſſiere* eſt comme réduit à rien ; mais il ne déplait point, il ne fait point mal au cœur : mais l'indigent, que l'excès de la néceſſité a réduit comme ſur un *fumier* de miſeres & de corruption, a quelque choſe de plus bas & de plus ravalé, qui fait même horreur. Ce ſont donc deux états qui, quoique ſemblables en apparence, ont pourtant quelque choſe de bien différent.

Dieu *tire de* ces deux états : & pourquoi en tire-t-il ? *Pour faire aſſeoir entre les Princes*, c'eſt-à-dire, entre les Saints ; & il tire du fumier de l'ignominie, où l'ame ſe repoſoit par ſa réſignation parfaite, afin de *lui donner un trône de gloire* ; & ce trône ne change point, quoi qu'il change infiniment. Je m'explique.

C'eſt la volonté du Seigneur qui fait que l'ame trouve ſon trône & ſon repos ſur ſon fumier ; & c'eſt cette même volonté qui lui fait trouver ſon repos dans la gloire ; de ſorte que la volonté de Dieu ſert de trône dans l'élévation & dans l'abaiſſement. L'ame ne regarde point ſon déſavantage dans le fumier, mais l'unique bon plaiſir de Dieu ; ce qui fait qu'elle s'y repoſe en paix : elle ne regarde point non plus ſon avantage dans la gloire qu'il lui donne, mais ſon bon plaiſir & la gloire qu'il en reçoit lui-même.

C'eſt à ce Dieu de gloire & de bonté *qu'appartiennent les fondemens de la terre*, c'eſt-à-dire, juſqu'à notre ſubſiſtance : ainſi, il peut l'anéantir & la détruire, comme auſſi en faire la baſe d'une gloire éternelle.

v. 9. *Il gardera les pieds de ſes Saints ; & les impies ſeront réduits au ſilence dans leurs ténèbres : parce que l'homme ne ſera jamais fort de ſa propre force.*

Ce paſſage nous inſtruit admirablement de la ſûreté & de l'avantage de l'abandon. Le ſoin que Dieu prend de ceux qui s'abandonnent à lui, doit animer notre confiance. *Il garde les pieds de ſes Saints*, empêchant qu'ils ne s'égarent, & qu'ils ne rentrent dans la voie de l'injuſtice. Si nous nous conduiſons nous-mêmes, nous ferons ſouvent de fauſſes démarches : mais lors que Dieu garde les pas, toutes les démarches ſont dans la juſtice & dans l'équité : ce ſont les pas de ſes Saints, de ceux qui ayant perdu tout ce qu'ils ont de propre, ne ſont ſaints que de la ſainteté du Seigneur.

Mais s'il a cette miſéricorde ſur ſes Saints, *les impies* au contraire, *garderont un ſilence* plein de confuſion *au milieu des ténèbres* de leurs égaremens. D'où vient cela ? C'eſt qu'ils ſe ſont voulu conduire eux-mêmes, & qu'il eſt impoſſible que l'homme puiſſe *jamais être fort de ſa propre force* ; il faut que par l'expérience & l'aveu de ſa foibleſſe, il entre dans la force de Dieu, pour être gardé de lui, & être garanti de la chûte.

v. 10. *Les ennemis du Seigneur trembleront devant lui : il tonnera ſur eux du haut des cieux. Le Seigneur jugera toute la terre : il donnera l'empire à celui qu'il a déja fait roi, & il comblera de gloire le régne de ſon Christ.*

Mais ſi les Saints du Seigneur, qui ont perdu toute ſainteté propriétaire par hommage à ſa Sainteté, ont lieu d'être remplis de confiance à cauſe des miſéricordes du Seigneur, les impies au contraire, doivent être remplis de frayeur. *Il tonnera ſur eux du haut des cieux*, Dieu leur faiſant ſentir ſa juſte fureur ; parce que le *Seigneur*, qui eſt *juge de toute la terre*, ne juge point ſelon

l'apparence, mais ſelon la vérité. *Il donnera l'empire à celui qu'il a fait roi*, le faiſant roi de ſes paſſions, & enſuite le faiſant entrer dans ſon royaume, & l'y aſſeyant: *il comblera* même *d'une gloire* immortelle *le regne de ſon* Fils en nous : ce qui nous fait voir, que Dieu ne fait cas que du REGNE DE JÉSUS-CHRIST en nous : il ne glorifiera en l'autre vie que ceux en qui Jéſus-Chriſt aura regné pleinement en celle-ci.

Autre paraphraſe ou explication du même Cantique d'Anne, mere de Samuel.

Dans ce Cantique eſt exprimée *l'allégreſſe* véritable d'une ame ſortie d'elle-même, allégreſſe infiniment différente de celle de tous les états qui l'ont précédé, ainſi que l'exprime David : (*a*) *Tous ceux qui ſont en vous, Seigneur, ſont comme des perſonnes ravies de joie.* Leur raviſſement ne vient point d'aucun des biens qu'ils poſſédent; ce qui ne peut apporter qu'une ſimple joie & non un raviſſement de joie. Le raviſſement ne ſe fait que parce que l'ame eſt ſortie d'elle-même & paſſée en ſon objet, ou plutôt, c'eſt ce raviſſement qui la tirant d'elle-même pour la faire paſſer en ſon Dieu, la ravit en ce même Dieu, & la fait *treſſaillir de joie*, ainſi que la ſainte Vierge l'exprime dans le ſecond verſet du *Magnificat* : (*b*) *& exultavit ſpiritus meus in Deo ſalutari meo.* C'eſt donc une joie *en Dieu*, qui ne peut jamais être opérée dans la créature à quelque degré de ſainteté qu'elle ſoit arrivée; mais qui s'éprouve *en Dieu* même, où il n'y a plus rien de la créature. C'eſt cette joie à laquelle vous êtes aſſurément appellé; & vous chanterez un jour avec Anne ce Cantique; (v. 1, 2.) *Mon ame a treſſailli d'allégreſſe dans le Seigneur, & mon*

(*a*) Pſ. 5. v. 12. Pſ. 86. v. 7. (*b*) Luc 1. v. 47.

Dieu m'a comblé de gloire. Quelle eſt cette gloire ? C'eſt celle de Dieu même. *Ma bouche s'eſt ouverte pour répondre à mes ennemis; parce que j'ai mis ma joie dans le ſalut que j'ai reçu de vous*, Seigneur. Tant que l'ame eſt dans l'épreuve, elle ſe tait ſur ſes ennemis; parce qu'elle ſouffre leurs rigueurs, les regardant comme les miniſtres de la juſtice de Dieu : mais lorſque ſon Sauveur l'a délivrée de leur tyrannie, elle ſe réjouit, non pour aucun bien qui ſoit en elle; mais parce qu'ayant perdu tout appui, elle *a mis* ſa ſeule *joie dans le ſalut* que Dieu donne. La Ste. Vierge ne dit-elle pas de même, qu'elle ſe réjouit en Dieu ſon Sauveur? C'eſt ce Cantique de la nouvelle vie en Dieu qui imite de fort près le Cantique des Saints dans le ciel. Auſſi de même que ces Saints ne peuvent dire autre choſe (*a*) que *Saint*, *Saint*, l'ame de cet état ne peut dire que *Sanctus*. Dieu eſt ſaint en lui-même, il eſt ſaint hors de lui, il eſt ſaint en toutes ſes œuvres. C'eſt ce qui fait dire ici à Anne : *Le Seigneur eſt l'unique Saint; il n'y en a point d'autre que vous, Seigneur; & notre Dieu eſt l'unique fort.* Rien n'eſt ſaint hors de Dieu, lui ſeul eſt ſaint, & on lui doit non ſeulement rendre toute la gloire de ſa ſainteté; mais auſſi lui rendre toute la ſainteté. C'eſt là la vérité découverte ſeulement aux ames anéanties.

Anne parlant enſuite aux ames propriétaires, leur dit (v. 3.) de *ceſſer à l'avenir de ſe glorifier avec des paroles inſolentes : que votre ancien langage ne ſorte plus de votre bouche*, ce langage, leur dit-elle) par lequel vous vous attribuez la ſainteté de Dieu : *parce que le Seigneur eſt le Dieu de toutes ſciences*; hors de lui tout n'eſt qu'ignorance; *il pénètre le fonds des penſées*, & il ne juge point ſelon l'apparence, mais ſelon la vérité.

[*a*] Apoc. 4. v. 8.

Après qu'Anne a donné cet essor à sa joie, qu'elle a fait connoitre le bonheur d'une ame passée en Dieu, qu'elle nous a appris que ce qui fait l'excès de son contentement vient de ce qu'il n'est fondé que sur le salut que Dieu donne, & sur la connoissance qu'il n'y a point d'autre Saint que Dieu; elle décrit les moyens dont Dieu se sert pour anéantir l'ame & la perdre en lui.

v. 4. *L'arc des forts a été brisé; & les foibles ont été remplis de force.*

Dieu a affoibli ce qui est *fort* en nous, il y a fortifié ce qui y paroissoit *affoibli*. Il *rompt l'arc*, ôtant à l'ame tout moyen d'attaquer ses ennemis, ou de s'en défendre; ensorte qu'elle ne peut espérer de secours que de Dieu seul.

v. 5. *Ceux qui étoient auparavant comblés des biens* de la grace, *se sont loués pour avoir du pain.*

Ce mot de *comblés* exprime très-bien que la plénitude des biens étoit arrivée au point de ne pouvoir augmenter, le mesure comble ne peut plus rien tenir si on ne la vide. *Du comble des biens* tomber dans la plus extrême pauvreté, c'est ce que Dieu fait, ainsi qu'il est exprimé ici. Car quelle plus grande disette que celle d'une personne qui ayant engagé tout ce qu'elle avoit *pour avoir du pain*, est obligée de *s'engager elle-même*? Cela nous fait voir, que Dieu ne se contente pas de nous dépouiller des soutiens & des dons qu'il nous avoit fait; il nous ôte même la nourriture, qui paroit aussi essentielle que le pain l'est à l'homme. Mais pourquoi l'ôte-t-il, cette nourriture? Ce n'est point pour nous en priver tout-à-fait; mais afin de nous obliger à nous livrer nous-mêmes par le sacrifice total de notre entiere des-

truction; & c'est en nous livrant par un abandon total que nous avons *le pain*, mais un pain supersubstantiel. La Ste. Vierge nous dit aussi dans le *Magnificat*, (*a*) qu'il a *réduit les riches à la plus extrême pauvreté*: mais il n'en use de la sorte que pour *rassasier* pleinement *ceux qui sont pressés de la faim.*

Celle qui étoit stérile est devenue mere de plusieurs enfans. Ce qui nous fait voir, que c'est cette *stérilité* apparente qui donne la plénitude de l'Esprit de Dieu, & qui communiquant à l'ame la fécondité spirituelle, l'associe à la maternité divine. Ceux aussi qui se mèlent d'aider aux autres sans y être appellés par une vocation spéciale, & sans avoir la plénitude de l'Esprit de Dieu, quoiqu'ils semblent en conduire & en aider *beaucoup*, *tombent* peu-à-peu *dans la langueur*, donnant non le comble de leur plénitude, mais ce qui leur étoit nécessaire pour eux-mèmes.

Mais comme nous ne pouvons contribuer à notre mort, non plus qu'à notre résurrection, que par une souplesse infinie à nous laisser dépouiller au gré de Dieu; & que cette souplesse doit être d'autant plus grande que Dieu est un Dieu fort jaloux, & son opération très-délicate; Anne nous apprend ici la raison de cette souplesse, & la passiveté parfaite dans laquelle elle nous doit mettre: c'est pour cela qu'elle nous dit, (v. 6.) que *c'est le Seigneur qui ôte & qui donne la vie, qui conduit aux enfers & qui en retire.* Ces paroles ont un sens infini, & nous font voir, que quoique les opérations de tuer & de vivifier soient très-différentes à l'égard de l'ame qui les souffre, elles sont cependant toujours opérées de Dieu. Oui, c'est le même Dieu qui conduit aux enfers

[a] Luc 1. v. 53.

& qui en retire. Que nos ſoins pour nous en tirer ſeroient inutiles & infructueux ! ils ne ſerviroient qu'à augmenter & à allonger notre ſupplice, en nous retirant de l'ordre & de la diſpoſition divine.

v. 7. *C'eſt ce même Seigneur qui fait le pauvre & qui fait le riche. C'eſt lui qui abaiſſe & qui éleve.*

Lorſqu'il *enrichit*, il nous gratifie & nous donne des marques de ſon amour : mais lorſqu'il nous dépouille, il ſe glorifie en nous, & il tire des preuves du nôtre. L'amour qui nous comble de biens eſt un amour de miſéricorde, rapportant à la créature ; mais l'amour qui nous *appauvrit*, eſt un amour de juſtice, qui n'a que Dieu ſeul pour objet. Nul ne peut ſe tirer de l'abîme de miſére & de baſſeſſe ſi Dieu ne l'en tire : mais le même Dieu *qui* nous *abaiſſe* juſques dans le plus profond néant, ne le fait de la ſorte que pour nous *élever* en lui. Il n'eſt point dit ici que l'homme faſſe nul effort pour ſe donner aucun de ces états ; au contraire, il eſt par-tout inſinué que Dieu (*a*) *fait en nous toutes nos œuvres.*

v. 8. *Il tire le pauvre de la pouſſiere, & l'indigent du fumier, pour le faire aſſeoir entre les Princes.*

Ces paroles expriment admirablement comme Dieu ne ſe contente pas de réduire l'homme qu'il veut faire paſſer en lui, dans la plus extrême indigence ; il le détruit de plus, & le réduit dans *la pouſſiere*, dont il a été tiré, ſuivant ces paroles de l'Ecriture : (*b*) *Tu es poudre, tu retourneras en poudre.* Anne, pour nous faire comprendre l'excès du néant, dit que Dieu *retire l'indulgent du fumier pour le faire aſſeoir avec les Princes.* De même que Dieu n'appauvrit qu'après qu'il

[*a*] Iſa. 26. v. 12. [*b*] Gen. 3. v. 19.

a comblé de biens, auſſi il ne tire de la pauvreté que lorſqu'elle eſt au comble de l'indigence & de la *pouſſiere*, mais une pouſſiere d'ordure, exprimée par le *fumier*. L'excès des biens déſigne celui des maux, & l'on peut appeller de la ſorte ce qu'une ame parfaitement morte ſouffre ſans peine & ſans réſiſtance. Lorſque le fumier nous a ſervi de trône, comme à Job, Dieu nous en donne un de gloire.

C'eſt au Seigneur qu'appartiennent les fondemens de la terre ; & il a poſé le monde ſur eux.

Non ſeulement tout ce qui eſt hors de nous eſt à Dieu, mais nous y ſommes auſſi nous-mêmes ; de maniere qu'il nous faut perdre en lui, après avoir perdu tout le reſte. Mais ſi la perte cauſe quelque appréhenſion & quelque douleur, le ſoin que Dieu prend de ceux qui veulent bien marcher par ce ſentier, les dédommage infiniment de ce qu'ils ont bien voulu perdre pour lui : Auſſi Anne dit-elle (v. 9.) qu'il *gardera les pieds de ſes Saints*, enſorte qu'ils ne feront point de fauſſes démarches : ils avanceront en lui-même ſans nul mouvement propre. Ceux qui ſe ſanctifient peuvent toujours déchoir ; c'eſt pourquoi Dieu détruit toute notre ſainteté acquiſe, afin, comme il eſt dit plus haut, que nous connoiſſions par notre expérience qu'il eſt le ſeul Saint : mais lorſque Jéſus-Chriſt, (comme il le dit lui-même) s'eſt ſanctifié pour eux, ils ne ſont plus ſaints d'une ſainteté acquiſe ni compriſe ; ils ſont *les Saints du Seigneur*, pour leſquels le Seigneur s'eſt ſanctifié. Alors ils ne craignent plus de tomber : non qu'ils ayent aucune force pour ſe ſoutenir, (ce qui ſeroit une erreur ;) mais parce que *le Seigneur garde* lui-même *leurs pas*, & que ; comme

il le dit par le Roi-prophête, (a) *il met sa main sous eux, afin qu'ils ne se blessent pas.* Heureux donc celui qui ayant perdu toute sainteté propre, peut chanter le Cantique éternel de la Sainteté de Dieu !

Mais si les Saints du Seigneur ont cet avantage, *les impies seront réduits au silence dans leurs ténèbres.*

Pourquoi est-il dit ici, que *les impies seront réduits au silence* au milieu *de leurs ténèbres*, puisqu'il est certain que les impies ne savent ce que c'est de se taire au milieu de leurs égaremens ? C'est que l'Ecriture nous fait voir, que tous ceux qui ne publient pas la Sainteté de Dieu en cette maniere, sont dans le silence, quoiqu'ils parlent beaucoup ; & que ceux qui chantent ce Cantique, quoique dans un profond silence, ne se taisent point. La raison qui en est donnée ici, est toute admirable ; c'est que *l'homme ne sera jamais fort de sa propre force*, comme il ne sera jamais saint de sa sainteté : Il faut donc qu'il perde *sa force propre*, afin que la vertu divine soit sa force, son soutien, & sa sainteté ; ou plutôt afin que Dieu soit fort & saint pour lui. L'Eglise chantera bientôt dans un autre endroit, Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel. Quoique l'ame ait le sentiment de ces choses dès le commencement de la voie, elle n'en a la réalité que par sa perte & son anéantissement.

Ce sont ces ames que Dieu met à couvert sous l'ombre de ses ailes, c'est leur avantage, qu'elles ne peuvent rien craindre, parce qu'elles habitent un séjour où il n'y a plus *ni cris ni douleur*, comme dit l'Ecriture (b) dans l'Apocalypse. (v. 10.) *Les ennemis du Seigneur* au contraire *trembleront devant lui, il tonnera du haut des cieux* pour les effrayer ; mais ce qui leur fera un juste sujet de trouble, remplira de paix les ames abandonnées sans réserve, qui n'espérant plus rien pour elles-mêmes, ne pourront non plus rien craindre.

(a) Ps. 36. v. 24. (b) Apoc. 21. v. 4.

Ce sera alors que *le Seigneur jugera toute la terre, qu'il donnera l'empire à celui qu'il a* déja *fait Roi* par la domination qu'il s'est lui-même acquise : Il faut savoir, que Jésus-Christ Roi ne regne que sur les rois. Tant que nous sommes assujettis à nous-mêmes, à quelque degré de perfection que nous paroissions être arrivés, Jésus-Christ ne regne pas pleinement sur nous : mais lorsqu'il y regne pleinement, nous régnons nous-mêmes, n'ayant plus rien qui nous captive : autrement celui qui est enchaîné avec des chaînes de diamant, n'est guere plus libre que celui qui a des chaines de fer, bien que son joug lui pese moins, & le contente davantage. Mais comment donne-t-il l'empire à celui qu'il a fait Roi? C'est qu'il l'associe au commerce ineffable de la Trinité ; qu'il lui donne non seulement le royaume dont nous venons de parler, mais de plus, le fait régner sur le cœur des autres fideles, qui lui sont assujettis par la puissance de Jésus-Christ. Ce n'est point un regne séparé de celui de Jésus-Christ ; c'est le regne de Jésus-Christ même, comme le reste du verset l'exprime : *Il comblera de gloire le regne de son Fils :* ceci est la consommation de toutes choses.

V. 11. *Après cela Elcana s'en retourna à sa maison à Ramatha. Cependant l'enfant servoit en la présence du Seigneur devant le grand-Prêtre Héli.*

Lorfqu'une perfonne commence par l'exercice de *la préfence de Dieu*, l'on doit toujours fe promettre un fujet avantageux de la fuite de fa vie. Prefque toutes les perfonnes qui font à Dieu d'une maniere finguliere, ont été prifes d'abord par le goût & l'expérience de la préfence de Dieu. Samuel étoit *enfant*; & tout enfant qu'il étoit, il *fervoit en la préfence du Seigneur*, c'eft-à-dire, qu'il faifoit toutes fes actions dans l'occupation de cette préfence adorable. L'Ecriture dit, qu'il étoit *devant le grand-Prêtre Héli*; ce qui marque une conduite parfaite, fuivant extérieurement l'obéiffance durant qu'il s'occupoit audedans de la préfence de Dieu.

v. 12. *Or les enfans d'Héli étoient des enfans de Belial, qui ne connoiffoient point le Seigneur.*

Il y a bien des perfonnes très-vertueufes qui ont le déplaifir d'avoir des enfans déréglés, pendant que des perfonnes fort déréglées ont des enfans qui font des Saints. Héli eft du nombre des premiers; & c'eft une chofe étrange qu'à mefure que Dieu permet qu'il lui naiffe des enfans de cette forte, il lui en envoye un qui eft un Saint. Dieu fupplée en donnant des enfans felon l'efprit en la place de ceux qui ne le font que felon la chair.

v. 17. *Le péché des enfans d'Héli étoit très-grand devant le Seigneur; parce qu'ils détournoient les hommes du facrifice du Seigneur.*

Plus les perfonnes font élevées en dignité, plus leurs crimes font énormes, à caufe des fcandales, furtout s'ils ont de l'autorité en main; car ils rendent les foibles complices de leurs crimes, & *ils détournent* ceux qui ont une

fincere volonté, *de fe facrifier au Seigneur*, empêchant qu'ils ne le faffent. Ceci eft un très-grand péché, & il offenfe d'autant plus Dieu, que rien ne l'honore tant que les facrifices.

v. 18. *Cependant l'enfant Samuel fervoit devant le Seigneur, revêtu d'un Ephod de lin.*

Quoiqu'il y ait tant de corruption dans la maifon d'Héli, Samuel ne fut point endommagé de cette corruption; parce qu'il marchoit en *la préfence du Seigneur*. Le remede à tous maux c'eft l'exercice de cette divine préfence: c'eft pourquoi les démons combattent de toutes leurs forces les perfonnes qui la pratiquent, foit en leur livrant des combats fâcheux, foit en les tentant, foit en leur procurant par les hommes d'étranges perfécutions.

v. 20. *Héli bénit Elcana & fa femme, & il dit à Elcana: Que le Seigneur vous rende des enfans de cette femme pour le dépôt que vous lui avez mis entre les mains!*

v. 21. *Après cela le Seigneur vifita Anne, & elle conçut & enfanta trois fils & deux filles; & l'enfant Samuel devint grand devant le Seigneur.*

Dieu rend infiniment plus que l'on ne lui donne. Anne donne au Seigneur un enfant qu'elle avoit reçu de fa main, & il lui en rend un grand nombre d'autres. Quoique Dieu nous fourniffe luimême les victimes qu'il veut que nous lui facrifions, il ne laiffe pas de nous en récompenfer comme fi nous lui donnions quelque chofe du nôtre: auffi celui qui facrifie, trouve que plus il immole, plus Dieu lui fournit de quoi immoler. Si nous immolons fans ceffe au Seigneur: nous aurons des victimes toujours nouvelles:

mais ſi nous ne lui immolons pas ce que nous avons, en voulant conſerver quelque choſe, nous le perdons, & nous ſommes privés de ce qui nous eſt préparé pour le rendre au Seigneur. David diſoit : (a) *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? Je prendrai le calice de ſalut :* C'eſt comme s'il diſoit : Je ne puis témoigner à Dieu ma reconnoiſſance de ſes bienfaits que par le ſacrifice de ces mêmes biens, ne recevant pour moi que l'amertume & la douleur.

Cependant *Samuel devenoit grand devant Dieu*, par le profit ſpirituel qu'il faiſoit ſous la conduite de Dieu.

v. 22. *Or Héli étoit extrêmement vieux ; & ayant appris la maniere dont ſes enfans ſe conduiſoient à l'égard de tout le peuple d'Iſraël,*

v. 23. *Il leur dit : Pourquoi faites-vous toutes ces choſes que j'entends, ces crimes déteſtables que j'apprends de tout le peuple ?*

v. 24. *Ne faites plus cela, mes enfans ; car il eſt bien fâcheux que l'on publie de vous que vous portez le peuple du Seigneur à violer ſes commandemens.*

v. 25. *Si un homme péche contre un homme, on lui peut rendre Dieu favorable : mais ſi un homme péche contre le Seigneur, qui priera pour lui ? Les enfans d'Heli n'écouterent point la voix de leur pere ; parce que le Seigneur les vouloit perdre.*

Pluſieurs ont attribué la perte des enfans d'Héli à la foibleſſe de la reprimande de leur pere : cependant cette parole, quoique foible en apparence, devoit les toucher beaucoup s'ils euſſent été capables de correction. Ce n'eſt pas toujours la ſévérité de la reprimande qui fait effet,

(a) Pſ. 115. v. 3, 4.

mais

mais la diſpoſition du cœur. Lorſque Dieu veut opérer la converſion des enfans par la réprimande des peres, il donne une certaine force à cette correction qui porte coup. Mais il ne faut pas attribuer cela ni à celui qui veut, ni à celui qui court, je veux dire, à la maniere dont le pere s'exprime ; mais à Dieu, qui donne l'efficacité. Lorſque Dieu ne veut point rendre efficace la réprimande, celui qui la fait, ſur-tout lorſqu'il eſt à Dieu, ſe trouve deſtitué au dedans de toute correſpondance & de toute force pour la faire : il ſemble que ce ne ſoit qu'une machine à qui l'on fait articuler quelques mots. C'eſt un mauvais ſigne du ſuccès de la correction, quand on ſent qu'on la fait de cette ſorte. J'aime infiniment le langage de l'Ecriture, qui attribue tout à Dieu & rien à l'homme. Nous ſommes bien éloignés d'en uſer de la ſorte ; nous attribuons toujours à notre faute ou à celle des autres le bon ou (*) le mauvais ſuccès des affaires. (a) *Il n'y a point de mal dans la cité que le Seigneur n'ait fait.* Une ame en Dieu parle comme Dieu : elle verroit tout périr qu'elle ne pourroit ſe l'attribuer ; mais elle ſe délaiſſe à Dieu & tout ce qui lui appartient, attendant tout de Dieu. Les autres au contraire, attribuent la vertu de leurs enfans à leur bonne conduite ; & voyant d'autres perſonnes, d'ailleurs très-vertueuſes, dont les enfans ſont déréglés, elles s'en élevent, & croient que ce qu'il y a de bon chez eux leur doit être attribué ; & que ce qu'il y a de mal chez les autres, doit de même être attribué à la mauvaiſe conduite des peres. Ils ſe donnent pour exemple,

(*) Il ne s'agit pas ici du péché ; mais des événemens qui arrivent & ſont dirigés de Dieu enſuite du péché.

(a) Amos 3. v. 6.

& s'élévent de cette ſorte ſur les débris des autres. Dieu a une conduite toujours juſte & admirable. Ceux qui ſont véritablement paſſés en lui, voient les choſes par les yeux de Dieu, & non point par leurs yeux charnels & humains : c'eſt pourquoi ils ne prennent pas plus d'intérêt à la perfection ou à l'imperfection de leurs enfans qu'à celle des autres. Ils n'ont d'enfans que ceux dont Dieu les charge ; & ceux-là leur tiennent au cœur : ils en portent toutes les langueurs, ils ſouffrent mille & mille tourmens pour eux, non par choix ou élection, mais c'eſt Dieu qui en ordonne ainſi. Les peres & meres de cette ſorte ſentent fort bien, ſans le dire, que leurs propres enfans leurs ſont étrangers, qu'il leur en eſt ſubſtitué d'autres en la place deſquels ils engendrent en Jéſus-Chriſt, & qu'ils nourriſſent intimément & élevent pour le Seigneur. *Samuel* nous eſt une très-forte preuve de ceci à l'égard d'*Heli :* à meſure que Dieu *perd* & détruit *les enfans d'Heli*, Samuel, (afin qu'il ne reſte plus rien de vivant dans la nature, & que la grace ſeule produiſe des fruits de juſtice,) Samuel, dis-je, qui étoit à ſon égard comme un enfant adopté, ſe perfectionne en toutes vertus, ſuivant ce paſſage.

v. 26. *Or l'enfant Samuel s'avançoit & croiſſoit, & il étoit agréable à Dieu & aux hommes.*

Il y a des perſonnes qui ſemblent n'enfanter des ames conſidérables à Jéſus-Chriſt que par la mort ou le déréglement de leurs propres enfans : cependant cette eſpérance repoſe dans leur ſein que lorſque Dieu aura renverſé & détruit (*) les peres & meres dans toute l'étendue de ſes deſ-

(*) Par la deſtruction de tout attachement au propre

ſeins par le déréglement de leurs enfans, il rappellera les enfans (a) comme *d'un coup de ſiffiet* de la diſperſion, pour les ſauver par une miſéricorde infinie.

v. 27. *Après cela un homme de Dieu vint trouver Heli, & lui dit : Voici ce que dit le Seigneur : Ne me ſuis-je pas découvert viſiblement à la maiſon de votre pere, lorſqu'il étoit en Egypte ſous la domination de Pharaon ?*

v. 28. *Je l'ai choiſi de toutes les tribus d'Iſraël pour me ſervir de Prêtre, pour monter à mon autel, pour m'offrir des parfums, & pour porter l'Ephod devant moi ; & j'ai donné part à la maiſon de votre pere à tous les ſacrifices de tous les enfans d'Iſraël.*

v. 29. *Pourquoi avez-vous foulé aux pieds mes victimes & les dons que j'ai commandé qu'on m'offrît au temple ? & pourquoi avez-vous plus honoré vos enfans que moi, pour manger avec eux les prémices des ſacrifices de mon peuple d'Iſraël.*

Les peres & meres ne pécheroient point dans le déréglement de leurs enfans, s'ils n'y contribuoient pas par une molle complaiſance : ſouvent même ils vont plus loin, & ils partagent avec eux, comme Heli, les applaudiſſemens à ce qu'ils font de mal & d'injuſte. Combien d'enfans avares & uſuriers, qui ſont non ſeulement excuſés de leurs peres, mais dont les peres mêmes partagent les rapines ? & ce qu'ils n'ont jamais oſé faire par une eſpece de juſtice, ils le ſouffrent à leurs enfans : ils ſont bien aiſes même qu'ils le faſſent : ils prennent part à une gloire qui ne vient que de la confuſion des autres ; ils *mangent avec eux la graiſſe des victimes*

(a) Zachar. 10. v. 8.

qui ont été dépouillées, ils boivent le sang du peuple. Ceci est si ordinaire, qu'il ne faut pas s'étonner si l'on voit la malédiction du Seigneur sur ces sortes d'enfans.

v. 30. *C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : J'ai dit & j'ai assuré autrefois que votre maison & la maison de votre pere serviroit à perpétuité devant ma face. Mais maintenant je suis bien éloigné de cette pensée, dit le Seigneur ; car je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire, & ceux qui me méprisent tomberont dans le mépris.*

Quoique ces passages soient, comme je l'ai dit, la figure des peres trop indulgens, & même criminels, ils nous font une admirable figure mystique de la jalousie de Dieu & de sa colere contre les ames propriétaires, qui partagent avec Dieu les sacrifices. Qu'il y a peu d'ames qui délaissent à Dieu toute la victime, & qui ne fassent que de ces sacrifices d'holocaustes, où tout est pour le Seigneur, sans rien réserver ni pour celui qui offre la victime, ni pour le prêtre qui l'immole! Les holocaustes sont les sacrifices du pur amour, entierement affranchi du propre intérêt : tout y est consommé par le feu de la charité. O que ces sacrifices sont rares! Mais pour les sacrifices ordinaires il ne se trouve presque personne qui donne le meilleur à Dieu. On lui fait souvent des sacrifices qui émeuvent sa jalousie & irritent sa fureur, croyant faire des sacrifices de justice. Nous sacrifions à Dieu aisément (*a*) ce qui est mauvais, ou moins excellent ; mais qui veut sacrifier le meilleur ? On trouve assez de religieux & de personnes du monde qui sacrifient leurs

(*a*) Malach. 1. v. 8, 14.

corps ; où en trouve-t-on qui sacrifient leur esprit? Il y en a encore qui sacrifient leur volonté dépravée ; mais où trouve-t-on le sacrifice des bonnes volontés? On sacrifie la volonté de la chair, mais jamais celle de l'homme.

C'est donc un sacrifice partagé que celui de la plupart des hommes. Il n'y a de sacrifice pur & parfait que celui de l'entiere désappropriation. David disoit à Dieu, qu'il (*a*) *avoit rendu ses volontés merveilleuses* : c'est qu'en perdant jusques à ses bonnes volontés pour le Seigneur, la volonté du Seigneur lui a été communiquée, & sa volonté étoit passée & transformée en celle du Seigneur, & devenue véritablement merveilleuse. Aussi, comme dit Isaïe, Dieu ne fait-il aucun cas des victimes (*b*) que la propre volonté immole. Le sacrifice qu'il souhaite est celui de la propre volonté, même dans le bien, suivant ce passage du premier Livre des Rois : (*c*) *Obéir à Dieu vaut mieux que d'offrir la graisse des moutons ;* la graisse désigne le meilleur du meilleur.

La propriété est donc la source de la colere de Dieu : c'est ce qui lui fait jurer notre perte & notre destruction, & qui le porte à rejetter tous les sacrifices. C'est ce qui fait que quantité de personnes qui ont commencé de se donner à Dieu, demeurent arrêtées pour toujours : Dieu donne alors les miséricordes qu'il leur avoit réservées, à d'autres ; & la grace de l'intérieur passe d'une personne dans une autre qui en fait usage ; car cette grace de l'intérieur ne se perd jamais. Combien avons-nous vu de personnes, dont on étoit chargé devant le Seigneur, commencer

(*a*) Ps. 15. v. 3. (*b*) Isa 58. v. 3. & 66. v. 3.
(*c*) 1 Rois 15. v. 22.

très-bien, puis être arrachées tout à coup, & d'autres être redonnées en leur place, qui recevoient ce qui étoit réfervé à ces premieres? Car *Dieu ne glorifiera que ceux qui le glorifieront*; & nous ne pouvons le glorifier véritablement que par la perte de toutes chofes, qui eft l'anéantiffement parfait: Dieu nous affure auffi qu'il n'eft honoré que des petits. Celui qui réferve quelque chofe avec Dieu, eft indigne de Dieu; car *il le méprife*, felon les termes de l'Ecriture.

v. 31. *Il va venir un tems que je couperai votre bras, & le bras de la maifon de votre pere, enforte qu'il n'y aura jamais de vieillard dans votre maifon.*

Ce paffage eft admirable, felon cette explication. Après que Dieu a une fois allumé fa fureur contre la propriété, *le tems vient qu'il coupe le bras*, abattant toute la force que l'on avoit dans le bien, qui en fervant d'appui empêchoit l'entiere défappropriation. Non feulement il arrache cette force, mais il ôte toutes celles de la bonne volonté, qui eft comme *couper le bras de la maifon de notre pere*; puifque la volonté eft le lieu, pour ainfi dire, où réfide la vie de notre ame, c'eft elle qui la fait vivre ou mourir par fa fidélité: *enforte qu'il ne lui reftera plus rien* de ce qu'elle avoit autrefois, pour lui fervir de marque affurée fi elle eft innocente ou coupable.

v 33. *Néanmoins je n'éloignerai pas entierement de mon autel tous ceux de votre race; mais je ferai que vos yeux tomberont dans la langueur, & que votre ame fe defféchera; & une grande partie de ceux de votre maifon mourront lorfqu'ils feront venus en âge d'homme.*

Celui qui conferve fa propriété éprouve toutes les difgraces dont Heli eft ici menacé. Dieu *ne les abandonne pas* pour cela tout-à-fait. Car quoique je tâche fi fort, par l'amour que mon Dieu me donne pour fon feul honneur & pour ce qui le glorifie le plus, d'infinuer l'entiere défappropriation; ce n'eft pas que je croie que les ames qui ne font pas défappropriées, foient damnées; nullement: mais ce que je fais eft, qu'outre le terrible purgatoire qu'il leur faudra faire, qui fera d'autant plus grand qu'elles auront été plus gratifiées du Seigneur, elles dérobent à Dieu une gloire inexplicable. Ces ames propriétaires ne font donc pas entierement féparées du Seigneur, à moins qu'elles ne tombent dans la mort du péché réel: mais elles font fans lumieres folides & véritables; elles n'ont jamais la pure lumiere de la vérité; elles font obfcurcies, & ne verront point *la lumiere dans notre lumiere*, Seigneur. Elles *tombent* infenfiblement *dans une certaine langueur* qui n'a rien de vivant & d'animé: ces *ames fe deffèchent* peu-à-peu; & la plûpart tombent tout-à-fait & fe retirent de la voie du Seigneur.

v. 34. *La marque que vous aurez, eft ce qui arrivera à vos deux fils, qui mourront tous deux en un même jour.*

v. 35. *Et je me fufciterai un Prêtre fidele, qui agira felon mon cœur & felon mon ame: je lui etablirai une maifon ftable; & il marchera toujours devant mon Chrift.*

Dieu n'ôte jamais, comme je l'ai déja dit, ni la grace de l'intérieur, ni celle de la direction, qu'il ne la transfere à un autre. Quand nous n'aurions pas quantité de paffages qui le prou-

vent, les fréquens exemples que l'on trouve de cela dans l'Ecriture ſainte devroient nous en convaincre. La prêtriſe eſt ôtée avec la vie aux enfans d'Heli : Dieu ſuſcite Samuel en leur place, qui *agit ſelon le cœur de Dieu*, c'eſt-à-dire, qu'il accomplira ſes divines volontés avec une entiere fidélité; ſans nul égard ni reſpect humain, ainſi qu'il nous le fera voir dans la ſuite, en nous apprenant que la véritable vertu eſt celle de la ſoumiſſion aux volontés de Dieu, ſelon ce qu'il en dit lui-même, qu'obéir à Dieu vaut mieux que d'offrir la graiſſe des moutons. Mais ſi nous approfondiſſons la ſource de la fidélité de Samuel, nous verrons qu'elle vient de ce qu'il marchoit en la préſence de Dieu, qui eſt *marcher devant le Chriſt*. Lors qu'il eſt parlé d'une *maiſon ſtable* en une infinité d'endroits de l'Ecriture, cela ne ſe doit point prendre à la lettre; puiſque toutes ces maiſons ſont détruites : mais il doit s'entendre de l'établiſſement de l'ame en Dieu, qui eſt le fruit de la fidélité & de la ſoupleſſe à tous ſes vouloirs.

CHAPITRE III.

v. 1. *Or le jeune Samuel ſervoit le Seigneur en la préſence d'Heli. La parole du Seigneur étoit alors rare & précieuſe : Dieu ne ſe découvroit point clairement.*

S*Amuel ſervoit Dieu* en obéiſſant à *Heli*. L'Ecriture nous fait voir par là que véritablement la grace des enfans d'Heli lui étoit transférée, auſſi bien que celle de leur ſacerdoce. Elle dit de plus, que *la parole de Dieu étoit rare alors*. Il y a des tems où Dieu ne ſe manifeſte que très-peu, &

d'autres où il prend plaiſir de ſe communiquer avec profuſion. Cette parole n'eſt autre que la communication de Dieu, dans laquelle il manifeſte ſes ſecrets à ſes ſerviteurs. Cette parole eſt une parole féconde, qui produit la vérité, & qui opére dans l'ame tout ce que Dieu veut d'elle.

v. 4. *Le Seigneur appella Samuel, & Samuel répondit : me voici.*

v. 5. *Il courut auſſitôt à Heli, & lui dit : Me voici : car vous m'avez appellé.*

Cet *appel de Dieu* marque une vocation ſinguliere pour la conduite des ames; & la *réponſe de Samuel* déſigne ſon obéiſſance prompte. C'eſt comme s'il diſoit : je ſuis prêt, Seigneur, à faire votre volonté; ordonnez ce qu'il vous plaira : *me voici*. L'Ecriture fait dire la même parole à Jéſus-Chriſt en venant au monde, lui qui en étoit Sauveur & Paſteur : il dit : (*a*) *Me voici, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira.*

Pourquoi l'Ecriture nous marque-t-elle que Samuel fut demander à Heli ce qu'il vouloit? Ce n'eſt pas ſeulement pour nous faire comprendre que Samuel n'étoit pas encore accoutumé à la parole de Dieu; mais c'eſt de plus pour nous enſeigner, que la vocation doit non-ſeulement nous être déclarée par le directeur, mais qu'elle nous doit être auſſi inſinuée de Dieu même dans le fond du cœur, & enſuite confirmée par le pere ſpirituel : mais pour le fonds de la vocation, l'appel doit venir de Dieu ſeul.

v. 6. *Le Seigneur appella encore une fois Samuel; & Samuel s'étant levé, s'en alla à Heli, & lui dit : Me voici; car vous m'avez appellé. Heli lui dit :*

(*a*) Hebr. 10. v. 5, 7.

Mon fils, je ne vous ai point appellé; retournez, & dormez.

Qui n'admirera l'exacte obéissance de Samuel, & sa promptitude à suivre la voix qui l'appelle? C'est la disposition de souplesse dans laquelle doit être une ame pour être gratifiée de la qualité de pasteur. Tous ceux qui ne sont point appellés du Seigneur même, comme Samuel, & qui n'ont point cette souplesse, sont des mercenaires & non de véritables pasteurs. La voix d'un homme comme Samuel est la voix de Jésus-Christ même; c'est pourquoi les brebis l'entendent: il parle jusqu'au fond du cœur; c'est une parole efficace, que les brebis élues & choisies entendent bien.

v. 7. *Or Samuel ne connoissoit point encore le Seigneur, & jusqu'alors la parole du Seigneur ne lui avoit point été révélée.*

D'où vient qu'il est dit ici, que *Samuel ne connoissoit point encore le Seigneur*, vû qu'il est dit plus haut, qu'il servoit devant le Seigneur, & qu'il lui étoit toujours présent? C'est que l'on ne connoît véritablement le Seigneur que lorsque l'on a oüi sa voix, qui n'est autre que l'expression de lui-même en nous. Quelque connoissance que nous ayons de Dieu, soit par la science, par la raison illuminée, & même par le goût de sa présence, ce n'est point proprement une connoissance: mais la véritable connoissance est celle que le Verbe exprimé en nous, nous communique. L'expression du Verbe est la parole de Dieu en nous. Or comme le Verbe est le terme de la connoissance du Pere, nul ne peut avoir une véritable connoissance du Pere, qu'après l'expres-

sion du Verbe en nous. Aussi Jésus-Christ disoit-il à S. Philippe: [a] *Qui me voit, voit mon Pere.* Connoître par le Verbe, & aimer par le S. Esprit, c'est la sublime connoissance & le pur amour.

v. 8. *Le Seigneur appella donc encore Samuel pour la troisiéme fois, & Samuel se levant s'en alla à Heli.*

Notre Seigneur semble appeller de ce triple appel tous ceux à qui il donne une vocation singuliere pour l'Apostolat. S'il veut que David soit le Pasteur d'Israël, il le consacre trois fois de son onction sainte, marquant par là la triple vocation, de Pere, de Pasteur, & d'Interprête des volontés de Dieu. Comme Pere, il engendre les ames à Jésus-Christ; comme Pasteur, il les repait & nourrit de la divine parole; comme Interprête des volontés de Dieu, il leur annonce ses divines volontés, & leur communique une force secrette pour les accomplir.

Lorsque Jésus-Christ chargea S. Pierre de la conduite de son Eglise, ne lui fit-il pas ce triple appel? Et comme cette Eglise devoit être fondée sur l'amour, animée d'amour, & consommée dans l'amour, Jésus-Christ lui demande par trois fois; [a] *Pierre, m'aimes-tu?* Comme pour lui dire; la mesure de ta vocation pour conduire mon troupeau est la mesure de l'amour que tu me portes: l'amour le plus épuré envers moi est le signe de la plus parfaite vocation pour aider aux autres. *Pierre, m'aimes-tu? Pais mes agneaux*: c'est un premier amour, qui est un amour de reconnoissance: c'est ce qui fait que l'on se charge des fatigues de l'Apostolat pour l'amour de Dieu.

[a] Jean 14. v. 9. [b] Jean 21. v. 15. &c.

Pierre, m'aimes-tu? Seconde vocation, produite par l'amour de confiance, qui fait que l'on efpere de trouver en Dieu ce qui nous manque pour un tel emploi. De là il eft encore dit : *Pais mes agneaux. Pierre, m'aimes-tu?* Troifieme appel par rapport au troifieme amour, qui eft un amour d'abandon, amour gratuit, amour pur, qui fait que s'étant livré tout à fon Dieu, l'on eft prêt de donner fa vie, fon honneur, fon ame, & le refte pour fon troupeau : à cet amour il eft répondu; *Pais mes brebis*; ce qui marque non feulement une vocation pour être pafteur des perfonnes; mais de plus une grace de communication qui fait qu'étant appellé, l'on a comme un degré hiérarchique, qui fait que l'on communique même la grace & la fécondité à d'autres ames, qui font elles-mêmes arrivées à l'Apoftolat, & en état d'aider les autres. Ce triple appel marque donc une vocation extraordinaire, & une grace de furabondance. S. Jean exprime d'une autre forte dans fes Epitres cette grace, dont il étoit poffédé, lorfqu'il dit : (a) *Je parle à vous, jeunes gens*, parlant des ames communes qui compofent le troupeau; *parce*, dit-il, *que vos péchés vous font pardonnés*, & qu'étant en état de grace, vous êtes des membres vivans du troupeau de Jéfus-Chrift : je vous écris, Peres; parce que vous avez connu celui qui eft dès le commencement; parlant de la connoiffance produite par la communication du Verbe, ainfi que nous l'avons dit, qui eft la plus fûre marque de la paternité fpirituelle : & enfin il écrit à de jeunes enfans, c'eft-à-dire, à des ames fimples & enfantines; parce qu'elles ont connu la paternité divine, & qu'elles en ont reçu les effets.

[a] 1. Jean 2. v. 12-14.

Ce font donc là les trois vocations de queftion.

v. 9. *Heli reconnut alors que le Seigneur appelloit l'enfant; & il dit à Samuel : allez, & dormez : & fi l'on vous appelle encore une fois, répondez : Parlez, Seigneur; parce que votre ferviteur vous écoute. Samuel donc s'en retourna en fon lieu, & s'endormit.*

Heli connut que le Seigneur fe communiquoit à Samuel. C'eft au directeur éclairé de juger quand c'eft véritablement Dieu qui opére, & qu'il eft tems de fe taire pour le laiffer parler. Dieu invite fouvent & longtems l'ame à fe taire, par une invitation toute amoureufe; mais fon ignorance l'empêche d'écouter la voix de Dieu, & de fe laiffer à fon opération. Prefque tous les novices en amour en ufent de la forte, lorfque Dieu les invite à l'écouter, leur donnant quelque prémice d'un recueillement amoureux : ils s'élevent & s'épanchent même au-déhors : mais s'ils ont un directeur expérimenté, il leur apprendra que la parole de Dieu exige le filence, & qu'il faut lui dire; *Parlez, Seigneur; votre ferviteur écoute.* C'eft comme s'il difoit : jufqu'à préfent, Seigneur, je n'ai point compris que je ne pouvois correfpondre à votre opération intime qu'en demeurant en repos, ni recevoir votre parole que par mon filence; mais à préfent que j'en fuis inftruit par votre miniftre, je vous promets un filence exact & une attention continuelle : Parlez, Seigneur; votre ferviteur écoute. Sitôt que Dieu commence de fe communiquer à une ame, il ne veut d'elle que l'attention à Dieu, & le filence : enfuite de cela il l'inftruit de toutes fes volontés.

v. 10. *Le Seigneur vint encore ; & étant près de Samuel, il l'appella, comme il avoit fait les autres fois. Samuel, Samuel. Samuel lui répondit : Parlez, Seigneur ; parce que votre ſerviteur écoute.*

Après que Samuel eut été certifié non ſeulement de ſa vocation future pour l'état de paſteur, mais de plus de ſa vocation pour le ſilence intérieur, il n'héſite pas : il fait ſans replique ce qu'on lui dit : ſa docilité eſt entiere. Il dit donc à Dieu : *Parlez, Seigneur* ; à préſent que je ſuis inſtruit que vous m'honorez d'un ſi grand bien, *je vous écouterai* ſans ceſſe : votre parole ne ſera plus vaine en moi ; elle y portera par la docilité que j'apporterai à l'entendre, tout le fruit que vous en prétendez.

v. 11. *Et le Seigneur dit à Samuel : je vais faire une choſe dans Iſraël que nul ne pourra entendre ſans être frappé d'étonnement.*

v. 12. *En ce jour-là je vérifierai tout ce que j'ai dit contre Heli & contre ſa maiſon ; je commencerai & j'achéverai.*

N'eſt-il pas ſurprenant que Dieu parle à Samuel plutôt qu'à Heli, quoiqu'il ne ſoit qu'un enfant ? Heli nous eſt ici la figure d'un homme qui ayant été appellé à un grand intérieur, eſt arrêté en chemin pour des bagatelles, & eſt exclus par là des communications divines : ce qui n'empêche pas qu'il ne puiſſe enſeigner les prémices de l'intérieur aux ames qui s'adreſſent à lui, comme Heli enſeigne à Samuel à écouter Dieu & à ſe taire. Cependant Samuel, qui n'eſt qu'un enfant, eſt déjà inſtruit des ſecrets de Dieu par lui-même : ce qui nous fait voir, que Dieu ne tarde pas un moment de ſe communiquer à

une ame lorſqu'elle eſt parfaitement docile, & qu'au contraire il ſe retire de ceux qui ceſſent de l'être.

Mais d'où vient que Dieu dit, qu'*il vérifiera ce qu'il a dit contre la maiſon d'Héli*, & qu'*il achevera ce qu'il a commencé ?* C'eſt que Dieu fait des menaces conditionnelles ; enſorte que ſi celui contre qui elles ſont faites retourne à Dieu, & rentre dans ſes deſſeins, elles n'ont point d'effet : mais lorſque l'homme demeure arrêté dans lui-même, & qu'il ne rentre plus dans ſes deſſeins de miſéricorde, il eſſuie ceux de la juſtice : & comme il arrive quelquefois qu'un ſimple châtiment fait retourner l'homme à ſon Dieu, Dieu ceſſe de le frapper, & n'acheve pas ce qu'il avoit réſolu de faire : c'eſt pourquoi il dit, qu'il n'en uſera pas de même à l'égard d'Héli, mais qu'il achevera & conſommera la punition.

v. 13. *Car je lui ai prédit que je punirois ſa maiſon pour jamais à cauſe de ſon iniquité ; parce que ſachant que ſes fils ſe conduiſoient d'une maniere indigne, il ne les a point punis.*

Il y a pluſieurs inſtructions à tirer de ce paſſage : les premieres ſont, le ſoin que l'on doit avoir *de corriger les enfans* ſelon leur état, ſur-tout lorſque Dieu ordonne de le faire. Il y a des perſonnes à qui Dieu ôte tellement tout pouvoir & toute efficacité ſur leurs enfans, qu'ils ſont obligés de ſe contenter de la peine qu'ils en ſouffrent, ſans les pouvoir corriger : mais lorſque Dieu donne l'autorité, qu'il invite même à le faire, & que par une molle tendreſſe on ne le fait pas, on eſt coupable des crimes qu'ils commettent. Il faut enviſager dans le crime des enfans d'Héli des circonſtances qui rendent leur pere

inexcusable. Comme il étoit souverain Sacrificateur, il dépendoit de lui d'ôter à ses enfans la prêtrise dont ils abusoient, s'en servant pour entretenir leur avarice & leur impudicité. Les supérieurs sont responsables des crimes publics de leurs inférieurs.

v. 16. *Héli donc appella Samuel, & lui dit :*

v. 17. *Qu'est-ce que le Seigneur vous a dit ? Ne me le cachez point, je vous prie. Que le Seigneur vous traite avec toute sa sévérité, si vous me cachez rien de toutes les paroles qui vous ont été dites.*

v. 18. *Samuel lui dit tout ce qu'il avoit entendu, & il ne lui cacha rien. Héli répondit : Il est le Seigneur ; qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.*

Ceci nous fait voir la fidélité & le courage de Samuel à *dire tout ce que le Seigneur lui avoit dit*, & en même tems l'abandon très-ferme & étendu d'Héli : car quoi qu'il soit repréhensible dans la foiblesse qu'il eût pour ses enfans, il est certain qu'il ne se peut voir une plus forte résignation que celle où il paroit lors qu'on lui annonce la ruine entiere de sa maison, & la perte de ses enfans ; mais perte si étrange, que le Seigneur *avoit juré* (v. 14.) qu'il ne feroit point appaisé *ni par les victimes, ni par les présens*. Cependant Héli dit : *Que le Seigneur fasse ce qu'il lui plaira.* J'avoue que je suis coupable du crime de mes enfans : cependant je consens & m'abandonne à une justice sans miséricorde & pour eux & pour moi, pourvu que Dieu fasse sa volonté, & qu'il tire sa gloire de ma destruction & de celle de mes enfans.

v. 19. *Or Samuel croissoit en âge, & le Seigneur étoit avec lui : & nulle de ses paroles ne tomba par terre.*

Rien

Rien ne fait tant *croître* une ame dans la véritable piété, que d'avoir *Dieu présent* ; il ne quitte point celui qui tâche de demeurer en sa présence. Mais quels sont les fruits de la présence de Dieu dans une personne destinée pour aider aux autres ? C'est l'efficacité *de ses paroles* : elles portent toutes du fruit en leur tems, parce qu'elles sont paroles de vie.

v. 20. *Et tout Israël connut depuis Dan jusqu'à Bersabée que Samuel étoit le fidele Prophête du Seigneur.*

v. 20. *Le Seigneur continua de paroître dans Silo. Car ce fut à Silo qu'il se découvrit à Samuel, & qu'il lui fit connoître sa parole. Et tout ce que Samuel dit à tout le peuple d'Israël fut accompli.*

Ceci est une confirmation de ce que j'ai avancé, comme véritablement l'efficacité des paroles est la marque que Dieu habite dans une ame. Cette parole est efficace en deux manieres ; l'une, lorsqu'elle pénétre le fond du cœur, & c'est là le plus nécessaire ; l'autre, par l'accomplissement des prophêties : car quoique la prophêtie soit un don gratuit, qui n'est nullement nécessaire à la sainteté, il ne laisse pas d'être de tous les dons gratuits celui qui en est la plus sûre marque.

CHAPITRE IV.

v. 1. *Le peuple d'Israël se mit en campagne pour aller combattre contre les Philistins, & l'armée campa près de la Pierre du secours.* —

v. 2.— *La bataille s'étant donnée, les Israëlites s'enfuirent, & les Philistins les poursuivirent, & en tuerent environ quatre mille.*

C'EST en vain que l'on cherche du fecours hors de Dieu, rien ne peut nous dérober à fa fureur. Il faut s'abandonner à lui : c'eft le moyen le plus propre à le défarmer; encore faut-il s'y abandonner de telle forte, que l'on ne penfe pas même à le défarmer.

v. 4. *Le peuple ayant donc envoyé à Silo, on en fit venir l'Arche de l'alliance du Seigneur des armées affis fur les Chérubins. —*
v. 5. *Lorfque l'Arche de l'alliance du Seigneur fut venue dans le camp, tout le peuple d'Ifraël jetta un grand cri. —*
v. 7. *Les Philiftins donc en eurent peur, & dirent :*
v. 8. *Malheur à nous ; car ils n'étoient point dans une fi grande joie ni hier, ni avant hier. Qui nous fauvera de la main de ce Dieu puiffant? C'eft ce Dieu qui frappa toute l'Egypte.*

Les Philiftins craignent avec raifon la préfence de l'Arche ; car ils ne favoient pas que Dieu étoit un Dieu vengeur, & non un Dieu protecteur pour Ifraël. Lorfque Dieu eft en colere, l'approche de la fainte Communion fert fouvent à hâter la punition qu'il nous prépare.

v. 10. *Les Philiftins donc donnerent la bataille : & Ifraël fut défait. Tous s'enfuirent dans leurs tentes.*
v. 11. *L'Arche de Dieu fut prife & les deux fils d'Héli furent tués.*

C'eft en vain que nous cherchons du fecours en Dieu, lorfqu'il a réfolu notre perte ; je n'entends pas la perte éternelle ; mais notre deftruction fpirituelle : plus nous le prions & lui demandons du fecours, plus il eft impitoyable ; il

nous laiffe ôter tout, jufqu'à fa préfence. Où prendre & où chercher du fecours, fi nous n'en trouvons point en Dieu? Il faut fouvent que fa miféricorde faffe place à fa juftice.

v. 12. *Le même jour un homme ayant fes vêtemens déchirés vint en courant à Silo.*
v. 16. *Il dit à Héli : C'eft moi qui reviens de la bataille. Héli lui dit : Qu'eft-il arrivé, mon fils ?*
v. 17. *Cet homme qui avoit apporté la nouvelle, lui répondit : Ifrael a fui devant les Philiftins ; la plus grande partie du peuple a été taillée en pieces : vos deux fils Ophni & Phinées ont été tués ; & l'Arche de Dieu eft prife.*

C'eft une chofe étonnante, que quelque force que le peuple ait eu jufqu'à préfent pour remporter tant de victoires lorfque Dieu le protégeoit, *il s'enfuit* & fe laiffe vaincre prefque fans combattre fitôt que Dieu ceffe d'être pour lui. Nous fommes bien redoutables à nos ennemis, lorfque Dieu nous protége d'une maniere finguliere : mais fitôt qu'il nous laiffe à nous-mêmes ; bon Dieu, quelle foibleffe ! Nous contribuons même fouvent à notre défaite. Cependant nous fommes affez aveugles lorfque nous fommes victorieux, pour nous attribuer en fecret la victoire. C'eft un effet de la miféricorde de Dieu, lorfqu'il permet que nous foyons défaits : fans cela, nous ne comprendrions point affez & notre foibleffe & le befoin que nous avons de lui.

v. 18. *Sitôt qu'il eût nommé l'Arche de Dieu, Héli tomba de fon fiege à la renverfe ; & s'étant caffé la tête, il mourut.*

Héli étoit préparé à la deftruction de fa [illegible] & à la perte de fes enfans ; c'eft pourquoi [illegible]

leur qu'il en eut, fut soutenue de cette résignation qu'il fit paroître lorsque Samuel la lui prédit: aussi ne fût-ce point là la cause de sa mort. Mais comme il n'avoit point pû se préparer à la perte de l'*Arche*, ce fut pour lui une douleur si sensible, qu'elle lui fit perdre la vie. Quelque perte qu'il nous arrivât de tout ce que nous possédons, si nous ne perdions point la présence de Dieu & son soutien imperceptible, nous ne mourrions jamais. Nous sommes préparés à tout, excepté à la perte de ce qui est au-dessus de nous, & qui cependant est en nous notre plus intime & plus délicat soutien.

v. 19. *La femme de Phinées, belle-fille d'Héli, étoit alors grosse & prête d'accoucher: & ayant appris la nouvelle que l'Arche de Dieu avoit été prise, & que son beau-pere & son mari étoient morts, se trouvant surprise par la douleur, accoucha.*
v. 21. *Elle appella son fils, Ichabod, en disant: Israël a perdu sa gloire.*
v. 22. *Elle dit qu'Israël avoit perdu sa gloire, puisque l'Arche avoit été enlevée.*

La gloire d'Israël, ou de l'ame intérieure, ne peut être que dans la présence de son Dieu, marquée par l'Arche, comme il est dit ailleurs, que c'est où Israël trouve sa force. Sitôt que cette présence se perd, nous venons dans la derniere foiblesse, & dans l'impuissance de rien faire de ce que nous faisions: nous cessons d'être redoutables à nos ennemis, qui au contraire se réjouissent de notre défaite. Nous devons bien dire alors avec le Roi-Prophête: (a) *Seigneur ne vous retirez point de moi*, & ne permettez pas que je sois un sujet de joie à mes ennemis. C'est alors

(a) Ps. 34. v. 22. 24.

que (a) celle qui avoit été *comme la reine des nations*, devient un sujet d'opprobres & d'ignominie, & est obligée de *payer le tribut*. Quand vous nous gratifiez de votre présence, ô mon Dieu! tout nous est facile. Vous ne la retirez pas plutôt, que nous tombons dans un froid mortel qui glaçant, pour ainsi parler, cette séve divine qui donne la vie à nos actions, notre ame devient comme un arbre bien fleuri qu'une nuit de gelée dépouille de ses fleurs & de ses feuilles.

CHAPITRE V.

v. 1. *Les Philistins ayant pris l'Arche de Dieu.* —
v. 2. *La mirent dans le temple de Dagon.*

LE plus grand outrage que l'on puisse faire à Dieu, c'est de vouloir le loger dans un même cœur avec le péché & l'amour désordonné de soi-même. Cela est incompatible. Il faut que l'un cede la place à l'autre. Heureux cependant le pécheur s'il peut faire entrer en son cœur la présence de son Dieu! C'est cette *Arche* salutaire qui donne la paix, & reconcilie l'homme avec son Dieu.

v. 3. *Le lendemain ceux d'Azot s'étant levés dès le point du jour, trouverent Dagon qui étoit tombé le visage contre terre devant l'Arche du Seigneur. Ils le releverent, & le remirent à sa place.*

Admirable effet de la présence de mon Dieu! Elle ne se manifeste pas plutôt dans une ame, qu'elle renverse le péché & tout ce qui lui fait obstacle. Heureuse l'ame qui secondant les des-

(a) Jer. Thr. 1. v. 1.

feins de Dieu, fe met de fon parti, & laiffe tout renverfer chez elle! Mais malheur à celle qui voulant accommoder Dieu avec l'amour de foi-même, *releve* ce qu'il abat! Car comme Dieu & ce miférable *Dagon* font incompatibles, il faut que l'un cede à l'autre. Heureux fi le péché cede à la grace, fi l'amour de nous-mêmes cede la place à l'amour de Jéfus-Chrift! Mais malheur, & doublement malheur à nous, fi Dieu quitte, & nous laiffe la place! Nous voyons que les perfonnes qui ont eu dans les commencemens les prémices de l'efprit intérieur, & qui ont goûté la douce préfence de Dieu, venant à le quitter, font pires que les autres & plus inconvertibles. Cela vient de ce qu'ils ont voulu allier *l'Arche & Dagon*; & que par une malice inouïe, au lieu de profiter d'un fi grand bien, ils l'ont méprifé, ne voulant point fe renoncer eux-mêmes. Ils auroient bien voulu accorder cette divine préfence avec les plaifirs du fiecle & l'amour-propre: ne l'ayant pu faire, ils les ont préférés à Jéfus-Chrift.

v. 4. *Le jour fuivant s'étant encore levés dès le matin, ils trouverent Dagon tombé par terre fur le vifage devant l'Arche du Seigneur: mais la tête & les deux mains en étant coupées étoient fur le feuil de la porte.*

C'eft l'effet de la préfence de Dieu dans une ame, de faire *tomber* le propre raifonnement & les propres opérations, figurées par *la tête & les mains de Dagon*. Quel bien n'en arrive-t-il pas fi on laiffe faire Dieu? Il prend alors la place, & il fait tout dans l'ame. Mais il arrive d'ordinaire que tout le foin des Prêtres & des Directeurs eft de replacer la tête & les mains de Dagon, mettant le raifonnement & la propre opération en ufage: ainfi il faut que Dieu quitte la place, & cede à fa créature. Mais avant qu'il le faffe, combien de peine lui fait-il fouffrir?

Cependant il eft à remarquer, que *la tête & les mains de Dagon refterent fur le feuil de la porte*; comme pour nous faire comprendre, que le raifonnement & la propre activité nous doivent fervir pour nous introduire dans l'intérieur, mais qu'il faut les laiffer *fur le feuil de la porte*, fans quoi, nous ne pourrions jamais rien faire dans la voie de l'efprit.

v. 5. *Le trone feul de Dagon étoit demeuré en fa place. C'eft pour cette raifon que jufqu'aujourd'hui les Prêtres de Dagon & tous ceux qui entrent dans fon temple ne marchent point fur le feuil de la porte.*

Dieu nous fait voir par là, qu'il n'y a que la tête & les mains de Dagon qui nuifent, c'eft-à-dire, le raifonnement & les opérations propres: mais fi cela étoit retranché, il ne refteroit *que le tronc*; c'eft le lieu où le cœur eft placé, il ne peut nuire; au contraire, s'il reftoit expofé à Dieu, il feroit animé d'efprit & de vie. Mais loin de profiter de la grace, les Prêtres d'aujourd'hui font comme ceux de Dagon: ils *ne veulent point paffer fur le feuil*, ni y laiffer paffer les autres, s'oppofant à l'intérieur, & ne voulant point que l'on quitte ni le raifonnement ni les pratiques. Ainfi, ce qui étoit fait par un miracle de la Toute-puiffance de Dieu pour inftruire les hommes [a] *qu'il veut être adoré en efprit & en vérité*, fert à ces mêmes hommes pour s'oppofer au regne & à l'empire de Jéfus-Chrift dans les

[a] Jean 4. v. 24.

ames. Ne dit-on pas : cette voie eſt dangereuſe : car ſitôt que la préſence de Dieu vient dans une ame, cette ame ne peut agir? C'eſt pourquoi l'on s'y oppoſe; au lieu de dire; l'ame eſt miſe dans l'impuiſſance d'agir, parce que Dieu veut agir lui-même; c'eſt donc là le ſignal qu'il faut lui céder la place, & le laiſſer faire. Au lieu de cela, on combat contre Dieu, & il en arrive d'étranges peines.

v. 6. *Or la main du Seigneur s'appeſantit ſur ceux d'Azot; & il ruina leur pays. Il frappa ceux de la ville & de la campagne d'hémorrhoïdes : — l'on vit dans toute la ville une confuſion de mourans & de morts.*

Rien n'attire l'indignation de Dieu comme d'empêcher qu'il ne ſoit victorieux de notre cœur, qu'il n'en banniſſe notre propre action, & qu'il ſubſtitue la ſienne en la place. C'eſt ce qui fait qu'il afflige ſi fort les ames qui lui réſiſtent, juſqu'à ce qu'enfin il ſe retire tout-à-fait. On eſt étonné de deux choſes qui arrivent à toutes les ames qui ayant eu les prémices de l'eſprit intérieur, n'y ſont point entrées, qui font, ou que ces perſonnes combattent toute leur vie, & ſouffrent de terribles peines, ſans que les Directeurs en pénétrent la cauſe, paſſant le reſte de leurs jours dans des obſcurités & impuiſſances extrêmes; ou qu'elles quittent tout-à-fait la voie de Dieu ſans eſpoir d'y revenir, laſſées qu'elles ſont par de vains efforts. Tous ces malheurs n'arrivent que parce que loin de les avoir laiſſé correſpondre à la grace, on les en a détournées.

Il eſt ajouté, que *l'on vit dans toute la ville une confuſion de mourans & de morts.* Qu'eſt-ce qui fait que preſque tous les hommes meurent par le

péché? C'eſt le défaut d'intérieur. Les pécheurs me font une extrême compaſſion; je veux dire les pécheurs de fragilité, & non ceux de malice, qui rejettent volontairement tous les remedes n'en voulant aucuns : mais pour les pécheurs qui veulent ſortir de leur péché, & qui n'ont point de forces, ils m'affligent au dernier point. On crie inceſſamment contre eux, & on ne leur donne point de remedes pour les guérir. On fait comme des perſonnes qui voyant un homme ſe noyer, crient de toutes leurs forces contre lui, le blâmant de ce qu'il ſe noie, & ne lui tendant pas la main. Il eſt inutile de crier contre les pécheurs ſi on ne leur apprend à devenir intérieurs; puiſque c'eſt le ſeul moyen de remédier à leurs maux.

v. 7. *Ceux d'Azot voyant cette playe, s'entredirent : Que l'Arche du Dieu d'Iſraël ne demeure point parmi nous, parce que ſa main eſt peſante ſur nous & ſur Dagon notre Dieu.*

O malheur digne de toutes nos larmes! après que la grace a combattu longtems dans un cœur pour en chaſſer Dagon, que l'eſprit intérieur a voulu prendre le deſſus plutôt que de lui céder, on le chaſſe, & on *éteint cet eſprit* (a) que S. Paul recommande ſi fort *de ne point éteindre. La main de Dieu* n'eſt *peſante* que parce que nous ne lui cédons pas, & que nous ne ſuivons pas le conſeil de S. Pierre, qui nous dit : (b) *Humiliez-vous ſous la main puiſſante de Dieu.* Au lieu de nous ſoumettre à lui, de lui céder la place, nous combattons contre lui juſqu'à ce qu'il ſoit banni de notre cœur, & nous nous diſons ſans ceſſe, qu'il eſt impoſſible de mener une vie

(a) 1. Theſſ. 5. v. 19. (b) 1. Pier. 5. v. 6.

ſi malheureuſe & privée de tout plaiſir, qu'il vaut mieux laiſſer là cette voie. C'eſt là le parti le plus univerſel.

v. 8. *Et ayant envoyé querir tous les Princes des Philiſtins, ils leur dirent : Que ferons-nous de l'Arche du Dieu d'Iſraël? Ceux de Geth répondirent : qu'on la mene de ville en ville. Ils commencerent donc à mener l'Arche du Dieu d'Iſraël d'un lieu à un autre.*

Les ames peinées par la réſiſtance qu'elles font à Dieu, ne manquent point de conſulter ſur leur état; & on leur conſeille, de *promener l'Arche de Dieu*, c'eſt-à-dire, de faire toutes ſortes de pratiques. Mais hélas! bien loin de guérir par là, leur plaie en devient plus forte & plus incurable.

v. 9. *Pendant qu'ils la menoient ainſi d'un lieu en un autre, le Seigneur étendoit ſa main ſur chaque ville, il frappoit tous les habitans d'hémorrhoïdes depuis le plus petit juſqu'au plus grand.*

Le Seigneur met de l'amertume ſur toutes les pratiques extérieures : elles ſe font avec dégoût; elles excitent même la tentation, Dieu voulant obliger par là d'entrer dans l'intérieur. Mais loin de profiter ni des graces, ni des châtimens, l'on demeure endurci.

v. 10. *Ils envoyerent enſuite l'Arche de Dieu à Accaron. Et lorſqu'elle y fut venue, tous ceux de la ville commencerent à crier : ils nous ont amené l'Arche du Dieu d'Iſraël, afin qu'elle nous tue nous & tout notre peuple.*

C'eſt une terreur panique que l'on a miſe dans l'eſprit de preſque tous les Chrétiens d'aujourd'hui, & elle ne peut venir que par l'inſtigation du malin eſprit, que l'intérieur eſt dangereux. On fuit les perſonnes intérieures comme la peſte; on dit qu'elles *font mourir*. Oui, elles font mourir à ſoi-même & à tous les amuſemens du ſiecle; & c'eſt ce que l'on appréhende le plus. Cependant l'Ecriture ne dit-elle pas, que (a) *les pas de celui qui annonce la paix ſont beaux*, parlant de ceux qui prêchent le regne de Dieu dans l'intérieur? C'eſt annoncer la paix que d'enſeigner l'intérieur; puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a que cette voie qui donne la paix.

v. 11. *Ils envoyerent donc à tous les Princes des Philiſtins, qui s'étant aſſemblés leur dirent : Renvoyez l'Arche du Dieu d'Iſraël, & qu'elle retourne où elle étoit, afin qu'elle ne nous tue pas nous & notre peuple.*

O étrange réſolution! au lieu de laiſſer Dieu ſeul en nous, & y régner & opérer, on conſeille plutôt de le *renvoyer*, & de quitter la voie de l'intérieur. N'eſt-ce pas là le conſeil des prêtres d'à préſent, qui ſont comme *les princes* des peuples, au lieu qu'ils devroient examiner d'où peut venir le déſordre de l'intérieur & la ſource du mal? Car alors on verroit d'abord, qu'il vient de ce que l'on veut allier Jéſus-Chriſt & Belſebut dans un même cœur; ce qui eſt impoſſible, puiſqu'il faut en bannir Belſebut pour laiſſer régner Jéſus-Chriſt. Au lieu de cela, on condamne l'intérieur; & on ne fait point de difficulté d'avancer, que cette voie eſt dangereuſe & une ſource de péché; qu'il faut empêcher les ames d'y entrer. Aveuglement déplorable! O mon Dieu! changez le cœur des paſteurs, afin que les brebis ſoient nourries de la viande céleſte.

(a) Iſa. 52. v. 7.

v. 12. *Car chaque ville étoit remplie de frayeur & de mort ; & la main de Dieu s'y faisoit sentir effroyablement. Ceux qui n'en mourroient pas, étoient frappés d'hémorrhoïdes ; & les cris de chaque ville montoient jusqu'au ciel.*

Il est vrai que Dieu ne punit rien plus sévérement que le refus de ses graces, & sur-tout de l'intérieur. Nous combattons, comme les Philistins, long-tems pour avoir cette arche salutaire : nous ne l'avons pas plutôt obtenue, qu'effrayés de la jalousie d'un Dieu qui veut être seul, & posséder notre cœur sans partage ; au lieu de bannir tout amour étranger, qui est comme une idole, & lui laisser la place, nous ne voulons pas quitter ce qui lui est opposé ; & sentant sa puissance qui combat tout ce qui s'oppose à son empire, nous le chassons de chez nous, préférant un plaisir imaginaire, un honneur frivole, une vaine satisfaction, à son pur amour. O perte, perte digne de toutes nos larmes !

CHAPITRE VI.

v. 2. *Les Philistins firent venir leurs prêtres & leurs devins, & leur dirent : Que ferons-nous de l'Arche du Seigneur ? Ils leur dirent :*

v. 3. *Si vous renvoyez l'Arche du Dieu d'Israël, ne la renvoyez point vide ; mais rendez-lui ce que vous lui devez pour le péché ; & alors vous serez guéris, & vous saurez pourquoi sa main ne se retire point de dessus vous.*

C'EST bien fait de faire des vœux & des prieres au Seigneur, lorsque l'on est accablé des peines

que le refus des miséricordes de Dieu nous cause : mais c'est un grand malheur d'obliger Dieu à se retirer de nous. Combien y a-t-il à présent de Chrétiens qui se contentent de vivre séparés de Dieu, & dans le péché, & qui se croient en sureté parce qu'ils font quelques vœux, & qu'ils ont des dévotions particulieres à la Ste. Vierge ou à quelques Saints ? Mais quoique cela soit bon en soi, de quoi leur peut servir une dévotion qui les assure dans les crimes les plus grossiers, & qui les console d'une perte inestimable, qui est la perte de Dieu ? Ne falloit-il pas plutôt détruire Dagon & adorer le vrai Dieu, embrasser l'intérieur & le renoncement à soi-même ? Alors ils auroient conservé la présence de Dieu, & se seroient exemptés de tous ces maux.

v. 5. -- *Faites des images d'or de la partie qui a été malade, & des images d'or des rats qui ont ravagé la terre ; & vous en rendrez gloire au Dieu d'Israël, -- il relevera sa main de dessus vous.*

N'est-ce pas là le parti que les Chrétiens d'aujourd'hui prennent ? Au lieu de se donner à Dieu, de le laisser régner en eux, de renoncer à eux-mêmes, de porter leur croix tous les jours de leur vie, & de suivre Jésus-Christ, l'on met toute la piété dans les signes extérieurs de vœux & d'offrandes, qui, quoique bons en eux-mêmes, ne peuvent jamais être le fondement de la piété Chrétienne, mais bien un fruit de cette même piété. Dieu cependant, qui ne laisse aucun bien sans récompense, accorde même à des pécheurs des guérisons après des vœux & des prieres ; & ces personnes se croient saintes à cause de cela, quoiqu'elles soient toutes rouges de

péchés. Elles ne voient pas que Dieu paie un bien temporel qu'elles lui offrent, d'un autre bien temporel, qui eſt la ſanté ; auſſi voit-on ordinairement des perſonnes très-imparfaites obtenir ces ſortes de graces, pendant qu'une ame fort abandonnée à Dieu ſouffrira long-tems de violentes douleurs ſans ſoulagement, Dieu l'exauçant mieux en la crucifiant comme Jéſus-Chriſt. Les graces temporelles ſont pour les pécheurs ; & les ſouffrances ſont pour les Saints.

v. 6. *Pourquoi appeſantiſſez-vous vos cœurs comme l'Egypte & comme Pharaon appeſantit ſon cœur? Ne renvoya-t-il pas enfin les enfans d'Iſraël après avoir été frappé, & ne les laiſſa t-il pas aller?*

Il faut admirer dans le conſeil des Sages d'entre les Philiſtins leur étrange aveuglement ; car s'ils reconnoiſſoient le Dieu d'Iſraël pour le véritable Dieu, pourquoi ne l'adorer pas, & ne ſe pas ſoumettre à ſon empire? Combien de perſonnes éclairées donnent conſeil aux autres d'éviter les châtimens du Seigneur, ſans leur dire qu'il faut adorer ce Seigneur, l'aimer & le ſuivre? On tâche tout au plus d'appaiſer ſa colere par quelques préſens ; & loin de deſirer ſa préſence, on le prie au contraire qu'il s'écarte, afin de pouvoir continuer une vie déréglée. La préſence de Dieu dans une ame qui n'eſt pas fidelle eſt une véritable plaie, par le reproche continuel de la conſcience : afin d'éteindre ce remords, on s'éloigne de Dieu, & l'on éteint ſon Eſprit.

v. 7. *Prenez donc un chariot, que vous ferez faire tout neuf, & attelez-y deux vaches qui nourriſſent leurs veaux, auxquelles on n'a point encore impoſé le joug ; & renfermez leurs veaux dans l'étable.*

v. 8.

v. 8. *Prenez l'Arche du Seigneur, & mettez-la dans le chariot ; & ayant mis à côté dans une caſſette les figures d'or que vous lui avez payées pour votre péché, laiſſez-la aller.*

v. 9. *Si elle s'en va par le chemin qui va vers Bethſamès, ce ſera une marque que c'eſt le Dieu d'Iſraël qui nous aura fait tous ces grands maux. Que ſi elle n'y va pas, nous reconnoîtrons que ce n'a pas été ſa main qui nous a frappé, mais que ces maux ſont arrivés par haſard.*

On veut des marques extraordinaires pour diſcerner le pouvoir de Dieu & reconnoître ſa providence, au lieu de ſe ſoumettre à ſon empire. Loin de travailler à conſerver la préſence de Dieu & le recueillement intérieur, on préfere Dagon à l'Arche, & l'on croit avoir ſatisfait à tout en faiſant quelques cérémonies extérieures : avec cela, l'on vit en repos.

Cependant qu'il feroit à ſouhaiter que les Prêtres d'aujourd'hui donnaſſent un pareil conſeil, & que l'on fit épreuve de la vérité. Que l'on prit une ame toute neuve qui *n'a point été ſous le joug* ni du péché, ni de la pénitence, & que l'on y établit le recueillement, que l'on y poſât l'Arche de paix, qu'on lui enſeignât l'oraiſon du cœur ; on verroit par les démarches qu'elle feroit dans ce ſentier ſi cette voie eſt de Dieu.

v. 12. *Les vaches ayant commencé d'aller, marcherent tout droit par le chemin qui mene à Bethſamès.*

Sitôt qu'une ame eſt inſtruite de la maniere de trouver Dieu, elle court à grands pas dans la voie de la vertu. Alors il eſt bien aiſé de juger que cette voie eſt de Dieu, & qu'elle ne vient point

de l'invention des hommes; que c'eſt réſiſter à Dieu que de tenir les ames captives. Le premier fruit de l'oraiſon eſt de ſurmonter toutes les tendreſſes naturelles & l'amour des plaiſirs, comme l'on voit que ces *vaches* ne ſe détournent point de la route qu'elles ont priſe, pour allaiter leurs petits. L'Ecriture en nous faiſant voir la conſtance de ces animaux à ne point ſe détourner de leur voie ni retourner ſur leurs pas, nous apprend la fidélité que l'on doit avoir lors que l'on porte en ſoi l'Arche du Seigneur, qui n'eſt autre que l'eſprit intérieur. Il ne faut aller *ni à droite ni à gauche*, ſuivre toujours *le même chemin*; & que l'amour le plus tendre & le plus néceſſaire, comme eſt celui d'une mere & d'une nourrice, ne doit point nous faire regarder derriere nous. C'eſt pourquoi Jéſus-Chriſt a dit, en parlant du royaume intérieur, que (a) *celui qui ayant mis la main à la charrue retourne derriere ſoi, n'eſt pas propre pour le royaume de Dieu.*

v. 13. *Les Bethſamites ſcioient alors le blé dans une vallée; & levant les yeux, ils apperçurent l'Arche, & eurent une grande joie en la voyant.*

Il y a quantité d'ames multipliées, & dans de bonnes activités, qui reſſentent des avant-goûts de l'intérieur, & en ſont remplies de joie.

v. 14. *Le chariot vint ſe rendre dans le champ de Joſué Bethſamite, & s'arrêta là. Il y avoit au même lieu une grande pierre; & les Bethſamites ayant coupé en pieces le bois du chariot, mirent les vaches deſſus & les offrirent au Seigneur en holocauſte.*

Lorſque la paix du Seigneur vient dans une ame,

(a) Luc 9. v. 62.

ame, & les prémices de l'intérieur, elle ſe trouve d'abord portée à ſacrifier toutes choſes au Seigneur ſon Dieu. Il faut remarquer qu'elle fait déja un ſacrifice *d'holocauſte*, ce qui déſigne qu'elle a les prémices de l'amour pur.

v. 15. *Les Lévites deſcendirent l'Arche du Seigneur avec la caſſette qui étoit auprès, où étoient les figures d'or; & ils les mirent ſur cette grande pierre. Les Bethſamites offrirent alors des holocauſtes & ils immolerent des victimes au Seigneur.*

Ce verſet eſt une confirmation de l'autre, & il montre comme il faut tout ſacrifier au Seigneur ſitôt qu'il paroît: auſſi eſt-ce le propre de cette oraiſon, de détacher de toutes choſes, ou bien elle n'eſt pas véritable. Si la perſonne qui s'en dit gratifiée n'eſt pas portée à la mortification continuelle, au renoncement de ſon propre eſprit, & de ſa propre volonté, ce n'eſt qu'un intérieur imaginaire & non réel.

v. 19. *Or le Seigneur punit les Bethſamites, parce qu'ils avoient vu l'Arche du Seigneur; & il fit mourir ſoixante & dix perſonnes des principaux de la ville, (*) & cinquante mille hommes du peuple; & ils pleurerent tous de ce que le Seigneur avoit frappé le peuple d'une ſi grande plaie.*

Rien n'eſt plus myſtérieux que cet endroit de l'Ecriture. Il ſeroit aſſez difficile de pénétrer la faute de ce peuple, ſi l'on ne connoiſſoit la conduite de Dieu. Dieu veut bien que le peuple reçoive l'Arche, qu'il lui offre des holocauſtes; mais il ne veut point qu'il *regarde* l'arche. Cela nous fait voir, que ſitôt que Dieu gratifie une

(*) Autrem. *ſavoir cinquante de mille:* ou bien, *ſoixante & dix perſonnes ... d'entre cinquante mille.*

ame de sa divine présence, il veut qu'elle entre dans une aveugle foi, & qu'elle ne soit pas assez hardie que de porter la vue de son esprit & de son raisonnement sur ce que Dieu fait. Vouloir conserver le propre raisonnement avec l'opération pure de Dieu, est une chose impossible. Lorsque Dieu commence d'opérer dans une ame, & d'y faire sa demeure, il n'est parlé que de *mort* & de destruction. Dieu *punit* rigoureusement le regard propre.

v. 20. *Alors les Bethsamites dirent : Qui pourra subsister en la présence de ce Seigneur & de ce Dieu si saint ? & chez lequel d'entre nous pourra-t-il demeurer ?*

Il est vrai, ô Dieu ! que vous êtes un Dieu jaloux : vous ne venez dans une ame que pour détruire tout ce qui s'oppose à votre empire. C'est là la sûreté de marcher par la voie de l'intérieur ; parce que Dieu ne souffre point de partage : il renverse & détruit tout. C'est ce qui fait que presque personne n'y veut marcher ; parce que l'on ne veut point assez se renoncer & mourir à soi-même ; & l'on décrie comme dangereuse une voie que la seule lâcheté fait craindre.

Cet endroit de l'Ecriture est admirable : *Qui est-ce qui pourra subsister en la présence de ce Seigneur & de ce Dieu si saint ?* Il ne s'agit pas de *subsister* en votre présence, ô mon Dieu ; puisqu'il faut être anéanti par cette divine présence, & que tout doit lui céder la place. C'est cette lumiere qui faisoit dire à David, que (*a*) *la voix du Seigneur brise les cèdres*, c'est-à-dire, sa divine présence ; car il ne se communique aux hommes que par son Verbe.

(*a*) Ps. 28. v. 5.

Ce qui est ajouté dans le verset, *chez lequel d'entre nous pourra-t-il demeurer ?* marque qu'il fut donné alors une connoissance de la pureté qu'exige la demeure de Dieu en nous. Lorsque Dieu ne fait que passer, pour ainsi parler, dans notre ame par quelque goût anticipé de sa présence, c'est une grace qu'il accorde quelquefois aux pécheurs mêmes ; mais afin qu'il fasse sa demeure dans une ame, comme il promet en tant d'endroits de l'Ecriture, (*a*) qu'il demeurera avec nous, il faut une extrême pureté. Et quelle est cette pureté ? Comme l'Ecriture ne peut jamais être mieux expliquée que par l'Ecriture même, voyons ce qu'elle dit en un autre endroit : *Si quelqu'un fait la volonté de mon Pere*, (*b*) *nous viendrons à lui, & nous ferons notre demeure en lui.* La plus grande pureté consiste donc dans le renoncement de notre propre volonté, pour ne faire uniquement que ce que Dieu veut.

v. 21. *Ils envoyerent donc des gens aux habitans de Cariathiarim, & leur firent dire : Les Philistins ont ramené l'Arche du Seigneur ; venez & emmenez-la chez vous.*

C'est le parti que la plupart des Chrétiens qui ne veulent pas renoncer à eux-mêmes, prennent. Ils secouent le joug du Seigneur. Ils voudroient bien goûter la douceur de sa présence, mais ils ne veulent pas souffrir la destruction qu'elle cause : c'est pourquoi ils quittent le chemin de l'intérieur & de la solide vertu, qu'ils ne laissent pas de conseiller aux autres. Combien de Prêtres coupables en cela, qu'ils enseignent aux autres une perfection qu'ils ne veulent point embrasser eux-mêmes ? Quelque étrange que

(*a*) Lev. 26. v. 11, 12. Ezech. 37. v. 27. 2 Cor. 6. v. 16. (*b*) Jean 14. v. 23.

cela soit, c'est encore un bien en comparaison de ce qui arrive aujourd'hui, que les Prêtres empêchent même de marcher dans le chemin de la vertu. Ils font appréhender la présence de Dieu comme le plus grand de tous les maux. C'est un mal, je l'avoue, pour ceux qui ne veulent pas renoncer à eux-mêmes ; car Jésus-Christ & Belial ne peuvent subsister en un même lieu. Il se fait, dit (a) l'Ecriture, *un combat dans le ciel, entre Michel avec ses Anges, & le Dragon:* Il faut ou que le Dragon céde, ou que Jésus-Christ se retire. Jusqu'à ce tems c'est un tourment inexplicable : mais lorsque Jésus-Christ est victorieux en nous, & qu'il a triomphé par sa vie de notre mort, c'est un bonheur inestimable. Heureux celui qui a une fois découvert ce trésor caché! il vend tout pour le posséder. C'est la connoissance & l'amour de Jésus-Christ qui a dépouillé un S. François, qui a enseveli tout vivans tant de saints Anacoretes, & qui a ôté la vie à tant de Saints Martyrs.

CHAPITRE VII.

v. 1. *Ceux de Cariathiarim étant venus ramenerent l'Arche du Seigneur : ils la mirent dans la maison d'Abinadab à Gabaa, & ils consacrerent son fils Eleasar, afin qu'il gardât l'Arche du Seigneur.*

CETTE *Arche* qui cause la mort à ceux qui se contentent de satisfaire leur curiosité, sans préparer leur cœur par une véritable conversion, donne la vie & cause mille biens à ceux qui la reçoivent avec joie, & la conservent avec respect. L'intérieur fait mourir ceux qui se contentent

(a) Apoc. 12. v. 7.

de remplir leur esprit d'une vaine curiosité, de mots étudiés & recherchés, qui veulent tout pénétrer par les yeux de l'esprit, au lieu de nourrir leur cœur ; & l'on prend de là occasion de blamer l'intérieur, au lieu de condamner ceux qui en abusent ; & de tâcher d'en profiter en prenant une route contraire à celle de ces premiers. Si les habitans de Cariathiarim avoient refusé de ramener l'Arche à cause de la plaie des Bethsamites, ils n'auroient pas reçu un aussi grand avantage que celui qu'ils reçurent. Bannissez l'orgueil & la curiosité de l'intérieur, & vous en bannirez tous les maux.

v. 2. *Il s'étoit passé beaucoup de tems depuis que l'Arche du Seigneur demeuroit à Cariathiarim ; & il y avoit déja vingt ans, lorsque toute la maison d'Israël commença à chercher son repos dans le Seigneur.*

Après de grandes révolutions & de grandes tempêtes on trouve la paix & le calme. L'Arche est *dans* une seule *maison*, c'est le goût de l'intérieur, & le repos en Dieu. Cela se multiplie, comme l'huile répandue s'étend : c'est pourquoi le Nom de Dieu, ou l'esprit intérieur, est très-bien comparé (a) à une *huile répandue.*

Après que l'Arche eût été *vingt ans* dans cette ville, *tout le peuple commença à chercher son repos dans le Seigneur.* O heureux repos que celui que l'on trouve auprès de vous! Tout autre repos n'est que chagrin & inquiétude. C'est une recherche d'autant plus avantageuse, que celui qui cherche le repos dans son Seigneur est toujours sûr de l'y trouver. Heureuse mort, heureuse persécution, que celle qui se fait contre l'intérieur, si elle produit un jour que tout le

(a) Cant. 1. v. 2.

peuple de Dieu cherche son repos dans le Seigneur ! Cela sera sans doute : vous le savez, Seigneur JÉSUS.

V. 3. *Alors Samuel dit à toute la maison d'Israël: Si vous revenez au Seigneur de tout votre cœur, ôtez du milieu de vous les Dieux étrangers. Tenez vos cœurs prêts au Seigneur; & il vous délivrera de la main des Philistins.*

La conversion n'est point parfaite tant que nous restons attachés à quelque créature ou à nous-mêmes. Dieu, ainsi qu'il a déja été dit, ne souffre point de partage. En le recevant dans notre cœur, & voulant chercher notre repos en lui, il faut bannir de notre cœur tout ce qui lui est contraire, sans quoi, loin de trouver notre repos en Dieu, nous y trouvons les troubles & les inquiétudes de la mort. Mais afin de lever sur cela une difficulté qui empêche la plupart des hommes de se donner à Dieu, il est bon de la proposer ici.

On dit, puisqu'il ne faut point de mêlange avec Dieu, il faut donc attendre à s'y donner que l'on soit purifié. Je réponds, que de cette sorte l'on ne s'y donneroit jamais : car l'on ne peut être purifié que par lui : l'un (la purification,) se fait en même tems que l'autre (que la donation :) se donner à Dieu, & avoir une volonté sincere de se laisser purifier par lui-même, c'est le moyen de l'être : car sa seule approche purifie l'ame, & la pureté de l'ame l'attire toujours plus. Il faut donc s'approcher de Dieu avec une volonté droite : aussi (a) la paix n'est-elle donnée qu'aux *hommes de bonne volonté.* Ce sont ceux-là qui

(a) Luc 2. v. 14.

trouvent le repos & la pureté dans le Seigneur leur Dieu.

C'est pourquoi Samuel ajoute : *Tenez vos cœurs prêts au Seigneur.* Vous n'avez qu'à présenter à Dieu vos cœurs par une volonté sincere de se laisser opérer en vous; & il vous tirera lui-même des mains de vos ennemis. Cette simple exposition d'une volonté droite, & d'un cœur vide de la volonté de pécher, suffit : Dieu fait le reste avec une bonté infinie. On suppose toujours une volonté sincere & non feinte.

V. 4. *Les enfans d'Israël rejetterent donc Baal & Astaroth, & ne servirent que le Seigneur.*

Voilà la marque de la sincere conversion & de la droiture de la volonté, bannir le péché mortel, l'amour déréglé de la créature, (qui est une espece d'idolâtrie) quitter l'occasion du péché, qui est *ôter* de chez nous *les Dieux étrangers.* Sitôt que Dieu vient dans un cœur, il en bannit bientôt tout le reste. On croit faire une action d'humilité de refuser à Dieu l'entrée du cœur, parce qu'il n'est point assez pur. Nul ne peut le purifier que Dieu même, & loin que ce soit humilité, c'est une présomption. Donnons-lui notre cœur tel qu'il est, & lui disons : Seigneur, je n'ai pour partage que le néant & le péché; je ne puis vous donner qu'un cœur sale : je voudrois qu'il fut pur; mais tel qu'il est je vous le donne : rendez-le tel que vous le voulez. O divin Soleil, que vous avez bientôt dissipé les ténèbres de ce cœur qui vous est donné de la sorte ! O sacré brasier, que vous l'avez bientôt purifié par la véhémence de votre charité, & que l'homme est aveugle de croire pouvoir se purifier par soi-même ! O homme, qui que tu sois donne-toi

à Dieu, & ne préſume pas de te purifier toi-même; & tu feras bientôt comme ton Dieu te ſouhaite.

v. 5. *Et Samuel leur dit: Aſſemblez tous les enfans d'Iſraël à Maſphath, & je prierai le Seigneur pour vous.*

v. 6. *Ils s'aſſemblerent à Maſphath: ils puiſerent de l'eau qu'ils répandirent devant le Seigneur, ils jeûnerent ce jour-là, & ils dirent: Nous avons péché devant le Seigneur.*

Rien ne ſauroit mieux faire voir, que la préſence de Dieu dans une ame opére la parfaite converſion: car l'Ecriture, en nous marquant ici ce que firent les enfans d'Iſraël, nous apprend toutes les marques d'une parfaite converſion. Ce qui fait voir que le repos que l'on cherche en Dieu, & que l'on trouve immanquablement en lui, n'eſt point un repos de fainéantiſe & infructueux; mais un repos fécond & agiſſant.

Samuel *pria pour le peuple.* Dieu accorde ſouvent à pluſieurs la grace de l'intérieur à la priere des ames qu'il s'eſt choiſies.

Les Iſraëlites *puiſerent de l'eau, & la répandirent devant le Seigneur:* cela marque non ſeulement la recherche de leurs fautes, & l'accuſation ſincere de ces mêmes fautes; mais de plus, que leur volonté eſt entierement vidée de toute attache & inclination pour le péché, comme nous voyons que lorſqu'on répand de l'eau d'un vaſe, il n'en reſte rien ni odeur ni couleur: il n'en eſt pas de même des autres liqueurs. Auſſi la volonté ſincerement gagnée par la recherche du repos en Dieu, & par les prémices de l'intérieur, ne retient pas la moindre inclination pour le péché. Enſuite *ils jeûnerent:* Ce qui ne s'entend pas ſeulement du jeûne extérieur; car les perſonnes qui s'adonnent à l'intérieur s'adonnent véritablement à la mortification: mais cela déſigne de plus l'éloignement des occaſions de péché. Enfin ils s'accuſerent de leurs *péchés;* ce qui marque la ſincérité de la pénitence, qui ſe confeſſe coupable devant Dieu, & s'accuſe devant les hommes.

v. 7. *Les Philiſtins ayant appris que les enfans d'Iſraël s'étoient aſſemblés en Maſphat, leurs Princes marcherent contre Iſraël: ce que les enfans d'Iſraël ayant appris, ils eurent peur des Philiſtins.*

Sitôt que l'on entre dans la carriere de la voie intérieure, les ennemis qui juſqu'alors nous avoient laiſſés en repos, commencent à nous attaquer. Loin que la tentation nous doive faire craindre d'embraſſer la voie de la vertu, elle nous eſt un témoignage de cette même vertu: car le démon n'attaque pas ce qui eſt déja à lui. Rien n'épouvante ſi fort une ame commençante, que l'approche de ſes ennemis.

v. 8. *Ils dirent à Samuel: Ne laiſſez point de crier pour nous au Seigneur notre Dieu, afin qu'il nous ſauve des mains des Philiſtins.*

On a recours alors au directeur, afin qu'il implore un prompt ſecours de Dieu: on lui demande ſa protection avec inſtance; car l'on n'eſt pas encore inſtruit de l'abandon, & cela n'eſt pas de ſaiſon.

v. 9. *Samuel prit un agneau qui tetoit encore, & l'offrit tout entier en holocauſte au Seigneur, & il cria au Seigneur pour Iſraël, & le Seigneur l'exauça.*

Offrir l'agneau occis pour le péché de tous les hommes, c'eſt le moyen d'être véritablement exaucé. Les peres des ames ont par une grace ſpéciale, lorſqu'ils ſont véritablement intérieurs, le pouvoir de les délivrer des tentations; leur ſeule approche terraſſe les ennemis de leurs enfans.

Pourquoi Samuel *prend-il un agneau qui tetoit encore?* C'eſt pour nous faire connoître, que l'effroi où les Iſraëlites étoient de l'approche de leurs ennemis, venoit de ce qu'ils étoient tendres dans la vertu, qu'ils étoient encore comme des enfans attachés à la mamelle de leur mere, leſquels la moindre choſe effraie & porte à ſe cacher dans le ſein de celle qui les allaite.

V. 10. *Lorſque Samuel offroit ſon holocauſte, les Philiſtins commencerent le combat contre Iſraël. Incontinent le Seigneur tonna avec un bruit épouvantable ſur les Philiſtins, & les frappa de terreur; ainſi ils furent défaits par Iſraël.*

C'eſt dans le *tems* des prieres & des ſacrifices que l'on eſt le plus fortement attaqué de l'ennemi. Le Diable fait cela afin de décourager & empêcher la perſévérance dans la priere; mais il faut avoir bon courage & continuer ce que l'on faiſoit auparavant; & le Seigneur ne manque pas de *défaire* nos ennemis.

D'où vient que la victoire eſt ici attribuée à *Iſraël*, quoique ce ſoit *le bruit* extraordinaire *que le Seigneur envoya*, qui cauſa leur déroute? C'eſt que Dieu laiſſe à ces ames commençantes le plaiſir d'une victoire apperçue, afin de les ſoutenir & encourager dans ſon ſervice; ce qu'il ne fait pas aux ames plus avancées, ainſi que nous l'avons vu en quantité d'endroits de l'Ecriture, où toute la victoire eſt attribuée au Seigneur, qui ne

veut pas même que la créature y mette la main, comme dans la priſe de Jérico.

V. 11. *Les Iſraëlites étant ſortis de Maſphath, pourſuivirent les Philiſtins, & les taillerent en pieces.*

Cette victoire fut très-complette; & elle fait voir la ſureté de celui qui met ſon repos en Dieu, qui fait s'armer pour le combat ſelon la volonté du Seigneur, comme il fait ſe repoſer dans cette même volonté.

V. 12. *Et Samuel prit une pierre qu'il mit entre Maſphath & Sen; & il appella ce lieu, la pierre du ſecours; diſant: Le Seigneur eſt venu juſqu'ici à notre ſecours.*

Il eſt trop juſte de donner des marques publiques de reconnoiſſance d'un bienfait ſi éclatant. Cette *pierre* nous eſt un témoignage de la fidélité de Dieu pour ceux qui ſe confient en lui.

V. 13. *Les Philiſtins furent alors humiliés; & ils n'oſerent plus venir ſur les terres d'Iſraël: car la main du Seigneur fut ſur les Philiſtins tant que Samuel gouverna le peuple.*

Lorſque par nos efforts ſécourus de la grace, nous écartons nos ennemis, ils ſemblent, à voir la fureur dont ils nous attaquent de nouveau, n'avoir fait que ſe repoſer pour prendre de nouvelles forces: mais lorſque Dieu les écarte lui-même, ils craignent ſi fort ſa main puiſſante, qu'ils ne retournent plus au combat. Un guerrier véritablement vertueux & qui craint le Seigneur, eſt d'un grand ſecours: parce qu'il apprend à ceux qui ſont ſous ſa conduite qu'ils ne doivent point ſe confier dans leurs forces; mais dans le Seigneur. Malheur à celui qui s'appuie ſur

la multitude de ses chevaux & de ses chariots! mais heureux celui qui ne s'appuye que sur le Seigneur! Il trouve en lui une force toujours nouvelle.

CHAPITRE VIII.

v. 4. *Tous les Anciens d'Israël s'étant assemblés vinrent trouver Samuel à Ramatha.*

v. 5. *Et ils lui dirent : Etablissez donc un Roi sur nous, comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge.*

v. 7. *Et le Seigneur lui dit : Ecoutez la voix de ce peuple dans tout ce qu'ils vous disent : car ce n'est point vous, mais c'est moi qu'ils rejettent ; afin que je ne regne point sur eux.*

IL est difficile de supporter une conduite pure; parce que les hommes, jaloux de ce qu'ils font, veulent voir leur travail dans leurs mains. Ce que Dieu fait par eux les satisfait pour un tems, lors que le miracle éclatant leur sert de témoignage : mais sitôt qu'une conduite toute nue ne leur laisse point de soutien, ils en cherchent une autre. Dieu regarde cela comme une injure qu'on lui fait, & assure que *c'est lui que l'on rejette.* D'où vient que l'on rejette une conduite nue? C'est par amour-propre, & parce que l'on est engagé par-là dans une si grande dépendance à la conduite de Dieu, que l'on ne sait pas d'un moment à l'autre ce qu'il faut faire. Cependant cette pure conduite, loin d'attacher l'homme à l'homme, attache uniquement à Dieu : c'est pourquoi, quand on veut la quitter, ce n'est point le Directeur que l'on quitte & *rejette*, mais *Dieu* seul, puisqu'il n'exige par là sinon que Dieu régne véritablement sur nous.

v. 8. *C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis le jour que je les ai tirés de l'Egypte jusqu'aujourd'hui. Comme ils m'ont abandonné, & qu'ils ont servi des Dieux étrangers, ils vous traitent aussi de même.*

Il y a bien des ames auxquelles notre Seigneur a fait la miséricorde de *les retirer* de la multiplicité *de l'Egypte*, leur donnant une conduite simple, qui dans la suite loin de se laisser conduire à lui le *quittent* sans cesse, du moins de désir & de volonté; & ainsi passent toute leur vie à faire & défaire. L'on est étonné que quoi qu'ils ayent pour guides des personnes fort expérimentées, cependant ils n'avancent pas & demeurent toujours les mêmes. C'est qu'ils ne se sont jamais abandonnés purement à Dieu; & l'on voit à la fin qu'ils changent de conduite, voulant des régles & des loix plus marquées, & une direction qui les satisfasse davantage.

v. 9. *Ecoutez donc ce qu'ils vous disent : néanmoins déclarez leur auparavant quel sera le droit du Roi qui doit régner sur eux.*

v. 10. *Samuel rapporta au peuple qui lui avoit demandé un Roi tout ce que le Seigneur lui avoit dit.*

Dieu exauce souvent lorsqu'on lui demande une conduite humaine, & l'on croit avoir reçu une grande grace. Bon Dieu, quel malheur, de nous retirer de l'aimable conduite de notre Seigneur, pour nous faire conduire par des créatures qui nous retirent de la conduite de Dieu! C'est alors que de libres que nous étions, nous devenons esclaves. Nous pouvons bien dire lors que nous sommes assez heureux que de quitter la conduite humaine : (*a*) *Seigneur, des maîtres*

(*a*) Isa. 26. v. 13.

étrangers nous ont possédés sans vous; faites qu'étant en vous nous ne nous souvenions que de vous. Le véritable Directeur, comme Samuel, ne s'approprie point les ames, au contraire, il les porte à Dieu, & ne sert qu'à les conduire à lui. Qu'il seroit à souhaiter qu'ils en usassent tous de la sorte! Mais au lieu de cela, on peut dire que les Directeurs sont devenus des Rois tyrans, qui loin de conduire les ames à Jésus-Christ, les dominent.

Cela est aisé à voir dans la suite de ce livre, où il paroît, que ces peuples ont toujours suivi aveuglément les inclinations de leurs Rois. Lors qu'ils en ont eu de vertueux, ils ont été vertueux; & ils ont été impies sous des Rois impies. L'exemple des Rois dans les royaumes, décide presque toujours ou de la bonté ou du déréglement de la plûpart des sujets.

Dieu, par une bonté infinie, avant que d'accorder à ce peuple aveugle ce qu'il demande, veut leur en faire voir tous les inconvéniens, afin qu'il ne se prenne qu'à lui-même des malheurs qui le menacent, & que sa faute en soit plus volontaire. La bonté de Dieu est néanmoins si grande, qu'il cherche pour ces ames, malgré l'aveuglement de leur choix, ce qu'il y a de meilleur: il leur choisit les meilleurs Rois. C'est encore un bien dans le désir que nous avons d'être conduits par les hommes, de *demander au Seigneur* un guide. Il nous en donnera un meilleur que tout ce que nous pourrions choisir par nous-même.

v. 11. *Il ajouta: il prendra vos enfans pour conduire ses chariots;*

v. 13. *Vos filles seront ses parfumeuses, ses cuisinieres & ses boulangeres.*

v. 14. *Il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs*, &c.

Quoique Dieu fasse connoître la tyrannie de ces Rois de la terre, qui veulent dominer au lieu de lui, & la captivité dans laquelle ils tiennent les ames; il ne laisse pas de nous instruire de ce que nous devons à présent à nos Rois & à tous les Souverains. Si nous devons tant de choses aux Rois de la terre, que ne devons-nous pas à ce divin Roi? O Roi de gloire, venez régner sur nous! que votre régne arrive! (*a*) *Portes éternelles, ouvrez-vous, & le Roi de gloire y entrera.* Chrétiens, ouvrons nos cœurs pour y faire entrer ce Roi de gloire qui doit bientôt régner sur toute la terre. Venez, Seigneur JÉSUS!

v. 18. *Vous crierez alors contre votre Roi que vous aurez élu; & le Seigneur ne vous exaucera point: parce que c'est vous-mêmes qui avez demandé d'avoir un Roi.*

v. 19. *Le peuple ne voulut point écouter le discours de Samuel: Non, lui dirent-ils, nous aurons un Roi pour nous gouverner.*

Samuel leur fait entendre, qu'après ce choix volontaire d'une conduite humaine au préjudice de ce que l'on doit à Dieu, l'on *crie à Dieu*, parce que l'on souhaite d'être délivré de cette tyrannie; mais *il n'exauce point.* C'est ce qui fait que vous voyez une si grande quantité d'ames gémir dans la captivité, elles qui étoient créées pour une parfaite liberté, qui ne se trouve jamais que dans l'abandon & la divine Providence, dont nous nous sommes retirés volontairement. O si les ames vouloient bien se laisser conduire intérieu-

(*a*) Ps. 23. v. 7.

rement à Jésus-Christ, quelle paix ! quelle joie ! & quelle liberté ! On gémit accablé du fardeau trop pesant que les hommes imposent. Tous les directeurs conduisent à leur mode, & selon qu'ils sont doux & austeres ; au lieu de laisser conduire Jésus-Christ, vrai Pasteur des ames. S. Jean (*a*) enseigne seulement à ses disciples à chercher Jésus-Christ. O que les pasteurs qui font de même sont bien les véritables pasteurs !

Rien n'est plus étrange que de voir ce peuple obstiné dire : *Non, nous voulons avoir un Roi.* C'est comme s'il disoit : non, nous ne voulons point de la conduite de Dieu ; nous voulons celle des hommes.

v. 20. *Nous serons comme toutes les autres nations. Notre Roi nous jugera, il marchera à notre tête, & il combattra pour nous dans toutes nos guerres.*

N'est-ce pas une conduite sensible que les hommes désirent ? O Seigneur ! si vous n'étiez pas ce (*b*) *Dieu caché*, que vous sussiez palpable & sensible, qui ne vous suivroit ? Mais on veut quelque chose qui contente. Ce même peuple qui assure que vous marchiez toujours à la tête de son armée, auquel vous avez fait remporter des victoires si miraculeuses qu'il a dompté les peuples de la terre par votre seule puissance, qu'il a vû tomber les murailles de Jérico à votre seule approche, auquel vous avez servi de colonne de feu durant la nuit & de nuée durant le jour, pour les garantir également & des ténèbres trop profondes & d'une lumiere trop ardente ; c'est celui-là même qui vous rejette aujourd'hui, & qui voudroit être conduit *comme le reste des hommes*, qui ne vous connoissent pas. Il ignore

(*a*) Jean 1. v. 36. (*b*) Isa. 45. v. 15.

la

la douceur & l'avantage de votre conduite. C'est la raison que l'on allegue d'ordinaire pour se dispenser d'entrer dans l'intérieur ; qu'il faut suivre la voie commune, & faire *comme les autres* font. Quoi ? Cette voie commune, qui est une voie de perdition, par laquelle même les gens qui la conseillent, disent qu'il y a si peu de personnes sauvées ! n'est-ce pas une folie que de la suivre ? C'est comme si l'on disoit à une personne : Suivez le grand chemin battu ; presque tous ceux qui y passent, s'y perdent ; mais il n'importe : il vaut bien mieux, que ce sentier que vous voyez devant vous : quoique presque toutes les personnes qui y entrent parviennent à la fin, & que l'on ne voie personne y périr s'il ne le quitte ; cependant parce qu'il est solitaire & peu fréquenté, donnez-vous bien de garde d'y marcher.

v. 21. *Samuel entendant la réponse du peuple, la rapporta au Seigneur.*

D'où vient que l'Ecriture parle de cette sorte ? Le Seigneur ne savoit-il pas *la réponse du peuple* avant que *Samuel* la lui rendit, lui qui connoissoit sa pensée avant qu'elle fût exprimée ? C'est que Dieu ne conduit pas toutes les ames immédiatement par lui-même : il leur donne ordinairement un médiateur, parce qu'il leur faut une conduite sensible, & qu'elles craignent de s'abandonner au Seigneur. C'est pourquoi le peuple demandoit à Moïse : (*a*) *que le Seigneur ne nous parle point ; mais vous, parlez-nous.* Jusqu'à-ce que l'homme se soit donné à Dieu librement & volontairement afin qu'il agisse en lui, & qu'il le gouverne lui-même selon sa volonté, il lui donne toujours une conduite médiate ;

(*a*) Exod. 20. v. 19.

mais lorsque l'ame, après s'être abandonnée à Dieu véritablement, lui dit: Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute; c'est alors que l'on commence d'éprouver la conduite immédiate de Dieu, qui est un véritable paradis pour l'ame.

v. 22. *Et le Seigneur lui dit: Faites ce qu'ils vous disent: établissez un Roi pour les gouverner. Samuel dit donc au peuple, que chacun retourne en sa ville.*

Quoique Dieu exauce ce peuple, ce n'est qu'avec douleur. Combien de personnes obtiennent-elles ce qu'elles demandent avec opiniâtreté, & qui de là se croyent très-favorisées? & cependant, c'est un malheur pour elles d'obtenir ce qu'elles demandent.

D'où vient qu'après que Dieu a dit à Samuel, *de faire ce que ce peuple demande, & de leur donner un Roi pour les gouverner*, il *les renvoye chacun dans leur ville*? C'est pour nous faire comprendre, que ces ames ne sortiront jamais d'elles-mêmes; parce qu'elles ont préféré une conduite médiate & sensible à la pure conduite de Dieu.

CHAPITRE IX.

v. 2. *Cis avoit un fils appellé Saül, qui étoit parfaitement bien fait; & de tous les enfans d'Israël il n'y en avoit point de mieux fait que lui. Il étoit plus grand que tout le peuple de toute la tête.*

Ce n'est pas sans mystere que l'Ecriture nous fait une description si nette de l'extérieur de *Saül*. Lorsque Dieu donne un homme pour la conduite de ceux qui ne veulent pas s'abandon-

ner à lui sans réserve, il donne toujours à cet homme un dehors éclatant, afin de contenter ceux qui ne s'arrêtent qu'aux choses sensibles & qui les frappent le plus. On voit d'ordinaire que les Directeurs suivis ont de l'agrément, du talent pour prêcher, pour s'insinuer, pour flatter l'oreille: mais hélas, que les fruits en sont rares! On peut dire, que c'est comme la timbale, dont le son creux se fait entendre de loin, mais dont le dedans est tout vide. Lorsque Dieu veut choisir un Pasteur pour apporter beaucoup de fruit, il n'en use pas de même: ce qui se peut aisément remarquer dans la consécration de David, qui devoit mener & ramener Israël comme un seul homme. Il y est dit, (*a*) qu'il ne fait pas comme les hommes, qui *jugent selon l'apparence*; que pour lui *il juge selon la vérité*, parce qu'il voit le fond du cœur. Les directeurs qui sont choisis des ames, ont donc ces qualités extraordinaires qui frappent & plaisent: mais les pasteurs choisis de Dieu, n'ont, comme David, que la droiture & la simplicité pour partage, Dieu prenant souvent plaisir à renverser leurs grandes qualités par des impuissances terribles, & à obscurcir l'éclat de leurs vertus par les calomnies.

v. 9. *Autrefois dans Israël ceux qui alloient consulter Dieu, disoient: allons au Voyant: car celui qui s'appelle aujourd'hui Prophête, s'appelloit alors Voyant.*

Cette différence est très-remarquable des *Voyants* aux *Prophêtes*. Les Voyants sont ceux qui ont des connoissances claires, distinctes & lumineuses de ce qu'ils disent; & les Prophêtes ne parlent point ordinairement par visions; mais par

(*a*) 1 Rois 16. v. 7.

le pur inſtinct du S. Eſprit, d'autant plus pur qu'il eſt plus ſimple.

v. 10. *Saül répondit à ſon ſerviteur : Ce que vous dites eſt très-bien ; venez, allons-y ; & ils allerent dans la ville où étoit l'homme de Dieu.*

Ce Prophète eſt toujours *l'homme de Dieu.* D'où vient cela ? C'eſt la différence des Voyants aux Prophètes ; que les premiers ne découvrent dans leurs viſions ſenſibles que ce que les Anges leur manifeſtent ; mais le Prophète vraiment Prophète eſt éclairé de Dieu même.

v. 11. *Lorſqu'ils monterent par le côteau qui mene à la ville, ils trouverent des filles qui ſortoient pour aller puiſer de l'eau, & ils leur dirent : Le Voyant eſt-il ici ?*

v. 12. *Elles leur répondirent :*

v. 13. *Vous ne ſerez pas plutôt entré dans la ville que vous le trouverez avant qu'il monte au lieu haut pour manger. Et le peuple ne mangera point juſqu'à-ce qu'il ſoit venu ; parce que c'eſt lui qui doit bénir l'hoſtie ; & après ceux qui ſont appellés mangeront. Montez donc préſentement ; car aujourd'hui vous le trouverez.*

Ce paſſage eſt d'une grande profondeur. Les véritables Prophètes ſont les Paſteurs des ames, qui ne les laiſſent point aller vides, qui leur donnent la véritable *nourriture.* Le mauvais Paſteur ſe contente de boire le lait de ſes brebis, & de ſe revêtir de leur laine, ſans leur fournir de pâturages : mais le véritable Paſteur n'en uſe pas de même : il les conduit à d'excellens pâturages, où il les engraiſſe admirablement. Mais afin qu'un paſteur puiſſe nourrir ſon troupeau, il faut qu'il faſſe comme Samuel, qu'*il aille au lieu haut*

de la contemplation ; non pour voir, mais *pour manger.* Ce qui nous apprend que l'oraiſon du véritable paſteur n'eſt pas une oraiſon qui ſerve à cultiver ſes connoiſſances dans les choſes ſublimes. Son oraiſon eſt *dans les lieux hauts*, puiſqu'elle eſt en Dieu même. *Il y mange* & en eſt nourri ; puiſqu'il y puiſe l'Eſprit du Verbe pour le communiquer à toutes ſes oüailles : & c'eſt alors que les brebis ſont aſſurées de trouver auprès de leur paſteur une nourriture ſolide : Auſſi attendent-elles qu'il la leur donne, & l'Ecriture nous aſſure ici qu'ils étoient à jeun.

C'eſt auſſi une figure de la Ste. Euchariſtie, que les véritables paſteurs donnent à leur peuple après l'avoir mangée eux-mêmes. Ils ſont bien éloignés de leur refuſer le pain de vie, puiſqu'ils les invitent eux-mêmes à le venir manger.

Il eſt ajouté : *Montez donc préſentement ; car aujourd'hui vous le trouverez ;* puiſqu'il ne manque jamais de diſtribuer aux autres la nourriture qu'il a reçu lui-même, non pour s'en rendre propriétaire, mais pour la leur communiquer.

v. 14. *Ils monterent donc à la ville ; & étant arrivés au milieu, ils virent Samuel qui venoit au-devant d'eux, prêt à monter au lieu haut.*

C'eſt un grand avantage de trouver ces véritables paſteurs ; puiſque l'on participe bientôt à leur grace.

v. 15. *Or le Seigneur avoit révélé à Samuel la venue de Saül le jour de devant qu'il fut arrivé.*

v. 17. *Samuel donc ayant enviſagé Saül, le Seigneur lui dit : Voici l'homme dont je vous avois parlé : celui-là régnera ſur mon peuple.*

v. 18. *Saül s'approcha de Samuel à la porte, & lui dit : Je vous prie de me dire où eſt la maiſon du Voyant.*

v. 19. *Samuel répondit à Saül : C'eſt moi qui ſuis le Voyant : montez avant moi au lieu haut, car vous mangerez aujourd'hui avec moi, & demain matin je vous renvoyerai. Je vous dirai tout ce que vous avez ſur le cœur.*

C'eſt la maniere d'inſtruire efficacément un paſteur d'Iſraël que de lui enſeigner à faire l'oraiſon : C'eſt pourquoi *Samuel dit à Saül : Montez au lieu haut ;* adonnez-vous dès à préſent à la contemplation ; & ſitôt que je ſerai vers vous, *je vous ferai manger avec moi*, vous communiquant l'Eſprit du Verbe dont je ſuis plein, afin de le diſtribuer aux peuples que le Seigneur vous veut commettre. Mais comme la plus grande marque de la miſſion pour les ames eſt le diſcernement des eſprits & la connoiſſance de leur intérieur, c'eſt ce qui fait dire à Samuel, *qu'il dira à Saül tout ce qu'il a dans le cœur.*

v. 20. *Et pour les âneſſes que vous avez perdues, n'en ſoyez point en peine : car elles ſont retrouvées. Et à qui ſera tout ce qu'il y a de meilleur dans Iſraël, ſinon à vous & à la maiſon de votre pere ?*

Si les paſteurs ordinaires avoient ſoin, comme Saül, de courir après des ames qui s'égarent, & qui, comme des *âneſſes*, portent le joug de l'iniquité, ne voulant pas porter le joug du Seigneur, ils ſeroient choiſis de Dieu pour conduire Iſraël, c'eſt-à-dire, les ames élues.

Samuel fait entendre à Saül, que *tout ce qu'il y a de meilleur en Iſraël ſera pour lui ;* parce que le paſteur devant répandre ſur ſes ouailles la ſurabondance de ſa plénitude, doit avoir avec une extrême abondance & avec beaucoup d'élévation ce que les autres n'ont que par gouttes : auſſi l'Ecriture, parlant généralement des ames, dit ; ſi nous n'avons pû qu'à peine découvrir une petite goutelette de vos grandeurs, comment comprendre les torrens de vos délices ?

v. 21. *Saül lui répondit : Ne ſuis-je pas de la tribu de Benjamin, qui eſt la plus petite d'Iſraël ; & ma famille n'eſt-elle pas la moindre de toute cette tribu ? Pourquoi donc me parlez-vous de la ſorte ?*

La diſpoſition la plus eſſentielle pour aider efficacément aux ames, eſt le bas ſentiment de ſoi-même. Rien n'étonne plus une perſonne que Dieu choiſit pour aider aux autres, & qui ſe connoit véritablement, que ce qu'on lui dit des deſſeins de Dieu ſur elle ; & c'eſt la différence de l'état de foi & de celui de lumieres, que dans ce premier l'on eſt (*) près lorſque l'on eſpere le moins de ſoi-même, & que dans l'autre l'on attend tout de la bonté du Seigneur. Marie, dont la foi étoit la plus pure & la plus nue, ne dit-elle pas : (*a*) *comment ſe pourra-t-il faire ?* à cauſe du peu d'eſtime qu'elle avoit de ſoi-même. Cette défiance n'empêche point la ſoumiſſion à la volonté de Dieu ; car plus on eſt convaincu de ſon néant, plus on l'eſt du pouvoir divin, qui fait tout de rien ; auſſi ajoute-t-elle : *je ſuis la ſervante du Seigneur, qu'il me ſoit fait ſelon votre parole !*

CHAPITRE X.

v. 1. *En même tems Samuel prit une petite fiole d'huile, qu'il répandit ſur la tête de Saül : & il le baiſa, & lui dit : C'eſt le Seigneur qui par cette onction vous*

(*) *ou*, l'on eſt pris. (*a*) Luc 1. v. 43.

sacre pour Prince sur son héritage ; & vous délivrerez son peuple de la main des ennemis qui l'environnent.

CE seroit peu d'avoir les qualités d'un pasteur, si l'on n'étoit pas *consacré par l'onction* de la grace pour la communiquer aux autres : c'est là la marque de la mission ; aussi est-il dit de Jésus-Christ, véritable pasteur de nos ames, (*a*) qu'il a été consacré d'*une huile de joie par-dessus tous* ceux qui participent à cette qualité de pasteur. On sacre les Rois, pour leur apprendre qu'ils doivent non-seulement être Rois, ce qui consiste à user de la souveraineté ; mais qu'ils doivent être pasteurs, exposant tout pour sauver leur troupeau.

v. 6. *L'Esprit du Seigneur se saisira de vous : vous prophétiserez avec les prophétes, & vous serez changé en un autre homme.*

Lorsque Dieu choisit un homme pour le faire pasteur, il le *change* véritablement *en un autre homme* ; & il éprouve que quoiqu'il soit foible & ignorant pour soi-même, néanmoins, quand il s'agit d'aider aux autres, il se trouve une force divine, & qu'il est entierement changé. S. Paul ne remarque-t-il pas, que les peuples auxquels il écrivoit disoient de lui : (*b*) *C'est un petit homme, qui n'a point d'extérieur* ; & cependant dans ses lettres il y paroît une force & une autorité extraordinaire. Dieu leur donne aussi quelque connoissance de l'avenir, qui est comme une espece de don de *prophétie*, ce qui attire la créance de tout le monde : mais ce don n'est que passager.

v. 7. *Lors donc que tous ces signes vous seront arrivés,*

(*a*) Hebr. 1. v. 9.
(*b*) 2. Cor. 10. v. 10.

faites tout ce qui se présentera à faire ; parce que le Seigneur est avec vous.

Lorsque l'Esprit de Dieu s'empare d'une personne, elle doit *faire* avec une grande fidélité *tout ce qui se présente* le premier à elle ; *parce que Dieu* devenant son principe, le devient de ses premiers mouvemens. Ce passage est d'une merveilleuse beauté : c'est ce qui nous posséde le plus qui est la source de nos premiers mouvemens : c'est pourquoi lors que l'on veut juger des inclinations d'une personne, il en faut juger par les premiers mouvemens de son cœur, qui déclarent souvent malgré elle ce qu'elle passionne. Lorsque nous sommes tout pleins de nous mêmes & de la nature, les premiers mouvemens sont de la nature corrompue : les mêmes mouvemens se font connoitre par l'affection des choses de la terre, ou par la passion envers une créature. Il faut donc alors combattre les premiers mouvemens, & donner lieu à la raison & à la grace de prendre le dessus. Mais lors que Dieu s'est emparé du cœur, ce qui se connoît aux *signes* décrits par Samuel, ô, alors il faut suivre les premiers mouvemens, loin de les combattre : car c'est suivre Dieu ; & ce seroit s'opposer à lui que de vouloir combattre les premiers mouvemens, comme l'on faisoit autrefois : mais il faut pour cela que *Dieu soit avec nous*, & que nous le laissions agir & opérer en nous.

v. 8. *Vous irez devant moi à Galgala, où j'irai vous trouver, afin que vous offriez un sacrifice au Seigneur, & que vous lui immoliez des victimes pacifiques. Vous m'attendrez durant sept jours, jusqu'à ce que je vienne vous trouver, & que je vous déclare ce que vous aurez à faire.*

C'eſt alors le tems d'*offrir* à Dieu *des ſacrifices*, mais ce ſont *des victimes pacifiques*. Cela s'entend en deux manieres; l'une, que c'eſt alors que l'ame goûte une profonde paix; parce que ſuivre la volonté de Dieu aveuglément, & faire ce qu'il inſpire ſans retarder ni héſiter, cauſe une grande tranquillité à l'ame: de plus, c'eſt que lors que l'on a fait à Dieu des ſacrifices de tout ce que l'on croit qu'il demande de nous, la paix que l'on en reſſent, eſt comme un témoignage qu'il agrée le ſacrifice, & qu'il l'a reçu favorablement. Il fut dit de Noé, que lors qu'il ſacrifia à Dieu au ſortir de l'Arche, (*a*) *ſon ſacrifice fut d'agréable odeur*. Lors que le ſacrifice a été de bonne odeur pour Dieu, il en fait ſentir la douceur à l'ame qui le lui offre.

Les *ſept jours* que Samuel veut que Saül l'attende, déſignent le tems du combat & de la purification qui doit précéder cette paiſible jouiſſance de Dieu.

v. 9. *Auſſitôt donc que Saül ſe fut retourné en quittant Samuel, Dieu lui changea le cœur, & lui en donna un autre: & tous ces ſignes lui arriverent le même jour.*

La converſion que Dieu fait eſt parfaite & efficace dans le moment qu'il la fait; & l'on peut dire qu'il n'y a point de parfaite converſion ſi *le cœur* n'eſt pas entierement *changé*: il ne peut être parfaitement changé que par l'intérieur, lors que, ſelon la parole du Prophête, (*b*) *Dieu nous ôte ce cœur de pierre, & nous en donne un de chair.* Ce cœur ſe trouve tellement changé, que l'on ne ſe connoît plus ſoi-même: l'on éprouve qu'il eſt devenu le temple du S. Eſprit; & alors *tous les ſignes arrivent*, qui ſont les marques de la

(*a*) Gen. 8. v. 21. (*b*) Ezéch. 11. v. 19. & Ch. 36 v. 26.

réſidence du S. Eſprit dans une ame: où eſt le S. Eſprit, là ſont ſes fruits; & où ſont ſes fruits, il faut conclure que le S. Eſprit y réſide.

v. 10. *Lors qu'il fut venu avec ſon ſerviteur à la colline qui lui avoit été marquée, il fut rencontré par une troupe de Prophêtes. L'Eſprit du Seigneur ſe ſaiſit de lui, & il prophétiſa au milieu d'eux.*

Notre Seigneur n'a-t-il pas dit: (*a*) *Lors que vous ſerez pluſieurs aſſemblés en mon nom, je ſuis au milieu de vous?* Avant la venue de Jéſus-Chriſt, Roi pacifique, tout ſe faiſoit avec impétuoſité, & la préſence de Dieu ſe connoiſſoit par des témoignages éclatans: mais depuis qu'il *eſt venu* apporter la paix aux hommes de bonne volonté, le ſigne de ſa préſence eſt cette paix & cette largeur que l'on éprouve tous enſemble, avec une certaine correſpondance de cœur, qui marque que l'on eſt animé du même eſprit.

v. 11. *Tous ceux qui l'avoient connu auparavant, voyant qu'il étoit avec les Prophêtes, & qu'il prophétiſoit, s'entrediſoient: Qu'eſt-il donc arrivé au fils de Cis? Saül eſt-il auſſi Prophête?*

La venue de Dieu dans un cœur, & le changement parfait de ce même cœur ſe font aſſez diſtinguer par les marques extérieures: l'on voit un changement ſurprenant, & l'on demande, *qu'eſt-il donc arrivé à* une telle perſonne? Elle n'eſt plus la même. Quoi! eſt-elle déja devenue parfaite?

v. 17. *Samuel fit aſſembler tout le peuple devant le Seigneur à Maſpha.*

(*a*) Matth. 18. v. 20.

v. 18. *Et il dit aux enfans d'Iſraël : Voici ce que dit le Seigneur le Dieu d'Iſraël : C'eſt moi qui ai tiré Iſraël de l'Egypte, & qui vous ai délivré de la main des Egyptiens & de la main de tous les Rois qui vous affligeoient.*

Quoi que Dieu ait exaucé ce peuple ſur la demande qu'il lui a faite d'un Roi, il eſt aiſé de voir qu'il ne l'exauce qu'à regret. Souvent Dieu exauce les demandes que nous lui faiſons, & l'octroi qu'il nous fait eſt un châtiment. Il ne laiſſe pas de le faire avec tous les avantages poſſibles, autant que la choſe que nous demandons en peut renfermer; ce que l'on prend pour une grande faveur. Mais comme Dieu aime infiniment plus l'abandon de tout nous-mêmes entre ſes mains, & qu'il s'en tient plus honoré que de toutes les demandes que nous pourrions lui faire, il fait reſſouvenir ce peuple par Samuel de toutes les graces qu'il lui a faites lors qu'il étoit abandonné à lui, comme *il l'a tiré de la captivité de l'Egypte*, qui figure très-bien celle du péché; qu'il l'a de plus délivré de l'oppreſſion *des autres Rois*, c'eſt-à-dire de la tyrannie de ſes paſſions, & l'a rendu Roi de ceux dont il étoit eſclave.

v. 19. *Mais vous avez aujourd'hui rejetté votre Dieu, qui ſeul vous a ſauvé de tous les maux & de toutes les miſeres qui vous accabloient. Nous ne vous écouterons point, m'avez-vous répondu; mais établiſſez-nous un Roi. Maintenant donc préſentez-vous devant le Seigneur chacun dans le rang de ſa tribu & de ſa famille.*

Dieu ſe plaint que ce peuple *l'a rejetté*, quoiqu'il ſemble véritablement qu'il ne faſſe rien que la volonté de Dieu. Combien de perſonnes, abu-

ſées par le ſuccès, croient faire la volonté de Dieu lorſqu'elles ne font que leur propre volonté? C'eſt *rejetter Dieu*, que de ſe retirer de ſa douce & amoureuſe conduite pour prendre une conduite humaine. O Dieu, l'on ſe défie de votre bonté, l'on craint de s'égarer en vous ſuivant, & l'on ſe croit en aſſurance lorſqu'on ſuit la conduite d'un homme docte ou dans une réputation éclatante! Qui a autant de bonté que vous en avez pour nos ames, vous qui nous aſſurez que (*a*) *la mere peut bien abandonner ſon enfant, mais que vous ne nous abandonnerez jamais?* Qui a plus de ſcience & de ſageſſe que vous, *en qui* (*b*) *ſont renfermés les tréſors de la ſcience d'un Dieu*? Qui a plus de pénétration pour réuſſir que vous, qui (*c*) *connoiſſez nos beſoins avant que nous vous les demandions?* Où trouverons-nous plus de charité qu'en vous, *qui* (*d*) *avez tant aimé les hommes que vous leur avez donné votre Fils unique & l'avez livré à la mort pour leur rachat*; où plus de puiſſance qu'en celui qui a fait le ciel & la terre, & auquel toutes les nations obéiſſent? N'eſt-ce pas vous qui nous (*e*) *pardonnez tous nos péchés, qui rachetez notre vie de la mort, qui renouvellez notre jeuneſſe comme à l'aigle*, qui portez nos langueurs? & l'on craint de s'égarer ſous votre conduite; l'on n'oſe s'en fier à vous, ô mon Dieu! Il me ſemble que cette défiance d'une petite créature pétrie de boue, bleſſe le cœur de ſon Dieu, & qu'elle l'offenſe infiniment plus que mille fautes de foibleſſe, & où l'on eſt entraîné par un penchant enchanteur. Dieu nous *ſauve de toutes nos miſeres*, lorſque nous

(*a*) Iſa. 49. v. 15. (*b*) Col. 2. v. 3. (*c*) Matth. 6. v. 8. (*d*) Jean 3. v. 16. (*e*) Pſ. 102. v. 3, 4, 5.

nous abandonnons à lui; cependant nous ne l'écoutons point lorsqu'il nous invite à cet abandon total, & nous voulons une conduite sensible! C'est bien avec justice qu'il s'en plaint par son Prophête, & qu'il nous dit, que nous l'avons (a) *quitté, lui qui est la source d'eau vive, pour nous désaltérer dans des citernes rompues qui ne peuvent tenir l'eau.*

V. 21. *Et Samuel ayant jetté le sort sur les familles de la tribu de Benjamin, il tomba sur la famille de Metri, & enfin jusques sur la personne de Saül. On le chercha aussi-tôt, mais il ne se trouva point.*

Quoique Saül sçût qu'il étoit choisi pour être Roi, & que l'assemblée ne se faisoit que pour cela, il ne prévient cependant rien, au contraire il se cache. Nous devons tirer de là deux grandes instructions: la premiere, que quoique l'on soit assuré par les prophéties des emplois auxquels Dieu destine, il ne faut pas pour cela s'ingérer de soi-même dans ces emplois, mais attendre plutôt que Dieu exécute lui-même en son tems ce qu'il a fait promettre. C'est le moyen de n'être point trompé par les prophéties & connoissances extraordinaires; car si elles sont véritables, elles auront toujours leur effet, sans que la créature s'en mêle; si elles ne le sont pas, en ne faisant rien sur ces connoissances, elles ne peuvent nuire. La seconde instruction est, qu'il faut toujours plutôt fuir les dignités que les rechercher. Où trouve-t-on des personnes qui se cachent pour les éviter.

Je sais que de se cacher pour ne point recevoir une dignité à laquelle on est sûr d'être destiné,

(a) Jér 2. v. 13.

& qui ne manquera pas, est souvent un orgueil rafiné; mais dans ce siecle, l'empressement que l'on a pour les dignités, & le soin de s'y produire, met à couvert de cette espece d'orgueil.

V. 22. *Et ayant consulté le Seigneur pour savoir s'il viendroit en ce lieu-là, le Seigneur répondit: Vous le trouverez caché dans sa maison.*

C'est une chose admirable que la bonté de Dieu à *répondre* jusqu'aux plus petites choses sur lesquelles il étoit interrogé. Il en use encore de même pour ceux qui s'adressent incessamment à lui dans tout ce qu'ils font & entreprennent. On dit que l'on n'est plus dans le tems des oracles; & il est vrai pour les oracles extérieurs: mais nous avons au dedans de nous-mêmes un oracle continuel; & nous n'avons qu'à suivre ce qu'il nous dira. Heureux celui en qui le S. Esprit habite! car il ne le laisse point ignorer, ce qu'il doit faire. Il a en lui un Esprit indicateur & correcteur, qui lui indique d'une maniere si délicate, dans le moment présent, ce que Dieu veut de lui, & qui le redresse & corrige sitôt qu'il s'égare & qu'il fait quelque chose que Dieu ne veut pas. Plus il est fidele à suivre cet Esprit, plus ce même Esprit est fidele à ne le point laisser égarer. Ce qui fait que si peu de personnes le discernent, c'est que presque tout le monde éteint ce simple Esprit, quoique S. Paul ait si fort recommandé de (a) *ne l'éteindre pas.*

Il est encore dit dans ce verset, que *Saül étoit caché dans sa maison*; ce qui ne marque point une fuite, qui auroit été une résistance aux volontés souveraines; mais bien un bas sentiment de soi, qui fait que l'on se croit incapable de tout, quoi-

(1) 1 Thess. 5. v. 19.

que l'on ſoit prêt à tout. Celui qui a ſoin de ſe tenir enfermé chez ſoi par le recueillement, eſt à couvert d'une certaine évaporation de joie que cauſe la proſpérité, & auſſi de l'abattement que cauſe ordinairement l'adverſité.

v. 23. *Ils coururent donc, le prirent & l'emmenerent : & lorſqu'il fut au milieu du peuple, il parut plus grand que tous les autres de toute la tête.*

v. 24. *Samuel dit à tout le peuple : Vous voyez quel eſt celui que le Seigneur a choiſi, & qu'il n'y en a point dans tout le peuple qui lui ſoit ſemblable. Alors tout le peuple s'écria : Vive le Roi !*

L'empreſſement de ce peuple pour avoir un roi eſt extraordinaire. Quoique cet empreſſement déplaiſe à Dieu, il ne laiſſe pas de leur en donner un tout des meilleurs ; car il eſt marqué ici quelle étoit ſon excellence. Quoique nous ne ſachions pas la plupart du tems ce que nous demandons, ni ce qu'il faut demander, ni même le demander comme il faut, Dieu par une bonté infinie, ne laiſſe pas, en nous exauçant même contre ſon gré, de nous donner ce qui eſt le meilleur dans ce que nous lui demandons.

Rien ne contente ſi fort une perſonne exaucée, que de voir la bonté & l'excellence de ce qui lui eſt accordé : cependant, un peu de patience : Qui n'auroit pas dit par toutes ces circonſtances, que Saül dût être le meilleur de tous les Rois ? néanmoins, quelle eſt ſa fin ? Tout ce qui eſt du monde eſt brillant, & paroît avec éclat dans le commencement ; mais pour l'ordinaire les ſuites en ſont funeſtes : au lieu que ce qui eſt de Dieu paroît d'abord n'avoir rien que de vil & de mépriſable ; mais la ſuite eſt pleine de bénédiction.

Le

Le juſte eſt comme une petite lumiere qui ſe leve peu à peu, & qui croît juſqu'au jour parfait. Faiſons parallele du regne de David avec celui de Saül, & nous verrons combien il fait bon s'abandonner à Dieu, & que ce qu'il choiſit lui-même pour nous, eſt incomparablement meilleur que ce que nous lui demandons nous-mêmes. Saül eſt fait Roi d'une maniere éclatante, & avec toutes les marques de la plus haute vertu ; cependant il eſt reprouvé. David eſt ſans éclat, & ne monte ſur le trône que par des perſécutions continuelles & la plus extrême baſſeſſe ; cependant c'eſt un ſaint, & ſa vie eſt pleine de l'immortalité qui lui eſt promiſe. Saül étoit la figure de ces paſteurs forts, qui conduiſent par eux-mêmes, & qui ſemblent regner ſur les peuples, tant leur autorité eſt ſoutenue : David eſt la figure de ceux qui conduiſent à Jéſus-Chriſt, & ne conduiſent que par le même Jéſus-Chriſt. O Jéſus ! ſoyez notre Roi, puiſque vous n'êtes *venu au monde* (a) que *pour être Roi*, c'eſt-à-dire, pour regner en nous, & ſur nous : car la même Ecriture qui nous aſſure que Jéſus-Chriſt eſt Roi, nous dit, que *ſon royaume n'eſt pas de ce monde.* Le monde ne regne que ſur les corps ; mais Jéſus-Chriſt regne ſur les cœurs ; & c'eſt où il établit ſon Empire, & de là il commande ſur tout le reſte.

v. 25. *Samuel prononça enſuite devant le peuple la loi du Royaume, qu'il écrivit dans un livre, & le mit en reſerve auprès du Seigneur. Aprés cela Samuel renvoya tout le peuple chacun chez ſoi.*

v. 26. *Saül s'en retourna auſſi chez lui à Gabaa, avec*

(a) Jean 18, v. 36. 37.

une partie de l'armée. C'étoit ceux dont Dieu avoit touché le cœur.

v. 27. *Les enfans de Belial dirent tout au contraire : Comment celui ci nous pourroit-il sauver ? Et ils le mépriserent, & ne lui firent point de présens : Mais Saül faisoit semblant de ne les entendre pas.*

Samuel n'épargna rien pour faire connoître à ce peuple le tort qu'il avoit de préférer la conduite des hommes à celle de Dieu : cependant il fait comme un excellent pasteur, qui voyant que son troupeau s'écarte & veut marcher sous une autre conduite, après lui avoir montré le tort qu'il se fait, lui donne tous les moyens nécessaires pour suivre, sans s'égarer, cette autre conduite. *Ces loix du royaume mises devant Dieu* n'étoient pas seulement des regles de conduite à l'égard du Roi ; mais c'étoit comme un témoignage continuel dans les siecles à venir de la faute que ce peuple avoit faite, d'avoir quitté Dieu & la douceur de son domaine, pour suivre celui d'une créature.

Il est dit que *Samuel renvoya chacun chez soi :* c'est comme s'il étoit dit, que Samuel voyant l'injuste préférence de ce peuple, comprit bien qu'il resteroit toujours esclave de la nature corrompue, qui est notre *chez nous*, (*le chez soi*) de cet Adam pécheur, dans lequel nous habitons jusqu'à ce que Dieu nous tire de nous-mêmes. Mais Dieu n'en tire que ceux qui se laissent conduire à lui : ainsi il est aisé de juger, lorsque l'on se retire de sa divine conduite, que l'on ne se quittera jamais soi-même. C'est pourquoi il faut *renvoyer* ces personnes *chez eux*, leur apprendre *au moins* à se sauver dans le combat d'eux-mêmes, dont ils ne veulent pas se laisser affranchir. C'est le parti que ceux qui étoient *touchés de Dieu* après la faute qu'ils avoient faite, prirent en *suivant Saül.*

Et c'est le meilleur que l'on puisse prendre après avoir quitté sa voie. Il y a des personnes qui par un orgueil qui mérite une condamnation éternelle, se voyant déchues de leur premier état, au lieu de faire usage avec petitesse & humilité de la disposition où ils se trouvent, quittent tout, & entrent dans le libertinage, étant extrêmes en tout : il faut que ces personnes n'ayent entré dans la piété que par un amour de leur propre excellence, que Dieu reprouve. Ils sont tombés en eux-mêmes, & dans le dereglement, qui est ordinairement la marque de l'orgueil. Une personne humble croyant avoir perdu son don par sa faute, tâche de faire usage de cette perte, demeurant humiliée dans son bas degré, & faisant usage de son humiliation & de sa faute. Ces personnes ne sont pas long-tems sans rentrer, même avec avantage, dans ce qu'elles ont perdu : & quand elles n'y rentreroient point, elles en seroient contentes.

Il faut *dissimuler*, comme *Saül*, pour un peu de tems, le dereglement des méchans, afin de les ramener par la douceur & par la patience.

CHAPITRE XI.

v. 1. *Environ un mois après, Naas Roi des Ammonites se mit en campagne, & attaqua Jabés en Galaad. Et tous les habitans de Jabés lui dirent : Faites composition avec nous, & nous vous serons assujettis.*

IL n'y a que Dieu seul qui puisse nous affranchir absolument de *l'attaque* de nos ennemis. Il

nous en laiſſe ordinairement quelques-uns afin que nous les combattions. Il les faut alors combattre ſans relâche : car ſi, comme ce peuple inſenſé, nous voulions *compoſer avec eux, & leur demeurer aſſujettis*, nous qui ſommes créés pour les dominer, nous ſentirions bientôt juſqu'où va leur tirannie.

v. 2. *Le Roi des Ammonites leur répondit : La compoſition que je veux faire avec vous, c'eſt de vous arracher à tous l'œil droit, & de vous rendre l'opprobre de tout Iſraël.*

Il ne faut pas attendre d'autre *compoſition* de l'ennemi que celle-là. *L'œil droit*, déſigne l'intention pure, qui eſt même expliquée dans l'Evangile en quelque maniere lorſque notre Seigneur dit, (a) *ſi votre œil eſt ſimple, tout votre corps ſera lumineux*; marquant par là, que c'eſt la pureté de l'intention qui donne le prix à toutes nos œuvres. C'eſt cette droite intention dont l'Epouſe bleſſa l'Epoux, ainſi qu'il le dit : (b) *Vous m'avez bleſſé, ma ſœur, mon épouſe, par un de vos yeux.* Il n'y a donc rien que l'ennemi craigne ſi fort que la droite intention ; c'eſt pourquoi il commence par inſpirer le gauchiſſement, donnant le propre intérêt, ou l'orgueil, pour principe de tout ce que l'on fait : ce qui eſt proprement *crever l'œil droit*. Car de même que la droite intention rend éclairés ſur tout ce qui eſt la pure gloire de Dieu, & donne une certaine délicateſſe de lumiere là deſſus qui devient tous les jours plus ſubtile ; auſſi ceux dont l'intention gauchit, deviennent tous les jours plus aveugles. On leur *creve l'œil droit*, afin qu'ils ne puiſſent point voir la vérité telle qu'elle eſt ;

(a) Matth. 6. v. 22. (b) Cant. 4. v. 9.

& on ne leur laiſſe que l'œil gauche : de ſorte que ne voyant que par le faux, le faux leur paroît vrai. La droiture étant éteinte chez eux, ils ne ſont plus propres après cela pour tirer de l'arc, ni pour combattre les ennemis ; parce qu'ils ne les connoiſſent plus, prenant les amis pour ennemis.

Il eſt bien vrai de dire que les perſonnes de cette ſorte ſont l'*opprobre d'Iſraël*; car rien au monde n'eſt ſi oppoſé à l'intérieur, que le déguiſement. La droiture eſt la ſûre marque de l'eſprit intérieur, comme le déguiſement eſt la preuve que c'eſt le diable qui poſſéde une ame. Où eſt Dieu, là eſt la vérité. Voulez-vous ſavoir ſi Dieu poſſede une perſonne ? Eprouvez-la ſur la vérité, & non ſur le reſte. Où eſt le menſonge, là le Démon habite. Je n'entends pas parler du menſonge de ſurpriſe, dont tous les hommes ſont capables, *puiſque* (a) *tout homme eſt menteur* ; mais des artifices & fourberies, qui ſont les œuvres du Diable, & la ſurpriſe dans la vérité eſt la marque de la nature de l'homme foible : mais le déguiſement & l'artifice ſont des œuvres de l'eſprit de ténèbres.

v. 3. *Les Anciens de Jabés lui répondirent : Accordez-nous ſept jours, afin que nous envoyions des couriers dans tout Iſraël : & s'il ne ſe trouve perſonne qui nous défende, nous nous rendrons à vous.*

C'eſt là le parti que l'on doit prendre lorſque l'on eſt tenté ſur ces ſortes de matieres, implorer *le ſecours* des Serviteurs du Seigneur & des perſonnes intérieures, prendre *ſept jours*, c'eſt-à-dire, s'adonner à une pénitence laborieuſe. C'eſt comme ſi les habitans de Jabés avoient ré-

(a) Pſ. 115. v. 11.

pondu ; Quand nous aurons fait tout ce qui dépend de nous, & que nous aurons imploré du secours ; si nous sommes les plus foibles, alors nous nous laisserons dominer par vous. Toutes les personnes actives doivent agir de cette sorte, redoubler d'autant plus leur pénitence que plus ils sont tentés, & recourir à Dieu & à ses Serviteurs avec toute l'ardeur dont ils sont capables. Dieu ne manque jamais de les secourir & de leur donner la victoire de leurs ennemis lorsqu'ils en usent de la sorte.

v. 4. *Les couriers étant venus à Gabaa, où Saül demeuroit, firent le rapport devant le peuple : & tout le peuple élevant la voix se mit à pleurer.*

v. 5. *Saül retournoit alors de la campagne en suivant ses bœufs, & il dit : qu'a donc le peuple pour pleurer de cette sorte? On lui raconta ce que les habitans de Jabés avoient envoyé dire.*

v. 6. *Aussi-tôt qu'il eût entendu ces paroles, l'Esprit du Seigneur se saisit de lui, & il entra dans une grande colere.*

Il y a bien des circonstances à remarquer dans ces versets. L'extrême désolation où étoit le peuple d'Israël marque une parfaite charité : car il craignoit que ces personnes foibles ne succombassent à la tentation, voyant une si étrange rigueur, rien n'étant plus à craindre pour les ames que la perte de la lumiere de vérité. Ce qui causoit encore leur douleur, étoit la connoissance du tort que ces impies faisoient à Dieu, en opprimant ce peuple.

Mais de quoi nous serviroit de pleurer sur nos freres tentés & persécutés, si l'on ne leur apportoit point de secours ? Nous pouvons bien gémir pour nos freres ; mais il n'y a que le véritable pasteur qui les puisse délivrer de la tyrannie de l'ennemi : aussi est-il dit, que *Saül entra en une grande colere* ; ce qui exprime le zèle qui lui fut donné pour soulager les pauvres affligés. Mais il est à remarquer qu'il n'entra dans cette sainte colere qu'après que *le S. Esprit* se fut saisi de lui, dès qu'il eut entendu cela. Quoique le pasteur se sente assez atteint de l'envie d'aider aux ames, cependant lorsqu'elles ont un besoin actuel de secours, il se sent animé d'un zèle tout extraordinaire.

Quoique Saül fut sacré Roi, il ne laisse pas de s'appliquer aux plus petites choses. Le vrai pasteur ne doit point présumer de soi ; & ne doit rien négliger non plus, s'appliquant avec humilité aux choses les plus basses, se servant, comme Saül, de la charrue, pour déraciner les mauvaises habitudes dans les ames, & prenant les armes pour les défendre de leurs ennemis. Jésus-Christ, vrai pasteur de nos ames, n'a-t-il pas travaillé avec le soc de sa parole, & n'a-t-il pas porté nos langueurs ? Il a répondu pour nous, payant nos dettes, ainsi qu'il est écrit, (a) *qu'il a payé ce qu'il ne devoit pas.*

v. 7. *Il prit ses deux bœufs, les coupa en morceaux, & les envoya par les couriers de Jabés dans toutes les terres d'Israël, disant : C'est ainsi que l'on traitera les bœufs de tous ceux qui ne se mettront point en campagne pour suivre Saül & Samuel. Alors tout le peuple fut frappé de la crainte du Seigneur, & ils sortirent tous en armes comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme.*

Il y a un tems de labourer, & un autre de sacrifier ce qui sert au labourage. Lorsqu'il s'agit

(a) Ps. 68. v. 5.

de combattre nos ennemis, il faut quitter le foc pour prendre les armes. Saül *envoye les bœufs coupés à tout le peuple*, pour faire voir que la charité de Jéfus-Chrift veut que nous quittions quelquefois notre propre travail, pour nous employer au falut de nos freres. Ceux qui ne veulent pas quitter, lorfque Dieu le veut, le foin de leur propre perfection, pour travailler à celle de leurs freres, méritent qu'on leur ôte même les moyens de travailler à la leur. Le vrai Chrétien doit avoir autant à cœur le falut de fon frere que le fien propre, & le fervir dans le befoin fans fe regarder foi-même. S'il le fait, il en eft récompenfé : s'il ne le fait pas, il en eft puni juftement.

Saül ne les demande pas pour combattre eux feuls ; mais il dit, *pour fuivre Saül & Samuel*. Les pafteurs doivent être à la tête de toutes les entreprifes qui fe font pour le bien des peuples.

Il eft admirable comment un fi grand peuple fe réunit de telle forte, que l'Ecriture dit qu'*il fut comme un feul homme* : ce qui marque qu'ils n'avoient qu'un efprit, qu'un cœur, & une ame. L'union entre ceux qui entreprennent quelque chofe les fait réuffir, au lieu que la divifion eft la perte de toutes les œuvres : auffi eft-il dit, que c'étoit que *la crainte du Seigneur étoit tombée fur eux*. Il y a de deux fortes de crainte ; une crainte mercenaire, intéreffée ; nous craignons pour nous-mêmes, & le propre intérêt eft le principe de cette crainte ; c'eft proprement la crainte de l'homme. Mais il y a *la crainte du Seigneur* ; c'eft craindre pour lui feul ; craindre qu'il ne foit deshonoré par nos crimes ou par ceux des autres, ou qu'il ne foit pas affez glorifié en nous & dans les autres.

v. 8. *Saül en ayant fait la revue à Befec, il fe trouva dans fon armée trois cents mille hommes des enfans d'Ifrael, & trente mille de la tribu de Juda.*

Rien n'eft plus floriffant que le commencement du regne de Saül. La trop grande profpérité eft fouvent un préfage funefte. Lorfque Dieu combattoit par lui-même pour Ifraël, & que ce peuple étoit abandonné à fa conduite, il ne vouloit prefque point d'hommes pour les plus grandes victoires, & du peu qu'il en choifit, il ne veut pas même qu'ils agiffent, ainfi qu'il eft marqué en bien des endroits du Livre des Juges & des Livres de Moïfe. Mais après que ce peuple a voulu une conduite humaine, toutes les victoires fe remportent avec un grand appareil, & par une armée des plus nombreufes. Tout ce que Dieu fait lui-même fe fait fans bruit ni éclat, mais les ouvrages des hommes font éclatans.

v. 9. *Et ils firent cette réponfe aux couriers qui étoient venus de Jabés : vous direz ceci aux habitans de Jabés en Galaad : Vous ferez fauvés demain, lorfque le Soleil fera en fa force. Les couriers porterent cette nouvelle aux habitans de Jabés : qui la reçurent avec grande joie.*

C'eft lorfque les maux font les plus défefpérés, que l'on eft le plus proche de fa délivrance. Ce qui fut mandé *aux habitans de Jabés*, marque que c'eft *lorfque le Soleil eft en fa force*, c'eft-à-dire, lors que l'on eft le plus tourmenté de l'ennemi, qui eft appellé (a) *le Démon du midi*, lorfque les tentations font les plus fortes, que l'on en eft délivré par un fecours autant prompt qu'efficace.

(a) Pf. 90. v. 6.

v. 11. *Le lendemain étant venu, Saül divisa son armée en trois corps: & étant entré à la pointe du jour au milieu du camp des Ammonites, il ne cessa de les tailler en pieces jusqu'à ce que le Soleil fût dans sa force. Ceux qui échapperent, furent dispersés ça & là, sans qu'il en demeurât seulement deux ensemble.*

Le succès répond au zèle de Saül; les ennemis sont détruits lorsque l'on s'unit avec ceux qui sont destinés à notre conduite pour les vaincre. Ils fuient devant eux, & n'osent même de long-tems revenir à la charge.

v. 12. *Alors le peuple dit à Samuel: Qui sont ceux qui ont dit; Saül sera-t-il notre Roi? Donnez-nous ces gens-là; & nous les ferons mourir présentement.*

Rien ne convainc si fort de la conduite de Dieu par un directeur, que le pouvoir d'appaiser la tentation, & de faire fuir l'ennemi. Les personnes sensibles sont gagnées par ces témoignages sensibles; & dans l'excès de leur zèle ils voudroient condamner tous ceux qui n'agissent pas comme eux, & ne suivent pas la même conduite.

v. 13. *Mais Saül leur dit: On ne fera mourir personne en ce jour; parce que c'est le jour auquel le Seigneur a sauvé Israël.*

La réponse de Saül est admirable. Il fait comme un excellent directeur, qui voit bien que le zèle qui fait agir n'est pas selon la science: & il instruit en même tems ces peuples de deux choses; l'une, qu'il ne faut point attribuer la victoire à l'homme, mais à Dieu; l'autre, qu'il ne faut pas se hâter de condamner les personnes qui par

ignorance ont rejetté sa conduite; que le *salut que Dieu* vient de *donner à Israël* d'une maniere si éclatante, est assez efficace pour faire revenir ceux qui se sont écartés. Il apprend de plus, que Dieu ne veut *point la mort* du pécheur; mais qu'il vive & se convertisse. La trop grande sévérité, loin de ramener les pécheurs, les écarte toujours plus.

v. 14 *Après cela Samuel dit au peuple: Venez, allons à Galgala, & y renouvellons l'élection du Roi.*

v. 15. *Tout le peuple donc fut à Galgala, & il y reconnut Saül pour Roi en la présence du Seigneur. Ils immolerent au Seigneur des victimes pacifiques; & Saül & tous les Israélites firent en ce lieu là une très-grande réjouissance.*

La patience de Saül ramene tout le peuple, au lieu qu'une exacte punition l'eût révolté. Il faut que l'exemple & les œuvres fassent revenir les pécheurs aux directeurs, & non point qu'on les intimide par la terreur. Il y a des personnes qui attirent les ames en leur persuadant que tous les autres directeurs les damnent. Ils rendent le chemin du ciel inaccessible, & font semblant d'en connoitre les sentiers cachés, afin que l'on soit obligé d'aller à eux. Mais si les ames trompées par une rigueur affectée connoissoient la vérité, elles verroient qu'il faut plutôt suivre ceux qui les mettent en état *d'offrir à Dieu des victimes pacifiques*, c'est-à-dire de trouver en Dieu seul un parfait repos. C'est alors qu'on peut *se réjouir* véritablement, puisque (*a*) tous ceux qui sont en vous, Seigneur, sont comme des personnes ravies de joie.

(a) Pf. 5. v. 12. & 86. v. 7.

CHAPITRE XII.

v. 1. *Alors Samuel dit à tout le peuple d'Iſraël : Vous voyez que je me ſuis rendu à tout ce que vous m'avez demandé, & que j'ai établi un Roi ſur vous.*

LE directeur parfait, comme Samuel, qui n'eſt point un pédagogue, mais un pere en Jéſus-Chriſt, ſe contente de remontrer à ceux qui le quittent pour prendre une conduite qui paroit plus ſûre à leur raiſon, le tort qu'ils ont d'en uſer de la ſorte, & le mal que ce choix leur doit cauſer : mais après leur avoir repréſenté cela, ſon déſintéreſſement & la charité le porte à donner ce que l'on demande. Comme ce feroit une propriété & une marque d'orgueil de vouloir conduire ceux qui ſe retirent de notre conduite, ce feroit auſſi un défaut de charité & de vérité de ne leur montrer pas le tort qu'ils ſe font de quitter, lorſque l'on ſent en ſoi que l'on a la grace pour les conduire. Celui qui connoiſſant dans ſon fonds que Dieu lui donne pour une ame un cœur paternel, & un diſcernement fort grand, doit ſans crainte d'aller contre l'humilité, repréſenter à cette perſonne le tort qu'elle ſe fait de ſe retirer; mais après le lui avoir repréſenté, il faut la laiſſer aller ſi elle le veut, ſans lui en ſavoir mauvais gré, & être tout prêt de la recevoir lorſqu'elle retourne.

v. 2. *Votre Roi maintenant marche devant vous. Pour moi je ſuis vieux & tout blanc; & mes enfans ſont avec vous. Ayant donc vécu avec vous depuis ma jeuneſſe juſqu'à ce jour, me voici prêt à repondre de toute ma conduite.*

Samuel les exhorte lui-même à ſuivre ceux qu'ils ont choiſi pour leur conduite après l'avoir quitté. C'eſt de cette ſorte que doit faire le paſteur déſintéreſſé : il doit encourager ceux qui ſe ſont retirés de lui à ſuivre avec une exacte fidélité ceux qu'ils ont choiſi pour leur conduite, afin que la légéreté ne leur faſſe pas changer aiſément. Il leur dit : Je vous ai conduits *dès ma jeuneſſe*, je dois vous connoître & vous aimer plus qu'aucun : *mes enfans même ſont parmi vous.* C'eſt comme s'il diſoit : Je veux bien même que ceux qui me ſont reſtés fideles ſoient de vos amis, & converſent avec vous. C'eſt en cela que l'on connoît le vrai Eſprit de Dieu, qui ne ſe regarde en rien : ce qui n'empêche pas que l'on ne ſoit obligé pour le bien de ces ames de leur faire voir, comme Samuel, *que l'on eſt prêt* de rendre compte à Dieu de la conduite que l'on a tenue ſur elles, qu'on les a toujours fait marcher par la droite voye, & que ſi l'on en avoit connu une meilleure, on la leur auroit montrée. Ce que leur dit Samuel : *Je ſuis* déja tout *blanc*, marque qu'il leur vouloit faire connoître qu'il avoit l'expérience pour les conduire, auſſi bien que la charité.

v. 3. *Déclarez devant le Seigneur & devant ſon* (*) *Chriſt, ſi j'ai pris le bœuf ou l'âne de perſonne; ſi j'ai fait tort à quelqu'un par de faux crimes; ſi j'en ai opprimé par violence; ſi j'ai reçu des préſents de qui que ce ſoit : & je vous ſatisferai & vous le rendrai préſentement.*

Le déſintéreſſement eſt la plus grande marque de la droiture d'un directeur. Quelques qualités qui brillent en lui, il s'en faut défier ſitôt que l'on y remarque de l'intérêt. Celui qui n'eſt pas

(*) Son Oint.

défintéreffé, n'a pas une charité pure ni gratuite, & n'eft pas par conféquent propre à conduire une ame dans la voye de l'amour pur & défintéreffé, nul ne donnant ce qu'il n'a pas. C'eft un noble orgueil & digne de Dieu que celui qui fait méprifer toutes les récompenfes qui ne font pas Dieu même. Il pouffe fi loin la chofe, qu'il comprend que quoiqu'il pût faire pour Dieu, quoique (felon l'Ecriture) Dieu foit une récompenfe très-abondante, on ne la regarde pas comme telle; mais comme un don qu'il fait gratuitement, & que l'on ne peut jamais mériter. Vous fervir, ô mon Dieu, eft une affez ample récompenfe; & quand on devroit éternellement fentir la rigueur de votre juftice, on fe devroit tenir trop recompenfé de ce que vous avez accepté de petits fervices qui étoient les fruits de votre grace. S. Paul (*a*) fait connoître aux fideles qu'il a fervis, qu'il les a fervi gratuitement & fans intérêt. La mefure de notre défintéreffement avec Dieu, eft la mefure de celui que nous avons avec les créatures. S. Paul a fait voir ces deux défintéreffemens, lui qui s'eft offert d'être (*b*) *anathême & féparé de Jefus-Chrift pour fes freres.*

v. 4. *Ils lui répondirent : Vous ne nous avez point opprimés, ni par de faux crimes, ni par violence, & vous n'avez rien pris de perfonne.*

Ce n'eft point tant pour fa propre juftification que Samuel exige ce témoignage du peuple, que pour lui apprendre les qualités que doivent avoir ceux qui les conduiroient dans la fuite. Ce n'eft pas le tout que d'être défintéreffé pour être un excellent pafteur, quoiqu'un parfait & fincere

(*a*) Act. 20. v. 33. 1. Thef. 2. v. 5. (*b*) Rom. 9. v. 3.

défintéreffement foit la marque de l'Efprit de Dieu : je dis fincere, parce qu'il y a bien des perfonnes qui affectent un certain défintéreffement, qui attirent tout ce qu'ils font femblant de rejetter, & qui par une hypocrifie effroyable fe confervent un double avantage, de paroître défintéreffés aux yeux des hommes, & de ne laiffer pas d'être accablés de tous biens.

C'eft pourquoi Samuel dit ; qu'*il n'a point reçu de préfens.* Car il y a deux degrés dans l'avarice des directeurs : les uns fe contentent de recevoir des préfens ; les autres, encore plus criminels, en exigent, & vendent de cette forte le fang de Jéfus-Chrift, faifant du falut & de la difpenfation de fes graces un infame commerce. Avec quelle hardieffe peut-on prêcher le détachement à des perfonnes qui font témoins de notre avarice ? Comment aura-t-on de la fermeté pour les faire marcher dans la voye de la vérité, fi l'on fait fonds fur leurs bienfaits ? Ne mollira-t-on pas à la premiere occafion ?

Il faut de plus, ne point opprimer les pécheurs par une rigueur rebutante, leur impofant des jougs que l'on ne voudroit pas toucher : il ne leur faut pas faire *de faux crimes* de ce qui n'en eft pas. Lorfque l'on charge trop en cette matiere, & que les pécheurs reconnoiffent qu'on leur fait de faux crimes, ils font par là rendus plus hardis à commettre les véritables, & l'on a toutes les peines du monde à leur faire connoître la vérité. Il ne faut pas non plus manquer de leur faire connoître ce qui eft furement péché, & ce que Dieu veut d'eux conformément aux graces qu'il leur fait.

v 5. *Samuel ajouta : le Seigneur m'eft donc témoin*

aujourd'hui contre vous, & son Christ aussi, que vous n'avez rien trouvé en moi. Le peuple lui répondit : Oui, ils en sont témoins.

v. 6. *Samuel dit au peuple : Le Seigneur qui a fait Moïse & Aaron, & qui a tiré nos peres de la terre d'Egypte, en est donc témoin.*

v. 7. *Venez maintenant en sa présence, afin que je vous appelle en jugement devant lui, & que je vous reproche toutes les miséricordes qu'il a faites à vous & à vos peres.*

Que ceci est bien dit, & qu'il marque bien un véritable cœur de pere ! Samuel convaincu du tort qu'ont eu les Israëlites de quitter la pure conduite de Dieu pour suivre une conduite humaine, ne peut s'empêcher d'en être infiniment affligé. Il savoit bien qu'il n'avoit point conduit ce peuple par son propre esprit, mais par l'Esprit de Dieu, qu'il les avoit conduits à Dieu même, qui est la fin où toutes conduites véritables doivent aboutir ; qu'au contraire, ceux qui les conduiront dans la suite les conduiront par leur propre voye, & non par celle que Dieu leur a choisie en particulier, ainsi que la suite de l'Ecriture le fera voir, puisque les peuples ont pris autant de figures, qu'il a plû à leurs Rois de leur en donner : lorsqu'ils ont eu de bons Rois, ils ont été bons ; & lorsqu'ils ont eu de mauvais Rois, ils ont été mauvais. Samuel donc outré de ces choses, leur dit : Puisque vous êtes témoins de la droiture avec laquelle j'ai toujours agi envers vous, comme je n'ai été qu'un pur instrument en la main de Dieu pour vous déclarer ses volontés & vous les faire suivre, c'étoit donc Dieu même qui vous conduisoit par moi : cela étant de la sorte, comme *vous m'en êtes vous-mêmes témoins, venez, afin que j'entre en jugement* avec vous, & que vous faisant connoître les graces signalées que Dieu vous a faites, lorsque vous vous êtes laissé conduire à lui, vous compreniez le tort infini que vous avez eu de vous retirer de cette conduite toute sage & toute amoureuse, parce qu'elle étoit moins sensible, pour vous laisser conduire à une créature qui n'envisagera que sa propre gloire & son propre intérêt dans tout ce qu'il exigera de vous : au lieu que Dieu ne regarde qu'à votre avantage.

J'ai la pensée de faire remarquer ici, que lorsque Dieu conduisoit lui-même ces peuples, les récompenses étoient plus grandes, son soin plus spécial, les ennemis étoient défaits sans combat & par sa seule puissance. Mais aussi avec quelle rigueur se mettoit-il en colere contre ce peuple ingrat lorsqu'il se retiroit de lui ? La colere éclatante de Dieu contre un peuple qu'il aime, & qu'il s'est choisi, marque la grandeur de son amour. Plus nous aimons, plus nous sommes touchés vivement des infidélités de nos amis. C'est blesser la prunelle de l'œil de Dieu que de l'offenser après avoir éprouvé ses bienfaits avec tel excès, qu'on les auroit épuisés s'ils n'étoient pas inépuisables. Pour les autres, il souffre leurs crimes sans presque les regarder ; il les dissimule même pour un tems : mais à ceux qu'il compte pour siens, il ne leur souffre pas la moindre infidélité sans faire éclater sa colere. Hé pourquoi ? C'est qu'il en est blessé. O mon Dieu, votre fureur présente sur un cœur ingrat est la marque de votre amour ! Heureux ceux à qui vous ne pardonnez rien en cette vie ! c'est une marque que vous leur pardonnerez éternellement. Il semble que Dieu ne prenne point d'intérêt à ce que

font les autres pendant qu'il punit un regard immortifié avec rigueur en ses enfans. Il est aisé de juger de la conduite de Dieu sur ses enfans par celle des peres : ils souffrent avec une extrême impatience les défauts de leurs enfans, durant qu'ils rient des folies des autres qui ne leur touchent point. Aussi Dieu dit, qu'il (*a*) rira de ces pécheurs endurcis qui ont méprisé sa bonté, & qui ont secoué son joug.

v. 8. *Vous savez de quelle sorte Jacob entra en Egypte, que vos peres crierent au Seigneur, & que le Seigneur envoya Moïse & Aaron, qu'il tira vos peres d'Egypte, & qu'il les établit dans ce pays-ci.*

Samuel leur rapporte des faits incontestables, afin qu'ils voient l'avantage d'être conduits immédiatement de Dieu. Les peres & les pasteurs que Dieu donne lui-même, ne retirent point de cette conduite immédiate ; au contraire ils servent à y faire marcher nuement. Moïse étoit un véritable pere : n'a-t-il pas porté le peuple dans son sein ? ne l'a-t-il pas nourri comme auroit fait une nourrice ? Et pour marque de cette conduite immédiate de Moïse, c'est qu'il ne combattoit point, mais (*b*) il tenoit ses mains élevées en haut durant le combat, pour faire voir à ce peuple que la victoire ne devoit point être attribuée à l'effort de leurs armes, mais à la puissance de Dieu, qui fait en nous toutes nos œuvres. Aussi dès que Moïse cessoit de tenir les mains levées, ils cessoient d'être victorieux. Si vous cessez, Seigneur, de combattre pour nous, nous cesserons de vaincre : mais si vous combattez vous-mêmes nos ennemis, ils seront défaits avant le combat même.

(*a*) Prov. 1. v. 26. (*b*) Exod. 17. v. 11.

v. 9. *Ils oublierent depuis leur Dieu, & il les livra entre les mains de Sisara, général de l'armée d'Azor, entre les mains des Philistins, & entre les mains du Roi de Moab, qui combattirent contr'eux.*

S'il est avantageux de se laisser conduire à Dieu sans aucune résistance, de l'avoir à la tête des armées ; qu'il est dommageable de l'oublier & de se retirer de lui ! Sitôt que l'on s'éloigne de Dieu, on périt ; on se sauve donc en approchant de lui : Sitôt que Dieu ne nous conduit plus, nous tombons sous une domination tyrannique, qui nous faisant regretter notre premiere liberté, nous oblige souvent de retourner à Dieu.

v. 10. *Ils crierent ensuite au Seigneur, & ils lui dirent : Nous avons péché, parce que nous avons abandonné le Seigneur pour servir Baal & Astaroth : mais délivrez-nous maintenant de la main de nos ennemis, & nous vous servirons.*

On ne laisse d'ordinaire le *service de Dieu* que pour *servir* à l'amour-propre, qui tyrannise & captive de telle sorte, aussi bien que les hommes par leur conduite gênante, que l'on est obligé de retourner à Dieu. On voit qu'il n'y a que lui qui puisse délivrer de si étranges ennemis ; & c'est alors que l'on prend une ferme résolution de *servir* à lui seul.

v. 11. *Le Seigneur a envoyé ensuite Jérobaal, Badan, Jephté & Samuel ; il vous a délivrés de la main des ennemis qui vous environnoient, & vous avez habité dans une pleine assurance.*

Dieu reçoit le pécheur & l'homme infidele à sa grace en quelque tems qu'ils veulent retourner

à lui. O mon Dieu, il femble que vous foyez notre pis-aller! Vous ne quittez jamais l'homme le premier : & lorfqu'après avoir été affez infidele & affez ingrat pour vous quitter, il veut revenir, il vous trouve toujours prêt pour le recevoir. Il eft à remarquer, que l'Ecriture dit qu'après qu'ils eurent retourné à Dieu, Dieu *les délivra de leurs ennemis, & qu'ils habiterent dans une pleine affurance.*

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui nous délivrez en un moment de nos ennemis, & qui nous faffiez repofer dans une entiere affurance. Quel eft l'homme capable de donner la paix & l'affurance que vous donnez, s'il n'eft envoyé de vous? Et lorfque vous l'envoyez pour le falut de votre peuple, il ne lui fert qu'autant qu'il eft en votre main comme un inftrument, qui n'a nulle action par foi-même, mais qui prend toute celle que fon moteur lui donne. Cependant les hommes téméraires ne craignent point de nous dire, que nous nous égarons en nous abandonnant ainfi à Dieu; mais que fi nous fuivons leur conduite, ils ne nous égareront pas. O étrange aveuglement!

V. 12. *Cependant voyant que Naas, roi des enfans d'Ammon, marchoit contre vous, vous m'êtes venu dire : Non, nous ne ferons point ce que vous dites, mais nous aurons un roi pour nous commander; quoiqu'alors le Seigneur votre Dieu fût le roi qui vous commandoit.*

Combien voyons-nous de perfonnes aujourd'hui, qui après s'être abandonnées quelque tems à la conduite de Dieu tant qu'ils ont marché dans la profpérité, fitôt qu'ils voient la perfécution, ou que l'ennemi paroît, quittent la con-

duite de Dieu pour fe jetter entre les bras des hommes, s'affurant plus fur la force de leur fcience que fur la bonté & le pouvoir de Dieu? Ce *non*, que l'Ecriture met ici fans autre préambule, eft comme un rejet de Dieu : c'eft comme dire : Nous ne voulons plus de votre conduite, Seigneur; nous voulons celle des hommes : & nous fommes affez malheureux pour nous choifir *un Roi* & un tyran, lors même que Dieu régnoit en nous. O chofe déplorable! qu'une perfonne qui a goûté la douceur du régne de Jéfus-Chrift, vienne à fe laiffer dominer par des maîtres étrangers! Que ceux qui n'ont jamais paffé de peines, ni goûté la douceur de fon régne dans le fonds de l'intérieur, fe laiffent mener par ces hommes qui leur difent : Venez à nous, nous ne vous égarerons pas; je n'en fuis nullement furprife : mais que ceux dans lefquels il avoit établi fon empire faffent une chofe de cette nature, cela paroît inconcevable.

V. 13. *Maintenant donc vous avez votre Roi, que vous avez choifi & que vous avez demandé. Vous voyez que le Seigneur vous a donné un Roi.*

Cependant, quoique vous en ayez ufé de la forte, ajouta Samuel, Dieu n'a pas laiffé de vous choifir la perfonne qui vous convenoit le mieux, loin de vous abandonner après cette injufte préférence.

V. 14. *Si vous craignez le Seigneur, fi vous le fervez, fi vous écoutez fa voix, & fi vous ne vous rendez point rebelles à fa parole, vous ferez heureux vous & le Roi qui vous commande, en fuivant le Seigneur votre Dieu.*

Quelque infidélité que l'on ait faite à Dieu,

l'on peut toujours retourner à lui & le servir, pourvu cependant que l'on *écoute sa voix*. Si l'on ne quitte point l'oraison, si l'on ne cesse point d'être attentif à Dieu, en quelque misere que l'on soit tombé, il n'abandonne jamais.

Il y a deux manieres *d'écouter la voix de Dieu*: l'une, en demeurant attentif au dedans de soi-même; & c'est la meilleure maniere & la plus efficace: l'autre est, la lecture. Mais de même qu'il faut être attentif à Dieu pour discerner cette divine parole, il faut être fidele à la suivre, quoiqu'il en coûte lorsqu'elle s'est manifestée. Ne point suivre l'inspiration, c'est être rebelle à la parole. Mais l'on est infiniment heureux lorsque l'on est fidele à la parole, parce qu'elle donne une paix inexplicable; au lieu que ceux qui n'y sont pas fideles, entrent dans un trouble effroyable, selon qu'il est écrit: (a) *Qui a pu résister à Dieu, & vivre en paix?* C'est par ce moyen que l'on suit Dieu immanquablement, sur-tout si la personne qui conduit est elle-même fidelle à la parole.

v. 15. *Mais si vous n'écoutez pas la voix du Seigneur, & si vous vous rendez rebelles à sa parole, la main du Seigneur sera sur vous comme elle a été sur vos peres.*

Si l'on est heureux lorsque l'on écoute la parole de Dieu, & qu'on lui est fidele, l'on est malheureux lorsque l'on *ne l'écoute pas*. Aussi Samuel, après avoir assuré ce peuple qu'il sera très-heureux par cette fidélité, lui décrit l'extrême malheur où son infidélité le doit réduire. Il en décrit les châtimens en deux mots: *la main du Seigneur sera*, dit-il, *sur vous comme elle a été sur*

(a) Job 9. v. 4.

vos peres. Lorsque cette main du Seigneur, qui a toujours été une main secourable pour tous, nous tirant de mille dangers lorsque nous lui tendons la nôtre par l'abandon & la fidélité, vient à s'appesantir sur nous; & que loin de la trouver prête à nous tirer de l'abime, nous la sentons comme un poids sur notre tête qui nous y enfonce davantage, n'est-ce pas le plus grand de tous les malheurs? Aussi David (a) s'afflige-t-il extraordinairement de ce que la main du Seigneur s'est appesantie sur lui. Quoi! cette main toujours prête à me tirer de l'état malheureux où le péché m'a réduit, m'est un poids qui m'empêche de me relever!

Je ne veux pas dire cependant que Dieu empêche le pécheur de se convertir, lui dont la bonté est si grande, qu'il assure que toutes les fois que le pécheur voudra bien retourner à lui, il le recevra. O non: mais cela nous fait connoître que Dieu punit le péché par le péché même, comme l'on tient un enfant tombé dans de l'ordure, long-tems sur cette ordure, afin que sa puanteur l'empêche d'en approcher une autre fois, & d'y tomber. Il est cependant très-vrai, & dans un sens tout naturel, que *celui qui n'écoute pas la voix du Seigneur & qui se rend rebelle à sa parole*, devient inconvertible. Car comme il n'y a qu'un moyen de conversion, qui est, *d'écouter la voix de Dieu*, soit qu'elle nous frappe au-dedans, par l'inspiration & les remords de conscience; soit qu'elle nous frappe au-dehors, par les avertissemens & les lectures; il faut toujours l'écouter pour se convertir: ainsi le plus grand des malheurs est de ne l'écouter pas.

(a) Ps. 37. v. 3.

v. 16. *Et maintenant prenez garde & confidérez bien cette grande chofe que le Seigneur va faire devant vos yeux.*

v. 17. *Ne fait-on pas aujourd'hui la moiffon du froment? Et cependant je vais invoquer le Seigneur, & il fera éclater le tonnerre & tomber les pluies; afin que vous fachiez & que vous voyez combien eft grand devant le Seigneur le mal que vous avez fait en demandant un Roi.*

Quelque foin que Samuel ait d'apprendre à ce peuple ce qu'il doit faire pour s'acquitter de fes devoirs dans l'état qu'il s'eft lui-même choifi; il ne peut s'empêcher de gémir fur les malheurs qu'il prévoit lui en devoir arriver, & de lui reprocher l'injufte préférence qu'il a fait de la conduite humaine à la divine. Ce qu'il dit eft admirable: *N'eft-on pas prêt*, dit-il, *de faire la moiffon?* Vous étiez tous prêts de recueillir le fruit de vos travaux, & Dieu vous alloit donner une très-ample récompenfe: mais *afin que vous connoiffiez* le tort que vous vous êtes fait *en demandant un Roi, je vais prier, & il viendra des tonnerres.* C'eft comme s'il difoit: Le froment, qui eft la figure de la parole increée & incarnée, eft prêt d'être recueilli; vous allez avoir Jéfus-Chrift pour Roi; il eft prêt de régner dans l'intime de votre ame; c'eft cette parole fubftantielle dont vous allez être repus; c'eft ce froment des élus qui va vous fervir d'aliment: & dans le tems que vous allez jouir du plus grand de tous les biens, qui eft la poffeffion de cette parole éternelle, vous la quittez pour écouter la voix de l'homme, très-bien comparée à celle du *tonnerre*, qui fait grand bruit, effraie les efprits, & les étourdit même, mais qui n'eft qu'un fon vide qui n'exprime rien, quoiqu'il foit plein d'éclat & de foudre.

C'eft la différence de la parole de Dieu & de celle de l'homme; que la parole de Dieu eft une fubftance & un aliment qui entretient & conferve la vie, qui l'augmente même à tous les inftants: mais la parole de l'homme frappe, effraie, étourdit, & ne peut communiquer aucune vie. Auffi eft-ce la différence des perfonnes qui fe laiffent conduire par l'Efprit divin d'avec celles que les hommes conduifent; que les premieres ont une vie profonde, fecrette, tranquille; qu'elles font raffafiées par cette parole qui les fait croître en toutes fortes de vertus, qu'elles entendent inceffamment au-dedans d'elles la voix de leur pafteur, & que les autres font toujours dans la terreur, l'effroi, & le trouble, fans jamais goûter le repos que le Seigneur peut feul donner à fes enfans.

v. 18. *Samuel donc cria au Seigneur: & le Seigneur en ce jour là fit éclater les tonnerres & tomber les pluies.*

v. 19. *Et tout le peuple redouta la puiffance du Seigneur & de Samuel.*

L'effet de la terreur que l'on jette dans l'efprit des pécheurs, n'eft que de les effrayer & de leur donner de la crainte; mais nous ne voyons pas qu'ils en aiment davantage. La crainte peut bien émouvoir le cœur de l'homme; mais jamais le changer parfaitement.

v. 19. *Et ils dirent tous enfemble à Samuel: Priez le Seigneur votre Dieu pour vos ferviteurs, afin que nous ne mourrions pas. Car nous avons encore ajouté ce péché à tous les autres que nous avions faits, de demander un Roi.*

Ce peuple, qui étoit le peuple de Dieu, qui portoit sur lui le caractere de la filiation divine avant cette élection, se dit aujourd'hui *serviteur* de Samuel; il le prie d'intercéder pour lui. Mais que demande-t-il? *De ne point mourir:* loin de prier Dieu qu'il veuille lui-même être son Roi, qu'il se répente, & qu'il cesse de vouloir un autre Roi, il ne demande rien sinon de ne point mourir. La crainte ne peut jamais par elle-même inspirer des sentimens plus relevés. On craint pour soi-même; & toutes les douleurs causées par la crainte sont des douleurs propriétaires, que le seul amour de soi-même cause: car si l'on craignoit seulement de déplaire à Dieu, sans se soucier de ce qui nous en pourroit arriver; ce ne feroit plus crainte, mais amour.

Ce peuple ajouta: *Nous avons joint ce mal à tous les autres maux que nous avions fait.* Tous les maux, quelque étrange qu'ils soyent, se peuvent aisément réparer, pourvu que l'on ne se retire point de la conduite de Dieu; mais c'est le comble de tous les maux que de s'en retirer.

v. 20. *Samuel répondit au peuple: Ne craignez point. Il est vrai que vous avez fait tout ce mal: mais néanmoins ne quittez point le Seigneur, & servez-le de tout votre cœur.*

Il n'y a point de si grand mal qui n'ait son remede: le plus assuré de tous est, de ne *point quitter Dieu*, en se séparant de lui par un péché volontaire. Il y a des personnes qui après avoir quitté la conduite de Dieu, après s'être retiré de l'abandon à sa divine providence, sentant l'étrange différence qu'il y a entre la conduite de Dieu & celle de l'homme, ne peuvent presque supporter les troubles & les agitations que celle-ci cause:

elles entrent dans des désespoirs étranges, ne pouvant retrouver leur place, & se trouvant en tout lieu comme une personne dont les os sont déboités; ou bien elles se jettent dans le libertinage. Quelque faute que l'on ait faite, pourvu que l'on demeure attaché à Dieu & que l'on s'abandonne de nouveau à lui, il n'y a *rien à craindre*, & l'on y remédie aisément.

v. 21. *Ne vous détournez point de lui pour suivre des choses vaines, qui ne vous serviront point, & qui ne vous délivreront point; parce qu'elles sont vaines.*

Ce passage est une preuve infaillible qu'à moins de se laisser conduire à Dieu & d'être à lui sans réserve, l'on ne *suit* que *des choses vaines.* O homme, ce ne sont point ni tes propres œuvres, (quoiqu'il faille travailler), ni les hommes, (quoiqu'il faille s'y soumettre), qui te sauveront. Si *les choses vaines ne peuvent te délivrer* ni de tes ennemis ni de toi-même, il n'y a que Dieu, suprême vérité, qui le puisse faire. Mais peut-être que les œuvres de l'homme ne sont point vaines. Ecoutez le Sage: (a) J'ai vu, dit-il, toutes choses sur la terre, & j'ai vu qu'elles étoient vaines. *Vanité des vanités! tout est vanité.* L'homme, peut-être, n'est-il pas vain: la même Ecriture vous va répondre: (b) L'homme est un abime de vanité. Ne nous amusons donc point aux choses vaines. La science est vanité, la sagesse (c) même des hommes est folie devant Dieu: mais arrêtons-nous à la suprême vérité, qui est Dieu.

v. 22. *Le Seigneur n'abandonnera point son peuple à cause de son grand Nom; parce qu'il a juré, qu'il vous rendroit son peuple.*

(a) Eccl. 1. v. 2. 14. (b) Ps. 38. v. 6. (c) 1 Cor. 3. v. 19.

Dieu n'*abandonne* jamais ceux qui se confient & s'abandonnent à lui. Quand sa bonté ne feroit pas aussi infinie qu'elle l'est, & son amour pour les hommes aussi excessif, il le feroit pour sa propre gloire, & pour confondre ceux qui disent, que c'est suivre une voie dangereuse que de s'abandonner à Dieu.

v. 23. *Pour moi, Dieu me garde de commettre ce péché contre lui, que de cesser jamais de prier pour vous. Je vous enseignerai toujours la bonne & la droite voie.*

La différence qu'il y a de l'homme apostolique & choisi de Dieu pour conduire les ames dans les voies toutes intérieures, d'avec ceux qui s'ingérent d'eux-mêmes de conduire, & qui ne regardent que leur propre utilité; c'est que les premiers sont toujours prêts de recevoir les ames, quelques écarts qu'elles ayent fait, bien qu'elles ayent changé tant de fois de conduites, ils leur *enseignent* toujours *la voie droite*, ne leur refusant jamais des conseils en quelque tems qu'elles en demandent, leur disant toujours la vérité. Ils ne s'alienent point des ames qui les ont quittés; ils ne cessent pas même de *prier* pour elles: au lieu que les autres deviennent souvent leurs ennemis & leurs persécuteurs. C'est *commettre un* grand *péché contre Dieu* que d'en user de la sorte; car c'est une marque que l'on s'est approprié les ames qu'il leur avoit confiées.

v. 24. *Craignez donc le Seigneur, & servez-le dans la vérité & de tout votre cœur: car vous avez vu les merveilles qu'il a faites parmi vous.*

Cette instruction est admirable. Marchez, dit-il, à ce peuple, par la *crainte*, puisque vous n'avez pas voulu marcher par une voie toute d'amour: mais marchez-y néanmoins de telle sorte, que vous *serviez le Seigneur dans la vérité*, comme il veut être servi; non en suivant les choses vaines, mais en le suivant lui-même, qui est la vérité essentielle. Il faut *le servir dans la vérité*, c'est-à-dire, pour lui-même, ne gauchissant jamais; le servir non à demi, mais *de tout le cœur*. Vous le devez faire avec d'autant plus de justice, que vous avez davantage éprouvé ses bontés; que *vous avez* même *vu les choses merveilleuses qu'il a faites* pour vous, lorsque vous l'avez servi.

v. 25. *Que si vous persévérez à faire mal, vous périrez tous ensemble, vous & votre Roi.*

Mais si, loin de suivre les avis que je vous donne, & de vous donner à Dieu de nouveau, *vous persévérez dans le mal*, vous éloignant toujours plus de lui, *vous périrez tous ensemble, vous & votre guide*: cela n'arrive que trop de la sorte. L'Ecriture ne dit-elle pas ailleurs, que (*a*) *ceux qui s'éloignent de vous*, mon Dieu, *périront?* C'est une chose infaillible. Comme l'approche de Dieu nous sauve, son éloignement nous perd: parce qu'en nous éloignant de la source de la vie, il nous faut nécessairement mourir: en s'éloignant du Soleil de la justice l'on entre dans les ténèbres du péché.

(*a*) Ps. 72. v. 27.

CHAPITRE XIII.

v. 1. *Saül étoit un enfant d'un an lorsqu'il commença à régner, & il régna deux ans sur Israël.*

CES deux propositions paroissent entierement fausses si on les prend à la lettre. Il faut donc qu'il y ait un sens mystique. Quel est-il? C'est que Dieu ne compte le nombre de nos jours que par le tems que nous sommes à son service, & par la simplicité enfantine. N'a-t-il pas dit, que (*a*) *si l'on ne devient comme des enfans, l'on n'entrera point au royaume des cieux?* *Saül étoit enfant lorsqu'il commença à régner*; parce que pour être *roi* de ses passions, il faut être *enfant*. On ne sert véritablement Dieu que par cette enfance: c'est elle qui met en liberté, puisqu'elle fait régner Dieu en nous. Comme nous sommes assujettis à ces mêmes passions, & que notre nous-même nous domine sitôt que nous commençons de nous rebeller contre Dieu; nous ne pouvons régner sur nous-mêmes qu'à mesure que Dieu régne en nous; & il ne peut régner en nous que par l'enfance spirituelle.

Il est ajouté, qu'il ne *régna* que *deux ans sur Israël*, parce qu'il ne fut que ce tems là assujetti à Dieu, & véritablement Roi: or comme l'on ne peut être Pasteur du peuple de Dieu que l'on ne soit parfaitement assujetti à Dieu, Saül ne fut que ce tems Roi & Pasteur d'Israël: tout le reste ne fut qu'une domination tyrannique. Il y a des Rois, il y a des tyrans: les Rois régnent véritablement dans le cœur de leurs sujets, & ils sont

(*a*) Matth. 18. v. 3.

obéis avec joie & fidélité; mais les tyrans sont haïs, & ne commandent que sur des corps, qui souvent se trouvent accablés d'un joug qu'ils ne portent qu'à regret. Un Roi pour commander doit être lui-même très-soumis à Dieu: ce qui n'empêche pas que l'on ne doive obéissance aux Rois quels qu'ils soient. Un mauvais Roi ne doit jamais faire un mauvais sujet, quoi qu'il soit certain qu'un bon Roi trouve dans ses sujets des cœurs d'enfans, au lieu qu'un mauvais Roi trouve dans ses propres enfans des sujets rebelles.

v. 5. *Les Philistins s'assemblerent pour combattre contre Israël, ayant dans leurs troupes trente mille chariots, six mille chevaux, & une multitude innombrable de gens de pied, comme le sable qui est sur le rivage de la mer.*

Cette *multitude innombrable* d'ennemis nous marque que lors que nous voulons (*a*) servir Dieu, il faut s'attendre à la tentation.

Elle nous dénote aussi qu'il y a bien plus de combats à soutenir sous la conduite des hommes, que lors que l'on est parfaitement abandonné à la conduite de Dieu.

v. 6. *Les Israëlites se trouverent alors réduits à l'extrêmité: car le peuple étoit tout abattu. Ils s'allerent cacher dans les cavernes, dans les lieux les plus secrets, dans les rochers, dans les antres & dans les citernes.*

Une ame abandonnée à Dieu ne craint point la multitude des ennemis. David ne dit-il pas: (*b*) *Quand je verrois une armée préparée pour le combat, je ne craindrois point*, leurs forces redouble-

(*a*) Ecclef. 2. v. 1. (*b*) Ps. 26. v. 3.

roient mon courage? & ailleurs : (a) *Je ne craindrai point ce que l'homme me pourroit faire.* Il y a une infinité de passages qui expriment ces sentimens. Lors que le Seigneur combat pour nous, qu'avons-nous à craindre? mais lors qu'étant sortis de l'abandon à sa divine conduite, nous nous trouvons environnés d'une multitude d'ennemis, nous sommes vaincus avant le combat; & loin de demeurer fermes devant nos ennemis, nous fuyons. Cependant le meilleur parti à prendre pour les ames qui ne sont pas bien abandonnées à Dieu, c'est de *fuir dans les solitudes.* La solitude la plus nécessaire est de nous retirer dans notre propre cœur : sans celle-là les autres ne sont que peu utiles.

Il est ici marqué plusieurs manieres de *se cacher*, qui sont très-bonnes pour la voie active; se cacher *dans les cavernes* c'est s'enfoncer dans une profonde humilité; rien n'est plus nécessaire pour n'être point vaincu que la défiance de soi-même : se *cacher dans les lieux secrets*, c'est se retirer en solitude, se séparer du monde & des occasions d'offenser Dieu : *dans les rochers*, c'est se servir des armes de la priere, & entrer dans les plaies de Jésus-Christ comme dans les trous de la pierre, où (b) il invite son Epouse de se cacher, & *dans les trous des murailles* : se cacher *dans les citernes*, c'est se servir des larmes & de la pénitence pour obtenir la victoire de nos ennemis.

v. 7. *Saül étoit encore à Galgala : mais tout le peuple qui le suivoit étoit dans l'effroi.*

La présence de l'homme, quelque saint qu'il paroisse dans sa conduite, ne donne point une

(a) Ps. 117. v. 6. (b) Cantique 2. v. 14.

pro-

profonde assurance lors que l'on est environné d'ennemis : il n'y a que celle de Dieu & l'abandon à sa conduite qui le puisse faire. C'est ce qui faisoit dire à David : (a) *Le Seigneur est ma lumiere & mon salut, que craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de quoi aurai-je peur?* Mes ennemis, dit-il ailleurs, s'en retourneront confus : & pourquoi, ô S. Roi? C'est (b) que *j'ai mis toute ma confiance au Seigneur.*

v. 8. *Il attendit sept jours, comme Samuel le lui avoit ordonné; mais Samuel ne venoit point à Galgala & peu-à-peu tout le peuple l'abandonnoit.*

v. 9. *Saül dit alors : Apportez-moi l'holocauste & les pacifiques; & il offrit l'holocauste.*

Le véritable moyen d'arrêter les ames communes est de demander pour elles *la paix* de l'ame; cependant il n'est pas toujours expédient de le faire. Il faut laisser le trouble faire son effet dans certaines ames, & attendre le moment de Dieu, qui sait tirer sa gloire de tout, & qui délivre d'une maniere d'autant plus éclatante, que l'extrêmité où l'on est réduit, paroit plus étrange. Le sacrifice d'*holocauste* ne doit être offert à Dieu que par une ame pure & dégagée d'elle-même; puisque c'est le seul sacrifice du Seigneur, sans partage ni division, où toute la victime est consumée pour la gloire du Seigneur.

v. 10. *Lorsqu'il achevoit l'holocauste, Samuel arriva; & Saül fut au-devant de lui pour le saluer.*

v. 11. *Samuel lui dit : Qu'avez-vous fait? Saül lui répondit : Voyant que les Israëlites me quittoient l'un après l'autre, & que vous ne veniez point au jour que vous*

(a) Ps. 26. v. 1. (b) Ps. 30. v. 2, 18.

aviez dit, & que les Philistins s'étoient joints à Machmas ;

v. 12. *J'ai dit : Les Philistins vont venir m'attaquer à Galgala, & je n'ai point encore appaisé le Seigneur. Etant donc contraint par nécessité, j'ai offert l'holocauste.*

Il seroit difficile de pénétrer ici quel fut le crime de Saül, si l'on ne le considéroit pas comme Pasteur d'Israël : en cette qualité il fait des fautes très-considérables, & qui blessent plus le cœur de Dieu, que des fautes personnelles qui paroîtroient davantage. La premiere est, de prévenir & anticiper sur les volontés de Dieu. Le vrai Pasteur doit laisser tout empressement, & ne prévenir en rien l'ordre & la volonté de Dieu ; mais attendre le moment du Seigneur, qui vient quand il veut. C'est dérober à Dieu une gloire dont il est jaloux, que d'anticiper, par une prévoyance précipitée, le moment de la Providence. Cette faute est tellement essentielle dans un directeur, que c'est sur cette dépendance au moment divin que roule toute la sûreté de la conduite humaine. Le directeur qui n'est pas abandonné au moment divin, est bien éloigné d'enseigner les autres de l'être ; & cependant c'est ce moment divin qui doit faire toute la conduite d'un Chrétien. La seconde faute que Saül fit comme Pasteur, fut de donner de la défiance à ce peuple, que Dieu avoit toujours conduit par une telle confiance, qu'il prenoit plaisir, pour les affermir dans la foi, de ne les sauver qu'à l'extrêmité. Voilà deux fautes très-notables pour un directeur ; & quoi qu'elles paroissent peu, elles ne laissent pas d'être opposées à tout le fondement de la conduite intérieure. N'est-ce pas se défier de Dieu que de croire qu'il manque dans

le besoin ? La troisieme faute de Saül c'est d'avoir anticipé sur le droit de la prêtrise, & d'*offrir l'holocauste* avant le tems. Tel qui peut conduire un peuple, n'est pas pour cela en état d'offrir des sacrifices, & sur-tout celui de l'holocauste qui ne doit être offert que par le pur amour.

Saül semble donner une excuse sans replique, disant : Le *peuple m'abandonnoit, & j'ai été contraint* étant à l'extrêmité. Cette excuse seroit admirable pour un homme à l'égard d'un autre homme ; mais elle offense infiniment & la bonté & la sagesse de Dieu. C'est notre précipitation & l'inquiétude de notre esprit qui nous réduit à l'extrêmité ; mais non pas le *retardement* du Seigneur : car son secours vient si fort à point-nommé, que celui qui est parfaitement abandonné & qui l'attend sans empressement, trouve qu'il ne pouvoit pas venir plus à propos. Cette précipitation dans le Pasteur est un grand mal ; car il l'inspire à ses ouailles, & sur-tout lorsqu'il agit en chose de grande conséquence, conformément à sa précipitation naturelle. L'esprit de l'homme est toujours empressé ; mais l'Esprit du Seigneur est longanime. Ceci est une faute d'une telle importance, que c'est rendre l'homme auteur d'une action dont Dieu auroit été lui-même le seul principe.

v. 13. *Samuël dit à Saül : vous avez agi follement, & vous n'avez point gardé le commandement que vous aviez reçu du Seigneur votre Dieu. Et si vous n'aviez point fait cette faute, le Seigneur auroit maintenant affermi pour jamais votre régne sur Israël.*

Comme la faute que Saül avoit faite, étoit une faute qui regardoit son peuple, & le gouver-

nement du troupeau du Seigneur, il eſt puni conformément à ſa faute. Le directeur qui veut s'ingérer de conduire par ſon mouvement & par ſa précipitation naturelle, des ames qui ne doivent être conduites que par la dépendance à l'Eſprit de la grace, mérite cette punition, qui eſt qu'on le prive de l'eſprit directeur, & que cet eſprit ſoit donné à un autre. Cela ne manque jamais d'arriver de la ſorte : auſſi l'Ecriture remarque-t-elle, que Saül ne régna que deux ans ſur Iſraël. Il ceſſa de régner comme Paſteur par cette faute, quoique ſon régne extérieur ne lui fut pas alors ôté.

Si Dieu veut une obéiſſance aveugle des ames communes, quelle obéiſſance ne veut-il pas de ceux qu'il a deſtinés pour les conduire ? C'eſt conduire humainement que de conduire par ſon propre mouvement : mais c'eſt conduire divinement que de conduire avec une extrême dépendance au mouvement de la grace. C'eſt pourquoi il eſt d'une extrême conſéquence que ceux qui ſont deſtinés pour la conduite des autres apprennent à diſcerner ce mouvement de l'Eſprit de Dieu, ſans quoi ils ne ſortent point de la conduite humaine, & ne conduiſent point les ames à Jéſus-Chriſt. De plus, il faut que le directeur ſoit tellement mort à toute action propre, qu'il ne s'ingére de lui-même en aucune, pas même d'offrir l'holocauſte.

O précieuſe délicateſſe de l'amour ! qui vous comprendra ? Vous, & ceux à qui vous vous faites entendre. Dieu ne permet pas à une ame qu'il tient dans la mort, de faire la plus petite action par elle-même : dès qu'elle veut agir ſans un ordre particulier de Dieu, elle eſt rejettée comme dans un enfer. O jalouſie étrange d'un Dieu ! Mais c'eſt pour glorifier Dieu, ce dira-

t-on; c'eſt pour *appaiſer* ſa colere. N'importe, Dieu vous veut dans la mort, & ne demande point autre choſe : ſa volonté eſt préférable à tout bien, quel qu'il ſoit. Un ſerviteur ſeroit-il agréable à ſon maitre, parce qu'il voudroit lui rendre des ſervices qu'il ne demande pas de lui ? Il eſt plus juſte de ſe repoſer en obéiſſant, que de travailler aux choſes les plus importantes : cependant on ne ſauroit convenir de cela, & encore moins le pratiquer.

v. 14. *Mais votre régne ne ſubſiſtera point à l'avenir. Le Seigneur s'eſt cherché un homme ſelon ſon cœur, & il lui a commandé d'être le chef de ſon peuple ; parce que vous n'avez point obſervé ce qu'il vous a ordonné.*

Rien n'eſt plus délicat que cet eſprit directeur : ſitôt que l'on ſort de la dépendance que l'on doit à Dieu, l'on ſe perd ; j'entends parler de cet eſprit infus, eſprit Apoſtolique, qui fait que celui qui en eſt revêtu, conduit avec une telle dépendance de l'Eſprit de Dieu, qu'il ne voudroit pour rien du monde y mêler ſa propre raiſon & ſa lumiere naturelle. O que ces directeurs ſont rares ! & c'eſt la raiſon du peu de progrès que les ames ſont ſous la conduite de preſque tous les directeurs. On trouve aſſez de pédagogues ; mais l'on ne trouve point de peres en Jéſus-Chriſt. Ceux à qui Dieu donne cet eſprit directeur, & qui le ſuivent avec une extrême fidélité, ſont aſſociés à ſa paternité divine, produiſant Jéſus-Chriſt dans les cœurs de ceux qui les approchent, & leur communiquant l'Eſprit du Verbe.

L'eſprit directeur ne ſe perd jamais : il ne ſort de chez une perſonne que pour ſe repoſer ſur une autre. Ce fut pour cette raiſon que notre Sei-

gneur voulut qu'on élût un autre Apôtre à la place de Judas, diſant : que (a) *ſon Epiſcopat ſeroit donné à un autre* : (& c'eſt pour cela que lui-même cherche quelqu'autre à la place de Saül, comme le dit Samuel.)

Cet *homme* que *Dieu cherche ſelon ſon cœur*, eſt un homme qui n'agiſſe point par la raiſon, mais par la foi : car ſi Saül n'eût point raiſonné, il auroit bien cru que Dieu l'auroit ſécouru à point nommé. Il veut de plus un homme qui ſoit à toutes ſes volontés, qui ne raiſonne ſur aucune, & qui n'ait nulle préférence pour l'une plus que pour l'autre, qui agiſſe *ſelon le cœur de Dieu*. Pour agir & être ſelon le cœur de Dieu, il faut le connoître. C'eſt le ſeul eſprit de Dieu qui connoit ce qui ſe paſſe dans le cœur de Dieu : il faut donc être abandonné à cet Eſprit.

Dieu dit qu'il ſe l'eſt déja *cherché*, quoique la faute ne vienne que d'être faite : ce qui marque l'élection gratuite & la ſcience de Dieu, qui connoît les choſes avant qu'elles ſoient ; mais dont la connoiſſance, quoiqu'infaillible, ne détermine point la choſe. Il la voit comme elle ſera, & parce qu'elle ſera, n'y ayant en Dieu qu'un tems préſent, ſans paſſé ni avenir.

Il eſt répété, que c'eſt à cauſe du défaut de dépendance de Dieu que Saül eſt privé de la conduite d'Iſraël. N'eſt-il pas dit, que Dieu ſe choiſit un homme pour être chef de ſon peuple, *parce que* Saül *n'a point fait ce que Dieu lui ordonnoit* ?

v. 15. *Saül ayant fait la revue du peuple qui étoit demeuré avec lui, trouva environ ſix cens hommes.*

v. 19. *Or il n'y avoit point de forgeron dans toutes les terres d'Iſraël. Car les Philiſtins avoient pris cette pre-*

(a) Act. 1. v. 20.

caution, de peur que les Hébreux ne puſſent forger des épées ni des dards.

N'avoir que *ſix cent hommes* pour ſe défendre d'une multitude innombrable d'ennemis, telle que l'Ecriture la compare au ſable du rivage de la mer ; & que ce peu de gens qui peuvent ſeuls défendre, ſoient entierement dépourvus d'armes & d'ouvriers pour en faire ; n'eſt-ce pas être ſûr de ſa défaite ? & n'eſt-ce pas même une témérité d'entreprendre le combat ? O Seigneur ! ſi vous combattez pour nous, & ſi nous ſommes abandonnés à votre conduite, nous vaincrons ſans armes & ſans combattre : mais ſans cela, quelque nombre de défenſeurs que nous puiſſions avoir, nous ne laiſſerons pas d'être vaincus.

La premiere choſe que fait l'ennemi, c'eſt d'ôter à ceux qui lui ſont ſujets toutes les *armes* qui pourroient les défendre dans la ſuite, & le moyen d'en faire. Ces armes ſont l'oraiſon, l'aumône & le jeûne : tant que nous ſommes en état de nous défendre, nous n'avons point d'autres armes que celles-là, ſans quoi nous ſerions toujours vaincus.

Il eſt bon d'expliquer ici une choſe qui fait & fera toujours beaucoup de difficulté, faute de la bien entendre ; c'eſt que Dieu fait la même choſe que l'ennemi ; mais d'une maniere bien différente. Sitôt que l'on eſt aſſujetti au démon, il ôte d'abord toutes les armes : & il n'y a point de victorieux, qui ne déſarme les vaincus. Il faut après cela demeurer ſans défenſe, & ſouffrir tous les traitemens que ces ennemis veulent faire : s'ils donnent à la ſuite des armes, c'eſt afin que l'on s'en ſerve pour eux, & non contre eux. Dieu en uſe tout de même avec ceux qui lui ſont aſſujettis : il les déſarme d'abord de tout ce

dont ils pourroient fe fervir contre lui ; & il fait enfuite des armes de juftice de ces mêmes armes d'iniquité. Mais lorfqu'il eft victorieux & fouverain chez nous, il nous ôte entierement toutes armes, & s'il ne nous arme de nouveau, nous n'en avons plus pour nous défendre de nos ennemis, pour des raifons connues à lui feul. Mais comme un ennemi vaincu n'a plus rien à craindre lorfqu'il eft fous la puiffance d'un Roi très-fort ; auffi nous n'avons plus rien à craindre dès que nous fommes les vaincus du Très-haut. Ne prenons plus d'armes ; car elles feroient fufpectes à notre vainqueur : mais laiffons-nous tellement à lui, que ce foit à lui à nous défendre. Il en eft jaloux.

Ceux qui voient les vaincus du Seigneur entierement défarmés, les confondent avec ceux qui font vaincus de l'ennemi ; & c'eft ce qui fait toutes les méprifes, faute d'en pénétrer l'extrême différence.

v. 22. *Lorfque le jour du combat fut venu, hors Saül & Jonathas fon fils, il ne fe trouva perfonne de ceux qui les avoient fuivis, qui eût un dard, ou une épée à la main.*

Venir pour combattre une multitude innombrable d'ennemis, & venir *fans armes*, n'eft-ce pas une folie ? C'eft cependant ce que font la plupart des Chrétiens d'aujourd'hui : ils marchent environnés d'une multitude d'ennemis, dont ils ne peuvent fe défendre que par le moyen de l'oraifon, & ils n'en font jamais ! *Saül & Jonathas* firent en cette occafion comme tous les Pafteurs doivent faire, qui eft, de s'*armer* pour la défenfe de leur troupeau. Les armes des Pafteurs doivent être la priere & la confiance en Dieu.

Il faut remarquer que ce peuple, après avoir demandé un Roi avec tant d'inftance, croyant par là tenir tête à fes ennemis, fe trouve défarmé le jour qu'il doit combattre. Lorfque l'on prend des précautions éloignées, l'on fe trouve pour l'ordinaire dépourvu de tout dans l'occafion ; au lieu que ceux qui s'abandonnent à Dieu, font toujours armés pour le combat ; parce que le Seigneur eft leur feule défenfe.

CHAPITRE XIV.

v. 1. *Un jour il arriva que Jonathas dit à un jeune homme qui étoit fon Ecuyer : Venez, & paffons jufqu'au camp des Philiftins, qui eft au-delà de ce lieu que vous voyez : & il ne dit point ceci à fon pere.*

RIEN n'égale le courage qu'infpire l'abandon ; parce qu'il eft produit par une confiance parfaite & confommée. *Jonathas* ne fe contente pas de fe tenir en défenfe pour n'être point vaincu par la multitude de fes ennemis ; il ôfe même les attaquer. Il n'y a que le feul abandon qui puiffe infpirer de fi nobles fentimens ; parce qu'il dégage fi fort de tout propre intérêt, que l'on ne peut craindre pour foi-même dans ce que l'on entreprend pour Dieu. Ces ames courageufes infpirent à ceux qui les approchent un efprit courageux pour fe faire fuivre.

v. 4. *Le lieu par où Jonathas tâchoit de paffer à la garnifon des Philiftins, étoit bordé de côté & d'autre de deux rochers fort hauts & fort efcarpés, qui s'élevoient en pointe comme des dents.*

Pourquoi l'Ecriture fait-elle une defcription

ſi exacte de ces *rochers*, (ce qui paroît aſſez inutile;) ſi ce n'eſt pour nous faire voir qu'il n'y a aucun lieu, quelque effroyable qu'il paroiſſe, qui ne ſoit acceſſible à une perſonne animée de l'abandon ? Quand elle entreprend des choſes de cette nature, elle eſt auſſi contente de périr que de réuſſir. Ce rocher effroyable nous eſt une belle figure des affreuſes routes par leſquelles la foi & l'abandon conduiſent une ame. Ce ne ſont que rochers & précipices effroyables : de quelque côté qu'on enviſage ces routes, on ne voit par-tout que des images de mort, ſoit que l'on regarde les rochers preſque inacceſſibles, ſoit que l'on enviſage les ennemis qui ſont derriere : cependant un grand abandon franchit tous ces périls.

v. 6. *Jonathas dit donc au jeune-homme ſon Ecuyer : venez, paſſons juſqu'au camp de ces incirconcis : peut-être que le Seigneur combattra pour nous : car il lui eſt également aiſé de donner la victoire avec un grand ou avec un petit nombre.*

Je ne crois pas que l'on puiſſe trouver une foi plus déterminée que celle de Jonathas. Ces paroles ont une force à laquelle on ne peut rien ajouter ſans les affoiblir. Il franchit avec un courage digne d'une ame véritablement abandonnée les plus grands périls. *Il ne vous eſt pas plus difficile*, ô mon Dieu, il eſt vrai, *de nous ſauver avec peu qu'avec beaucoup.* Notre foibleſſe, & notre force, eſt également comptée devant vous : mais quoique cela ſoit de la ſorte, qui eſt-ce qui en eſt aſſez convaincu pour agir conformément à cela ? Il eſt cependant vrai que Dieu n'a beſoin ni de notre force, ni de tous les autres avantages, pour faire en nous & de nous ce qu'il lui plaît ; ſon pouvoir en nous n'étant point réglé ſur la

force ou la foibleſſe de la créature, mais ſur la foi & ſur l'abandon. Dieu ne peut rien refuſer à la foi. Jéſus-Chriſt ne dit-il pas dans l'Evangile ; [a] *Qu'il vous ſoit fait ſelon votre foi?* La meſure de la foi & de l'abandon eſt celle du ſecours que Dieu donne. Une telle ame entreprend tout avec courage, parce qu'elle n'héſite pas : elle ſait que Dieu peut tout, & c'eſt aſſez : plus elle déſeſpere de ſes propres forces, plus elle eſpére en la force de Dieu.

Pourquoi l'Ecriture répete-t-elle, que l'*Ecuyer de Jonathas* étoit *un jeune-homme*? C'eſt pour faire voir le courage de Jonathas, qui ne comptoit en nulle maniere ſur celui qui le ſuivoit, à cauſe de ſon peu d'expérience ; & auſſi pour nous marquer, qu'il étoit comme ſon diſciple.

v. 7. *Son Ecuyer lui dit : Faites tout ce que votre cœur déſire : allez où vous voudrez ; je vous ſuivrai par-tout.*

L'Ecuyer nous marque par ſa réponſe, & la fidélité que ſon maitre doit avoir à ſuivre les *mouvemens de ſon* propre *cœur*, & le *déſir* de l'ame ; car ce mot de l'Ecriture eſt proprement cela : c'eſt un certain penchant que Dieu imprime dans l'ame pour faire ou ne faire pas. Ces mouvemens ſont de l'Eſprit de Dieu, & il faut un grand courage pour les ſuivre ſans raiſonner. C'eſt auſſi un exemple pour les perſonnes qui commencent, & qui ayant une volonté ſincere d'être à Dieu, doivent ſuivre leur maitre ſpirituel dans les chemins qu'il leur trace, quelque étranges & difficiles qu'ils leur paroiſſent.

Les ames avancées doivent être fort fidelles à ſuivre les mouvemens de leur cœur, pour ne

[a] Matth. 9. v. 29.

point éteindre l'Esprit; & c'est en quoi les personnes sans expérience se trompent beaucoup, disant, qu'on doit toujours aller contre ses mouvemens; cela est vrai dans les ames commençantes; parce que comme elles sont toutes enfoncées dans la nature, leurs mouvemens sont naturels: mais il n'en est pas de même des ames avancées, leurs mouvemens viennent de Dieu. (a) S. Paul exhorte fort de ne point *éteindre l'esprit*. Il faut être fort fidele à suivre ses mouvemens; autrement l'on perd mille occasions de faire la volonté de Dieu, & peu-à-peu l'on étouffe ses mouvemens.

v. 8. *Jonathas dit : nous allons vers ces gens-là : lors donc qu'ils nous auront apperçus,*

v. 9. *S'ils nous disent : demeurez-là jusqu'à ce que nous allions à vous ; demeurons en notre place, & n'allons point à eux.*

v. 10. *Mais s'ils nous disent : montez ici ; montons y : car ce sera la marque que le Seigneur les aura livrés entre nos mains.*

Jonathas étoit instruit dès lors de l'abandon à la providence, où les choses semblent arriver tout naturellement de moment à autre, comme Dieu les ordonne dans le cours ordinaire : cependant tout est surnaturel & divin : car y a-t-il rien de plus naturel que de voir deux hommes se présenter devant une armée par des passages inaccessibles, & de leur dire *d'avancer*, afin que l'on sache ce qui les (*) anime ? Rien n'est cependant plus extraordinaire que de venir seul affronter tant d'ennemis. C'est là le mystere : ce qu'il y a de plus grand & de plus surnaturel, est caché sous le plus naturel & le plus commun. Cha-

(a) 1 Thess. 5. v. 19. (*) *peut-être*, ameine.

que moment nous marque la volonté de Dieu, dans les entreprises même les plus extraordinaires. Dieu ne manque jamais de son côté de faire réussir par là les choses mêmes qui paroissent les plus imprudentes & les plus téméraires. C'est pourquoi Jonathas, sans rien consulter, dit que ce moment divin, & cette parole toute naturelle, sera pour lui *le signe* de la volonté de Dieu.

v. 11. *Lors donc que la garnison des Philistins les eût apperçus, les Philistins dirent : Voilà les Hébreux qui sortent des cavernes où ils s'étoient cachés.*

v. 12. *Et les plus avancés de leur camp s'adressant à Jonathas & à son Ecuyer, leur dirent : Montez ici. — Jonathas dit alors à son Ecuyer : Montons, suivez-moi, car le Seigneur les a livrés entre les mains d'Israël.*

L'abandon courageux étant la consommation de la confiance parfaite, on n'hésite jamais dans l'occasion : & quoique l'on soit ordinairement indifférent pour le succès des choses que l'on entreprend, on ne peut cependant douter. C'est une conviction secrette, qui ne laisse pas le moindre doute ni la moindre indétermination.

Jonathas ne dit point : C'est en nos mains que Dieu livrera nos ennemis ; parce qu'il ne s'attribue rien : mais il dit ; que *Dieu les a livrés entre les mains d'Israël*. C'est comme s'il disoit : C'est l'abandon qui peut seul détruire les ennemis ; & c'est en faveur de cet abandon que Dieu les a livrés.

v. 13. *Jonathas monta donc en grimpant avec les mains & les pieds, & son Ecuyer derriere lui. On vit aussitôt les uns tomber devant Jonathas, les autres devant son Ecuyer qui les tuoit.*

v. 14. *Ce fut là la premiere défaite des Philistins. Jonathas & son Ecuyer tuerent d'abord environ vingt hommes dans la moitié d'autant de terre qu'une paire de bœufs en pourroient labourer en un jour.*

v. 15. *Le bruit se répandit aussi-tôt dans la campagne par toute l'armée. Tous les gens de leur camp, qui étoient allés pour piller, furent frappés d'étonnement : tout le pays fut en trouble, & il parut que c'étoit Dieu qui avoit fait un miracle.*

Plus il y a de difficulté à suivre la route de l'abandon ; plus faut-il de courage pour franchir ces difficultés. Combien de fois passons-nous par des lieux inaccessibles à tout autre qu'à une ame parfaitement abandonnée ? Ce sont des rochers & des précipices effroyables, & il faut passer par ces lieux pour affronter un si grand nombre d'ennemis. C'est une belle figure de l'abandon véritable. Ne faut-il pas passer par la plus extrême sécheresse & nudité, par des lieux âpres & difficiles, tant que le chemin de la foi dure ? Et lorsqu'il semble que la perte est plus inévitable, c'est alors que Dieu étale les merveilles de sa puissance & de sa bonté, & qu'il fait des choses miraculeuses pour la délivrance de ceux qui se confient en lui, & pour la destruction de ses ennemis. Cette connoissance de la bonté de Dieu sur les hommes, fit dire à Moïse, avec un étonnement plein d'amour & de respect, (qui se remarque par le désordre de ses paroles, & qui les rend très-éclatantes) : (*a*) *Dieu éternel, Dieu plein de compassion & de clémence, lent à punir, abondant en douceur & en fidélité, miséricordieux*, &c !

(*a*) Exod. 34. v. 6..

Avec quelle bonté Dieu seconde-t-il l'abandon de Jonathas, qui passeroit à présent pour une témérité ? La seule vue d'une ame parfaitement abandonnée à Dieu renverse les ennemis.

Votre seule main, ô mon *Dieu*, *fait* tout cela. Il est aisé de voir que ce *miracle* fut fait en faveur de la foi de Jonathas, & de sa fidélité à suivre le mouvement de la grace. S'il avoit raisonné le moins du monde, auroit-il entrepris si hardiment d'aller seul attaquer une armée innombrable ? L'Ecriture dit, qu'elle étoit comme le sable qui borde le rivage de la mer : Cela ne passeroit-il pas pour une folie ?

Il est à remarquer, (v. 20.) qu'ils se détruisirent *les uns les autres par leurs* propres *armes*. Dieu *détruit* souvent un péché par un autre péché. Jésus-Christ a porté l'apparence du péché pour nous délivrer de la réalité du péché.

v. 16. *Les sentinelles de Saül qui étoient à Gabaa de Benjamin, jettant les yeux de ce côté là, virent un grand nombre de gens étendus sur la place, & d'autres qui fuyoient en désordre çà & là.*

v. 17. *Alors Saül dit à ceux qui étoient avec lui : Cherchez & voyez qui est sorti de notre camp : & quand on eût cherché, on trouva que Jonathas & son Ecuyer n'y étoient pas.*

v. 18. *Saül donc dit à Achias : Consultez l'arche de Dieu ; car l'Arche de Dieu étoit là alors avec les enfans d'Israël.*

D'où vient que Jonathas va faire un coup de cette nature, lui qui est si plein de foi, sans *consulter le Seigneur* ; & que Saül, qui lui est bien inférieur en grace, le fait ? C'est qu'il y a un tems où Dieu veut qu'on le consulte d'une maniere active, & que l'on n'entreprenne rien sans faire

des prieres pour offrir à Dieu ſon entrepriſe, & lui demander la grace de connoître ſa volonté, & de faire réuſſir ce que l'on entreprend. Mais ſi cette maniere d'agir convient dans la conduite ordinaire des Chrétiens, elle ne convient pas à une ame parfaitement abandonnée : Dieu s'étant rendu maître de cette ame la meut de telle ſorte, qu'il ne lui donne aucun tems de conſulter, puiſqu'il puniroit en elle les moindres héſitations. Il veut qu'elle obéiſſe au premier mouvement de ſa volonté. Ceux qui ont commencé à découvrir Dieu opérant en eux, n'ont pas beſoin de conſulter ; mais ils doivent ſuivre ſans héſiter & ſans répugnance. Il faut connoitre premierement ſi une perſonne eſt dirigée par le S. Eſprit, & ſi elle diſcerne ſa voix dans le plus intime de l'ame : car l'impreſſion de Dieu eſt dans l'intime de l'ame pour celles qui marchent dans la foi, & c'eſt de là que vient la ſûreté qu'il y a de la ſuivre; puiſque le démon ne peut entrer dans ce Sanctuaire, quoiqu'il puiſſe bien contrefaire les lumieres de l'eſprit.

D'où vient que l'on *conſultoit l'Arche* dans les entrepriſes extraordinaires ? C'eſt que l'Arche eſt le ſimbole de la paix : il eſt écrit, que (a) *où la paix eſt, Dieu y eſt.* Lorſqu'on voit que ce que l'on entreprend pour Dieu, croyant faire ſa volonté, donne la paix, c'eſt une marque que nous faiſons ce que Dieu veut de nous : mais lorſque l'on en eſt troublé, & que plus on avance dans la volonté de faire une choſe & dans ſon exécution, plus ce trouble augmente, c'eſt une marque que l'on agit contre la volonté de Dieu.

v. 19. *Pendant que Saül parloit au Prêtre, on entendit un bruit confus & tumultueux, qui venant du camp des Philiſtins s'augmentoit peu à peu : Saül dit donc au Prêtre : Retirez votre main.*

(a) Pſ. 75. v. 3.

v. 20. *Et auſſi-tôt il jetta un grand cri, qui fut accompagné de celui de tout le peuple ; & étant venu au lieu du combat, ils trouverent que les Philiſtins s'étoient percés l'un l'autre de leurs épées, & qu'il s'en étoit fait un grand carnage.*

Les perſonnes véritablement à Dieu, & abandonnées à ſa divine providence, ne détruiſent pas ſeulement leurs propres ennemis ; mais Dieu leur accorde de détruire ceux de leurs freres. La ſeule approche d'une ame de grace fait tomber la tentation. Il eſt à remarquer, que *les Philiſtins ſe détruiſirent par leurs propres armes.* Dieu fait ſouvent par ſa bonté que ce qui feroit une occaſion de chûte, devient une victoire & une deſtruction de péché dans une ame bien abandonnée à Dieu. C'eſt en ce ſens qu'il eſt certain que nous pouvons faire uſage de nos péchés pour les détruire. Il faut que la honte & l'humilité active de nos péchés, ſoit l'antidote contre les mêmes péchés. Dieu permet ſouvent qu'un ſuperbe tombe dans des péchés brutaux, pour le guérir de ſon péché de ſuperbe.

v. 21. *Les Hébreux auſſi qui avoient été avec les Philiſtins il n'y avoit que deux ou trois jours, & qui étoient dans leur camp avec eux, vinrent ſe rejoindre aux Iſraëlites qui étoient avec Saül & Jonathas.*

Il y a des ames foibles qui tournent à tout vent, & qui ſe laiſſent entraîner au torrent de l'iniquité plutôt par foibleſſe que par malice. Ces perſonnes *reviennent* aiſément ſitôt qu'ils voient qu'ils ſont ſecourus. Il y en a de ſi foibles, qu'ils ſui-

vent la piété lorſqu'elle eſt applaudie, & la quittent lors qu'elle eſt condamnée & perſécutée: ils ſont toujours du parti des plus forts.

v. 22. *Tous les Iſraëlites auſſi qui étoient cachés dans les montagnes d'Ephraim, ayant appris que les Philiſtins fuyoient, vinrent ſe joindre à leurs freres.*

Il y a deux ſortes de perſonnes qui craignent la perſécution que l'on fait à ceux qui ſe donnent à la piété, & ſur-tout à l'intérieur, figuré par les Iſraëlites. Les uns quittent tout-à-fait la voie de la vérité, comme ceux que nous venons de voir, pour ſuivre celle de l'injuſtice: les autres ne la quittent point, mais ils n'ont pas le courage de confeſſer la vérité de Dieu; c'eſt pourquoi ils *ſe cachent* avec ſoin, ne voulant point ſe déclarer en faveur de l'intérieur. C'eſt pourtant une injuſtice très-grande; car on eſt ſouvent cauſe de la perte de ceux qui reſtent expoſés à la perſécution, pour ne vouloir pas les ſecourir. Il arrive toujours que *ceux qui s'étoient cachés* lorſque la piété étoit perſécutée, ſe découvrent & *ſe joignent* aux autres lorſqu'elle eſt applaudie. Qu'il y en a peu comme Jonathas, qui s'expoſent volontairement au péril pour le ſalut de leurs freres!

v. 23. *En ce jour là le Seigneur ſauva Iſraël, & on pourſuivit les ennemis juſqu'à Bethaven.*

Rien n'eſt plus charmant que la maniere de parler de l'Ecriture: elle attribue tout à Dieu. Bien loin de rien attribuer à la créature, elle ne dit point que Jonathas a délivré Iſraël; mais que *Dieu l'a ſauvé*: ce qui nous fait voir, qu'une ame bien abandonnée à Dieu n'eſt qu'un pur inſtrument en la main de Dieu, dont il ſe ſert avec d'autant plus de ſuccès qu'il ne fait rien de

ſoi-même, & qu'il ſuit ſimplement la main & la volonté de Dieu.

v. 24. *Et les Iſraëlites ſe réunirent à Saül. Saül fit alors devant le peuple cette proteſtation avec ſerment: Maudit ſoit celui qui mangera avant le ſoir juſqu'à ce que je me ſois vengé de mes ennemis. C'eſt pourquoi tout le peuple s'abſtint de manger.*

v. 25. *Ils entrerent en même tems dans un bois, où la terre étoit couverte de miel.*

v. 26. *Le peuple y étant entré, vit paroître ce miel qui découloit, & perſonne n'oſoit en prendre ni le porter à ſa bouche; parce qu'ils craignoient tous le ſerment du Roi.*

v. 27. *Jonathas n'avoit point entendu cette proteſtation avec ſerment, que ſon pere avoit faite devant le peuple: c'eſt pourquoi ayant une baguette à la main, il en trempa le bout dans un rayon de miel; enſuite ayant porté la main à ſa bouche, ſes yeux furent éclairés.*

v. 28. *Quelqu'un du peuple lui dit: votre pere a engagé tout le peuple par ſerment, diſant: Maudit ſoit celui qui mangera aujourd'hui. Or ils étoient tous extrêmement abattus.*

v. 29. *Jonathas répondit: Mon pere a troublé tout le monde; vous avez vu vous-mêmes que mes yeux ont été éclairés, parce que j'ai goûté un peu de miel.*

Ceci eſt une belle figure de l'oraiſon du cœur. Le cœur de l'homme eſt une terre, ſelon Jéſus-Chriſt même. Cette terre *découle* ſouvent *le miel* ſavoureux des douceurs céleſtes, qui ſont ſi néceſſaires aux ames commençantes pour les fortifier dans le combat qu'elles ont à ſoutenir contre leurs ennemis. Mais il arrive d'ordinaire que les directeurs, à l'imitation de Saül, ne leur en veu-

vent la piété lorsqu'elle est applaudie, & la quittent lors qu'elle est condamnée & persécutée : ils sont toujours du parti des plus forts.

v. 22. *Tous les Israëlites aussi qui étoient cachés dans les montagnes d'Ephraim, ayant appris que les Philistins fuyoient, vinrent se joindre à leurs freres.*

Il y a deux sortes de personnes qui craignent la persécution que l'on fait à ceux qui se donnent à la piété, & sur-tout à l'intérieur, figuré par les Israëlites. Les uns quittent tout-à-fait la voie de la vérité, comme ceux que nous venons de voir, pour suivre celle de l'injustice : les autres ne la quittent point, mais ils n'ont pas le courage de confesser la vérité de Dieu ; c'est pourquoi ils *se cachent* avec soin, ne voulant point se déclarer en faveur de l'intérieur. C'est pourtant une injustice très-grande ; car on est souvent cause de la perte de ceux qui restent exposés à la persécution, pour ne vouloir pas les secourir. Il arrive toujours que *ceux qui s'étoient cachés* lorsque la piété étoit persécutée, se découvrent & *se joignent* aux autres lorsqu'elle est applaudie. Qu'il y en a peu comme Jonathas, qui s'exposent volontairement au péril pour le salut de leurs freres !

v. 23. *En ce jour là le Seigneur sauva Israël, & on poursuivit les ennemis jusqu'à Bethaven.*

Rien n'est plus charmant que la maniere de parler de l'Ecriture : elle attribue tout à Dieu. Bien loin de rien attribuer à la créature, elle ne dit point que Jonathas a délivré Israël ; mais que *Dieu l'a sauvé* : ce qui nous fait voir, qu'une ame bien abandonnée à Dieu n'est qu'un pur instrument en la main de Dieu, dont il se sert avec d'autant plus de succès qu'il ne fait rien de

soi-même, & qu'il suit simplement la main & la volonté de Dieu.

v. 24. *Et les Israëlites se réunirent à Saül. Saül fit alors devant le peuple cette protestation avec serment : Maudit soit celui qui mangera avant le soir jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. C'est pourquoi tout le peuple s'abstint de manger.*

v. 25. *Ils entrerent en même tems dans un bois, où la terre étoit couverte de miel.*

v. 26. *Le peuple y étant entré, vit paroître ce miel qui découloit, & personne n'osoit en prendre ni le porter à sa bouche ; parce qu'ils craignoient tous le serment du Roi.*

v. 27. *Jonathas n'avoit point entendu cette protestation avec serment, que son pere avoit faite devant le peuple : c'est pourquoi ayant une baguette à la main, il en trempa le bout dans un rayon de miel ; ensuite ayant porté la main à sa bouche, ses yeux furent éclairés.*

v. 28. *Quelqu'un du peuple lui dit : votre pere a engagé tout le peuple par serment, disant : Maudit soit celui qui mangera aujourd'hui. Or ils étoient tous extrêmement abattus.*

v. 29. *Jonathas répondit : Mon pere a troublé tout le monde ; vous avez vu vous-mêmes que mes yeux ont été éclairés, parce que j'ai goûté un peu de miel.*

Ceci est une belle figure de l'oraison du cœur. Le cœur de l'homme est une terre, selon Jésus-Christ même. Cette terre *découle* souvent *le miel* savoureux des douceurs célestes, qui sont si nécessaires aux ames commençantes pour les fortifier dans le combat qu'elles ont à soutenir contre leurs ennemis. Mais il arrive d'ordinaire que les directeurs, à l'imitation de Saül, ne leur en veu-

lent *pas laisser goûter*, *jusqu'à ce* qu'ils aient *détruit* tous *leurs ennemis.* Ne dit-on pas que l'oraison du cœur est l'oraison des parfaits, & qu'il faut avoir détruit tous ses ennemis pour s'y adonner? Cependant il est certain que l'on ne peut détruire véritablement ses ennemis que par le moyen de cette viande, de ce *miel* savoureux; car sans lui on tombe de *langueur* & de foiblesse.

Il faut remarquer, que *Jonathas goûta du miel*, parce qu'il *ignoroit la défense.* Mais de quelle maniere en goûte-t-il? *Au bout d'une baguette*, & seulement en passant : cependant *ses yeux furent éclairés.* Le goût passager de l'oraison ne laisse pas *d'éclairer* l'esprit de la vérité; & la lumiere sûre est celle qui vient par le goût du cœur: c'est une lumiere d'expérience. Ce qui se sent, est tout autre chose que ce qui s'exprime: aussi il est dit ailleurs : (*a*) *Goûtez, & vous verrez combien le Seigneur est doux.*

Lorsque Jonathas apprit la défense que son pere avoit faite par un zele inconsidéré, il la condamna, & dit : *Mon pere a troublé tout le monde* par sa défense; car ceux qui sont affoiblis eussent été fortifiés par le secours qui leur étoit venu sans le chercher. Cette douceur leur eût été aussi fort utile; puisque moi qui suis dans un état plus fort, je n'ai pas laissé d'en *être illuminé.*

v. 31. *Les Hébreux battirent les Philistins en ce jour-là.* — *Et le peuple étant extrêmement las*,

v. 32. *Se jetta sur le butin, prit des brebis, des bœufs & des veaux, & les tuerent sur la terre; & le peuple mangea la chair avec le sang.*

C'est l'ordinaire, que lorsque l'on empêche les ames foibles de goûter les douceurs de l'oraison

(*a*) Ps. 33. v. 9.

son sous quelque prétexte que ce soit, on les affoiblit si fort, qu'on les oblige en quelque maniere de *se nourrir* des choses défendues, lorsqu'on leur refuse celles qui sont permises. Chaque chose a son tems; & c'est l'économie de l'esprit de Dieu de donner à chacun ce qu'il lui faut. De même que c'est empêcher les ames d'avancer que de les tenir amusées aux douceurs sensibles lorsque Dieu les en veut tirer; c'est aussi les perdre que de les leur vouloir ôter, lorsque Dieu les y tient encore, & qu'elles en ont besoin. L'esprit de l'homme excéde toujours en tout. Les personnes qui font cas des douceurs & des lumieres, voudroient y retenir tout le monde, & les arrêter là : & les personnes qui sont conduites par la foi, veulent souvent empêcher les ames foibles de les goûter, & par là les affoiblissent si fort, qu'elles *mangent la chair avec le sang*, s'adonnant aux plaisirs sensuels. C'est le propre de l'état Apostolique de pouvoir être comme S. Paul, (*a*) *tout à tous*, donner du lait aux enfans & du pain aux hommes. Donnez du pain à un enfant, vous le tuez : donnez du lait seul à un homme fort & robuste, vous l'affoiblissez. L'Esprit de Dieu donne avec discernement à chacun ce qui lui est nécessaire.

v. 37. *Saül consulta le Seigneur. Et le Seigneur ne lui répondit point.*

v. 41. *Saül dit au Seigneur : Faites-nous connoître d'où vient que vous n'avez point répondu à votre serviteur. Si cette iniquité est en moi ou en mon fils Jonathas, découvrez-le-nous; ou si elle est dans votre peuple, sanctifiez-le.*

v. 42. *Le sort tomba sur Jonathas, & le peuple fut hors de péril.*

[*a*] 1 Cor. 9. v. 22.

Cet endroit de l'Ecriture mérite toute notre attention. Le peuple a fait un très-grand crime contre la loi de Dieu, qui eſt de manger la chair avec le ſang, ce qui lui étoit abſolument défendu; & Jonathas ne fait que tremper ſa baguette dans du miel, ignorant quelle étoit la défenſe de ſon pere : cependant Dieu pardonne au peuple, & n'eſt point irrité contre lui; & il ſe tait, & *ne répond* plus, pour marquer ſa colere contre Jonathas. O que Dieu eſt bien plus bleſſé de la moindre infidélité d'une ame de cette grace, que des péchés énormes des ames communes ! La punition ordinaire de Dieu contre les ames intérieures, c'eſt de ne plus répondre. Je ne ſais quoi d'intime qui ſe diſcernoit & ſe faiſoit ſuivre ne paroît plus; & c'eſt la marque ſûre pour une ame comme celle-là qu'elle a déplu à Dieu, & qu'elle n'eſt point comme Dieu la veut.

v. 43. *Et Saül dit à Jonathas : déclarez-moi ce que vous avez fait. Jonathas avoua tout, & lui dit : J'ai pris un peu de miel au bout d'une baguette que je tenois en ma main, & j'en ai goûté; & pour cela je meurs !*

Quoiqu'il ſemblât utile, & même néceſſaire, que Jonathas auſſi défailli qu'il étoit, ſe ſoutînt avec un peu de miel de douceurs & de conſolations; cependant comme c'étoit une ame d'un grand abandon & d'une grande foi, Dieu ne laiſſe pas d'être fâché : & pourquoi ? Ce n'étoit pas de ce qu'il avoit pris le miel; mais c'eſt, comme il eſt très-bien expliqué, qu'en prenant du miel *il en avoit goûté*; comme qui voudroit dire : c'eſt que je me ſuis arrêté à ſon *goût*, & que je m'y ſuis plû; & *pour ce* petit goût il faut

que *je ſois privé* de la parole de Dieu & *de la vie*. Oui, Dieu punit un petit goût par une abſence auſſi dure que *la mort*, & par la privation de la véritable vie.

v. 44. *Saül dit : que Dieu me traite avec toute ſa ſévérité, ſi vous ne mourez, Jonathas.*

Saül fit en cela la plus belle action de ſa vie. Il ſe met du côté de Dieu, & dit à Jonathas, *qu'il doit mourir*. Les directeurs, pour ſeconder les deſſeins de Dieu, doivent faire de même aux ames fortes, les laiſſant dans la mort, & ne les en tirant point. Mais comme l'intention de Saül n'étoit pas pure, étant mélangée de propre intérêt, ſon action ne fut pas ſi agréable à Dieu.

Ce pere marque l'imprudence des directeurs qui font faire à leurs pénitens certains vœux téméraires, & les engagent inſenſiblement par là dans des péchés, qui n'euſſent point été péchés ſans cela. On doit être fort circonſpect en ce point. Il vaut mieux ne rien vouer, que de vouer témérairement.

v. 45. *Le peuple dit à Saül : quoi donc ! Jonathas mourra-t-il, lui qui vient de ſauver le peuple d'une maniere ſi merveilleuſe ? Cela ne ſera point. — Il ne tombera pas un ſeul cheveu de ſa tête à terre; car il a aujourd'hui travaillé avec Dieu. Le peuple donc délivra Jonathas, de peur qu'il ne mourût.*

Toutes les ames du commun & ſans nulle expérience des voies de Dieu, ne peuvent comprendre la faute que Jonathas a pu faire. On regarde les fautes par rapport à ſoi, & non par rapport à l'état de ceux qui les commettent; & c'eſt beaucoup ſe méprendre.

Il y a une infinité de gens qui s'oppoſent à notre

mort. *Quoi*, dit-on, faut-il que des ames si merveilleuses, & qui paroissent accomplies en toutes vertus, *meurent*? Et l'on ne voit pas que la mort seroit un fruit de cette même vertu. La correspondance avec fidélité aux dons perceptibles du Seigneur, prive de ces mêmes dons; ainsi qu'il est dit de Tobie : (a) *parce que vous avez été agréable à Dieu, il a fallu que vous ayez été éprouvé.* La mort intérieure n'est autre chose qu'une privation de tous les soutiens perceptibles, & non pas une privation réelle de ce qui est nécessaire à la vie de la grace. C'est alors que cette vie de grace est plus grande; mais plus profonde & plus cachée.

Nos sens, aussi bien que les Israëlites, s'opposent autant qu'ils peuvent à la mort de nous-mêmes; parce qu'ils sont par là privés de leur vie, étant sevrés de toutes les choses qui l'entretiennent. *Quoi*, disent-ils, après avoir détruit tant d'ennemis par le secours des consolations, faut-il en être privés? Ils travaillent donc de toute leur force à empêcher cette mort, étant secondés de la raison, qui la juge autant désavantageuse qu'elle seroit utile.

Quoique l'arrêt de mort prononcé contre l'ame ne s'exécute pas d'abord, il ne laisse pas dès lors d'avoir son commencement : comme Adam ne mourut pas dès le jour qu'il mangea du fruit défendu, bien qu'il lui fut dit, vous mourrez. Tout l'effort que fait la raison est pour tirer l'ame de cet état de mort & pour la faire revivre.

[a] Tob. 12. ℣. 13.

CHAPITRE XV.

v. 1. *Après cela Samuel vint dire à Saül : Le Seigneur m'a envoyé pour vous sacrer Roi sur son peuple d'Israël : écoutez donc la voix du Seigneur.*

v. 3. *Marchez contre Amalec, taillez-le en pieces, détruisez tout ce qui est à lui : ne l'épargnez pas : ne desirez rien de tout ce qui lui appartient; mais tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfans, & ceux qui sont à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux & aux ânes.*

IL est impossible d'être véritablement *Roi* & de commander dans l'Eglise, si l'on ne connoît point *la voix de Dieu*, & si l'on ne sait pas la discerner de celle de la raison & de la nature. On pourroit dire à ceux qui ne font pas ce discernement ce que S. Paul disoit aux Chrétiens de son tems, (a) *qu'ils ne discernoient pas le corps de Jésus-Christ* d'avec les autres viandes. Il est d'une extrême conséquence pour soi-même de discerner cette parole intime, qui dit tout sans rien expliquer : mais il l'est encore plus pour les autres.

Le sacre de Saül, que Samuel renouvelle ici, est comme une confirmation de l'état de Roi.

On n'est confirmé dans la mission pour aider aux autres, qu'afin de *détruire* sans exception leur amour-propre, & ce qui en dépend, très-bien figuré par *Amalec*. Il y a deux sortes de vocation; l'une pour aider les pécheurs à se convertir & les introduire dans les prémices de l'esprit;

(a) 1. Cor. 11. v. 29.

l'autre, pour *détruire* entierement l'amour-propre, & faire mourir à toutes choses sans exception. Il y a aussi deux sortes de *consécrations*, & la derniere est attachée à la fidélité pour ne point épargner les ames, & ne leur point donner d'appui lorsque Dieu veut qu'elles en soient privées. (*a*) *Malheur*, est-il dit en Ezéchiel, *à ceux qui mettent des oreillers sous les coudes de la maison d'Israël!* L'esprit directeur se retire d'un Apôtre, lorsqu'il *épargne* ceux que Dieu a défendu d'*épargner*. La confirmation, qui se donne dans l'Eglise après le Baptême, n'est que pour affermir l'ame dans l'état Chrétien, & la fortifier contre ses ennemis: de même, la confirmation donnée après le renouvellement d'un état n'est que pour y affermir l'ame, & la rendre invincible à ses ennemis. C'est pourquoi Dieu commande à Saül, après cette seconde consécration, *d'aller contre Amalec*, simbole de l'amour-propre, afin de *le détruire entierement*: parce que c'est lui qui (comme Amalec, v. 2.) *arrête* les ames *dans* toutes *leurs voies*, & les empêche de passer de la multiplicité de l'*Egypte*, dans la simplicité & dans l'abandon.

Dieu dit donc à *Saül*: à présent que *je vous ai confirmé* vous donnant une force nouvelle; *frappez Amalec*, cet ennemi irréconciliable, & avec lequel il n'y a de paix qu'en le détruisant: mais gardez-vous bien *de l'épargner* en quoi que ce soit, & sous quelque prétexte que ce puisse être, ni de *désirer* les *biens appartenans* à l'amour-propre. Il ne faut pas que les plus grandes choses soient épargnées, non plus que les plus petites; parce que s'il subsiste en quelque chose, quelle qu'elle soit, en moins de rien il deviendra plus fort

(*a*) Ezéch. 13. v. 18.

qu'auparavant: cependant c'est le mal ordinaire des ames, qui veulent toujours se conserver elles-mêmes & leur amour-propre sous de bons prétextes.

v. 9. *Mais Saül avec le peuple épargna Agag, & réserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux de brebis & de bœufs, dans les beliers, dans les meubles & les habits, & généralement tout ce qui étoit le plus beau: & ils ne le voulurent point détruire; mais ils détruisirent tout ce qui étoit vil & méprisable.*

Presque toutes les ames qui sont arrivées ici péchent en ce point, elles s'arrêtent, reculent, & souvent se perdent. Elles veulent bien *détruire* l'amour-propre *dans tout ce qui est* défectueux, imparfait, & *méprisable*: cela leur paroit juste & raisonnable; leur cœur y entre bien: mais de le détruire *dans tout ce qui est bon*; ô, c'est ce qu'elles ne peuvent.

L'Ecriture fait un admirable dénombrement de tout ce que Saül retient. Il retient premierement *le Roi*: ceci paroit le plus raisonnable du monde. Ce Roi est l'amour de la propre justice: ô, qui ne retiendroit pas cela, croiroit faire une injustice; & qui l'extermineroit, croiroit faire une impiété: cependant c'est ce qui doit être le plus détruit en ce qu'il y a d'appartenant à l'amour-propre; parce que c'est son Roi, & que tant qu'il subsiste, quelque enchainé qu'il paroisse, il peut en peu de tems gagner le dessus, & devenir maitre absolu de tout le peuple.

La seconde chose que l'on *conserve* contre la volonté de Dieu, ce sont *les meilleurs troupeaux*, c'est-à-dire, les actions & pratiques qui paroissent bonnes, mais qui ne le sont pas lorsque Dieu ne

les demande pas de nous. Mais quoi ! en être privé, n'eſt-ce pas une choſe impoſſible ? On les garde pour glorifier Dieu, pour lui en faire des ſacrifices. O pauvres aveugles que nous ſommes ! Dieu ne veut point de ces ſacrifices de propre volonté. Les ſacrifices qu'il demande ſont les ſacrifices de cette même volonté, comme remarque très-bien David : (*a*) *Si vous aviez voulu des ſacrifices, je vous en aurois bien offert ;* mais je ſais qu'ils ne vous ſont point agréables. Il y a tems pour toutes choſes. Par *les brebis* on marque ici les actions de douceur, & par *les bœufs* les actions de force & de courage ; tout cela eſt bon & agréable à Dieu lorſqu'il l'accepte & le veut; mais ces choſes lui ſont abominables lorſqu'elles ſont propriétaires.

Ils réſervent encore les meilleurs *vêtemens*, qui ſont l'uſage de certaines vertus; mais tout cela doit être détruit. Non que ces choſes ne ſoient bonnes & ſaintes d'elles-mêmes ; mais parce qu'elles appartiennent à l'amour-propre : car il faut remarquer une choſe qui eſt bien de conſéquence, que le deſſein de Dieu ne fût jamais d'ôter à l'ame l'uſage des vertus, les regardant comme telles; puiſque Dieu les aime comme parties émanées de lui-même ; & ſi les ames pouvoient les recevoir avec la même pureté qu'elles ſont ſorties de Dieu, & en faire uſage de cette ſorte, jamais Dieu ne les leur ôteroit, & il prendroit en cela même ſes délices, comme il le fait dans la ſuite lors qu'après en avoir dépouillé l'ame, il les lui reſtitue. Ceci mérite une ample explication.

Les vertus ſortent de Dieu pures & ſans mêlange : en Dieu, tout cela eſt Dieu même ; mais

(*a*) Pſ. 50. v. 18.

elles ne ſont pas plutôt ſorties de lui pour entrer dans un ſujet borné & créé, qu'elles deviennent créatures. Les vertus ſorties de Dieu, & reçues en Dieu, ſont Dieu : par exemple, l'amour ſorti de Dieu & reçu en Dieu, fait un Dieu. Toutes les vertus qui ſortant de Dieu ſe reçoivent dans le même Dieu, ſont Dieu; parce qu'en Dieu tout eſt un & indiviſible, & ne peut être diſtingué. En Dieu la juſtice eſt Dieu : cette juſtice communiquée par Dieu le Pere à Dieu le Fils, eſt Dieu ; parce qu'il la communique comme il eſt tout lui-même, ſans diſtinction, ſans réſerve : car s'il y en avoit quelqu'une, le Fils ne feroit pas Dieu comme lui. Mais ces mêmes vertus hors de Dieu, & exercées par les créatures, deviennent créatures : ce qui n'empêche pas qu'elles ne retiennent la pureté de leur origine, ſi elles ſont reçues dans un ſujet tout pur, ſimple, & ſans mélange, comme lorſque ces mêmes vertus ſont reçues dans une ame anéantie : elle les reçoit alors purement, & les conſerve de même ; parce que Dieu étant dans ce fond anéanti, il les reçoit lui-même en lui-même : il les communique, les reçoit, & en fait un flux & reflux permanent : mais lorſqu'elles ſont reçues dans une ame encore pleine de l'amour d'elle-même & propriétaire, peu à peu ces eaux, ſorties d'une ſi belle ſource & ſi pures, par le ſéjour qu'elles ſont dans ce lieu gâté & croupi de propriété, contractent de la ſaleté, & deviennent elles-mêmes ſi ſales, qu'elles ſont mal au cœur. Les divines vertus ſortent donc toutes pures de Dieu : mais reçues dans cette ame propriétaire, peu à peu elles ſe corrompent plus ou moins, ſelon la force de la propriété; & enfin ſe mêlent ſi fort avec la pro-

prieté, qu'elles se changent en elle-même. Cette eau claire se change enfin en boue, quoiqu'elle soit d'elle-même toute pure.

Le dessein de Dieu n'est donc pas de dépouiller l'ame des vertus comme vertus: mais parce qu'elles se sont mêlées, changées & identifiées avec la propriété, Dieu voulant ôter à l'ame cette propriété, il faut nécessairement qu'il lui ôte en même tems l'usage de toutes les divines vertus, sans qu'il en reste une seule. (J'entends les vertus morales quant à l'usage, & non quant à l'habitude): car s'il en restoit pour peu que ce fût, & quelque nécessaire qu'elle parût être, il resteroit une source de propriété, un levain de corruption, qui gâteroit incessamment & jusqu'à l'infini toutes les vertus que Dieu y mettroit. C'est pourquoi les ames qui ne s'en laissent pas dépouiller absolument, & qui veulent toujours agir sous quelque prétexte que ce puisse être, ne peuvent jamais arriver à l'entiere pureté & transformation qui est requise: parce que cette propriété, qui paroît si légere & imperceptible, est suffisante jusqu'à l'infini pour corrompre tout ce que Dieu y mettroit; & c'est ce qui fait la nécessité du purgatoire, & pourquoi des ames d'ailleurs si saintes y demeurent si longtems. Car si une ame pouvoit aller au ciel avec la moindre propriété, (ce qui est impossible), elle corromproit, pour ainsi parler, tout le Paradis: d'où il faut remarquer, qu'il y a nécessairement un purgatoire pour la propriété, comme il y a un enfer pour le péché.

Cette propriété étant donc une qualité maligne, qui gâte tout ce qu'il y a de meilleur, il faut nécessairement qu'elle soit arrachée, sans quoi elle corromproit tout, & corromproit Dieu même

s'il n'étoit incorruptible. Aussi Dieu n'habite jamais par lui-même dans une ame propriétaire, quelque sainte qu'elle paroisse. Il y habite bien par ses dons: mais pour y venir lui-même, il faut qu'il en chasse ces mêmes dons & graces, à cause qu'elles ont contracté la propriété. Et c'est en ce sens qu'il est dit; que Dieu (a) n'habite pas dans l'ame maligne.

Ceci supposé, je dis, que Dieu n'ôte point à l'ame l'usage des vertus les regardant comme vertus, mais il les ôte en tant qu'appropriées à l'ame, qui les a gâtées & corrompues; & il ne les lui ôte que pour y venir lui-même, & les donner en lui: alors elles sont exemptes de corruption.

Les vertus toutes pures sortant de Dieu, reçues dans un fond anéanti, sont renvoyées à Dieu aussi purement qu'elles en partent: mais lorsque l'ame est transformée en Dieu, les mêmes vertus deviennent Dieu pour l'ame sans distinction. La croix est Dieu, l'amour est Dieu, tout est Dieu en unité parfaite. (b) *Celui qui demeure en charité, demeure en Dieu:* Dieu est charité. L'ame étant revenue à cette unité, elle ne peut plus voir aucune vertu distincte de Dieu; & c'est alors qu'elles sont dans la pureté de leur origine, & dans la réunion de leur fin. Mais cela n'arrive jamais que l'ame n'en ait été premierement dépouillée, ou dans l'autre vie par le feu, ou en celle-ci par l'anéantissement moral, qui est comme un purgatoire d'amour, exprimé grossierement, mais nullement compris que par l'expérience.

v. 10. *Alors le Seigneur adressa sa parole à Samuel, & il lui dit:*

(a) Sag. 1. v. 4. (b) 1 Jean 4. v. 16.

v. 11. *Je me répens d'avoir fait Saül Roi; parce qu'il m'a abandonné, & qu'il n'a point exécuté mes ordres. Samuel en fut attristé, & cria au Seigneur toute la nuit.*

Rien n'est capable de faire *repentir* Dieu des miséricordes qu'il nous a faites, que notre désobéissance. Ne se répentit-il pas (a) d'avoir fait l'homme lorsqu'il devint rebelle à ses ordres? Dieu dit, que *Saül l'a quitté, parce qu'il lui a désobéi.* Comme la marque de notre union à Dieu & de l'attachement inviolable de l'amour parfait, est la soumission aveugle à tout ce qu'il ordonne; aussi ce qui prouve que nous sommes éloignés de Dieu, c'est notre désobéissance. La maniere de parler de Dieu est admirable: pour se conformer à notre grossiereté, il dit qu'il *se répent*, comme si toutes ses actions n'étoient pas pleines de sagesse, & qu'il n'eut pas connu l'abus que l'homme devoit faire de ses graces. Si Dieu pouvoit être touché, il le feroit de l'abus de ces mêmes graces. Il en donne de conditionnelles, comme celle de la conduite des ames: mais sitôt que le directeur ne suit pas lui-même la conduite de Dieu pour la faire suivre aux autres, Dieu retire l'esprit directeur; & alors les mêmes personnes qui faisoient auparavant beaucoup de fruit dans les ames, se trouvent seches, & sans pouvoir plus les aider, quelque effort qu'elles fassent pour cela. Les ames de leur côté ne trouvant plus la nourriture qui leur est convenable, se retirent desséchées, & ne reviennent plus.

v. 12. *Et s'étant levé avant le jour pour aller trouver Saül au matin, on lui vint dire que Saül étoit*

(a) Genes. 6. v. 6.

venu

venu sur le Carmel, où il s'étoit dressé un arc de triomphe, & qu'au sortir de là il étoit descendu à Galgala. Samuel vint donc trouver Saül, qui offroit alors en holocauste au Seigneur des prémices du butin qu'il avoit emmené d'Amalec.

Rien ne marque plus la propriété que ce que fait ici Saül. Il *se fait dresser un arc de triomphe* après avoir désobéi à Dieu formellement: il s'attribue l'œuvre de Dieu, & se donne la gloire d'une victoire que Dieu seul a remportée. On commence par des choses qui ne paroissent rien; on réserve ce qu'il y a de meilleur dans le butin d'Amalec contre la volonté de Dieu, afin de lui en offrir, dit-on, des sacrifices d'holocaustes: on se trompe soi-même; & parce qu'on donne à Dieu quelque chose de peu d'importance, on croit qu'il est permis de réserver tout le reste. Combien de religieux qui croient avoir tout fait de sacrifier au Seigneur quelque temporel, & qui cependant conservent toujours leur propre esprit & leur propre volonté! D'autres dans le monde se contentent de quelques sacrifices de jeûnes, ou d'autres pénitences, durant qu'ils ne veulent jamais se renoncer ni mourir à eux-mêmes. C'est un abus étrange: ces sacrifices ne sont point acceptés du Seigneur.

v. 13. *Samuel s'étant approché de Saül, Saül lui dit: Béni soyez-vous du Seigneur. J'ai accompli la parole du Seigneur.*

v. 14. *Samuel lui dit: Quel est donc ce bruit des troupeaux de brebis & de bœufs que j'entends ici, & qui retentit à mes oreilles?*

v. 15. *Saül lui dit: On les a amenés d'Amalec; car le peuple a épargné ce qu'il y avoit de meilleur dans les brebis & dans les bœufs, pour les immoler*

au Seigneur votre Dieu ; & nous avons tué tout le reſte.

L'aveuglement des ames propriétaires eſt étrange. En ſe cachant à elles-mêmes, elles croient avoir fait la volonté de Dieu, parce qu'elles ont laiſſé périr ce qui étoit inutile ou défectueux. Mais Samuel, comme directeur expérimenté, leur fait bien voir la tromperie. *D'où vient donc*, dit-il, toutes ces marques d'amour-propre, tout *ce que j'entends* qui me le fait ſi fort diſcerner? Saül répondit alors : *Nous avons épargné les meilleures choſes pour les immoler au Seigneur ;* car toutes les ames qui conſervent certaines choſes qui leur paroiſſent bonnes & ſaintes, croient les retenir *pour les immoler*, pour en glorifier Dieu, & lui en faire des ſacrifices: cependant on ne les conſerve que par convoitiſe, par amour de ſoi-même; parce qu'on ne peut ſe réſoudre à perdre de ſi bonnes choſes, ſi fort utiles & néceſſaires à l'amour-propre, qui eſt ſi fin, qu'il cache même ſa cupidité ſous un prétexte le plus ſaint du monde; car enfin, qu'y a-t-il de plus juſte, que de conſerver *les meilleurs troupeaux pour les immoler au Seigneur* ?

v. 17. *Samuel lui dit : Lorſque vous étiez petit à vos yeux, n'avez-vous pas été fait le chef de toutes les tribus ? Le Seigneur vous a ſacré Roi ſur Iſraël.*

v. 19. *Pourquoi donc n'avez-vous pas écouté la voix du Seigneur ? Pourquoi vous êtes-vous laiſſé aller au deſir du pillage ; & pourquoi avez-vous péché aux yeux du Seigneur ?*

Samuel découvrit d'abord la ruſe de la nature & de l'amour-propre ; c'eſt pourquoi il dit à Saül : Croyez-vous que Dieu ſe plaiſe dans les

choſes excellentes & élevées, qui ſont plutôt des productions de l'orgueil que des fruits de la charité? Ne vous ſouvient-il plus que *lorſque vous paroiſſiez petit à vos propres yeux*, que vous n'aviez pour vous-même que des ſentimens de mépris, ce fut alors que Dieu vous choiſit pour la conduite de ſon peuple, *qu'il vous en fit le chef*, qu'il vous glorifia, qu'il vous remplit de force, qu'il vous donna tout pouvoir ſur ſon peuple, vous en faiſant Roi, qu'il vous fit remporter la victoire ſur tous vos ennemis? N'étoit-ce pas un effet de la bonté du Seigneur, ſans que vous euſſiez rien fait pour la mériter? Préſentement, dit Dieu, que j'ai voulu détruire ce qui m'étoit contraire, que je n'ai point voulu de réſerve, *pourquoi n'avez-vous point obéï à ma voix ?* Vous êtes reſté propriétaire. Si dans le tems que vous étiez plein de miſeres j'ai pu vous faire ſi grand, craignez-vous que je ne puiſſe vous enrichir, ſans vouloir vous-même vous faire riche de ce qui m'eſt abominable, parce qu'il eſt corrompu par l'amour-propre & la cupidité ?

v. 20. *Saül lui dit : Au contraire, j'ai écouté la voix du Seigneur, j'ai marché dans la voie par laquelle il m'avoit envoyé ; j'ai amené Agag, Roi d'Amalec, & j'ai tué les Amalécites :*

v. 21. *Mais le peuple a pris du butin, des brebis, des bœufs, qui ſont les prémices de ce qui a été tué, pour les immoler au Seigneur ſon Dieu.*

La ruſe effroyable de la nature corrompue! Combien eſt-elle ſubtile & adroite à ſe cacher! De combien d'excuſes ne ſe ſert-elle pas pour ſe défendre! *J'ai*, dit Saül, *marché par la voie que le Seigneur m'a enſeignée*, *j'ai écouté ſa voix*, je n'ai rien fait d'oppoſé à l'abandon, je me ſuis laiſſé

aller à tout ce que Dieu a voulu. N'ai-je pas détruit tous *les Amalécites*? Oui ; mais vous avez gardé leur Roi, qui eſt comme le chef de l'amour-propre. Je l'ai, dira-t-on, *amené* captif ; car je vois bien que toute ma juſtice eſt au Seigneur ; je la tiens captive & anéantie ſous ſon pouvoir divin. O aveugle qui ſe trompe avec plaiſir ! Puis il ajoute : *Ce peuple*, c'eſt-à-dire, ma raiſon, a cru devoir garder ce qu'il y avoit de plus conſidérable, & l'a même réſervé, *pour l'immoler au Seigneur*.

v. 22. *Et Samuel lui dit : Sont ce des holocauſtes & des victimes que le Seigneur demande ? & ne demande-t-il pas plutôt que l'on obéiſſe à ſa voix ? Car l'obéiſſance eſt meilleure que les ſacrifices ; & il vaut mieux l'écouter, que de lui offrir la graiſſe des moutons.*

Samuel fait une repartie qui mérite d'être gravée ſur le marbre. Dieu, dit-il, ſe ſoucie bien de tous *les ſacrifices*, ni de toutes les grandes choſes que vous pourriez faire pour lui : en a-t-il beſoin, ou *le demande-t-il ? Ne demande-t-il pas plutôt qu'on obéiſſe à ſa voix ?* Toutes ces grandes & bonnes choſes n'ont de valeur qu'autant qu'elles ſont conformes à la volonté de Dieu : mais ſi elles lui ſont oppoſées, par cela même elles deviennent mauvaiſes.

La volonté de Dieu étant au-deſſus de toute loi, de toutes vertus, de tous dons, de toutes graces, celui qui fait la volonté de Dieu fait tout le reſte, même dans un degré éminent : mais allant contre cette divine volonté, il péche dans les choſes bonnes ; parce qu'elles ne ſont bonnes qu'autant qu'elles ſont ſelon la volonté de Dieu ; & cette volonté de Dieu y étant contraire,

elles deviennent mauvaiſes. Chaque choſe a ſon tems & ſa ſaiſon : il faut faire la volonté de Dieu comme il veut, dans le tems qu'il veut, & de la maniere qu'il lui plaît le plus. Faire une choſe commandée & la faire tout autrement que l'on ne la commande ; c'eſt offenſer le maître, loin de lui obéir. Faire une choſe commandée, & hors de ſaiſon, & dans le tems que l'on ne la veut plus, c'eſt mal faire. Si parce que la loi des Juifs a été autrefois bonne nous voulions nous faire Juifs, ne feroit-ce pas un mal ? Cette loi a été bonne & néceſſaire pour nous introduire dans la loi de grace ; la loi de grace eſt-elle venue, il faut, comme dit S. Paul, (*a*) quitter ce qui eſt de l'ancienne ; parce que *ce qui vieillit, doit périr*, & eſt proche de ſa fin.

Samuel continue d'expliquer dans le même endroit, que *l'obéiſſance vaut mieux que tous les ſacrifices*, & que la ſeule volonté de Dieu eſt préférable à tout le reſte, comme Jéſus-Chriſt même (*b*) l'a expliqué. *Ecouter Dieu*, dit Samuel, dans le ſilence de l'oraiſon, & dans l'exécution de ſes volontés ſuprêmes, *vaut mieux que tous les plus grands ſacrifices*, & même *qu'offrir la graiſſe des moutons*. La graiſſe veut dire le meilleur du meilleur.

v. 23. *Car c'eſt une eſpece de magie que de répugner à la volonté de Dieu, & comme le crime d'idolatrie que de ne pas vouloir ſe ſoumettre.*

Si Dieu ne ſe ſervoit lui-même de ces termes par la bouche de ſon Prophête, ils paroîtroient ſi rudes & ſi extraordinaires, que l'on auroit peine à les concevoir. Il dit : *C'eſt comme le péché d'enchantement que de répugner* ; ce mot de *répugner*

(*a*) Hebr. 8. v. 13. (*b*) Hebr. 10. v. 6, 7.

exprime si admirablement toutes choses, que rien n'est plus significatif. Lorsque Dieu veut dépouiller l'ame de sa propriété, toute la résistance qu'elle y apporte n'est causée que par une certaine répugnance naturelle que la créature a de se laisser dépouiller. Cette répugnance la porte à retenir contre la volonté de Dieu ce qu'il ne veut pas. Ceci est comparé à *la magie*. Que fait la magie? Elle tient une personne si liée & si enchantée d'une chose, que rien ne l'en peut déprendre. Que fait la répugnance? Elle tient l'ame si liée à ce qu'elle possède, qu'elle ne peut s'en laisser dépouiller. C'est pourquoi cette seule répugnance est très-bien comparée au péché d'enchantement. Mais cette répugnance cause un autre péché, qui est celui de *ne vouloir pas se soumettre*: & ce mal, qui suit la répugnance, est comparé à *l'idolatrie*; parce que par le refus que cette ame fait de se laisser dépouiller, elle s'attache désordonnément à une chose, la préférant à Dieu; & en cela même elle idolâtre. Ainsi donc la répugnance cause le refus & la résistance à ne pas consentir au dépouillement; comme par un contraire effet, l'entraînement & l'agrément de la chose emporte le consentement. Ceci est si net dans ce passage, que l'on ne pourroit pas ne le point concevoir.

v. 23. *Et parce que vous avez rejetté la parole du Seigneur, le Seigneur vous a rejetté. Il ne veut plus que vous soyez Roi.*

Il est impossible que celui qui n'obéit pas à Dieu, puisse commander aux hommes: aussi Samuel dit, parlant à Saül: *parce que* vous n'avez pas obéi à ce que Dieu vouloit, *il vous a rejetté*, afin que vous ne régnassiez plus. Vous se-

rez assujetti maintenant à votre amour-propre, & à vos passions.

v. 24. *Et Saül dit à Samuel: J'ai péché.—*

v. 25. *Mais je vous prie, portez présentement mon péché, & retournez avec moi, que j'adore le Seigneur.*

v. 26. *Samuel lui répondit: Je n'irai point avec vous: parce que vous avez rejetté la parole du Seigneur, le Seigneur vous a rejetté, & ne veut plus que vous soyez Roi.*

v. 28. *Il a déchiré le royaume d'Israël, & l'a ôté d'entre vos mains pour le donner à un autre meilleur que vous.*

v. 30. *Et Saül dit: J'ai péché; mais honorez-moi maintenant devant les anciens de mon peuple & devant Israël; & retournez avec moi, afin que j'adore le Seigneur votre Dieu.*

Chacun s'étonne que Dieu, si plein de miséricorde, ne pardonne pas à Saül, lui qui ne refuse le pardon d'aucun péché. C'est que le pardon que demandoit Saül n'étoit point produit par un répentir qui regardât Dieu; mais par une confusion d'amour-propre, & par une répentance propriétaire, qui regardoit son intérêt. Il ne se met pas en peine du déshonneur que Dieu avoit reçu de sa résistance; mais il craignoit de perdre le Royaume.

Loin de porter la confusion de sa faute dans toute l'étendue qu'il le faut, (qui est la vraie pénitence de ces ames,) lorsque Samuel lui dit, que *Dieu a donné son Royaume à un autre meilleur que lui*, (qui est comme dire, Dieu transfere les graces & les faveurs qu'il vous a faites à un autre;) au lieu d'en être ravi par acquiescement à la volonté de Dieu, & d'être content que Dieu

exerce fur lui toute l'étendue de fa juftice, il veut que Samuel *porte fon péché*, & que lui-même n'en ait point la confufion.

Vouloir bien porter tout le poids de la juftice de Dieu & ne recevoir point de pardon, ô c'eft la parfaite difpofition & la vraie pénitence qui peut rétablir une telle ame dans fon degré, & l'avancer même, lui arrachant fa propriété, & fe fervant de cette faute pour la faire mourir à elle-même. Mais Saül loin de cela, lui dit : Hé bien, *j'ai péché :* mais cachez ma faute, & *honorez-moi devant les anciens de mon peuple, devant Ifraël.* Il veut bien le péché, & il ne veut pas la confufion du péché : il veut encore *adorer Dieu*, paroître comme il étoit auparavant; & c'eft la différence du péché de David à celui de Saül, & de leur pénitence. Le péché de Saül étoit un péché d'attachement propriétaire, (qui eft de tous le plus dangereux,) un péché d'efprit & de volonté; mais le péché de David fut un péché de foibleffe, un péché de chair, qui loin de conferver la propriété en lui, l'arracha par le bon ufage qu'il en fit. David n'excufe point fon péché comme Saül; il ne met point la pénitence fur Nathan; il ne refufe point le châtiment : il porte toute la confufion de fon péché, n'ayant point de honte de paroître coupable devant les hommes : il n'a de douleur que de l'offenfe, fans fe foucier du propre intérêt; c'eft pourquoi fa pénitence fut d'autant plus agréable, qu'elle étoit plus éloignée de la propriété de celle de Saül, qui la fit rejetter.

ṽ. 29. *Celui qui triomphe dans Ifraël ne pardonnera point, & il demeurera inflexible, fans fe répentir de ce qu'il a fait : car il n'eft pas un homme pour fe répentir.*

Ce paffage ne regarde point Saül comme un homme particulier; puis qu'à quelque excès qu'ayent été nos péchés, nous pouvons toujours obtenir miféricorde : mais cela regarde la qualité de pafteur, & l'efprit directeur : lorfque l'on en eft une fois dépouillé par fa défobéiffance, il n'eft plus rendu. C'eft que la grace de la direction ne fe perd jamais : elle n'eft pas plutôt ôtée à une perfonne, qu'elle eft donnée à une autre. C'eft le manteau d'Elie. Je ne parle pas des directions ordinaires, mais de l'efprit Apoftolique. Il n'eft pas plutôt ôté à Judas, qu'il eft donné à S. Mathias, ainfi qu'il eft écrit : (*a*) *Son épifcopat fera donné à un autre :* de même il a été dit, que *le royaume* de Saül fera *donné à un meilleur que lui*; il eft parlé de David. Le décret de Dieu fur ces chofes eft inviolable. Il n'en eft pas de même des fautes perfonnelles : on en obtient pardon; mais pour celles qui portent ceux qui font fous la conduite à fe retirer de l'obéiffance qu'ils doivent à Dieu & de l'abandon à fa Providence, il faut que cela foit puni publiquement, en ôtant cet efprit directeur. Auffi l'Ecriture fe fert-elle d'une expreffion admirable pour appuyer ce que je viens de dire : *Celui qui triomphe en Ifraël ne pardonnera point* : c'eft comme fi elle difoit; celui qui avoit déja fi fort triomphé dans ces ames qu'il en étoit maître abfolu, & qu'elles faifoient fans répugnance toutes fes volontés, pardonneroit-il une faute pareille à celle de leur apprendre à fortir de l'obéiffance qu'elles doivent à Dieu ? Le pardonneroit-il à vous, qui devriez mourir pour leur infinuer cette obéiffance?

(*a*) Act. 1. v. 20.

v. 32. *Et Samuel dit : Amenez-moi Agag, Roi d'Amalec. Et on lui présenta Agag, qui étoit fort gras & tout tremblant. Et Agag dit : Faut-il qu'une mort amere me sépare ainsi ?*

Ceci est une très-belle figure. L'amour-propre étoit caché & fortifié dans la propre justice ; c'est pourquoi l'Ecriture dit que *Agag Roi* & chef de l'amour-propre, *étoit fort gras ;* parce que l'amour-propre est très-bien nourri par la propre justice. Il étoit *tout tremblant :* il n'y a rien de si craintif que la propriété : comme elle veut conserver tout ce qu'elle a, elle craint d'en perdre quelque chose. C'est ce qui la rend ainsi craintive & tremblante ; au lieu que les ames sans propriété, qui n'ont rien, & qui ne veulent rien pour elles, ne sauroient rien craindre.

Mais cet amour-propre craint tout : aussi dit-il : quoi ! faut-il périr ? *Faut-il que la mort amere me sépare* de l'ame à laquelle j'étois attaché ? Car il ne dit pas, la mort amere me détruira-t-elle ? Ou, faut-il périr & mourir ? Mais, la mort amere me séparera-t-elle ainsi ? Pour faire voir, que la mort intérieure ne peut être que dans l'entiere *séparation* de l'amour-propre & de la propriété, afin que par cette séparation tout ce qui est de l'ame soit détruit & ôté, & que Dieu reste seul en elle. Cette division cause la mort ; mais elle n'est cruelle qu'à l'amour-propre, & non à l'esprit, qui par cette mort reçoit une nouvelle vie.

v. 33. *Samuel dit : Comme votre épée a fait les femmes être sans enfans ; ainsi votre mere sera sans enfans. Et Samuel le coupa en morceaux devant le Seigneur.*

Samuel dit : de même que *votre épée a fait être*

les femmes sans enfans, rendant l'ame stérile, & l'empêchant de produire nul bien qui soit agréable à Dieu ; *ainsi* en vous tuant vous-même, *votre mere* reste *sans enfans ;* parce que l'amour-propre se trouve dépouillé par là de sa plus chere production. *Et Samuel le coupa en pieces*, sans rien laisser d'entier, *devant le Seigneur :* car ce monstre est enfanté du serpent, qui, lorsqu'il n'est que simplement divisé se réunit, se rejoint, & reprend vie : il faut le *tailler en morceaux devant Dieu*, & que les morceaux soient si petits, qu'ils ne puissent conserver de vie pour se rejoindre.

Il faut remarquer ici que Saül est puni d'une bonne action apparente, qui étoit de conserver la vie à Agag, parce qu'il le faisoit contre la volonté de Dieu, & le soin de Samuel à le détruire fut récompensé.

v. 35. *Depuis ce jour là Samuel ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort : mais il le pleuroit sans cesse, parce que le Seigneur se répentoit de l'avoir établi Roi sur Israël.*

Ce verset confirme l'explication du v. 29 : car il est certain que Dieu ne *se répentit* d'autre chose que d'avoir donné à Saül la conduite de son peuple. Rien n'est plus cher à Dieu qu'une ame qui lui est parfaitement soumise & abandonnée ; il la regarde comme la prunelle de son œil. Détourner les ames de la voie de l'abandon, c'est lui déplaire infiniment. Combien de directeurs sont employés dans le siecle où nous sommes à retirer les ames de l'abandon qu'elles doivent avoir à la conduite de Dieu ! O que ceux qui les entretiennent dans cet abandon, sont rares !

CHAPITRE XVI.

v. 1. *Et le Seigneur dit à Samuel : Jufqu'à quand pleurerez-vous Saül, parce que je l'ai rejetté, & que je ne veux plus qu'il régne fur Ifraël ? Empliffez d'huile la corne que vous avez, & venez, afin que je vous envoie à Ifaï Bethléemite ; car je me fuis choifi un Roi entre fes enfans.*

DIEU veut une fi grande mort des ames qu'il choifit pour lui-même & pour conduire les autres, qu'il ne leur permet pas d'entrer dans aucun intérêt que dans le fien, fous quelque prétexte que ce puiffe être, de falut, d'éternité, de charité. Qu'y a-t-il de plus louable que de *pleurer* le rebut que Dieu fait de Saül, après l'avoir choifi pour Pafteur d'Ifraël ? Cependant Dieu ne l'agrée pas. Une ame véritablement morte à elle-même doit être comme les bienheureux, qui ne peuvent être touchés de la perte d'aucunes créatures, pas même de celles qui leur font les plus proches ; & ils font ravis que la juftice de Dieu foit accomplie & en eux & dans les autres, ne regardant plus aucun intérêt dans la créature, mais la feule volonté de Dieu. Ils fe réjouiffent dans la volonté de Dieu du falut & de la converfion des ames ; mais ils ne peuvent s'affliger de leur perte ; parce que Dieu eft glorifié en eux par fa juftice : & lorfque S. Paul veut bien être anathême pour fes freres, cela eft pris du côté de la gloire que Dieu en tireroit, & non de l'intérêt humain ; puifque, felon les loix de la charité, en tant que regardée du côté du propre intérêt, l'on doit fe préférer foi-même & fon falut à tout autre : mais du côté de Dieu, un

inftant de fa gloire nous feroit rendre anathême pour tout le monde. Et c'eft là la différence des perfonnes qui aident les autres fans être dans la vie apoftolique par état, & de celles qui y font ; que l'amour de ceux-là pour le prochain, regarde le même prochain : ils ont une tendreffe de compaffion pour lui, ils ont de la douleur de fa perte ; & tout cela pris du côté du pécheur eft une bonne chofe : mais ce n'eft pas pourtant la perfection de la charité qui n'a que Dieu feul pour objet & pour fin. L'ame dans l'état apoftolique, donneroit mille fois & ame & vie pour fes freres fans regarder fes freres autrement que dans la volonté de Dieu, qui la difpofe de la forte : mais quoiqu'elle foit de cette maniere, elle n'a cependant nul trouble ni inquiétude de leur perte. C'eft un état qu'il faut expérimenter pour le comprendre.

Une ame ne refufe jamais une grace, (furtout celle du dépouillement intérieur), qu'elle ne foit donnée à un autre. Il ne fe perd jamais la moindre chofe de tout ce qui fort de Dieu pour être diftribué aux hommes. Dieu transfere fouvent la grace de la foi d'un Royaume à l'autre, & tout fe trouve en lui : ce qui n'empêche pas que ces ames ne foyent punies de leur refus, ne tenant pas à elles que cette grace ne foit perdue.

Celui dont Dieu fe pourvût, étoit *Bethléémite* ; parce qu'il ne devoit point régner par lui-même, mais en Jéfus-Chrift, & par Jéfus-Chrift. Dieu ne dit pas auffi : J'ai établi un Roi fur mon peuple, d'un de fes fils ; mais, moi-même *je me fuis pourvu d'un Roi entre fes enfans* ; & ce Roi eft Jéfus-Chrift, qui fe trouve entre fes enfans, & dont David n'a été que la figure. Lorfqu'il parle de lui-même, il fe dit fouvent le Chrift, ne pouvant plus fe

voir distinct de Jésus-Christ; parce que ce n'étoit plus lui qui vivoit, mais Jésus-Christ qui vivoit en lui. C'est pourquoi Jésus-Christ se dit le fils de David, & non le fils de nul autre.

v. 6. *Et quand ils furent entrés, Samuel dit, en voyant Eliab: N'est-il pas devant le Seigneur le Christ du Seigneur?*

v. 7. *Le Seigneur dit à Samuel: Ne regardez point à sa bonne mine, ni à la grandeur de sa taille; car je l'ai rejetté. Je ne juge pas des choses comme les hommes les voient; car l'homme ne voit que ce qui paroît au dehors, mais le Seigneur regarde le cœur.*

C'est l'ordinaire de l'homme de se prendre aux choses *extérieures* & apparentes. Les grandes choses donnent dans la vue; & même les personnes les plus avancées font souvent de ces méprises. Samuel fut d'abord charmé du grand extérieur d'Eliab: mais Dieu lui fait bien voir que ce n'est pas à cela qu'il faut s'arrêter. Il dit à Samuel: *Ne regardez point à l'extérieur* de celui-là, à son maintien, à ce qu'il y a d'éclatant en sa conduite, ni *à sa taille*, qui sont les grandes & éclatantes actions qui le font estimer dans le monde: *car je l'ai rejetté*, je ne l'ai pas choisi pour être Pasteur d'Israël, ni par conséquent pour être tout à moi. *Je ne regarde point les choses comme les hommes* les regardent: *les hommes ne jugent que selon l'apparence*; c'est pourquoi ils se trompent d'ordinaire: *mais le Seigneur voit ce qu'il y a* de plus caché *dans le cœur*; & je ne fais cas que de cela.

v. 10. *Isaï amena ses sept fils devant Samuel; & Samuel lui dit: Dieu n'a élu aucun de ceux-ci.*

v. 11. *Alors Samuel dit à Isaï: Sont ce là tous vos enfans? Il répondit: Il en reste encore un petit qui garde les brebis. Et Samuel dit à Isaï: Envoyez-le querir; car nous ne nous mettrons point à table qu'il ne vienne.*

Isaï ne faisoit compte que de ses *sept fils*, parce qu'il croyoit que David n'étoit propre à rien. Il rejettoit celui que Dieu avoit choisi, & choisissoit ceux *que Dieu ne vouloit point. Samuel* voyant qu'on ne lui parloit que de ceux-là, *demande* si les sept fils qu'il voit là ne *sont* pas *tous ses fils*, & qu'apparemment il n'en reste plus? Isaï répondit, qu'il y avoit *un petit* enfant, c'est-à-dire, un homme simple & innocent comme un enfant, qui n'a rien d'extérieur & d'apparent, que l'on employoit même aux plus bas offices: mais tout petit qu'il est, il ne laisse pas de *paître les brebis*. C'est de cette sorte que Dieu les demande. C'est pourquoi Samuel dit à Isaï: *Envoyez* promptement, & qu'on l'amene: *Car nous ne nous asseyerons point à table*, c'est-à-dire, nous n'entrerons point dans le repos sacré, que celui-là n'y soit le premier; puisqu'il est destiné pour y introduire les autres.

v. 12. *Isaï l'envoya donc querir, & le présenta. Il étoit roux, d'une mine avantageuse, & il avoit le visage fort beau. Le Seigneur dit: Sacrez-le présentement; car c'est lui.*

On *envoye querir* ce petit berger, tout simple & innocent. *Il étoit beau de visage*; parce qu'il avoit la droiture & la beauté du regard qui n'a que Dieu seul pour objet. Il avoit aussi *l'extérieur avantageux*; parce que Dieu l'avoit fait le plus

doux & le plus affable du monde. Et *Dieu dit* à Samuel : *Levez-vous, & me le consacrez : car c'est lui* que je me suis choisi, & il conduira mon peuple selon ma volonté.

v. 13. *Samuel donc prit la corne pleine d'huile, & le sacra au milieu de ses freres. Depuis ce tems l'esprit du Seigneur fut toujours en David.* —

v. 14. *Mais l'Esprit du Seigneur se retira de Saül; & l'esprit mauvais le tourmentoit de la part du Seigneur.*

v. 15. *Et les serviteurs de Saül lui dirent : Le mauvais esprit du Seigneur vous trouble.*

David fut *sacré Roi au milieu de ses freres*, comme qui diroit, il fut choisi au milieu de ses freres pour être consacré au Seigneur d'une maniere plus particuliere. Cela arrive souvent dans des monasteres, qu'une ame y sera choisie de Dieu pour entrer dans ses voies d'une maniere plus particuliere que nulle autre : de même dans une ville, une ame y est ainsi choisie par excellence, & souvent dans un royaume entier.

Dès le moment de la consécration de David *l'Esprit du Seigneur fut toujours en lui.* Remarquez la différence de Saül : On ne dit pas que l'Esprit du Seigneur fût envoyé en Saül pour y demeurer toujours; mais seulement (a) qu'il *s'empara de lui.* Ce mot marque une chose prompte & passagere : mais l'expression dont se sert ici l'Ecriture, marque une chose durable & permanente. Dieu ne dit pas aux Apôtres, que l'Esprit de Dieu s'emparera d'eux; mais qu'il leur sera envoyé.

C'est pourquoi *l'Esprit du Seigneur se retira de Saül;* parce que Saül étant propriétaire, l'Esprit

(a) Ci-dessus. Ch. 10. v. 10. & Ch. 11. v. 6.

de

de Dieu ne pouvoit point habiter en lui : & *l'esprit mauvais le tourmentoit de la part du Seigneur.* Dieu envoye à ces ames propriétaires les démons, qui les tourmentent : il s'en sert (des Démons), comme d'instrumens pour faire retourner ces ames à lui. C'est un fouet extrêmement utile lorsque l'on en fait faire bon usage par l'abandon, la résignation, & le délaissement : mais au contraire, Saül *se troubloit* de cet esprit mauvais; il en devenoit plus propriétaire, s'attachant désordonnément à l'amour de lui-même & à son propre intérêt : ce que *ses serviteurs* même reconnurent fort bien.

v. 16. *Que le Roi commande, & vos serviteurs qui sont auprès de votre personne chercheront un homme qui sache jouer de la harpe, afin qu'il en joue lorsque l'Esprit mauvais du Seigneur vous aura saisi, & que vous en receviez du soulagement.*

Les serviteurs de Saül lui donnerent un fort bon avis, qui fut, de ne point s'occuper ni s'affliger de la possession du malin esprit; mais de s'abandonner à la volonté de Dieu, afin que le Démon déchargeât sur lui sa colere dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu lui en avoit donné. Il faut bien du courage afin que le cœur, comme une *harpe*, résonne toujours les louanges de Dieu, par la conformité de notre volonté à celle de Dieu, pour vouloir tout ce qu'il permet, & comme il le permet.

Pourquoi croit-on que les serviteurs de Saül appellerent cet esprit *l'esprit mauvais du Seigneur?* Le Seigneur peut-il avoir un esprit mauvais? O c'est qu'ils étoient bien instruits qu'il ne faut jamais regarder tout ce qui nous arrive autrement que du côté de Dieu, qui opére tout le mal de

peine. C'eſt dans ſa ſuprême volonté que nous devons trouver bon tout ce qu'il permet nous arriver, & ne le regarder jamais du côté de la créature. On prend ſouvent humainement ce que l'on dit de ſe divertir & de ſe déſoccuper de tout ce qui ſe paſſe en nous, croyant qu'il faut chercher des divertiſſemens dans le créé ; & c'eſt tout perdre, & devenir ſenſuels au lieu d'être ſpirituels. On peut chercher des divertiſſemens innocens, il le faut même, comme ſe promener &c. : mais non des divertiſſemens dangereux : c'eſt pourquoi ces ſerviteurs experimentés ne conſeillerent pas des divertiſſemens criminels ; mais les plus innocens, qui ſont d'entendre *jouer de la harpe*.

v. 18. *L'un des ſerviteurs de Saül dit : J'ai vu le fils d'Iſaï qui ſait bien jouer de la harpe : c'eſt un homme très-fort, propre à la guerre, prudent en paroles, bel homme ; & le Seigneur eſt avec lui.*

La bonté de Dieu eſt admirable pour inſinuer aux ames tout ce qu'il faut faire pour les tirer de l'égarement. Il permet qu'un ſerviteur conſeille de prendre David, parce, dit-il, qu'*il joue très-bien de la harpe*. Jouer très-bien de la harpe, c'eſt être entierement d'accord avec Dieu en toutes choſes, & être ſi conforme de volonté avec lui, que Dieu n'ait pas plutôt voulu une choſe, qu'elle ſoit voulue de cette perſonne. On n'a pas plutôt touché des cordes bien d'accord, qu'elles ſe répondent ſur le même ton.

Ils diſent, qu'*il eſt* puiſſant & *fort* ; parce qu'il a l'Eſprit de Dieu en lui, qui le munit de ſa force : *homme de guerre*, déja dreſſé au combat & à la maniere de combattre ſes ennemis. Il eſt *prudent en paroles*, ne parlant que ce que Dieu lui

fait dire. Voilà toutes les qualités que doit avoir une perſonne propre à aider les ames de cet état, & à les tirer de leur propriété.

v. 21. *David vint trouver Saül, & ſe tint devant lui : Et Saül l'aima fort, & il fut fait ſon Ecuyer.*

David, cet homme ſelon le cœur de Dieu, *vint à Saül : il ſe tenoit devant lui* comme un médiateur entre Dieu & Saül ; & comme il étoit la figure de Jéſus-Chriſt, il étoit auſſi médiateur en Jéſus-Chriſt. *Saül l'aima fort* ; parce que Dieu ſe fait toujours aimer dans toutes les perſonnes où il habite. *Il fut fait l'Ecuyer de Saül*, celui qui portoit ſes armes. Ceci eſt fort myſtérieux. David étant la figure de Jéſus-Chriſt, & Jéſus-Chriſt étant enfermé en David comme dans ſon pere, de la ſemence duquel il eſt venu, l'Ecriture nous donne à connoître que dans des états ſi étranges Jéſus-Chriſt doit porter toutes les armes. Il ne faut pas que la créature prétende ſe délivrer par aucun effort propre ; mais il faut qu'elle mette toute ſa force & ſon attente en Jéſus-Chriſt, qui la délivrera de tous ſes ennemis ſi elle veut bien s'abandonner à lui, & n'attendre point de force d'elle-même. Dieu ſeul par Jéſus-Chriſt nous ſuffit pour toutes choſes.

v. 23. *Ainſi toutes les fois que le mauvais eſprit du Seigneur ſe ſaiſiſſoit de Saül, David prenoit la harpe ; & la touchant de ſa main, Saül étoit ſoulagé & ſe portoit mieux ; car l'eſprit malin ſe retiroit de lui.*

Cela ſignifie, que David prenoit la volonté de Saül, & l'obligeoit de ſe conformer à celle de Dieu par une douce harmonie, afin de ne s'écar-

ter jamais de ce qu'il vouloit de lui : & cela n'étoit pas plutôt fait, que *Saül étoit ſoulagé, & ſe portoit mieux :* parce que rien n'adoucit tant tous les maux que cette conformité de notre volonté à celle de Dieu. L'ame ne demeure pas plutôt réſignée & abandonnée pour ſouffrir toutes les attaques des démons, ſi telle étoit la volonté de Dieu, que *l'eſprit mauvais ſe retire ;* car il ne peut ſouffrir la conformité de notre volonté à celle de Dieu.

CHAPITRE XVII.

v. 4. *Et un homme qui étoit bâtard, nommé Goliath, ſortit du camp des Philiſtins.*
v. 10 *Il diſoit : J'ai défié aujourd'hui les armées d'Iſraël, donnez-moi un homme qui vienne avec moi combattre ſeul à ſeul ?*

GOLIATH étoit un géant : l'Ecriture dit qu'il étoit *bâtard ;* parce que toute ſa force étoit en lui-même, & qu'il avoit dérobé la force de Dieu pour ſe l'approprier. Il étoit fort dans ſon orgueil, & *défioit* tous les autres hommes, ſe croyant invincible. Il mettoit en ſa force tout le ſuccès de la bataille, & le ſort de tout un peuple. C'eſt bien là la figure de l'orgueil humain. Ceux qui ſe croyent forts comme des géants, croyent les autres auſſi aiſés à renverſer que des mouches.

v. 26. *David donc dit aux hommes qui étoient auprès de lui : Que donnera-t-on à celui qui tuera ce Philiſtin, & qui ôtera l'opprobre d'Iſraël : Car quel eſt ce Philiſtin incirconcis, pour inſulter ainſi à l'armée du Dieu vivant ?*

David au contraire eſt la figure de l'ame petite & humble, qui ne s'appuyant point en ſes forces, attend tout de Dieu. Auſſi plus il ſe voit petit & foible, plus il a de courage, perſuadé qu'il eſt que toute force eſt renfermée en Dieu ſeul : & ne pouvant ſouffrir l'arrogance de Goliath, il dit : *Quel eſt cet incirconcis*, cet audacieux, ce téméraire, qui oſe défier *l'armée du Dieu vivant ?* Qu'il ſache que c'eſt à Dieu qu'il s'adreſſe, & non aux hommes. Cette expreſſion, *l'armée du Dieu vivant*, vaut autant, que Dieu combattant, vengeur & détruiſant : c'eſt à Dieu, qui vit, qu'il aura à faire ; & non pas à une idole, comme ſon orgueil le lui perſuade.

v. 28. *Mais Eliab, le plus grand de ſes freres, ſe mit en colere contre lui, & lui dit : Pourquoi avez-vous abandonné dans le déſert ce peu de brebis que nous avions ? Je ſais quel eſt votre orgueil & la malignité de votre cœur, & que vous n'êtes venu ici que pour voir le combat.*

C'eſt l'ordinaire, que les freres & les meilleurs amis qui ne connoiſſent pas la ſimplicité d'un cœur, prennent pour *orgueil* ce qui n'eſt qu'un pur effet de ſa candeur. L'ame qui ne recherche en ce qu'elle dit & en ce qu'elle entreprend que la ſeule gloire de Dieu, & qui ſe contente de ſuivre la motion du St. Eſprit, ne dit que ce que Dieu lui fait dire : cependant on l'accuſe *d'orgueil*, croyant que c'eſt là le principe qui la fait agir. Ils paſſent même plus avant, l'attribuant *à la malice du cœur :* & toutefois il n'y eut jamais d'intention plus pure que celle de David dans la demande qu'il fit alors. C'étoit un autre eſprit que le ſien qui parloit par ſa bouche, ainſi que la ſuite le fit bien voir. Le ſalut d'Iſraël dépen-

doit de cette question, & de la fidélité à en suivre l'inspiration : aussi David sans s'étonner, continua ce qu'il avoit commencé, répondant à son frere :

v. 29. *Qu'ai-je fait? N'est-il pas permis de parler?*
v. 30. *Et s'étant un peu détourné de lui, il s'en alla d'un autre côté, où il dit la même chose ; & le peuple lui répondit comme auparavant.*

Il est de la derniere conséquence de suivre l'attrait de Dieu, sans que nul respect humain soit capable d'arrêter : tout dépend de cette fidélité, qui exige un grand courage. Si David avoit désisté de son entreprise pour la raillerie d'Eliab, il auroit manqué aux desseins de Dieu, & Dieu n'auroit pas été glorifié en lui. Il y a bien des personnes qui ne disent point ce que Dieu leur inspire de dire : ils craignent que ne réussissant pas, ils ne soyent chargés de confusion. C'est le propre intérêt qui fait craindre de dire les choses. Qu'importe que nous soyons trompés ? N'est-il pas plus juste de hasarder de se méprendre, que de courir le risque de ne point faire la volonté de Dieu ? David se met peu en peine d'être approuvé ou d'être condamné, pourvu que Dieu soit glorifié en lui.

v. 31. *Or les paroles de David ayant été entendues de diverses personnes, elles furent rapportées à Saül ;*
v. 32. *Et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla de cette sorte : Que personne ne s'épouvante des insultes de ce Philistin : votre serviteur est prêt à l'aller combattre.*

David ne se contente pas des simples paroles ; mais suivant le mouvement qui le presse, il s'offre pour *combattre* ce géant, quoiqu'il soit encore

très-foible. Ce qui lui donne un courage si héroique, c'est que ne s'appuyant point sur sa propre force, mais bien sur la force de Dieu, il pouvoit dire, comme (*a*) S. Paul a dit depuis : *C'est dans ma foiblesse que je trouve ma force.*

v. 33. *Et Saül dit à David : Vous ne sauriez résister à ce Philistin, ni combattre contre lui, parce que vous êtes encore tout jeune, & que celui-ci a toujours été à la guerre depuis sa jeunesse.*

La prudence humaine répond comme Saül à David, & lui dit : Comment vous, qui êtes dans l'enfance, pourrez-vous *résister à un homme qui s'est exercé au combat dès sa tendre jeunesse ?* O que l'on se méprend étrangement ! Cet homme a combattu sur ses propres forces ; c'est pourquoi il s'est affoibli, loin de se fortifier : mais comme David ne combattoit que par la force de Dieu, plus il étoit foible en apparence & dépouillé de tout, plus étoit-il rempli de la force de Dieu. C'est ce qui lui fera dire dans la suite : Vous venez à moi avec l'épée & le bouclier ; & je viens à vous au nom du Seigneur.

v. 34. *David lui répondit : Votre serviteur a conduit souvent le troupeau de son pere. Il venoit quelquefois un lion ou un ours qui emportoient un belier du troupeau.*
v. 35. *Alors je courois après eux, je les battois, je leur arrachois le belier d'entre les dents ; & lorsqu'ils se jettoient sur moi, je les prenois à la gorge, je les étranglois, & je les tuois.*
v. 36. *C'est ainsi que j'ai tué un lion & un ours. Ce Philistin incirconcis sera comme l'un d'eux.*

David fait voir à Saül qu'il n'y avoit rien à

(*a*) 2 Cor. 12. v. 9.

craindre pour lui ; parce que son pere lui avoit déja confié le soin de ses brebis : ce qui marquoit sa vocation pour être Pasteur d'Israël, la bonté de Dieu sur lui, & son avancement, quoiqu'il fût si jeune. Le démon est *le lion* rugissant, qui cherche la proie pour la dévorer : *l'ours* est la figure du péché. *Je poursuivois*, dit David, l'un & l'autre de ces animaux, je les chassois en les *frappant*, & lorsqu'ils tournoient leur fureur contre moi, *je les étouffois*. Etouffer le péché dans les ames, c'est la marque d'un véritable Pasteur, qui ne se contente pas de délivrer son troupeau des mains des démons & du péché, le faisant retourner à Dieu ; mais qui par ses soins étouffe ce même péché en lui.

Puis, ajoute David, que j'ai fait déja toutes ces choses par la force de Dieu, j'espere de détruire Goliath, ce monstre d'orgueil, par le pouvoir divin.

v. 36. — *J'irai contre lui ; je ferai cesser l'opprobre du peuple ; car qui est ce Philistin incirconcis, pour oser maudire l'armée du Dieu vivant ?*

v. 37. *Et David ajouta : Le Seigneur qui m'a délivré des griffes du lion & de la gueule de l'ours, me délivrera encore de la main de ce Philistin. Saül dit donc à David : Allez, & que le Seigneur soit avec vous !*

Il y a deux choses très-remarquables dans ce verset : la premiere est la confiance que David marque avoir en Dieu, qui lui donne le courage d'attaquer l'ennemi le plus redoutable qui fut alors sur terre, animé qu'il étoit alors d'un zele ardent pour la gloire de Dieu, qu'il voyoit déshonoré par la témérité de cet orgueilleux. Quoi, dit-il, il ose défier *l'armée du Dieu vivant*, lui qui avec tout son orgueil n'est devant Dieu que comme une feuille seche que le vent emporte ! J'espere que ce Dieu fort, entre les mains duquel je me suis abandonné sans réserve, se servira de mon bras pour détruire ce monstre d'orgueil.

La seconde chose remarquable dans ce verset, c'est que, quoique David fut si plein de zèle pour combattre, & qu'il eut sa mission de Dieu même, il ne s'en sert pas néanmoins, attendant que celui qui a droit de la lui donner extérieurement, le fasse. C'est l'ordre hierarchique de l'Eglise.

v. 38. *Et Saül revêtit David de ses armes ; il mit un casque d'airain sur sa tête, & il l'arma d'une cuirasse.*

v. 39. *David dit à Saül : Je ne saurois marcher ainsi ; parce que je n'y suis pas accoutumé, & il les ôta.*

La plupart des directeurs font la même faute que Saül : ils veulent bien que ces ames généreuses entreprennent de grandes choses lorsque Dieu les y appelle ; mais ils veulent les *vêtir de leurs armes*, & leur *mettre leur casque sur la tête* : c'est-à-dire, qu'ils veulent les vêtir de certaines mesures de prudence ; ils veulent leur donner leur esprit, & les remplir de leurs propres pensées : c'est comme leur mettre le casque en tête.

Mais l'ame abandonnée à Dieu ne peut, quelqu'effort qu'elle fasse, agir de cette sorte, ayant pris une habitude toute contraire. Elle s'en laisse vêtir néanmoins par docilité ; mais elle est obligée de s'en dépouiller aussi-tôt, se trouvant arrêtée par là, & comprenant encore mieux par l'expérience qu'elle vient de faire, qu'elle *ne peut marcher* pour exécuter les volontés de Dieu que revêtue de son simple & nud abandon.

v. 40. *Il prit son bâton, qu'il tenoit toujours à la main; il choisit dans le torrent cinq pierres polies, & les mit dans sa panetiere qu'il avoit sur lui; & tenant à la main sa fronde, il marcha contre le Philistin.*

Le *bâton* que David *portoit toujours en ses mains*, est une belle figure de l'abandon à Dieu. David en fit en cette occasion un renouvellement, sa foi devint plus pure, & sa confiance s'augmenta; mais confiance qui ne regardoit que le seul intérêt de Dieu, étant très-content de périr dans cette occasion, pourvu que Dieu en tirât de la gloire, & que son ennemi fût détruit. L'abandon fut donc le seul soutien de David: il n'en voulut prendre en nulle chose créée. *Il choisit cinq pierres très-claires du torrent*; ce qui marquoit que tout son abandon & toute sa force étoient renfermées en Jésus-Christ. C'est en lui que l'ame doit combattre & détruire ses ennemis; c'est dans ses sacrées (*) plaies qu'elle trouve son salut: non qu'elle pense directement à ces plaies: mais c'est qu'ayant abandonné par la foi l'espérance & l'amour pur, tout moyen de salut pour soi, elle trouve par là même infailliblement le salut du Sauveur. Ces pierres étoient *claires & prises dans le torrent*; parce qu'elles se trouvent dans le torrent de l'abandon, & dans la pureté & nudité de la foi; car sitôt qu'une ame, désespérant de toute force propre, s'abandonne à Dieu, elle est par cet abandon revêtue de la force de Dieu en Jésus-Christ, du salut de Dieu par Jésus-Christ.

David mit ces pierres *dans sa panetiere* pastorale; pour faire voir, que non-seulement toute sa force pour combattre ses propres ennemis étoit dans les mérites de Jésus-Christ d'une maniere anticipée; mais qu'il trouvoit même dans ses plaies sacrées tout ce qui lui étoit nécessaire pour conduire son troupeau, qu'il ne prétendoit pas lui rien donner qui fût sien; mais que tout ce qu'il faisoit pour son troupeau, soit en le nourrissant, soit en le défendant, se faisoit en Jésus-Christ & par le même Jésus-Christ.

(*) Cinq plaies en Jésus-Christ, marquées par cinq pierres que David choisit.

La fronde qu'il prit *en sa main* désigne très-bien l'exécution de la volonté de Dieu dans une désappropriation entiere & un abandon parfait, au-dessus de toute crainte, de dangers, de doute, ni d'hésitation. Tout consiste dans cette exécution. C'est beaucoup de s'abandonner pour toutes les volontés de Dieu; mais c'est tout d'agir conformément à cette divine volonté.

v. 42. *Et quand le Philistin eut regardé David, il le méprisa. C'étoit un jeune homme roux & fort beau de visage.*

Goliath fit comme font ordinairement les hommes orgueilleux, pleins d'eux-mêmes, enflés de leurs victoires passées; ils méprisent l'innocence & la simplicité du juste, quoique ce soit une lampe préparée pour les derniers tems. David étoit *très-beau* par sa candeur & la droiture de son cœur.

v. 43. *Et il lui dit: Suis-je un chien, pour venir à moi avec un bâton? Et ayant maudit David en jurant par ses Dieux,*

v. 44. *Il ajouta: Viens à moi, & je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel & aux bêtes de la terre.*

v. 45. *Mais David dit au Philiſtin : Tu viens à moi avec l'épée, la lance & le bouclier : mais moi je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu des troupes d'Iſraël, auxquelles tu as inſulté aujourd'hui.*

Les ames ſimples n'ont point d'autres *armes* que la croix & l'abandon : c'eſt ce qui fait que les perſonnes fieres & orgueilleuſes les *mépriſent*. Goliath lui dit : *Suis-je un chien*, pour me combattre de la ſorte ? que ne prenez-vous des armes pareilles aux miennes ? Et quand vous en auriez, je ne laiſſerois pas de vous vaincre encore. *Venez*, dit cet audacieux, *& je donnerai votre chair aux oiſeaux du ciel & aux bêtes de la terre.* Ceci exprime très-bien la perſécution que les perſonnes enflées de la bonne opinion d'elles-mêmes ſuſcitent aux ames ſimples, animant contre elles les perſonnes vertueuſes, (déſignées par *les oiſeaux du ciel*,) qui croyent faire un bien de les perſécuter ſur les faux récits qu'on leur en fait : on les fait attaquer en même tems par les perſonnes mondaines & ſenſuelles, qui comme *des bêtes* carnacieres, ne les quittent point qu'ils ne les ayent dévorés par la plus noire calomnie.

David ne répond point à toutes les inſultes de Goliath : il ſemble ne pas entendre ſes injures ; & oubliant tout propre intérêt pour le ſeul intérêt de Dieu, il ſe contente ſeulement de lui faire voir la différence de leurs armes, afin que l'on juge mieux de leur efficacité par le ſuccès qu'elles doivent avoir. *Vous venez*, dit-il, *à moi avec l'épée* de votre force propre, ſur laquelle vous vous appuyez ; *avec la lance* de votre vengeance, ne combattant que pour votre propre intérêt, & n'enviſageant que votre propre gloire : votre orgueil vous ſert comme de *bouclier*. Pour

moi, qui n'ai rien de tout cela, je n'attends point de force de moi-même : je ne cherche ni mon intérêt, ni ma gloire, ni ma vengeance : le bouclier qui me couvre eſt la foi, mon épée eſt la force de Dieu, dans laquelle j'ai mis toute ma confiance ; ma lance eſt l'entiere déſappropriation, n'ayant point d'autre intérêt que celui de Dieu. C'eſt en cet équipage que dans un abandon total de moi-même, ſans me mettre en peine du ſuccès, j'expoſe tout ce que je ſuis. C'eſt de cette maniere que je *viens à vous au nom du Seigneur des armées*, en qui Iſraël a mis tout ſon ſalut. Sachez que ce n'eſt point un homme que vous avez défié ; mais le Seigneur lui-même.

v. 46. *Le Seigneur vous livrera aujourd'hui entre mes mains : je vous frapperai, je vous couperai la tête, & je donnerai les corps morts des Philiſtins aux oiſeaux du ciel & aux bêtes de la terre ; afin que toute la terre ſache qu'il y a un Dieu en Iſraël.*

Tout ce verſet exprime bien les ſentimens d'un cœur qui aime purement. *Le Seigneur*, dit David, *vous aſſujettira à moi*, vous qui avez cru être plus fort que lui, qui vous perſuadiez de triompher de Dieu même : *je vous frapperai* par lui, *j'abattrai votre tête* dans laquelle réſide cet orgueil inſupportable, qui vous a fait préférer votre force & votre adreſſe au pouvoir divin ; & c'eſt pour cela que *j'expoſerai les corps morts des Philiſtins*, qu'il aura détruits, *aux yeux* des juſtes & des pécheurs. Et ce n'eſt point à cauſe de moi que j'en uſerai de la ſorte ; mais *afin que l'on ſache qu'il y a un Dieu en Iſraël*, qui aide & ſoutient ceux qui lui ſont abandonnés ſans réſerve,

qui combat pour eux, & qui remporte une victoire aſſurée.

v. 47. *Afin que toute cette multitude d'hommes reconnoiſſe que ce n'eſt point par l'épée ni par le dard que le Seigneur ſauve ; parce qu'il eſt l'arbitre de la guerre : & ce ſera lui qui vous livrera entre nos mains.*

Ce n'eſt point mon intérêt que je cherche, dit David, en demandant la victoire ; mais c'eſt *pour faire connoître à tout le* monde que *le Seigneur ſauve* par ſa bonté ceux qui s'abandonnent à lui, *non point avec l'épée* & la lance, qui ſont des armes également propres pour attaquer & pour ſe défendre ; mais parce qu'étant le Seigneur des armées, il ſuffit de s'abandonner à lui, de le chercher de tout ſon cœur, de ne point envisager ſon propre intérêt, pour l'obliger à nous rendre victorieux d'un ennemi d'autant moins redoutable par ſon aſſiſtance, qu'il le paroît davantage à ceux qui regardent les choſes avec des yeux charnels.

v. 48. *Le Philiſtin donc s'avança & marcha contre David. Et lorſqu'il en fut proche, David ſe hata & courut contre lui pour le combattre.*

v. 49. *Il mit ſa main dans ſa panetiere, il en prit une pierre, la lança avec ſa fronde, & en frappa le Philiſtin dans le front. La pierre s'enfonça dans le front du Philiſtin, & il tomba le viſage contre terre.*

v. 50. *Ainſi David remporta la victoire contre le Philiſtin avec une fronde & une pierre : il le renverſa par terre, & le tua. Et comme il n'avoit point d'épée en la main,*

v. 51. *Il courut, & ſe jetta ſur le Philiſtin : il mit la main*

ſur ſon épée, il la tira du fourreau, & il acheva de lui ôter la vie en lui coupant la tête. Les Philiſtins voyant que le plus vaillant d'entre eux étoit mort, s'enfuirent.

Ceci nous fait voir comme la confiance en Dieu & le déſintéreſſement parfait remporte la victoire ſur l'appui en ſa propre force. Vous nous l'avez bien dit, mon Seigneur, dans votre Ecriture toute divine, que (*a*) *l'homme ne ſera jamais fort de ſa propre force.*

David mit ſa main dans ſa panetiere, qui étoit le lieu où il conſervoit les pierres myſtérieuſes pour défendre le troupeau de Jéſus-Chriſt. Cette *panetiere* ſignifie fort bien le dénuement parfait de tout appui en ſoi. Sitôt que nous n'avons plus d'appui dans les choſes créées, nous nous trouvons comme remplis d'un ſecours toujours préſent : il ſemble que nous ayons en propre la force de Dieu, qui eſt toujours prêt de nous rendre victorieux. Il eſt bien vrai, ainſi que S. Paul (*b*) l'a déclaré, *que c'eſt dans notre foibleſſe que nous trouvons notre force*, puiſque plus nous ſommes foibles en nous-mêmes, plus nous ſommes forts en Jéſus-Chriſt.

David ne *prit qu'une pierre*, quoi qu'il en eût mis cinq, pour faire voir, que ceci ne s'opére pas par la multiplicité des conſidérations qui regardent Jéſus-Chriſt en diſtinction de lui-même ; mais dans la nudité de la foi, où tout le diſtinct de Jéſus-Chriſt eſt réduit en unité parfaite de Dieu ſeul, ſans multiplicité de diſtinctions ; parce que tout le diſtinct en Jéſus-Chriſt, connu & regardé comme tel, eſt renfermé dans le dénuement parfait, déſigné par cette panetiere ; c'eſt là où tout ſe trouve réduit en unité totale. Les

(*a*) Ci-deſſus, Chap. 2. v. 9. (*b*) 2. Cor. 12. v. 9, 10.

cinq pierres étoient renfermées en celle-là, comme celle-là étoit comprife dans les cinq. C'eſt donc cette pierre unique que David prend; *il la met dans la fronde* de l'exécution de la volonté de Dieu, qui la porte ſans réſiſtance *dans le front de* cet orgueilleux, & l'abat aux pieds de David. C'eſt de cette ſorte que l'ame fidelle à exécuter la volonté de Dieu dans un abandon entier de tout ſoi-même, remporte la victoire ſur ſes plus dangereux ennemis.

David *n'avoit point d'épée* : il étoit dépouillé de toutes les marques de force, afin que la victoire ne fut attribuée qu'à Dieu ſeul. Une ame pénétrée de l'amour pur auroit plus d'horreur de s'attribuer quelque choſe de la victoire que Dieu remporte, que de voir tous les démons exercer ſur elle un empire tyrannique. On peut être très-innocent, & être poſſédé du démon ; & l'on ne peut être propriétaire ſans déplaire beaucoup à Dieu; parce que l'amour-propre eſt la ſource de toutes les uſurpations, & la propriété eſt la gardienne de tous les larcins. C'eſt pourquoi David ſe dépouille de toutes armes, & ne ſe ſert d'aucunes, de peur que l'on ne pût s'imaginer qu'il eût contribué en quelque choſe à l'ouvrage de Dieu.

Il courut ſur ce monſtre atterré, par une fermeté de foi & de courage extraordinaire, ſe ſervant des propres armes de Goliath pour le détruire, & *lui coupant la tête avec ſa propre épée.* Il fit voir de la ſorte, que l'appui que cet orgueilleux avoit en ſa propre force, étoit la cauſe de ſa mort ; comme l'abandon de David entre les mains de Dieu étoit la cauſe de ſa victoire.

Il eſt dit enſuite, que *les Philiſtins, voyant que le plus vaillant d'entre eux étoit mort, s'enfuirent.*

Tous

Tous les autres ennemis ſont très-foibles, lorſque leur chef eſt ſurmonté.

v. 53. Et les enfans d'Iſraël retournerent de la pourſuite des Philiſtins, & pillerent leur camp.

Après que les enfans d'Iſraël eurent pourſuivi le reſte des Philiſtins, ils *retournerent* comme revenant à leur premier repos; *& ils pillerent le camp*: ce qui n'eſt autre choſe, que ſe repoſer avec propriété dans le bien que Dieu fait en nous & par nous; & c'eſt un défaut que preſque toutes les perſonnes commençantes commettent.

v. 54. Et David prenant la tête du Philiſtin la porta à Jéruſalem, & il mit ſes armes chez lui.

David n'en uſa pas comme le reſte du peuple: *il porte la tête du Philiſtin*, le chef de tous les ennemis, *dans Jéruſalem*, qui eſt la ville ſainte de Dieu, remettant à Dieu la victoire & la gloire de toutes choſes, lui rendant avec fidélité & pureté tout ce qu'il avoit reçu de lui. Il *mit* de plus *ſes armes en ſa maiſon*, c'eſt-à-dire, qu'il laiſſa même dans le repos les armes ou les moyens de ſa victoire, ſans penſer à s'en ſervir de nouveau que par un nouvel ordre de Dieu, ou un nouvel engagement de providence. Il faut remarquer que l'Écriture dit, que les enfans d'Iſraël retournerent eux-mêmes dans les tentes, trouvant leur repos dans cette victoire & en occupant même leur eſprit; mais David ſe contente de mettre les armes dans ſa tente; ce qui marque une ceſſation de tout agir propre, oubliant même tout le paſſé, & le laiſſant dans le ſein de la providence.

v. 57. Et Abner le prenant, le mena devant Saül, ayant dans sa main la tête du Philistin.

v. 58. Et Saül lui dit : Jeune homme, de quelle lignée êtes-vous ? Je suis, dit David, *le fils de votre serviteur Isaï Bethléémite.*

L'ame abandonnée à Dieu demeure dépouillée, & cependant elle se laisse *conduire* par la providence de maniere qu'elle ne cache aucune des graces de Dieu ; parce qu'elle ne se les attribue point : elle sait que toute la gloire en est due à Dieu. C'est sur ce pied que *David porte la tête de Goliath* dans la ville pour la seule gloire de son Dieu : s'il la porte au Roi, c'est comme pour lui rendre compte de ce que Dieu a fait par lui après la mission qu'il lui avoit donnée. Saül l'interroge de sa famille, il l'appelle *jeune homme*, comme par étonnement de sa candeur & de sa simplicité, & de son avancement. David lui répond, qu'il est de la tribu de Juda, du petit lieu *de Bethléem*. Il étoit petit, ce lieu, en apparence ; mais grand en effet, par rapport au Messie qui en devoit sortir. C'est comme s'il disoit, que c'est en la vertu de ce même Messie qu'il a fait tant de grandes choses.

CHAPITRE XVIII.

v. 1. Lorsque David achevoit de parler à Saül, l'ame de Jonathas fut liée à celle de David : & Jonathas l'aima comme son ame.

v. 3. David & Jonathas firent alliance ensemble ; car il l'aimoit comme son ame.

Les paroles de David furent des flêches qui blesserent le cœur de Jonathas ; parce que Jonathas étoit bien disposé : il étoit déja rempli d'une extrême confiance en Dieu, comme on l'a vu

(a) plus haut : il fut rempli de joie de trouver en David un homme plus abandonné à Dieu que lui, ainsi que ses paroles & ses actions le faisoient connoître. Cette conformité de sentimens fit une liaison très-étroite entre ces deux grandes ames. On auroit peine d'exprimer la liaison que Dieu fait entre les personnes véritablement intérieures. C'est un je ne sais quoi qui gagne le plus intime de l'ame ; & qui rend ces deux ames une en Dieu. C'est le fruit de la priere de Jésus-Christ : (b) *Mon pere qu'ils soyent un.* Le sang ni l'amitié naturelle ne peuvent jamais approcher de semblables unions : des personnes qui ne s'étoient jamais vues auparavant, se trouvent plus unies à la premiere approche, qu'à tous leurs parens ; parce que l'union vient de la conformité de l'intérieur, qui est bien plus intime que toutes les liaisons naturelles. Après avoir éprouvé cette union d'ame l'on *fait une alliance* éternelle, & il paroît plus facile de se séparer de soi-même que d'être divisé de ces personnes.

v. 4. Jonathas se dépouilla de la robe de laquelle il étoit vêtu, & la donna à David avec le reste de ses vêtemens, jusqu'à son épée, son arc, & son baudrier.

Le dépouillement que fit Jonathas en faveur de David, marque une certaine communication de toutes choses qui se fait entre les personnes intérieures, ensorte qu'elles ne réservent rien, soit extérieurement, soit intérieurement. Elles se découvrent ce qu'il y a en elles de plus caché, tant leurs propres miseres, que les graces dont il a plu à Dieu de les gratifier, très-bien désignées par les armes & par les habits.

(a) Ci-dessus. Chap. 14. v. 1. (b) Jean 17. v. 21. 22.

v. 5. *David alloit par tout où Saül l'envoyoit, & il se conduisoit avec beaucoup de prudence: & Saül lui donna le commandement sur quelques gens de guerre. Il étoit fort aimé du peuple, & particulierement des serviteurs de Saül.*

Il n'y a pas un mot dans l'Ecriture qui ne soit nécessaire. Elle nous apprend que *David alloit par tout où Saül l'envoyoit*. L'obéissance a toujours été la plus sûre marque d'un bon intérieur. La maniere dont David se *conduit* dans les emplois que Saül lui donne, marque la liberté qui est donnée dans cet état pour faire avec succès tout ce que Dieu demande de ces personnes dans la condition où il lui a plu de les mettre. Elles ont même une certaine facilité de contenter tout le monde, sur tout dans les commencemens: ce qui les rend fort aimables, surtout aux personnes qui pensent comme elles.

v. 7. *Les femmes dans leurs dances & dans leurs airs de musique se répondoient l'une à l'autre, & disoient Saül en a tué mille, & David en a tué dix mille.*

La simplicité avec laquelle ces *femmes* s'expriment sur la différence qu'elles mettent entre les victoires de David & celles de Saül, nous apprend celle qui se rencontre entre les avantages que les ames encore propriétaires, quoique bonnes d'ailleurs, remportent sur leurs ennemis, & ceux des ames déja désappropriées, qui n'envisagent que Dieu seul pour motif de tout ce qu'elles entreprennent, & des actions desquelles il veut bien être le principe: cette différence est, que les premiers à force de travail affoiblissent à la vérité quelques-uns de leurs ennemis, mais les

derniers sans les attaquer, les détruisent plus absolument. La raison en est, que par le renoncement à eux-mêmes ils attaquent directement l'orgueil, qui en est le chef & la source de tous les maux de notre ame.

v. 8. *Cette parole mit Saül dans une grande colere, & elle lui déplut extrêmement. Ils ont donné, dit-il, dix mille hommes à David, & à moi mille: que lui reste-t-il après cela que d'être Roi?*

La propriété cause des jalousies mortelles: elle rend envieux des graces que Dieu fait aux autres. La maniere dont Saül s'exprime marque un cœur fort ulcéré & plein d'orgueil, qui craint de perdre ce qu'il tient avec une attache extraordinaire. Il n'en est pas de même d'un cœur dégagé de tout propre intérêt: il est aussi content que Dieu fasse des graces aux autres, que s'il les lui faisoit à lui-même. Il consentiroit de toute son ame que Dieu lui ôtât même celles qu'il lui a données, pour les distribuer aux autres, s'il en étoit plus glorifié.

v. 9. *Depuis ce jour-là Saül ne regarda point David de bon œil.*

Il est presque inévitable aux ames de grace d'être persécutées & enviées des personnes d'un rang éminent & comblées des biens de fortune, qui sont souvent remplies de jalousie contre des personnes qui très-souvent n'ont que l'opprobre & la misere pour partage: ce qui fait voir clairement la différence des graces temporelles aux dons intérieurs; puisque les premieres ont si peu le pouvoir de contenter, qu'elles ne peuvent éteindre la jalousie, quelque pleines de profusion qu'elles soyent: au lieu que les personnes inté-

rieures n'envient pas la fortune des plus grands Monarques de l'Univers. Elles fe trouvent pleinement contentes au milieu des plus grandes difgraces.

On croit perfécuter ces perfonnes, & c'eft Dieu que l'on perfécute en elles. Lorfque l'on eft encore tendre dans la vertu, Dieu permet que l'on foit approuvé de tout le monde; mais à mefure qu'elle avance, elle fe trouve condamnée des mêmes perfonnes qui l'approuvoient auparavant.

v. 10. *Or le jour fuivant le mauvais efprit du Seigneur fe faifit de Saül, & il prophétifoit au milieu de fa maifon: & David jouoit de la harpe comme tous les autres jours; & Saül ayant un dard à la main,*

v. 11. *Le lança contre David.*

Ce que l'Ecriture rapporte ici fait bien voir qu'il n'y a rien d'affuré dans toutes les lumieres, quelque éminentes qu'elles foyent; puifque le don de *prophétie*, qui felon (a) S. Paul eft par deffus tous les autres dons gratuits, peut encore venir du malin efprit. Cela nous marque qu'il ne faut s'arrêter qu'à la foi nue, dépouillée de toutes fortes de témoignages.

Saül veut *percer David*; tant l'amour-propre l'agitoit fortement. Il n'y a point d'excès de violence, où la jaloufie fpirituelle ne tranfporte une ame propriétaire. La jaloufie de l'amour profane ne fait pas tant de dégat. La fpirituelle s'étend fur tout fexe & fur les meilleurs amis. Un directeur doit bannir de fa direction ces perfonnes jaloufes de leurs compagnes: c'eft une pefte dans un troupeau. Il n'y a rien de fi étrange à

(a) 1 Cor. 12. v. 28.

quoi ces perfonnes ne fe laiffent emporter tôt ou tard. Or comme les péchés d'efprit font plus enracinés, & ont des fuites plus étranges que les péchés même du corps; auffi les jaloufies qui naiffent de la propriété font encore plus étranges que celles qui viennent de l'amour profane. Nul témoignage de ces perfonnes contre leurs directeurs & contre leurs compagnes ne doit être admis; car il n'eft forte de calomnie que ces perfonnes n'inventent pour fe venger.

Que les directeurs entre les mains defquels de telles ames tombent, ne fe figurent point qu'ils en viendront à bout: nullement, à moins que telle jaloufie n'ayant jamais été dans une ame, ne foit une fimple épreuve qu'elle déclare naivement avec toutes fes circonftances, qu'elle n'accufe jamais les autres en conféquence de fa jaloufie; mais qu'elle avoue avec humilité fa foibleffe: telle jaloufie ne fera jamais de mal, & ne vient que de pure épreuve, à caufe que ces perfonnes étoient même fort éloignées de ces chofes, & s'en faifoient une force & un appui. Les ames propriétairement jaloufes n'avouent le fait que difficilement, s'en accufent rarement, rejettent la faute fur ceux qui leur caufent de la jaloufie. Il n'y a que trouble & réflexions en eux: l'on n'y découvre point cette confeffion ingénue & candide des moindres circonftances. Je prie Dieu d'éclairer ceux qui conduifent de telles ames; parce que ceci eft d'une extrême conféquence, & la caufe de mille croix aux ferviteurs du Seigneur.

v. 12. *Et Saül craignoit David; parce que le Seigneur étoit avec David.*

Les ames pures & innocentes, quoique foibles

& sans nul crédit, se font *craindre* de leurs ennemis; quelque redoutables qu'ils puissent être. Cette crainte n'est causée que *parce que Dieu est avec elles*; & elle est mêlée d'une espece de fureur, à cause de l'expérience qu'ils ont que ce même Dieu, qui s'est retiré d'eux à cause de leur infidélité, habite dans ces ames pures.

v. 16. *Mais tous ceux d'Israël & de Juda aimoient David; parce que c'étoit lui qui marchoit à leur tête.*

Les personnes simples *aimoient David*, parce qu'il avoit l'esprit de Dieu: *il marchoit à leur tête*, comme étant leur supérieur en grace; ce qui désignoit aussi qu'il le devoit être un jour par rang & par autorité.

v. 17. *Et Saül dit à David: Vous voyez Merob, ma fille aînée; je vous la donnerai en mariage; soyez seulement courageux, combattez pour le service du Seigneur. Or Saül disoit en lui-même: Je ne veux rien faire contre lui; mais je veux qu'il tombe entre les mains des Philistins.*

Saül fait comme les spirituels qui sont déchus par leur propriété: ils flattent les personnes pour lesquelles ils ont le plus d'aigreur, sous prétexte de leur vouloir du bien, & d'avoir en elles une entiere confiance: cependant ils ne prétendent autre chose par des manieres si artificieuses que de les exposer & de les perdre. Ils n'osent porter la main sur elles, & ils voudroient les voir déchirer par celles des démons mêmes, s'il étoit possible. C'est une suite de la jalousie effroyable dont il a été parlé.

v. 18. *David dit à Saül: Qui suis-je, & quelle est la*

maison de mon pere & la vie que j'ai menée en Israël, pour devenir le gendre du Roi?

L'humilité de David est d'une grande instruction. Il savoit qu'il devoit être Roi, que Dieu l'avoit fait sacrer pour tel: néanmoins il ne parla jamais de cette faveur; au contraire, il affecta de faire connoitre combien il étoit peu de chose, se trouvant indigne d'être *le gendre du Roi*, quoiqu'il fût le véritable Roi, Saül ne l'étant plus qu'en figure.

v. 20. *Mais Michol, la seconde fille de Saül, avoit de l'affection pour David: ce qui ayant été rapporté à Saül, il en fut bien aise.*

L'amour que *Michol avoit pour David* étoit une marque de quelque rapport de son esprit avec celui de David. Cependant Saül lui avoit destiné sa fille aînée, qu'il donna ensuite à un autre par infidélité, Dieu l'ordonnant de la sorte, parce qu'il aime la petitesse. Dieu choisit ordinairement les cadets lorsqu'il a quelque dessein particulier: Jacob, & David même, prouvent ce que je dis.

v. 21. *Saül dit: Je lui donnerai celle-ci, afin qu'elle soit la cause de sa ruine, & qu'il tombe entre les mains des Philistins.*

Rien n'égale la malice d'un cœur qui sort de la droiture & de la simplicité, pour ne plus agir que par artifice & duplicité, il redevient pire qu'il n'a jamais été. Saül se sert d'un bienfait apparent pour ôter la vie à David: il aime mieux exposer sa fille à une douloureuse viduité, que de ne contenter pas sa passion.

v. 22. *Saül donna cet ordre à ses serviteurs: Parlez*

à David comme de vous-mêmes, & dites-lui : Vous plaisez au Roi, & tous ses serviteurs vous aiment : pensez donc maintenant à devenir gendre du Roi.

Saül se sert de tous les artifices d'un esprit dissimulé, afin de surprendre David. Il veut lui persuader qu'il l'aime & le considere ; mais Dieu, qui protége les simples, ne permet pas qu'il fasse nulle fausse démarche. Vous êtes, Seigneur, la précaution de celui qui s'abandonne à vous : c'est vous qui parlez pour lui. L'artifice contre une personne simple & abandonnée à Dieu est une fleche émoussée, tirée contre un rocher.

v. 23. *David leur dit : Croyez-vous que ce soit peu de chose que d'être gendre du Roi, moi, qui suis un pauvre homme, & de basse condition ?*

Le véritable humble ne se glorifie jamais, quoiqu'il y ait des occasions où il le peut faire avec justice : c'est pourquoi tous les artifices sont bien inutiles pour surprendre en paroles une ame abandonnée, dont Dieu prend lui-même le soin. La simplicité & la candeur détruisent tout l'artifice de la prudence malicieuse ; & ceux qui vont toujours droit attrapent ceux même qui croient les surprendre ; car y a-t-il prudence qui puisse donner des expressions pareilles à celles que l'humilité inspire à David ?

v. 24. *Les serviteurs de Saül lui rapporterent ceci :*
v. 25. *Mais Saül leur dit : Vous direz à David : Le Roi n'a que faire de douaire pour sa fille : il ne vous demande pour cela que cent prépuces des Philistins, afin que le Roi se venge de ses ennemis. Mais le dessein*

de Saül étoit de livrer David entre les mains des Philistins.

Saül ne promet sa fille à David que pour l'engager dans un danger éminent : il ne songe pas à venger Dieu, mais *à se venger* soi-même. Combien y a-t-il, dans le siecle où nous sommes, de haine & de vengeance couverte du zele de la gloire de Dieu ? O grand Roi & grand Prophête, d'autant plus grand que vous avez été plus petit, oserai-je dire que vous avez été le serviteur de Dieu le plus chéri de l'ancienne loi ? O si l'on connoissoit la gloire de ce Patriarche, & le rang qu'il tient dans le ciel à cause de la profondeur de son anéantissement !

v. 27. *Peu de jours après il marcha avec les gens qu'il commandoit : & ayant tué deux cents Philistins, il en apporta les prépuces au Roi, qu'il lui donna par compte, afin de devenir son gendre. Saül donc lui donna en mariage sa fille Michol.*

Tous les artifices des hommes contre les ames que Dieu protege sont bien foibles. Saül croyoit faire mourir David, & il lui donne la matiere d'une ample victoire. Saül ne demande la vie que d'un nombre d'ennemis, & David en tue le double, parce que Dieu étoit avec lui. Saül est enfin contraint d'exécuter en sa faveur les promesses qu'il lui avoit faites, & de reconnoître que Dieu est protecteur de David. C'étoit avec justice, ô grand Prophête, que vous chantiez : (a) *Quand je verrois une armée rangée pour me combattre, je ne craindrois pas* ; leur nombre redoubleroit même mon courage, parce que le Seigneur est avec moi. *Le Seigneur est ma lumiere &*

(a) Ps. 26. v. 1, 3.

mon salut, que craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de quoi aurai-je peur ?

v. 29. *Saül commença de craindre davantage David : son aversion pour lui croissoit tous les jours.*

La connoissance que les ames propriétaires & malignes ont de la vertu des personnes que Dieu protége d'une maniere spéciale, & dont il veut bien prendre lui-même la conduite, peut bien les engager à les *craindre*, appréhendant de les voir un jour dans l'élévation ; mais cette crainte, loin de les changer, augmente leur haine & leur fureur. O qui pourroit comprendre la malignité d'une ame propriétaire ? C'est la source des plus grands crimes. Quand ces ames ont conservé volontairement leur propriété, malgré les desseins que Dieu avoit qu'elle fût détruite, & les graces qu'il leur a faites pour cela, cette infidélité toute seule, sans d'autres péchés apparens, est la source de tous maux, & peut en un instant de l'homme du monde le plus saint, en faire un démon, comme elle a déja fait du premier des Anges le plus grand des diables. Si les hommes pouvoient comprendre ce que c'est que la propriété, à quoi ne s'engageroient-ils pas plutôt que de la conserver ? C'est ce même serpent qui dès le commencement du monde vint pour le corrompre : il se cache dans notre sein, & il y croit sans que l'on s'en apperçoive. O désappropriation, vous êtes la mere de l'innocence, & vous pouvez seule faire retourner l'ame dans son origine ! Si nous savions nous abandonner à Dieu sans réserve, nous nous trouverions par là délivrés peu à peu de ce monstre horrible.

CHAPITRE XIX.

v. 1. *Or Saül parla à Jonathas son fils, & à tous ses officiers pour les porter à tuer David : mais Jonathas son fils l'aimoit extrêmement.*

L'AMOUR-propre se change souvent en fureur contre les amis de Dieu : on ne sauroit croire jusqu'où il se porte. L'exemple de Saül en est une preuve bien convainquante, puisqu'elle le porte jusqu'à vouloir *engager Jonathas & ses serviteurs à tuer David.* Dieu permet souvent que les hommes chéris de lui soient persécutés ; mais il ne les abandonne pas tout-à-fait à la rage de leurs ennemis.

Jonathas n'avoit garde de rien entreprendre contre David : il étoit uni à lui par de trop fortes chaînes, qui étoient celles de la conformité intérieure. Les unions de grace sont bien plus fortes que celles de la nature.

v. 2. *Jonathas en vint donner avis à David, & lui dit : Saül mon pere cherche le moyen de vous tuer ; c'est pourquoi tenez-vous, je vous prie, sur vos gardes demain matin ; retirez-vous en ce lieu secret, où vous vous tiendrez caché.*

Jonathas ne se sert du conseil malheureux que son pere lui donne, que comme d'un avertissement pour obliger David de *se cacher*, & de fuir la persécution de son pere. C'est en vain que l'on tâche d'éviter la croix ; il faut que toutes celles qui nous ont été préparées par la divine Providence, nous arrivent.

v. 4. Jonathas parla favorablement de David à Saül son pere; & lui dit : Seigneur, ne faites point de mal à David votre serviteur; parce qu'il ne vous en a point fait, qu'il vous a rendu des services très-importans.

v. 5. Il a mis sa vie dans un extrême péril; il a tué le Philistin, & le Seigneur a sauvé tout Israël d'une maniere merveilleuse. Vous l'avez vu, vous en avez eu de la joie. D'où vient donc qu'à présent vous voulez pécher en répandant le sang innocent, en tuant David qui n'est point coupable?

Il y a bien peu d'ames assez fidelles, & assez généreuses pour dire du bien des personnes innocentes lorsqu'elles sont calomniées; particulierement quand c'est auprès des personnes puissantes, & auxquelles on craint de déplaire. Les flatteurs affectent de dire du mal de ceux que la calomnie opprime; & il se trouve peu de personnes qui gardent le silence sur elles, bien loin d'en trouver qui les défendent.

Il y a de trois sortes de personnes qui calomnient les innocens, à cause qu'ils les voient oppressés par des personnes puissantes. Les uns le font par malice & par quelque aversion particuliere, tâchant d'augmenter l'aigreur que l'on a déja pour eux : les autres (qui même s'imaginent rendre en cela beaucoup de gloire à Dieu) le font parce qu'ils ont crû le mal que l'on en disoit, ou bien par raillerie ou par fausse complaisance : d'autres enfin connoissent le bien qui est en ces personnes innocentes; mais par timidité, ou pour plaire aux grands, ils ne laissent pas d'en dire du mal. Mais il ne s'en trouve presque point qui ayent assez de courage pour les défendre : cependant très-souvent une excuse charitable, un avis

donné à propos, conserve la réputation & même la vie à un innocent. Je crois que les personnes qui entendent calomnier un innocent sans le défendre, ou qui voient les embuches qu'on lui tend sans l'en avertir, sont presque aussi coupables que ceux qui le font.

v. 6. Saül ayant entendu ces paroles de Jonathas en fut appaisé, & il fit cette protestation : Je jure par le Seigneur, qu'il ne mourra point.

Saül *s'appaise* à la voix de Jonathas, & *jure qu'il ne fera point mourir David*; tant il est vrai qu'une remontrance douce & courageuse, respectueuse & juste, est efficace pour détourner le mal conçu, & empêcher qu'il ne s'enfante.

v. 7. Jonathas présenta de nouveau David à Saül, & il demeura auprès de Saül comme il avoit été auparavant.

Jonathas ne se contente pas de parler pour David; il le réconcilie avec son pere, le faisant rentrer dans le même poste qu'il avoit avant sa disgrace. La charité Chrétienne doit faire toutes ces choses avec bien plus de perfection : cependant, qui est-ce qui la pratique de cette sorte?

v. 8. La guerre ensuite recommença, & David marcha contre les Philistins, les combattit, en tailla en pieces un grand nombre, & les mit en fuite.

O mon Dieu, quelle est la conduite que vous tenez sur vos serviteurs! A peine sont-ils sortis d'un exercice que vous leur en suscitez un autre. David ne vient que d'éviter la mort que Saül lui préparoit; & vous lui suscitez d'autres ennemis. Dieu tient cette même conduite sur toutes les personnes appellées à une grace éminente.

Dieu permet souvent que les puissances, & des personnes autrefois vertueuses s'unissent pour les persécuter. Ont-elles un moment de trêve de ce côté là? Dieu arme tout l'enfer. On aura peine à croire une chose qui est néanmoins très-certaine : c'est que la guerre que font les hommes cruels & passionnés est plus terrible & plus sanglante que celle des démons. Les démons craignent la force de Dieu cachée dans ces ames, ensorte qu'elles ne paroissent pas plutôt, que le démon & toute sa troupe fuit devant elles; au lieu que la jalousie & la malice de l'homme s'attache d'autant plus à les persécuter. On leur ôte l'honneur, ne pouvant leur ôter la vie. Plus ils voient leur innocence & la protection de Dieu sur eux, plus ils sont animés contre eux. Leur douceur & leur patience les irrite, bien loin de les gagner.

v. 9. *Il arriva que le mauvais esprit du Seigneur se saisit encore de Saül: il étoit assis dans la maison avec un dard à la main; & comme David jouoit de la harpe,*

v. 10. *Saül tâcha de le percer avec son dard, & la muraille après lui: mais David, qui s'en apperçut, se détourna, & le dard sans l'avoir blessé alla donner dans la muraille. Il s'enfuit aussi-tôt, & il se sauva ainsi pour cette nuit.*

A peine David est-il sorti victorieux du combat qu'il vient d'avoir contre les Philistins, que *le Diable* enragé *rentre en Saül*, assuré qu'il est d'être plus fort dans le corps d'un méchant homme, qu'avec toutes ses légions. David n'auroit aucun repos s'il n'avoit appris à le trouver dans la croix même. Les réconciliations faites avec des gens envieux & jaloux, qui ne peuvent supporter

porter la justice des enfans de Dieu, parce qu'elle condamne leur injustice, ne durent gueres. Il n'y a que peu de jours que Saül promettoit avec serment de ne point faire mourir David; néanmoins il s'efforce aujourd'hui dans une fureur extrême de le tuer. Qu'a-t-il fait depuis ce tems? rien autre chose que la volonté de Dieu, detruisant ses ennemis & ceux de Saül. Il a exposé sa vie pour lui; & c'est ce qui le rend criminel.

Il est à remarquer sur l'exemple de David, que toute la malice & toute la puissance humaine jointe ensemble, ne sauroit nuire aux serviteurs du Seigneur, lorsqu'il lui plaît de les protéger.

v. 11. *Saül envoya donc ses gardes en la maison de David pour s'assurer de lui & le tuer le lendemain dès le matin. Michol femme de David lui rapporta tout ceci, & lui dit: Si vous ne vous sauvez cette nuit, vous êtes mort demain au matin.*

Ce Verset confirme ce que j'ai avancé à la fin de l'autre, que quelque cruelles & sans relâche que soient les poursuites des ennemis de Dieu contre ses serviteurs, ils ne sauroient toutefois les perdre; parce que Dieu a plus de bonté qu'ils n'ont de malice; & que les moyens qu'il a de les sauver, sont en plus grand nombre que les inventions dont ils se servent pour les perdre.

Lorsque la guerre est une fois allumée contre une personne intérieure, elle ne s'éteint qu'avec sa vie, & souvent même elle subsiste encore après sa mort. C'est comme un violent incendie, qui s'accroît incessamment loin de s'éteindre, jusqu'à ce que le feu ait consumé tout l'aliment qui le nourissoit. Je prie les personnes qui liront ces écrits, (si Dieu permet qu'ils tombent

entre les mains de quelqu'un,) de remarquer qu'un intérieur ne s'établit pas si vite que l'on s'imagine; que les personnes qui se persuadent d'avoir atteint la perfection sans avoir beaucoup souffert extérieurement & intérieurement, se trompent beaucoup. Il est aisé de prouver ce que je dis par toute la suite de l'histoire de David, cet homme si intérieur. Les ames véritablement intérieures sont à tous momens dans la mort intérieure, comme l'éprouvoit St. Paul : (*a*) elles meurent tous les jours sans pouvoir mourir.

Il faut voir la maniere dont David se conduit parmi tant de croix. Il ne se justifie ni envers Saül, ni envers les autres : l'Ecriture n'en fait nulle mention. S'il se justifie dans la suite auprès de Saül, ce n'est que de choses qui regardent le repos de Saül même. Il ne se plaint pas même à Jonathas son intime ami; il ne témoigne aucun ressentiment : sa patience est invincible, il paroit comme insensible aux maux : sa charité n'est point altérée, il n'aime pas moins ses persécuteurs que si c'étoient ses intimes amis. Mais comment cela se peut-il faire ? C'est que David ne regarde ces choses qu'en Dieu, & comme venant de sa main, & sa volonté demeurant unie à celle de Dieu, il ne peut vouloir autre chose que ce que Dieu fait & permet.

v. 12. *Michol le descendit en bas par une fenêtre : David s'échappa, s'enfuit & se sauva.*

Les précautions de Saül sont aussi inutiles que celles qui furent prises contre St. Paul : on les sauva l'un & l'autre (*b*) par le même moyen. La providence ne manque jamais au besoin, elle fournit dans les périls extraordinaires un secours extraordinaire.

(*a*) 1. Cor. 15. v. 31. (*b*) Act. 9. v. 25.

v. 14. *Saül envoya dès le matin des archers pour prendre David; & on lui fit dire qu'il étoit malade.*

v. 15. *Il en envoya encore d'autres avec ordre de le voir, & il leur dit : Apportez-le moi dans son lit, afin qu'il meure.*

Les paroles de Saül marquent une extrême cruauté : car il pouvoit s'imaginer que si David étoit *malade*, sa maladie ne pouvoit être causée que par l'accablement où une persécution si vive le réduisoit.

On pouvoit dire avec vérité qu'il reposoit *dans son lit*, quoi qu'il ne fut pas extérieurement dans le lit : parce que l'amour de la volonté de Dieu est le lit de repos des ames qui lui sont abandonnées.

Saül veut qu'on l'*apporte* tout *malade* pour le faire mourir. On ne travaille à rien avec plus d'ardeur qu'à tirer les ames intérieures de l'abandon à la volonté de Dieu, ce qui est comme leur donner la mort, & qui ne sert néanmoins qu'à les y affermir davantage.

v. 16. *Les gens étant venus, on ne trouva sur le lit qu'une statue qui avoit la tête couverte d'une peau de chèvre.*

Ceci fait voir que l'on ne connoît jamais la vérité de l'état intérieur. Ceux qui en sont gratifiés, paroissent au-dehors comme une *figure* que l'imagination se forme, & qui ne peut être réelle. *Les peaux de bêtes* qui étoient *à la tête de la statue* de David, marquent le jugement que les sages du siecle font des personnes intérieures, qui est, qu'elles n'ont point d'esprit, que ce sont des cerveaux affoiblis, qui s'imaginent certains

états qui ne font que de l'invention de certaines femmes dont l'efprit eft altéré.

v. 19. *Quelques-uns en vinrent donner avis à Saül, & lui dirent : David eft à Najoth de Ramatha.*

v. 20. *Saül donc envoya des archers pour prendre David : mais les archers ayant vû une troupe de Prophêtes qui prophêtifoient, & Samuel qui préfidoit parmi eux, ils furent faifis eux-mêmes de l'Efprit du Seigneur, & ils commencerent à prophêtifer comme les autres.*

Où fuyez-vous, David, figure de l'agneau fans tache, où fuyez-vous, dis-je, de devant ces loups qui vous pourfuivent ? Vous fuyez auprès des ferviteurs du Seigneur, pour y trouver quelque confolation. *Samuel* étoit le feul qui connoiffoit David, & qui fut par conféquent en état de le foulager ; & c'eft où on le va chercher. Si l'on pouvoit l'arracher du fein de Dieu même, on le feroit. O aveuglement des hommes !

O fageffe infinie de mon Dieu ! Pour réuffir en vos deffeins, & conferver ceux qui vous appartiennent, *les archers* que *Saül* avoit *envoyés virent David au rang des Prophêtes, & Samuel qui étoit au-deffus d'eux*, pour marquer qu'il étoit celui qui recevoit immédiatement de Dieu, & dont Dieu fe fervoit comme de canal pour fe communiquer aux autres : auffi eft-il dit, que *l'efprit de Dieu defcendit fur ces hommes* fitôt qu'ils l'approcherent. Belle figure des communications des Serviteurs de Dieu envers ceux qui les approchent ! N'arrive-t-il pas affez fouvent que ceux que l'on envoye pour les furprendre en paroles, font eux-mêmes pris, connoiffant fenfiblement que l'efprit de Dieu eft en eux ? Cela va même quelquefois fi loin, qu'ils entrent dans la mê-

me voie qu'ils avoient condamnée auparavant par ignorance ou par complaifance.

v. 21. *Saül en ayant été averti, envoya d'autres gens qui prophêtiferent auffi comme les premiers. Il en envoya pour la troifieme fois, qui prophêtiferent encore ; & entrant dans une grande colere,*

v. 22. *Il s'en alla lui-même à Ramatha,*

v. 23. *Il fut lui-même faifi de l'Efprit du Seigneur ; il prophêtifoit en marchant jufqu'à ce qu'il fut arrivé à Najoth près de Ramatha*

v. 24. *Il quitta auffi fes vêtemens, il prophêtifoit avec les autres devant Samuel, & il demeura nud par terre tout le jour & toute la nuit : ce qui donna lieu à ce proverbe : Saül eft-il donc auffi devenu Prophête ?*

Ceci n'arrive pas pour une fois, mais plufieurs : parce que l'Efprit de Dieu gagne aifément les perfonnes qui ne font pas paffionnées. Cependant toutes ces chofes, qui devroient toucher un efprit, s'il étoit tant foit peu fufceptible de la grace, ne fervent qu'à l'animer davantage. Saül accufe tous fes meffagers de lâcheté, de n'avoir pû lui amener David : mais il verra bientôt par fon expérience ce que l'on peut fur ceux que Dieu garde lui-même.

On dit ordinairement, que les perfonnes intérieures gagnent tout le monde ; que dès qu'on leur a parlé on ne peut plus les condamner : ce qu'on traite d'artifice. O aveuglement des hommes ! ce n'eft point elles qui gagnent ; mais c'eft l'Efprit de Dieu qui eft en elles, qui fe répand fur ceux qui les approchent, ainfi que le marque l'Ecriture, lorfqu'elle dit, que *l'Efprit de Dieu les faifit* avec impétuofité. *Saül y va lui-même & il eft pris* comme les autres. Cela arrive ordinaire-

ment de la force, de quelque fureur dont on soit possédé, lorsque l'on parle à ces ames simples, droites, ingénues. La vérité est si forte dans leur bouche qu'elle remporte toujours la victoire : aussi est-il dit dans Esdras (*a*) que la force de la vérité surpasse toute force. L'Esprit de Dieu qui est en elles, oblige de céder à cette force à laquelle rien ne peut résister, d'avouer la vérité, de s'en laisser convaincre, quoique l'on ne soit pas gagné pour cela.

Saül se dépouilla nud, il parla le langage des autres : ce qui marque qu'il rentra pour quelques momens dans l'état d'où il étoit déchû par son péché : mais il n'y rentra néanmoins que par la conviction de l'Esprit, & non par la conversion du cœur : ce qui est aisé à prouver par le peu d'efficacité que cette grace reçue eut sur Saül. Il ne quitta pas plutôt une si sainte compagnie, qu'il rentra dans sa même haine pour David, dans la condamnation des mêmes choses qu'il venoit d'approuver & d'éprouver.

CHAPITRE XX.

v. 1. *David s'enfuit de Najoth près de Ramatha. Il vint parler à Jonathas, & lui dit : Qu'ai-je fait ? quel est mon crime ? quelle faute ai-je commise contre votre pere pour l'obliger à vouloir ainsi m'ôter la vie?*

QUI ne feroit accablé d'une si longue suite de persécutions ? David *s'enfuit vers Jonathas* avec lequel il étoit si intimément uni. Il lui ouvre son cœur de la maniere du monde la plus touchante. Hélas, dit-il, vous en qui je

(*a*) 3. Esdr. 4. v. 35.

me confie uniquement, ne me direz-vous point *quel est mon crime* ? ai-je manqué en quelque chose à ce que je dois à *votre pere* ? Il cherche ma vie ; & ce qui m'est le plus douloureux, c'est qu'il paroît vouloir me tirer de l'ordre de Dieu, dont j'estime mille fois plus la volonté que ma vie. Qui n'admirera la conduite de Dieu sur David ? On le sacre Roi de la part de Dieu, qui lui dit par la bouche de son Prophête qu'il l'a choisi pour regner sur son peuple : néanmoins que lui est-il arrivé depuis ce tems ? des croix, des renversemens, des détours effroyables. Il est même plus esclave qu'aucun du peuple.

C'est ainsi, Seigneur, que vous en usez toujours : lorsque vous promettez des grandeurs, il n'arrive que des renversemens & des bassesses : mais c'est par ces choses mêmes que vous exécutez vos promesses. Les humiliations sont des degrés pour descendre, à la vérité ; mais les mêmes degrés servent dans la suite de montée pour élever l'ame selon votre volonté, ô mon Dieu ! David ne s'étonne point de ses disgraces, il ne s'en plaint point, il ne desespére pas de vos faveurs, il croit que vous avez le pouvoir de changer sa fortune en un moment.

v. 2. *Jonathas lui dit : Non, vous ne mourrez point.* —
v. 3. — *David lui dit : Je vous jure par le Seigneur, & je vous jure par votre vie, qu'il n'y a qu'un dégré entre la mort & moi.*

Jonathas pour consoler David lui veut persuader que Saül n'a nul dessein de le perdre ; car qui le pourroit croire aussi méchant qu'il l'est ? Mais David assure Jonathas de la vérité. Les paroles dont il se sert sont tout-à-fait expressives :

Nous ne sommes séparés, dit-il, *la mort & moi que d'un degré*; parce qu'entre l'état de mort & l'état mourant, il n'y a qu'un certain degré qui fait la différence de la mort à la vie.

v. 8. *Faites cette grace à votre Serviteur, puisque vous avez voulu que nous nous promissions amitié l'un à l'autre, en la présence du Seigneur: que si je suis coupable de quelque chose, ôtez-moi vous-même la vie; mais ne m'obligez point de paroître devant votre pere.*

David ne parle de la sorte à Jonathas que pour l'engager en vertu de l'alliance que Dieu a fait entr'eux, d'avoir quelque compassion de lui. C'est comme s'il lui disoit: C'est vous qui m'avez fait accepter cette union dont je me trouvois si indigne. Il est aisé de remarquer en David l'état d'une ame persécutée de toute part, & accablée en même tems de la nudité de la foi: elle dit à son ami de grace, tout ce que sa douleur lui suggere; & comme elle ignore toujours si ce n'est point sa faute, qu'elle craint même que son péché ne soit la source de tant de disgraces, hélas! dit-elle, *tuez-moi*, détruisez en moi ce corps de péché, s'il est la cause de mes maux.

Mais ne me faites point paroître devant votre pere. Rien n'est plus dur à une personne de cet état que de paroître devant ceux qui le persécutent: on sent une certaine foiblesse qui s'expérimente, mais qui ne se peut dire.

v. 13. *Si la malice de mon pere persévére contre vous, je vous en donnerai avis, & je vous renvoyerai, afin que vous puissiez aller en paix; & que le Seigneur soit avec vous, comme il a été avec mon pere.*

v. 14. *Que si je vis, vous me traiterez avec la bonté que le Seigneur demande; & si je meurs,*

v. 15. *Vous ne retirerez point votre bonté & votre compassion de ma maison pour jamais, lorsque le Seigneur arrachera les ennemis de David de dessus la terre jusqu'au dernier.*

Jonathas fait voir à David que ce n'est point une faute qui soit en lui; qu'il avoit eu à la vérité quelque peine à croire que la haine de son pere fut si forte; que si les choses sont comme il les pense, *il lui donnera avis* de toutes choses: & pour marquer son désintéressement, il lui souhaite les mêmes biens qu'à son pere, lui faisant comprendre qu'il sait bien que le Royaume lui est promis. Il étoit dû à Jonathas selon les loix de la nature, mais il est déféré à David selon celles de la grace. Une ame bien abandonnée ne recherche rien pour elle, ni gloire, ni avantage: elle a autant de joie que Dieu soit glorifié dans les autres que dans elle-même; elle prie seulement cet ami fidele, qu'elle voit avec plaisir lui être préféré, de l'aider dans la vie spirituelle, s'il en a besoin.

Cette maniere de s'exprimer; *si je suis encore vivant*, marque que l'ame n'a besoin de la direction qu'autant qu'elle vit de la vie d'Adam; mais lorsque cette vie est arrachée, la direction ne lui est plus nécessaire: elle souhaite seulement que *l'on ait soin de sa famille.* Quelle est cette famille? Selon le spirituel ce sont les ames que l'on a gagnées à Jésus-Christ, qui peuvent avoir besoin de secours.

La foi de Jonathas est admirable, il ne doute point que Dieu n'*ôte de la terre les persécuteurs de David*: il n'ignore pas que Dieu laisse pour un tems ses serviteurs dans l'oppression; mais il sait qu'il vient un autre tems où il les délivre.

C'eſt cette connoiſſance qui le porte à dire à David : Si Dieu permet que je ſois chaſſé de ma maiſon, j'y conſens : toute la grace que je demande, eſt que Dieu me ſépare des ennemis de David, & qu'il ſe ſouvienne que je ne lui ſuis point contraire, n'ayant point d'autres ſentimens que les ſiens.

v. 17. *Et Jonathas commença à jurer à David, car il l'aimoit comme ſon ame.*

Quoique les unions des perſonnes intérieures ne s'affoibliſſent gueres, Dieu prend plaiſir quelquefois de les renouveller. Jonathas renouvelle donc avec David l'alliance que Dieu leur avoit fait faire. Jonathas *aimant David comme ſon ame*, pouvoit-il n'être pas uni à lui? Auſſi *lui jure-t-il* une alliance éternelle. L'expreſſion dont l'Ecriture ſe ſert pour marquer l'amour que Jonathas portoit à David eſt très-forte; rien ne marque mieux une étroite amitié, une liaiſon de toute l'ame. Dieu fait en lui-même de ces ſortes d'unions qui vont juſques à l'unité. Jéſus-Chriſt en a parlé, lorſqu'il a dit : (*a*) *Mon Pere, qu'ils ſoyent un comme vous & moi ſommes un.* Ces unions ſont auſſi pures, auſſi ſimples, & auſſi dégagées que ſi elles étoient entre de pures intelligences : elles ſont ſéparées de toutes formes, eſpeces, & même de tout le ſenſible & le diſtinct.

v. 19. *Jonathas lui dit : vous viendrez promptement vous cacher au jour du travail, & vous ſerez aſſis auprès du rocher nommé Ezel.*

Le jour du travail, dont Jonathas parle ici, n'eſt autre que le jour de l'affliction & de la per-

(*a*) Jean 17. v. 22.

ſécution. *Etre aſſis contre le rocher*, marque qu'il faut trouver ſon repos dans le travail & dans la douleur, & que nous devons être fermes comme un rocher pour recevoir, ſans en être ébranlé, toutes les diſgraces que Dieu nous prépare. Jonathas ne dit pas à David de s'aſſeoir ſur le rocher, mais *auprès* : ce qui marque qu'il n'étoit pas encore dans la fermeté qu'il devoit avoir un jour, n'étant pas à couvert des viciſſitudes qui arrivent continuellement dans la vie ſpirituelle. Il faut néanmoins que lorſque les ſens ſont troublés dans le tems de l'affliction, le fond de l'ame demeure ferme dans ſa ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

v. 20. *Je tirerai trois fléches contre ce rocher, comme ſi je m'exerçois à tirer au blanc.*

Les *trois fléches* que Jonathas *tire contre la pierre*, figurent bien trois états où Dieu fait paſſer l'ame avant que de l'introduire dans un certain état de conſiſtance, où elle eſt plus exempte de ces viciſſitudes, dont il a été parlé. Ces trois fléches ſont trois ſortes d'épreuves qui purifient l'ame comme dans un purgatoire; & ce ſont, l'impureté apparente; des tentations d'impiété; & une eſpece de folie. Toutes les perſonnes (*a*) qui ont écrit des peines intérieures ont traité de ces ſortes de peines. Ces trois épreuves ont rapport aux trois vertus théologales, qui doivent être purifiées dans ce purgatoire, & ſéparées de la propriété que l'ame contracte inceſſamment par le commerce de l'amour-propre.

(*a*) Le Cardinal *Bona*, dans ſon *Traité de la voie abrégée pour aller à Dieu*, Chap X. en allegue pluſieurs, & entr'autres *Taulere*, *Jean de la Croix*, & les Saintes *Catherine de Genes*, *Thereſe* & *Angele de Foligni*. &c.

La CHARITÉ eſt purifiée dans les attaques qu'il faut ſoutenir contre la pureté ; parce que ces ſortes d'attaques humilient extrêmement une ame ſuperbe ; & S. Paul aſſure, qu'elles lui furent envoyées (*a*) afin qu'il ne ſe glorifiât pas pour ſes grandes révélations. Cette humiliation fait perdre un certain amour ſecret que l'on a pour ſoi-même & pour ſa propre juſtice, cette tentation ou impureté apparente épurant la charité, comme l'or eſt épuré par le feu. Ceci fait beaucoup ſouffrir, & humilie étrangement : cependant c'eſt le purgatoire de la charité, où l'amour devient tout pur pour Dieu, par la haine & l'horreur que l'ame contracte contre elle-même dans *l'abîme de boue* où elle eſt réduite, ainſi que David après l'avoir éprouvé le décrit (*b*) dans ſes Pſaumes.

La ſeconde fléche eſt la tentation d'impiété ou de blaſphême, dont on ſouffre un tourment ſi étrange, que l'ame qui en eſt tourmentée, croit être déja dans l'enfer éternel. Toutes les penſées les plus noires & les plus affreuſes lui paroiſſent des conſentemens formels. Dans une pareille extrêmité que peut-elle faire ? Car de recourir à Dieu, elle ne le peut dans ce tems : elle n'a que du dégoût pour les choſes ſaintes : elle croit même avoir perdu la foi. Et c'eſt ici le purgatoire de LA FOI, qui en la dénuant terriblement, la rend extrêmement pure. On ne ſauroit croire combien cette peine exerce une ame fidelle & pleine d'un reſpect infini envers les mêmes choſes pour leſquelles elle croit ne ſentir plus que du mépris.

La troiſieme fléche ou épreuve pour l'ame, eſt une eſpece de folie qui la tourmente. Elle ſe

(*a*) 2. Cor. 12. v. 7. (*b*) Pſ. 68. v. 3. & 15. & Pſ. 39. v. 3.

ſent toute furieuſe : elle n'a que des penſées noires & de déſeſpoir. Toutes les perſonnes qui l'approchent, & auxquelles elle ſe découvre, lorſqu'elles n'ont pas d'expérience, en jugent mal, la tenant pour folle & trompée ; Dieu permet même ſouvent que ces ſortes d'ames tombent dans les mains de perſonnes ignorantes, qui les font beaucoup ſouffrir. C'eſt le purgatoire où L'ESPÉRANCE eſt purifiée de toute propriété : car avant ce tems, quoique l'eſpérance parut très-forte, & n'être fondée que ſur le pouvoir divin, il y avoit un appui ſecret & inconnu dans l'aſſurance de la même eſpérance, qui la rendoit propriétaire & imparfaite. Il en étoit tout de même des autres vertus : quoique la pureté de l'amour fût pour Dieu, il y avoit une aſſurance dans la pureté de ce même amour, qui étoit comme un nuage qui empêchoit l'entiere pénétration de cet amour, qui eſt Dieu même. Il en eſt de même de la foi ; quoiqu'elle ne fut, ce ſemble, appuyée que ſur la puiſſance de Dieu, l'aſſurance de cette foi, ſervant d'appui à l'ame, l'empêchoit de tomber dans la perte en Dieu, & dans l'abandon parfait. Ces états ſont extrêmement purifiants ; mais ils ſont terribles : parce qu'ils ne purifient qu'en ſaliſſant en apparence, & ne donnent cette pureté intérieure qu'en faiſant ſemblant de l'ôter. O Sainteté de mon Dieu ! que vous êtes grande ! ô pureté de mon Dieu ! devant vous la pureté apparente de l'homme n'eſt qu'impureté. Vous êtes ſi jaloux de vous-même, que vous renverſez plutôt toute ſainteté (*) apparente que d'en ſouffrir une propriétaire, parce qu'elle s'oppoſe à votre ſainteté en nous. Vous êtes véritablement le ſeul ſaint

(*) *Ou* apperçue & ſentie.

en vous-même, & hors de vous en toutes vos œuvres : tout ce qui n'eſt point votre propre ſainteté, eſt corruption.

Or l'ame doit être bien fidelle pour porter ces trois états dans un entier ſacrifice & un abandon total entre les mains de Dieu, s'y laiſſant abſolument : car tout ce qu'elle tenteroit de faire pour ſortir de cet abîme, ne ſerviroit qu'à l'y enfoncer davantage. Le Prophête-Roi ne diſoit-il pas (*a*) qu'il étoit *enfoncé dans un abîme de boue*, dont il ne pouvoit ſe tirer ? Il faut que celui qui y a mis, en retire, comme l'or qui eſt dans le creuſet ne s'en retire pas de lui-même.

Tous les efforts de la créature ſont alors non ſeulement très-inutiles, mais même très-dangereux : parce que par eux la volonté ſe retire de l'union à la volonté de Dieu, qu'elle doit aimer dans la permiſſion de ces peines : de plus, elle ſe retire du regard direct & fixe qu'elle doit avoir en Dieu ſeul, & de l'amour de ſon ordre, pour s'amuſer à ce qui ſe paſſe dans la partie inférieure. Elle ne le peut faire ſans ſe détourner de Dieu, quoiqu'elle croie le faire pour Dieu, & par là elle s'affoiblit : & comme elle ne ſort de ſon regard pur en Dieu que pour regarder ce qui ſe paſſe en elle, ce regard eſt alors très-dangereux ; parce que l'ame étant dépouillée de toute force propre, elle ne trouve chez elle que de la foibleſſe ; cette vue l'occupe de ſon mal, & cette occupation augmente ce même mal ; de ſorte qu'elle s'expoſe ou à pécher par la délectation, ou par le déſeſpoir. Si elle enviſage trop ce qui ſe paſſe en elle, il eſt à craindre que la partie inférieure n'attire un conſentement, & ne l'entraîne à chercher la délectation : Si au contraire

(*a*) Pſ. 68. v. 3.

elle ſe conſidere avec amour-propre, la douleur qu'elle a de ſe voir ſi ſale, la jette dans le déſeſpoir, ainſi qu'il eſt arrivé à des ames aſſez pures.

L'ame qui ne ſe regarde point elle-même, eſt à l'abri de tous ces dégats : Sa volonté demeurant unie à Dieu, & ſon regard appliqué en lui, elle mépriſe tout ce qui ſe paſſe dans la partie inférieure, & par là elle eſt à couvert du péché : car pour pécher, il faudroit qu'elle retirât ſa volonté de celle de Dieu, la volonté de Dieu ne pouvant ſouffrir une volonté criminelle ſans la rejetter. Il faudroit auſſi qu'en péchant elle détournât ſa vûe de Dieu ; car celui qui n'a de vûe que pour Dieu, n'en peut avoir pour le péché.

Que les perſonnes qui ſont dans ces ſortes d'épreuves ſoient donc inſtruites qu'elles ne doivent faire autre choſe que de s'abandonner & ſe délaiſſer à la volonté de Dieu, pour ſouffrir ces épreuves dans toute l'étendue de ſes deſſeins ſur elles, dans un ſacrifice entier, ne ſe reprenant jamais quoi qu'il arrive, n'en déſirant pas la fin, étant même contente d'y reſter toute l'éternité ſi tel eſt le bon plaiſir de Dieu, ſans vue ni retour ſur elles-mêmes pour enviſager leur état ni ce qui ſe paſſe en elles, quelque horrible qu'il leur paroiſſe. Il faut qu'elles reſtent ſacrifiées pour tout ce que Dieu voudra, & pour autant de tems qu'il lui plaira, évitant les réflexions & les repriſes plus que la mort.

Toutes les peines de l'ame viennent des réflexions, & de ce qu'elle n'eſt pas fidelle à ſe laiſſer à Dieu après s'y être abandonnée. Par ſes réflexions elle entre dans les craintes & les doutes, & par les repriſes elle ſe retire de l'abandon, & par l'un & l'autre elle ſe jette dans des peines & des

embarras très-grands, allongeant beaucoup ses souffrances: au lieu que si elle étoit fidelle à se laisser à Dieu, ces peines finiroient bientôt. Toute la vie d'une telle ame se passe à faire & à défaire, sans rien avancer. O vous, qui gémissez sous ses coups redoublés, ne soiez pas si téméraires que de vouloir mettre la main à l'ouvrage de Dieu: croyant bien faire, vous gâtez tout. Laissez donc à Dieu le soin de son ouvrage: ne détournez ni à droite ni à gauche, & il conduira lui-même vos pas.

O Directeurs, ministres du Seigneur, entre les mains desquels il confie de telles ames, ne les tourmentez point, ayez-en au contraire beaucoup de compassion. La main de Dieu est assez appesantie sur elles; n'y mettez point la vôtre, si ce n'est pour les consoler. Elles ne sont souvent que trop convaincues qu'elles péchent, & comme elles ne peuvent par tous leurs soins empêcher qu'elles ne ressentent ces peines, & même que les efforts qu'elles font pour s'en délivrer les irritent, il faut bien se donner de garde d'augmenter leurs scrupules: car on les jette nécessairement dans l'une des deux extrêmités, lorsqu'on leur dit par des scrupules mal-fondés qu'elles péchent: parce que ne pouvant empêcher, comme j'ai dit, ces états par nul effort humain, on met ces ames ou dans le désespoir, voyant qu'elles ne peuvent éviter ce qu'on leur dit être péché; ou bien on les fait pécher, les mettant dans la nécessité de faire, ou plutôt de souffrir, ce qu'elles croyent être péché. Une bonne action faite avec une vue déterminée de pécher, est assurément un péché, comme une action défectueuse d'elle-même peut n'être pas mauvaise à cause de la pureté d'intention, de la

simplicité de l'innocence, & du désir que l'on a de plaire à Dieu. On tourmente quelquefois si fort ces pauvres affligées, qu'on leur fait perdre l'esprit.

La plus grande preuve de leur innocence est l'extrême peine qu'elles souffrent de ces états, qui durent d'autant plus qu'on les contrarie davantage, & d'autant moins qu'elles s'abandonnent plus à Dieu pour les souffrir tant qu'il lui plaira de les permettre, avec foi sans foi, courage sans courage, amour sans amour qui les satisfasse.

Il faut remarquer, que David restoit assez proche du rocher durant que Jonathas, qui étoit la figure du bras de Dieu, tiroit ses flèches. Cette posture marque le repos dans lequel l'ame doit demeurer, lorsque Dieu l'éprouve de la sorte.

Jonathas dit à David: *Vous descendrez au jour de travail contre la pierre, & vous y demeurerez assis:* ce qui marque qu'il faut entrer dans ces états d'humiliation par un abandon que Dieu exige fortement & promptement de l'ame. C'est pourquoi il est écrit, vous descendrez *avec beaucoup de vitesse;* parce que Dieu ne laisse point délibérer dans les abandons qu'il veut de cette ame: & quoique l'immolation qu'elle fait alors d'elle-même soit volontaire, il est certain qu'elle se sent inclinée à la faire sans délibération. C'est une (a) imitation de ce sacrifice volontaire que Jésus-Christ fit de lui-même (b) en venant au monde: l'ame n'envisage rien pour lors en détail; mais elle se sacrifie à toutes les rigueurs de la divine justice pour n'être point épargnée, ainsi que Job.

L'ame n'est pas plutôt entrée dans ces états,

(a) Hebr. 12. v. 2. (b) Hebr. 10. v. 5, 7.

qu'elle doit y demeurer en repos, comme David *demeura* affis après être arrivé contre la pierre, qui marque la ftabilité & la fermeté de ce repos. Ce n'eft pas affez de fe laiffer pour un peu de tems entre les mains de Dieu; mais il y faut demeurer autant de tems que les flêches durent à tirer. Ce n'eft pas affez de refter affis lorfque l'on tire une ou deux flêches; il y faut refter auffi longtems qu'elles continuent. Si l'on en ufe autrement, il n'y va pas moins que de la vie.

v. 21. *J'envoierai un petit garçon ramaffer les flèches;*

v. 22. *Si je lui dis, les flèches font en-deçà de vous, ramaffez-les: venez me trouver, car tout fera en paix pour vous, & vous n'aurez rien à craindre, le Seigneur vit: Que fi je dis à l'enfant: Les flèches font au-delà de vous; allez vous-en en paix, parce que le Seigneur veut que vous vous retiriez.*

Lorfque Dieu commence à frapper, l'on peut encore retourner à lui, lui préfenter fon état, lui faire une efpece de détail de fes peines; parce que Dieu donne des difpofitions conformes à cet état avant que d'établir dans le même état. Ces difpofitions font comme des effais de la chofe qui doit venir; mais elles ne durent pas: c'eft comme l'éclair qui précéde de loin le tonnerre; mais lorfque la foudre tombe, l'éclair le fuit, & ne le prévient pas. Cette difpofition étant donc éloignée, & l'ame n'entrant pas fitôt dans l'état, il n'y a pas grand mal, ni de quoi s'effrayer: l'ame en cet état rapporteroit bien les flèches à Dieu, les lui préfentant par un abandon généreux, afin qu'il l'en bleffe. O vous qui vous abandonnez avec courage, foyez perfuadés que la vue éloignée de la bleffure eft bien différente

de la bleffure même; & que quelque abandon que vous ayez eu pour vous facrifier à Dieu, il vous fera bien difficile de vous laiffer en facrifice, lorfque vous fentirez la pointe & la dureté de fes flèches.

Jonathas dit à David: *Si je dis, les flèches font paffées outre, allez en paix; car le Seigneur vous a laiffé aller.* Ce qui fe dit en des tems pareils, fignifie des chofes bien différentes. Lorfque l'on entre réellement dans la peine, les flèches ne demeurent pas là, elles traverfent, elles *paffent outre*, & pénétrent jufques dans la moëlle des os jufqu'à ce qu'elles ayent paffé outre: mais lorfqu'elles ont paffé outre, Dieu *laiffe* l'ame; & il femble qu'il la laiffe fi fort à elle-même, qu'il ne la retient plus.

O Dieu! que fera-t-elle? Jufqu'à préfent vous l'avez tenue à couvert fous l'ombre de vos ailes, & maintenant vous la *laiffez aller*? C'eft ici la plus terrible épreuve de l'ame. Elle appercevoit autrefois que Dieu la foutenoit; mais à préfent il lui femble que Dieu l'a abandonnée, qu'elle s'eft procurée elle-même tout le mal qui lui arrive. Autrefois, dira-t-elle, je connoiffois bien que ma volonté n'y avoit point de part, qu'un je ne fais quoi la foutenoit encore: mais à préfent que Dieu m'a abandonnée à moi-même dans ces états, hélas! je les crois tous volontaires. Non, non, ame défolée, cela n'eft pas comme vous penfez. Dieu ne vous affifta jamais davantage. Il eft vrai qu'il vous ôte le fentiment de cette affiftance, qui feroit pour vous un foutien, qu'il faut perdre, cependant votre volonté ne fut jamais plus féparée du mal: mais vous ne connoiffez pas cette féparation de volonté: parce que Dieu a comme perdu votre

volonté dans la fienne, enforte que ne trouvant de volonté pour chofe quelconque, vous n'avez garde de la fentir féparée de ce que vous fouffrez. Cependant elle ne peut y entrer; puifqu'elle ne paroit plus comme volonté propre & féparée de celle de Dieu : c'eft ce qui fait que vous croyez vouloir tout ce qui fe paffe en vous. Il eft pourtant vrai que votre volonté étant unie à celle de Dieu, vous le voulez comme permiffion divine.

Cet état eft le plus avancé du facrifice, & qui en marque la fin : mais il eft le plus dur & le plus étrange à porter, & où prefque toutes les ames fe reprennent, ne pouvant fe délaiffer abfolument. Elles font par là une perte irréparable, & allongent ou finiffent leur état. Elles l'allongent, empêchant fa confommation; elles le finiffent, parce qu'elles fe reprennent. Jéfus-Chrift fur la croix, modele de tous les facrifices, eft bien la vérité & la figure tout enfemble de ce facrifice : la vérité, puifque tous les états n'ont de vérité qu'autant qu'ils font renfermés en lui; la figure, puifqu'il les a tous paffés comme notre modele. Jéfus-Chrift donc, figure de ce facrifice, refte fur la croix comme il étoit prefque fini, & que fouffrant cet abandon horrible de fon Pere, les Juifs lui difoient : defcendez de la croix, & nous croirons en vous.

Il fe trouve encore des perfonnes qui font envers ces ames l'office des Juifs, les voulant porter à fe reprendre & à fortir de deffus la croix, les affurant, que par là ils croiront que leur état eft de Dieu, fi elles en fortent par obéiffance. O que Jéfus-Chrift méprifa bien cette foi qu'ils difoient vouloir avoir en lui : parce qu'il favoit combien le délaiffement dans le facrifice étoit

glorieux à fon Pere. Ce n'eft pas faire un facrifice que de ne pas le laiffer confommer : c'eft au contraire plutôt faire une injure à Dieu : c'eft pourquoi l'on a toujours regardé la confommation des facrifices comme une chofe fi effentielle, que l'Eglife (en laquelle tous les états fe trouvent renfermés,) ne laiffe jamais un facrifice imparfait.

Mais autant que ce délaiffement dans le facrifice eft effentiel au facrifice & glorieux à Dieu, autant eft-il dur à porter, particuliérement étant près de fa confommation c'eft alors que l'abandon de Dieu paroit le plus extrême : c'eft pourquoi Jéfus-Chrift, qui ne s'étoit plaint d'aucun outrage ni d'aucun fupplice extérieur, fe plaint de cet état, pour nous en faire concevoir la griéveté. Il ne fe plaignoit point pour fe foulager; mais pour nous inftruire de l'extrême rigueur de cet état : (a) *Mon Dieu, mon Dieu*, dit Jéfus-Chrift, *pourquoi m'avez-vous délaiffé?* Il ne l'appelle plus de ce doux nom de Pere; parce que toutes fes douceurs paternelles font changées en rigueurs, mais rigueurs extrêmes. Mon Dieu jufte, veut-il dire, car vous faites tout avec juftice; mon Dieu vengeur, car vous vengez fur moi avec une rigueur qui ne fe peut exprimer toutes les injures faites à votre grandeur par les hommes : ô Dieu jufte & vengeur, pourquoi m'avez-vous délaiffé à tant de tourmens intérieurs & extérieurs? O qu'il eft vrai que ce délaiffement rend le facrifice rigoureux & étrange! Mais regardez pour vous confoler ce qui fuit, ame défolée : baiffant la tête, il dit; (b) *tout eft confommé.* A peine fe plaint-il de ce délaiffement effroyable, que le facrifice s'achéve & fe

(a) Matth. 27. v. 46. (b) Jean 19. v. 30.

consomme. L'ame meurt & expire de même sur la croix, & entre les bras de l'amour.

Les personnes qui liront ceci, & qui feront dans ce sacrifice, diront que je me trompe, & que leur sacrifice ne s'est pas consommé là. Il faut donc ou que leur sacrifice n'en soit pas venu jusques là, ou qu'ils se soient repris en quelque chose; ou que ne s'étant pas délaissés entierement, ils soient sortis de dessus la croix, cherchant quelque assurance hors de Dieu: & c'est ce qui allonge ou empêche la consommation du sacrifice. Mais pour une ame fidelle à se délaisser dans cet état si extrême, proche de la mort, sans se remuer, ni chercher de remede, une ame, qui demeureroit en paix abandonnée à la justice divine, sans chercher d'assurance en quoi que ce soit, je dis, que cet état la consommeroit aussi-tôt nécessairement. Ceci est exprimé dans le saint Sacrifice de nos autels, qui se consomme aussi-tôt que les especes s'anéantissent. L'être Sacramental s'anéantit lorsque les especes se consument par la digestion: de même sitôt qu'il n'y a plus d'appui pour entretenir ce sacrifice, il faut nécessairement qu'il finisse, par l'anéantissement des soutiens subsistans: ce qui s'opére lorsque Dieu semble abandonner l'ame en ôtant ce soutien secret, qui la conservant & la faisant subsister, empêchoit son anéantissement total: & s'il ne finit pas, c'est que l'anéantissement est empêché par quelque soutien, ou par la recherche de quelque assurance. La fin du sacrifice est la perte totale, qui ôtant à la créature toute sorte de soutiens, par le désespoir de toutes choses, la fait retrouver heureusement en Dieu. Mais ceci n'arrive jamais qu'après la mort intérieure, lorsque l'ame demeure con-

tente & paisible dans un état si affreux, n'espérant plus d'en sortir jamais. C'est alors que ces cendres froides & dispersées sont revivifiées par le pouvoir divin.

v. 27. *Le second jour de la fête étant venu, la place de David demeura encore vide. Et Saül dit à son fils: Pourquoi le fils d'Isaï n'est-il point venu manger ni hier, ni aujourd'hui?*

v. 28. *Jonathas dit à Saül: Il m'a prié avec beaucoup d'instance d'agréer qu'il allât à Bethléhem.*

v. 30. *Alors Saül se mettant en colere contre Jonathas, lui dit: Fils de femme prostituée, est-ce que j'ignore que vous aimez le fils d'Isaï; à votre honte & à la honte de votre mere infame?*

On blâme ordinairement l'union que les vrais serviteurs de Dieu ont entre eux; c'est néanmoins l'effet d'une grace puissante, & le fruit des prieres de Jésus-Christ, qui a demandé pour les siens cette unité à Dieu son Pere. On l'attribue cependant à foiblesse, & on croit même que ce sont des attachemens criminels, quoique ce soit un fruit de la pure charité.

v. 31. *Car tant que le fils d'Isaï vivra sur la terre, vous ne serez jamais en sûreté, ni pour votre vie, ni pour le droit que vous avez à la couronne: Faites-le donc venir présentement, & amenez-le moi; car il faut qu'il meure.*

La maniere dont Saül parle de David, l'appellant *fils d'Isaï*, marque une haine enragée, qui fait que l'on a peine à prononcer le nom de la personne que l'on hait.

Saül fait connoître à Jonathas qu'il est de son intérêt de faire mourir David, croyant le gagner par là, comme s'il lui eut dit: mais quoi, Jo-

nathas, il ne s'agit de rien moins que de la perte d'un Royaume. Pouvez-vous acheter ſi cherement une amitié qui ne vous ſera jamais que déſavantageuſe? Pourquoi vous intéreſſer dans le parti d'un homme qui ne mérite que la mort? Le texte ſacré dit; *il eſt fils de mort* : cette expreſſion, qui ſemble ne marquer qu'un ſcélérat, convient néanmoins parfaitement bien à David. Il eſt fils de mort, puiſque Dieu le tient dans la mort la plus rude & la plus amere qui ſe puiſſe trouver.

v. 32. *Jonathas répondit à Saül ſon pere : Pourquoi mourra-t-il? Qu'a-t-il fait?*

v. 33. *Saül prit un dard pour l'en frapper : Jonathas donc reconnut que ſon pere étoit réſolu de faire mourir David.*

Il eſt impoſſible qu'un ami de grace ſe laiſſe toucher par le propre intérêt : lorſqu'il laiſſe ce même intérêt pour ſe donner à Dieu, il n'eſt plus ſuſceptible de ce que l'on pourroit dire ou faire contre lui. Il connoit la vérité de l'union fondée ſur Dieu ſeul : elle ſubſiſte d'autant plus, que plus elle eſt contrariée. Jonathas ne fait nulle difficulté de ſe déclarer pour David : mais il le fait d'une maniere ſi douce, qu'elle devroit attendrir des pierres : *qu'a-t-il fait*, dit-il, cet homme innocent? Et *pourquoi mourra-t-il?* O Jonathas, vous ne ſavez pas encore ce que vous doit couter l'union que vous avez avec David! L'union que l'on a avec les ames de grace emporte avec ſoi une conformité d'état & de croix : puiſque David eſt votre ami, il faut bien que vous ayez part à ſa croix.

Mais juſqu'où va la fureur d'une ame qui a abandonné Dieu, & qui n'eſt plus poſſédée que

de la haine? Saül ne ſe contente pas de vouloir faire mourir David, le plus innocent & le plus affligé des hommes, il fait paſſer ſa fureur ſur ſon propre fils, le voulant faire mourir parce qu'il aime David. O Saül, vous ne vous trompez pas; vous auriez tué David en Jonathas, & Jonathas en David : leur union ſi forte & ſi intime n'en ayant fait qu'un des deux.

Jonathas connut bien par les mauvais traitemens de Saül, *que la mort de David étoit conclue*, ſa jalouſie devenant tous les jours plus véhémente. Il ſeroit difficile de comprendre les dégats de la jalouſie ſpirituelle, & ce dont elle eſt capable. Il n'y a rien à faire avec des dévotes jalouſes, qu'à perdre le tems, & s'expoſer même à des accidens furieux. Le plus court eſt, de les renvoyer à d'autres; car cette jalouſie n'eſt cauſée que par un déreglement d'inclinations, ou par un amour-propre exceſſif. La patience de David ne peut fléchir Saül : il devient tous les jours plus cruel; & à meſure que Dieu détruit au-dedans cette victime par ſes flêches, il l'exerce au-déhors par d'étranges perſécutions.

Dieu unit ordinairement les croix intérieures & les extérieures : les humiliations & les perſécutions accompagnent fort bien les terribles anéantiſſemens du dedans : & Dieu fait cela pour perdre la créature en toute maniere, devant lui, en n'éprouvant que ſon courroux; & aux yeux des créatures, car elle ne voit que condamnation, que calomnies, que perſécutions; & à ſes propres yeux, elle ne ſe croit que péché. Dieu ne pouſſe de la ſorte que très-peu de perſonnes, & ſeulement les ames les plus choiſies.

v. 41. *David ſe leva du lieu où il étoit; & ſe proſter-*

nant contre terre, il adora par trois fois; puis s'étant salués en se baisant, ils pleurerent tous deux, mais David encore plus.

David *se leva du lieu où il étoit* pour recevoir tout de bon son arrêt de mort : mais *il se prosterna* en même tems *par terre*, dit l'Ecriture, ce qui marque son anéantissement & son acquiescement pour se délaisser dans le sacrifice dans lequel il est entré par une entiere soumission à la volonté de Dieu. *L'adoration* qu'il fit *par trois fois* a rapport à ces trois sortes de sacrifices dont il a été parlé ; c'est comme un nouvel acquiescement pour porter toute l'étendue de ces trois sacrifices, adorant la souveraine volonté de Dieu dans la permission de ces états. Ils *pleurent tous deux.* Quel moyen de ne pas donner des larmes à un état si tragique ? La douleur étoit extrême de quelque côté qu'on la regardât, soit par le déhors, soit par le dedans. Ce n'étoit que mort de tous côtés.

v. 42. *Alors Jonathas dit à David : Allez en paix; que tout ce que nous avons juré tous deux au nom du Seigneur, demeure ferme; & que le Seigneur, comme nous l'avons dit, soit témoin entre vous & moi, entre votre race & la mienne pour jamais!*

Quoique les unions qui sont faites en Dieu soient les plus fortes de toutes, elles ont cela de propre, que comme rien d'humain ne les serre, elles sont sans attache : la présence ne les augmente point, non plus que l'absence ne leur cause point d'altération. C'est ce qui fait que l'on se sépare sans peine lorsque Dieu l'ordonne de la sorte. On ne souhaite qu'une chose, c'est la conservation de la *paix* dans les plus extrêmes

disgraces ; parce que cette paix est une preuve assurée que l'on ne s'est point retiré de la volonté de Dieu. Jonathas & David renouvellent les protestations qu'ils se sont faites *au Nom* & pour la gloire de Dieu : ils souhaitent mutuellement qu'elles subsistent & *demeurent fermes*, sans se relâcher jamais. L'expression dont ils se servent, marque que leur union n'étant fondée que sur la volonté de Dieu, le moyen de conserver Dieu en eux, c'est de garder l'union que Dieu a faite.

CHAPITRE XXI.

v. 1. *Après cela David alla à Nobé vers le grand Prêtre Achimelec. Achimelec fut surpris en le voyant, & lui dit : D'où vient que vous venez seul ?*

v. 6. *Le grand Prêtre donc lui donna du pain sanctifié; car il n'y en avoit point d'autre que les pains de proposition, qui avoient été ôtés de devant le Seigneur.*

Vous commencez, ô David, de manger des pains qu'il n'est permis qu'aux Prêtres de manger, ne craiguez-vous point de commettre un sacrilege, & de violer la loi de Moïse ? Non, non, vous êtes vous-même le Prêtre que Dieu s'est sanctifié pour lui offrir les plus terribles sacrifices : c'est pourquoi vous commencez d'exercer votre prêtrise sur vous-même ; & en commençant cet exercice, il est bien juste que vous vous nourrissiez *du pain saint des prêtres.* Vous êtes vous-même le sacrificateur & la victime, comme le devoit être mon Maître : vous vous immolez au *Seigneur*, & le *Seigneur* vous immole. Jésus-Christ, dont vous êtes la figure, en a fait

de même : il s'eſt ſacrifié à ſon Pere de ſa propre main, inſtituant le S. Sacrement de l'autel, & ſe mangeant ſoi-même, vrai pain ſaint, dont les autres n'étoient que la figure ; afin d'entrer par ce ſacrifice d'immolation qu'il faiſoit de lui-même, dans celui que ſon Pere devoit faire l'immolant ſur la croix. Ceci nous doit apprendre qu'il ne faut pas ôter le pain Euchariſtique aux ames qui ſont dans cet état de ſacrifice ; au contraire, il faut les en nourrir ; & c'eſt ce ſaint & divin pain qui donne de la force pour demeurer ſacrifié.

v. 8. *David dit encore à Achimelec ; n'avez-vous point ici un dard, ou une épée ? Car je n'ai point apporté avec moi mon épée, ni mes armes ; parce que l'ordre du Roi preſſoit fort.*

v. 9. *Le Prêtre lui dit : Il n'y en a point d'autre que celle dont vous avez frappé Goliath, David répondit : il n'y en a point de meilleure ; donnez-la moi.*

David *demande des armes* au Prêtre pour tâcher de ſe défendre de tant d'ennemis, ou du moins pour s'aſſurer un peu : mais le Prêtre de Dieu lui dit, qu'*il n'en a point d'autre que celle dont il a frappé Goliath.* Quelles ſont les armes dont David abattit Goliath ? Ce fut la confiance en Dieu, l'abandon & la foi : il n'en faut point d'autres que celles-là dans le tems du ſacrifice. Il faut non ſeulement ſe confier en Dieu, & s'y abandonner ; mais de plus ſe laiſſer entre ſes mains, ſans ſoin de ſoi-même, comme une choſe oubliée, à laquelle on ne prend plus de part. David voyoit bien que c'étoit le meilleur, & qu'il n'y avoit point d'autre choſe à faire pour lui, que de ſe laiſſer entre les mains de Dieu, dont il avoit tant de fois éprouvé le ſecours : auſſi avoue-t-il,

qu'*il n'y a point de meilleures armes* au monde que celles-là.

v. 10. *David s'enfuit donc alors pour éviter la colere de Saül, & ſe refugia vers Achis, Roi de Geth.*

Ce n'eſt pas aſſez pour David d'être détruit par ce qu'il éprouve au-dedans, ni d'être perſecuté des hommes, il faut encore qu'il ſoit errant & vagabond, ſans lieu, ſans demeure, ſans ſavoir où mettre le pied. Ceci exprime bien le dénuement de la foi. Lorſque Dieu veut pouſſer une ame juſqu'à l'extrêmité, il la laiſſe errante dans le déſert comme les enfans d'Iſraël : il fait encore plus que tout cela ; car dans le tems de la plus extrême perte, il lui fait éprouver avec beaucoup d'étendue ce que notre Seigneur a dit de ſoi-même : (*a*) *Les oiſeaux ont des nids, les renards des tanieres ; & le fils de l'homme n'a pas où repoſer ſa tête.*

Cela s'éprouve en trois manieres : premierement, du côté de l'intérieur, tout appui étant ôté par l'état de ſacrifice total, que l'on a pu voir dans toute ſon étendue par ce qui en a été dit. Il n'a point de bornes pour les ames que Dieu ſe choiſit (ainſi que David), pour en faire des prodiges d'anéantiſſement. La ſeconde maniere eſt devant les hommes, ôtant à ces ames tout ſoutien & toute conſolation, les perdant dans l'eſtime de toutes les créatures, les leur arrachant même impitoyablement, afin qu'il ne leur reſte aucun repos en nulle créature du monde. La troiſieme maniere eſt, de joindre à cela une vie errante & vagabonde, qui eſt la vie de toutes la plus humiliante, ne leur laiſſant aucune demeure ; comme S. Paul (*b*) l'avoit bien

(*a*) Matth. 8. v. 20. (*b*) 1 Cor. 4. v. 11.

éprouvé. Ceci est extrêmement confusible, & très-dur à porter. Il faut être en tout lieu, & néanmoins n'être en aucun : on passe pour des personnes fugitives dont on a une fort mauvaise opinion.

Voilà les trois manieres dont David étoit affligé en même tems. Presque toutes les personnes que Dieu conduit par ces voies, n'éprouvent qu'une partie de ces états ; mais de les éprouver tous ensemble, c'est une grace réservée à ses plus chers & plus favoris. Il faut que Dieu ait mis dans une ame une étrange foi, un courage & un abandon bien grand, pour subsister en un tel état, particulierement lorsqu'il est de durée : il est terrible, & il anéantit puissamment. David n'a été épargné en aucune chose ; & comme son intérieur étoit le plus grand de tous les intérieurs de l'ancienne loi, aussi falloit-il qu'il fut poussé sans borne ni miséricorde.

v. 13. *David se contrefit le visage devant les Philistins : il se laissoit tomber entre leurs mains : il se heurtoit contre les poteaux de la porte, & sa salive découloit sur sa barbe.*

v. 14. *Achis donc dit à ses officiers : Vous voyez bien que cet homme est fou ; pourquoi me l'avez-vous amené ?*

v. 15. *Est-ce que nous n'avons pas assez de furieux, pour nous faire venir celui-ci, afin qu'il fit des folies en ma présence ?*

L'Ecriture rapporte ceci, & Dieu voulut que *David parut fou*, pour exprimer au dehors un des états qui s'éprouvent dans le sacrifice dont nous avons parlé : mais cela dura peu. Cet état ne vient ordinairement que lorsque l'on ne se laisse pas assez à Dieu : cependant il y a des ames qui

l'éprouvent véritablement. C'est pourquoi Jésus-Christ, qui a porté toutes sortes d'états afin de les sanctifier tous, a bien voulu passer pour fou chez Hérode, pour consoler les personnes qui se trouveroient en cet état. N'a-t-il pas été (*a*) *scandale aux Juifs & folie* aux Gentils ? Il est bon de remarquer ici la conformité qui se rencontre entre Jésus-Christ & David. Jésus-Christ passe pour fou devant Hérode, & David devant Achis.

CHAPITRE XXII.

v. 1. *David sortit donc ainsi de Geth, & se retira dans la caverne d'Odollam. Ses freres & toute la maison de son pere l'ayant appris, l'y vinrent trouver ;*

v. 2. *Et tous ceux qui étoient dans l'affliction, incommodés & accablés de dettes, vinrent auprès de lui : il fut fait leur prince.*

Toutes *les personnes affligées vont vers David*, qui s'en étoit *fui dans une caverne* pour éviter la fureur de ses ennemis, & y trouver quelque repos. O grand Prophête, vous n'aurez point de demeure non plus que votre maître : mais quoique vous soyez sans refuge, vous serez néanmoins le refuge de tous les affligés. Tous ceux qui sont dans l'affliction sont comblés de joie au milieu de leur douleur, lorsqu'ils trouvent d'autres personnes qui souffrent les mêmes oppressions ; cela fait une liaison très-forte entr'elles.

Il est dit, que *David étoit leur prince* ; parce qu'il n'y en avoit point de semblable à lui, & qu'il étoit autant élevé au dessus d'eux par la grandeur de sa peine, qu'un Roi l'est au dessus

(*a*) 1 Cor. 1. v. 23.

de ſes ſujets. Il étoit encore leur Roi en abandon & réſignation ; les autres ſe trouvoient aſſujettis par leur peine ; parce que leur réſignation n'étoit pas parfaite ; mais David triomphoit des peines mêmes à cauſe de ſon uniformité à la volonté de Dieu. Il eſt encore Roi, parce que quoiqu'il ſoit le plus affligé des hommes, il ne laiſſe pas de les conſoler tous, ſans leur faire paroitre ſa peine. Il ſurmonta ſa douleur par la compaſſion de la leur. Il régne, parce qu'ils lui obéiſſent & le ſuivent. Cela arrive toujours de même entre les ames intérieures : elles ne régnent néanmoins que ſur ceux qui leur reſſemblent, & qui ſont affligés comme elles.

v. 5. *Le Prophète Gad dit à David : Ne demeurez pas dans ce fort ; ſortez-en, & allez en la terre de Juda. David donc partit de ce lieu là, & vint dans la forêt de Haret.*

Dieu ne ſauroit ſouffrir que David ait aucun refuge ; c'eſt pour cela qu'il lui envoie ſon Prophête. Tous les directeurs devroient en uſer de la même maniere envers les perſonnes qu'ils conduiſent, lorſqu'elles ſont en cet état, leur ôtant toute reſſource. Mais ils font tout le contraire ; ils les ſoutiennent, leur affoibliſſant la vérité, & les empêchant par là de mourir à elles-mêmes. Cependant Dieu en témoigne ſa colere lorſqu'il dit : (*a*) *Malheur à vous, qui mettez des couſſins ſous tout coude de la maiſon Iſraël. Demeurer dans un fort*, c'eſt ſe mettre en quelque ſorte d'aſſurance : elle ne ſera pas pour vous, ô ſaint Roi ! il ne vous en faut point d'autre que la perte. Mais ſi vous *allez dans la terre de Juda*, ſi vous vous abandonnez à Dieu ſans réſerve, vous

(*a*) Ezech. 13. v. 18.

ſerez

ſerez en ſûreté par la perte de toute aſſurance. L'ame ne quitte pas plutôt tous ſes appuis, qu'elle entre dans la force de Dieu, exprimée par la *terre de Juda*. Plus l'ame perd tout ſoutien en ſa force & en ſa juſtice propre, plus elle en trouve en Dieu.

v. 7. *Saül dit à ſes ſerviteurs : Le fils d'Iſaï vous donnera-t-il à tous des champs & des vignes ? Vous fera-t-il tous tribuns & centeniers,*

v. 8. *Pour avoir tous conſpiré contre moi, ſans qu'il y ait perſonne qui me donne aucun avis ? Et mon fils même s'eſt lié d'une étroite amitié avec le fils d'Iſaï. Il n'y en a pas d'entre vous qui ſoit touché de mon malheur, ni qui m'avertiſſe* de rien ; *& mon propre fils a ſuſcité contre moi un de mes ſerviteurs.*

Saül perſécute David de toutes ſes forces ; & David ne fait autre choſe que de fuir ; cependant Saül ſe plaint de lui comme s'il en recevoit mille outrages, pendant que le perſécuté garde le ſilence. Le trouble & le ſoupçon accompagnent toujours la jalouſie & le crime, durant que la tranquillité accompagne l'innocence perſécutée. Il ſuffit d'être vertueux pour être affligé : la vertu & la grace éminente donne un je ne ſais quoi, qui en ſe faiſant aimer de leurs ſemblables, attire en même tems l'envie, la jalouſie, la haine & la fureur de ceux qui ne poſſédent pas les mêmes avantages.

v. 9. *Doëg Iduméen, qui étoit alors préſent, dit : J'ai vû le fils d'Iſaï à Nobé chez le grand Prêtre Achimelec fils d'Achitob ;*

v. 10. *Qui a conſulté le Seigneur pour lui, qui lui a donné des vivres, & l'épée même de Goliath.*

Il ne se trouve que trop de ces flatteurs lâches, qui par intérêt, ou pour se rendre agréables aux puissances, accusent les personnes persécutées & abandonnées à Dieu. Le grand crime, d'être venu *trouver le Prêtre de Dieu pour lui demander conseil*, & de recevoir de lui la nourriture! C'est néanmoins le crime dont David est accusé, & le même aussi que l'on impose aux ames intérieures : elles voient, dit-on, le Prêtre de Dieu ; que veulent ces personnes? Pourquoi tant de conseils? Tant de prieres? Pourquoi le Prêtre leur donne-t-il le pain sacré & Eucharistique? C'est ce qu'il ne faut pas souffrir.

v. 11. *Le Roi donc envoya querir le grand Prêtre Achimelec avec tous les Prêtres de la maison de son pere, qui étoient à Nobé.*

v. 12. *Saül dit alors à Achimelec : Ecoutez fils d'Achitob ; Achimelec lui répondit : que vous plait-il, Seigneur?*

v. 13. *Saül ajouta : pourquoi avez-vous conspiré contre moi, vous & le fils d'Isaï? Vous lui avez donné des pains & une épée, & vous avez demandé conseil à Dieu pour lui, afin qu'il s'élevât contre moi.*

Lorsque l'on est défiant & soupçonneux, tout fait ombrage. On *envoye querir ce* sage *Prêtre* pour l'interroger, comme un criminel sur un fait qui paroît étrange : *conspirer contre son Roi*! c'est un crime qui ne peut être assez puni. C'est la maniere dont on en use lorsque l'on veut calomnier les serviteurs de Dieu : on suppose des fautes énormes que l'on dit être véritables, quoiqu'elles ne soient que dans l'imagination d'une personne défiante. Mais comment prouver ces crimes? Tout se termine à ceci, d'avoir *donné* trop

fréquemment la Ste. Communion, *conseillé* l'oraison, *donné des armes* pour se défendre des ennemis de Dieu, armes, qui sont la confiance & l'abandon à Dieu. Ne sont-ce pas des preuves d'un grand crime? Des choses si saintes & si innocentes peuvent-elles rendre un homme si coupable?

v. 14. *Achimelec répondit au Roi : y a-t-il quelqu'un entre vos serviteurs qui vous soit aussi fidele que David? lui, qui est le gendre du Roi, qui marche à son commandement, & qui a tant d'autorité dans votre maison?*

v. 15. *Est-ce d'aujourd'hui que j'ai commencé à consulter le Seigneur pour lui? J'étois bien éloigné de prétendre rien faire en cela contre votre service : que le Roi ne conçoive pas de moi ni de toute la maison de mon pere un soupçon si désavantageux.*

v. 16. *Le Roi lui dit : Vous mourrez certainement, Achimelec, vous & toute la maison de votre pere.*

Vous dites, Achimelec, une vérité qui vous coutera bien cher. Il veut excuser David persécuté : c'est ce qui l'oblige de représenter au Roi qu'*il n'y en a pas un entre tous ses serviteurs si fidele que lui.* Cela est bien vrai, puisque plus on est fidele à Dieu, plus on l'est envers son Prince : or quelle plus grande preuve de fidélité que l'amour de Dieu & la patience dans les afflictions? Ce bon Prêtre donne même les plus pures marques pour prouver la vérité de ce qu'il avance : premierement il est le plus fidele dans sa voie de tous ceux qui y *marchent* ; il n'agit point avec la crainte d'un serviteur, mais avec l'amour d'un *fils* ; il obéit sans résistance à toutes les volontés de Dieu ; il fait même avec plus de perfection que nul autre tout ce qu'on lui commande.

Ce sont là les marques les plus assurées de la sainteté d'une ame. Mais tout cela ne gagne point un cœur ulcéré. C'est assez être criminel que de défendre un innocent, ou même de ne l'accuser pas : c'est s'envelopper dans sa disgrace. *Il faut mourir* ; & il faut de plus que la haine passe jusques sur les personnes qui sont liées ou par l'amitié ou par le sang.

v. 17. *Le Roi dit aux archers qui étoient à l'entour de lui : Tournez-vous, & mettez à mort les Prêtres du Seigneur. — Mais les serviteurs du Roi ne voulurent point porter leurs mains sur les Prêtres du Seigneur.*

O Roi cruel & inhumain ! Vous voulez faire de vos serviteurs autant de sacriléges, afin qu'ils vous ressemblent. Vous voulez les rendre complices de vos crimes, & participans de vos vengeances. Mais s'ils sont trop foibles pour ôser vous contredire, ils ne sont pas assez méchans pour vous obéir en de semblables choses ; & le refus qu'ils en font, vous devroit être une instruction. O, à Dieu ne plaise, dira cet homme pieux, que je trempe ma main dans le sang du Prêtre de Dieu, & que ma langue serve à lui ôter la vie de l'honneur, préférable à l'autre. Je ne le puis pas faire, parce que c'est un homme de bien, & un serviteur de Dieu.

v. 18. *Alors le Roi dit à Doëg : allez & jettez-vous sur ces Prêtres ; & Doëg Iduméen se tournant contre les Prêtres se jetta sur eux, & tua en ce jour-là quatre-vingt-cinq hommes qui portoient l'Ephod de lin.*

Le persécuteur cruel loin de se convertir, & d'être touché par le refus de ses serviteurs & par

l'exemple qu'ils lui donnent, en devient plus furieux ; & se doutant bien que celui qui avoit été assez lâche pour accuser ces Prêtres du Seigneur, seroit assez cruel pour leur ôter la vie, il le lui commande ; & les termes dont il se sert, marquent bien la fureur dont il est animé. Combien de personnes en usent aujourd'hui de la sorte, lorsqu'elles sont animées contre les ames intérieures ? Elles n'épargnent aucune calomnie, afin de les faire mourir à la vie de l'honneur, & souvent cela va jusqu'à la vie naturelle.

Doëg, le plus méchant des hommes, exécute si bien les volontés de son maitre, qu'il *met à mort* une si grande quantité de Prêtres. Ils étoient tous *vêtus de l'Ephod de lin*, pour marquer la pureté & l'intégrité de leur vie ; comme le grand nombre signifie que toutes les personnes qui leur sont unies, doivent participer à leur supplice.

v. 19. *Il alla ensuite à Nobé, qui étoit la ville des Prêtres ; & il fit passer au fil de l'épée les hommes & les femmes, sans épargner les petits enfans, ni ceux-même qui étoient à la mamelle, ni les bœufs, ni les ânes, ni les brebis.*

Il n'y a point de plus étrange persécution que celle qui se fait contre les vrais serviteurs du Seigneur : non seulement on n'en épargne aucun, quelque simple, innocent, & commençant qu'il puisse être, comme *les enfans à la mamelle* ; mais même l'on n'épargne aucune chose de tout ce qui leur appartient. On ne se contente pas de les perdre tous d'honneur : on les perd en toutes sortes de circonstances.

Si David avoit regardé cela hors de Dieu, il en seroit mort de douleur : car toutes les persécutions que l'on nous fait à nous-mêmes, ne pa-

roissent rien à un cœur généreux au prix de celles que l'on fait aux directeurs & aux amis de grace en notre considération. Ceci est la plus rude & la plus étrange persécution : on donneroit mille fois son honneur & sa vie pour conserver celle des personnes qui nous sont unies, & que l'on persécute à notre occasion. Il est difficile de comprendre combien cet article est sensible à un bon cœur : il faut cependant se bien donner de garde de le voir hors de Dieu & de s'en affliger, non plus que de ce qui nous arrive à nous-mêmes : mais il faut vouloir de tout le cœur ce que Dieu veut & permet, soit sur nous, soit sur les autres à cause de nous. Jésus-Christ, le vrai modele de toutes les ames intérieures, comme David a été la plus excellente figure de cet aimable original, a voulu souffrir la persécution qu'on fit aux innocens à son occasion, & leur mort; afin que nous supportassions ces choses avec plus de patience. Comme il ne devoit rien y avoir en Jésus-Christ qui ne fut figuré en David, il faut qu'il ait encore cette conformité, que l'on fasse mourir tant de gens à son occasion, & que Saül fasse l'office d'Hérode, comme David fait celui de Jésus-Christ, qui est, de tout souffrir, & de laisser faire.

v. 20. *L'un des fils d'Achimelec, qui s'appelloit Abiathar, s'étant échappé de ce carnage, s'enfuit vers David,*

v. 21. *Et lui vint dire que Saül avoit tué les Prêtres du Seigneur.*

Dieu permet toujours que quelques personnes *échappent* de la déroute & du naufrage pour l'annoncer. Si les persécutions étoient ignorées, elles ne seroient plus persécutions. Lorsque

Job fut persécuté par le démon, il y avoit toujours quelque serviteur qui s'échappoit (*a*) pour lui venir annoncer sa perte. Dieu n'en laisse passer nulles sans les faire savoir à ces ames de choix; & ceux qui les leur disent, s'étonnent souvent que quelque résolution qu'ils prennent de s'en taire, il faut qu'ils parlent, sans y penser; parce que Dieu ayant mis sa force dans ces ames choisies, il les traite en Dieu, sans les épargner le moins du monde.

v. 22. *David répondit à Abiathar : Je savois bien que Doëg l'Iduméen s'étant trouvé là lorsque j'y étois, ne manqueroit pas d'avertir Saül : je suis coupable de la mort de toute la maison de votre pere.*

La modération de David est admirable, & bien digne d'être remarquée. Il ne s'échappe point en plaintes & en invectives contre ceux qui ont fait le mal : sa douleur pour la mort de ceux que l'on a tués n'éclate pas même avec excès : mais, avec une égalité parfaite, & bien digne du Dieu qui le possède, il raconte simplement *qu'il se douta bien que Doëg* (à qui il ne dit aucune injure, & contre lequel il ne fait aucune invective) *le diroit à Saül* : puis se tournant contre lui-même, dans l'extrême humiliation qu'il porte au-dedans, il s'accuse de tous ces meurtres, & s'en croit même *coupable*. O mon Dieu ! permettez-moi de dire que si Job a été le plus patient des hommes de son siecle, David a été le plus patient de tous les siecles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, & qu'il y a presque autant de différence entre la patience de David & celle des Patriarches, qu'il y en a entre celle de Jésus-Christ & celle des Saints. Ceci néanmoins avec

(*a*) Job 1. v. 14--18.

la proportion sans proportion qu'il doit y avoir entre une créature & un Dieu.

Job est, je l'avoue, un miroir de patience; mais toutes ses douleurs n'attaquent que lui-même. Il se laisse dépouiller à Dieu; mais il veut paroître innocent, & ne peut se déclarer coupable: David au contraire, se charge, comme son Maître, des péchés qu'il n'a point commis. Ce qui fait que David se croit coupable de la sorte, c'est qu'il porte au-dedans de soi une conviction de sa perte: & comme la perte du dedans étoit encore plus profonde que tout ce qui paroissoit au-dehors, c'est ce qui le portoit à se rendre coupable de tout. Je sais, & il est vrai, que les excuses de Job ne venoient que de la certitude de son innocence; mais David s'accuse parce que cette même innocence lui est cachée. Ce sont en l'un & en l'autre des états différens, qui se passent dans une ame intérieure.

v. 23 *Demeurez avec moi, & ne craignez rien: si quelqu'un cherche ma mort, il cherchera aussi la vôtre, & vous serez sauvé avec moi.*

Tout ce que l'on peut en cet état, est de donner refuge, & d'assister de toutes ses forces les personnes qui sont persécutées à cause de soi; & de dire avec Jésus-Christ, (a) *parce que vous êtes demeuré avec moi dans mon affliction, je vous ai préparé un royaume comme mon Pere me l'a préparé.* C'est comme s'il disoit: vous, qui avez été opprimés pour moi, vous aurez la même fortune que moi: il faut que puisque nous nous sommes tenu compagnie dans la douleur, nous nous la tenions dans la gloire. C'est encore une conformité d'état entre Jésus-Christ & David.

(a) Luc 22. v. 28, 29.

CHAPITRE XXIII.

v. 1. *Après cela on vint dire à David: Voilà les Philistins qui attaquent Ceïla, & qui pillent les granges.*

v. 2. *David donc consulta le Seigneur, & lui dit: Marcherai-je contre les Philistins, & les pourrai-je défaire? Le Seigneur lui répondit: Allez; vous déferez les Philistins, & vous sauverez Ceïla.*

LA charité de David est bien forte. N'avoit-il pas assez d'ennemis à soutenir de toutes parts, sans se mettre en peine d'en aller attaquer d'autres, & tirer ses freres de l'oppression? N'étoit-il pas plus à plaindre qu'eux? Ne devoit-il pas penser que tant que Saül seroit occupé à une autre guerre, il ne penseroit pas à le persécuter? que c'étoit à lui qu'il falloit laisser le soin de conserver son Royaume; qu'il étoit plus à propos de penser à se mettre soi-même à couvert de l'oppression, que de faire ces attaques? Non, non, David est trop généreux pour être intéressé: son amour est trop pur & trop droit pour se regarder encore: il suffit qu'il *consulte Dieu*, & qu'il connoisse sa volonté pour la suivre, dût-il passer pour téméraire. C'est ainsi que les personnes intérieures doivent faire: elles doivent être si fort dégagées de toute propriété, que sans se regarder elles-mêmes ni les maux qu'elles souffrent, non plus que le dommage qui leur en peut arriver, elles soient toujours prêtes à soutenir les autres, & à tâcher de les délivrer de leurs ennemis. Aussi Dieu promet-il à David *qu'il les sauvera* à cause de sa charité.

v. 5. *David s'en alla donc avec ſes gens à Ceïla : il combattit contre les Philiſtins, en fit un grand carnage ; emmena leurs troupeaux, & ſauva les habitans de Ceïla.*

Dieu rend la charité de David victorieuſe, *délivrant* par ſon moyen *ce peuple* du danger preſſant où il étoit. O Dieu, que vous êtes admirable ! vous vous ſervez de la néceſſité où eſt votre ſerviteur de s'enfuir & d'errer vagabond, pour ſauver une infinité de gens. Dieu frappe à pluſieurs buts d'une ſeule flêche ; & c'eſt l'économie admirable de ſa ſageſſe. On ne voit rien au-déhors qu'un David perſécuté, qui fuit devant ſes oppreſſeurs ; & l'on ne connoît pas que par cela même Dieu bâtit un intérieur admirable en cette ame, & qu'il ſe ſert de ces mêmes courſes & fuites pour donner le ſalut à pluſieurs, retirant les uns de la tyrannie du péché, aidant aux autres à ſoutenir le combat & à vaincre leurs ennemis, inſpirant à ceux-ci le courage pour avancer & perſévérer dans leur voie, ouvrant à d'autres le chemin de l'abandon & de la foi : enfin il n'appartient qu'à Dieu de faire ces merveilles, qui demeurent cachées en lui, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de les manifeſter.

v. 7. *Lorſque Saül eut appris que David étoit venu à Ceïla, il dit : Le Seigneur Dieu me l'a livré entre les mains : il eſt pris, puiſqu'il eſt entré dans une ville où il y a des portes & des ſerrures.*

v. 8. *Il commanda donc à tout le peuple de marcher contre Ceïla, & d'y aſſiéger David & ſes gens.*

O aveuglement horrible des perſécuteurs, & longueur étrange de l'état perſécuté ! David vient de délivrer Saül de ſes ennemis, & Saül ſe

ſert de cela même pour l'attaquer, tant il eſt vrai que la paſſion ſe ſert de toutes choſes ! Saül croit même faire un ſervice à Dieu & le glorifier en détruiſant un homme qui lui eſt ſi cher. Il va même juſqu'à ce comble de folie, que de ſe perſuader que Dieu ſera de ſon parti : le *Seigneur*, dit-il, *me le donnera*, afin que je le puniſſe ; il ne pourra échapper de mes mains.

Il *méne tous ſes gens avec lui* pour perdre David, le meilleur ami qu'il eut au monde, le traitant comme ſon plus mortel ennemi. Les ames d'une grande grace ont une très-grande affection pour ceux qui les perſécutent : elles donneroient leur vie pour eux : néanmoins l'on eſt toujours perſuadé du contraire, & l'on pourſuit ces ames ſi fidelles avec la derniere rigueur. Mais pourquoi armer tout un royaume contre un ſeul homme qui eſt la douceur même, & qui n'eſt accompagné que d'une troupe d'affligés comme lui ? C'eſt qu'il doit être encore en cela la figure de Jéſus-Chriſt en ſa paſſion : (*a*) *Vous êtes venus*, dit le divin Maitre, *après moi comme après un voleur, moi qui étois tous les jours avec vous*, par l'affection de mon cœur, & par le ſoin de ma providence.

v. 9. *David fut averti que Saül ſe préparoit ſecrettement à le perdre, & il dit au Prêtre Abiathar : Prenez l'Ephod.*

v. 10. *Et David dit : Seigneur, Dieu d'Iſraël, votre ſerviteur a entendu dire que Saül ſe prépare à venir à Ceïla, pour détruire cette ville à cauſe de moi.*

David s'afflige de ce que Saül veut *détruire la ville* qu'il venoit de rétablir avec tant de ſoin. Il ne s'adreſſe qu'à Dieu : & comment s'y adreſſe-

(*a*) Matth. 26. v. 55.

t-il ? Avec le Prêtre que Dieu lui a donné. La conduite que Dieu tient fur les ames intérieures eft fort étrange. Il fe fert d'elles pour rétablir quantité de bonnes ames dans leur état ; (dont cette *ville* eft la figure, les tirer du péché & de la mifere, pour les faire entrer dans la voie de Dieu : ce qui n'eft pas plutôt fait, que les perfonnes qui ont autorité fur elles, & qui devroient les maintenir dans ce bien, viennent avec autant de violence que leurs premiers ennemis pour le leur ravir. Il fuffit que ce bien leur ait été procuré par David pour qu'il foit fufpect, & qu'on le leur veuille ôter. O admirable conduite de la fageffe de mon Dieu ! Cela fe trouve de la forte prefque dans toutes les ames que Dieu deftine à un intérieur éminent, & par lefquelles il veut faire le plus de bien.

v. 11. *Les habitans de Ceïla me livreront-ils entre fes mains ? Et Saül y viendra-t-il, comme votre Serviteur l'a ouï dire ? Seigneur, Dieu d'Ifraël, faites-le connoître à votre ferviteur. Le Seigneur répondit : Saül viendra.*

v. 12. *David dit encore : Ceux de Ceïla me livreront-ils entre les mains de Saül ? Le Seigneur lui répondit : Ils vous livreront entre fes mains.*

Qu'il fait bon, Seigneur, de s'abandonner à votre conduite ! Vous pourvoyez à tout dans le befoin, pourvu qu'on ne s'appuie que fur vous feul, & non fur aucune créature ; car enfin, qu'y avoit-il de plus naturel que de fe fier à des perfonnes qui étoient redevables de la vie, & de tous les biens qu'ils poffédoient, à la charité que David avoit eu de les tirer des mains de leurs ennemis ? Ne devoient-ils pas expofer mille vies pour lui, comme il avoit expofé la fienne pour

eux ? Mais, ô inconftance & ingratitude des créatures ! On ne perfécute pas plutôt leur libérateur, (quoiqu'ils ne puiffent ignorer le bien qu'il leur a fait, en ayant des effets fi fenfibles) qu'ils le renoncent, & font prêts à le livrer à fes ennemis. C'eft ce qui arrive ordinairement : on condamne & on livreroit même fouvent les ferviteurs de Dieu auxquels l'on eft le plus obligé, fi Dieu par fa providence ne les tiroit de ce danger.

On peut bien voir en cette occafion que la providence ne manque jamais, comme quelques-uns s'imaginent, pourvu que l'on fuive extérieurement les confeils de ceux que Dieu nous a donné pour notre conduite.

David a encore cette conformité avec Jéfus-Chrift, qu'il eft livré par ceux qu'il venoit fauver ; car il l'auroit été effectivement fi Dieu, qui le deftinoit à une plus longue mort, ne l'en avoit préfervé.

v. 14. *Or David demeuroit dans le défert, dans des lieux très-forts ; & il fe retiroit en la montagne du défert de Ziph, qui étoit fort couverte d'arbres : Saül le cherchoit fans ceffe ; mais Dieu ne le livra point entre fes mains.*

David *demeuroit au défert*. Ce lieu exprime très-bien l'état affreux où l'ame eft réduite ; parce qu'il n'y a ni fecours ni appui. Il ne laiffe pas néanmoins d'être un lieu *très-fort*, à caufe de l'abandon dans lequel elle marche, qui oblige Dieu de la garder. Elle eft auprès de lui comme dans une citadelle imprenable, Dieu la gardant lui-même : la *montagne* où David demeuroit étoit *ténébreufe* ; ceci a un grand fens. C'étoit une montagne, à caufe de l'élévation de l'ame, qui

eſt d'autant plus à Dieu, qu'elle eſt plus abandonnée & perſécutée des créatures : elle ne laiſſe pas d'être ténébreuſe, l'ame y étant dans une ſi étrange obſcurité, qu'elle ne voit que ſon danger & ſa perte, ſans nulle aſſurance. C'eſt dans ce lieu toutefois, où, quoique *Saül* & toute ſon armée *cherchaſſent* David tous les jours, ils ne purent le prendre, parce que Dieu le conſervoit. Il *ne le livra* jamais *entre leurs mains*. O abandon, vous êtes plus ſûr que toutes les villes fortes & bien munies !

v. 15. *David ſut que Saül s'étoit mis en campagne pour trouver moyen de le perdre. Il demeura au déſert de Ziph dans la forêt.*

v. 16. *Jonathas fils de Saül l'y vint trouver ; & il le fortifia en Dieu, en lui diſant :*

v. 17. *Ne craignez point ; car Saül mon pere ne vous trouvera point. Vous ſerez Roi d'Iſraël, & je ſerai le ſecond après vous ; & mon pere le ſait bien lui-même.*

Dieu ne laiſſe rien ignorer à ſes amis de tout ce qui les peut affliger *dans le déſert* où ils habitent : néanmoins, comme ſa bonté eſt immenſe ſur ceux qu'il afflige lui-même, il ne ſe contente pas de les ſoutenir par une voie ſecrette, il leur envoie de plus cet ami qui prend part à leur douleur, & dont l'ame a du rapport avec la leur, afin de les conſoler. *Jonathas va trouver* ſon cher *David* ; & avec un amour le plus généreux du monde, il haſarde tout, pour lui faire connoitre la vérité de ſon affection. L'Ecriture dit, qu'il *fortifia ſes mains* : ce qui marque, qu'il ſoutint la partie inférieure affligée ; mais il la *fortifia en Dieu*, l'encourageant à s'abandonner de nouveau à ſa divine volonté, l'aſſurant qu'il ne le livrera pas

tout-à-fait à ſes ennemis ; que ceux-ci n'auront nulle puiſſance ſur lui ; qu'il doit à la vérité boire le calice, mais qu'il *régnera ſur Iſraël*.

Ceci a un rapport admirable à ce qui arriva à Jéſus-Chriſt au jardin des olives, où l'Ange vint pour *fortifier* ſa partie inférieure. Je ſais cependant qu'il y a toujours ici la même différence qu'entre la copie & l'original, la figure & la vérité : mais il faut auſſi faire attention que tout ce qui repréſentoit Jéſus-Chriſt dans l'ancienne loi, s'accompliſſoit en volonté & en myſteres, laiſſant la réalité pour l'original. Par exemple, le ſacrifice d'Iſaac s'accomplit dans la volonté entiere de l'exécution, mais dans le myſtere, Iſaac demeurant tout plein de vie. Tous les états de Jéſus-Chriſt ſe paſſent en David réellement, quoique myſtiquement.

v. 18. *Ils firent donc tous deux alliance devant le Seigneur.*

Il y a des tems où Dieu veut que l'on renouvelle l'alliance qu'il a faite lui-même, comme il renouvelle ſouvent le ſentiment de ſon intime union.

v. 19. *Cependant ceux de Ziph vinrent trouver Saül & lui dirent : Ne ſavez-vous pas que David eſt caché parmi nous, dans l'endroit le plus fort de la forêt ?*

v. 20. *Puis donc que vous deſirez de le trouver, vous n'avez qu'à venir, & ce ſera à nous à le livrer entre les mains du Roi.*

A peine l'Ange fort-il de fortifier Jéſus-Chriſt, que Judas vient pour le livrer entre les mains des Princes des Prêtres : à peine Jonathas eſt-il

ſorti d'auprès de David, que ces hommes viennent *déclarer où il eſt, s'offrant même de le livrer entre les mains de Saül* ſon perſécuteur. Mais, mon Dieu, que votre ſageſſe renverſe bien toute la folle attente de ces perſonnes intéreſſées, qui ne livrent l'innocent qu'à cauſe du profit qu'ils en eſpérent! Vous ſaurez bien le tirer de leurs mains. Il faut remarquer que les ſacrifices, (*) qui étoient comme une expreſſion du véritable ſacrifice de Jéſus-Chriſt, ont tous été ſans effuſion de ſang; pour faire voir deux choſes: l'une, qu'ils n'étoient que la figure de Jéſus-Chriſt; les figures ne ſont pas animées, & ne ſouffrent point: l'autre, qu'ils n'avoient de mérite que dans le ſang de Jéſus-Chriſt, dans la mort duquel s'accompliſſoit ce qui n'étoit que figuré: c'eſt pourquoi Iſaac & David ne répandent point de ſang; leur ſang étant renfermé en Jéſus-Chriſt. Dans le ſacrifice de l'autel on ne répand point de ſang, le ſang ayant été répandu ſur la croix: c'eſt pourquoi il eſt appellé mémorial & ſacrifice non-ſanglant. Il n'en eſt pas de même des ſacrifices perſonnels, & non myſtiques ou figuratifs: les ſacrifices perſonnels, tant de l'ancienne loi que de la nouvelle, ont été ſuivis de l'effuſion du ſang, comme dans les Maccabées & dans les Martyrs.

V. 21. *Saül leur répondit: Bénis ſoyez-vous du Seigneur, vous qui avez été touchés de mes maux!*

Celui qui perſécute ſi cruellement un innocent qui ne ſe défend que par la fuite & par l'abandon, ſe croit bien plus malheureux & plus à plaindre que celui qu'il pourſuit. Il s'en plaint ſur ce pied. Vous avez raiſon, ô Saül; il eſt vrai

(*) A *ſavoir* les myſtiques, *comme on va le dire incontinent.*

que

que ceux qui perſécutent les ames intérieures, ſont plus à plaindre qu'elles; parce qu'ils ont mille troubles, chagrins & inquiétudes. La jalouſie les ronge, la fureur les poſſéde, ils n'ont point de repos, durant que ces perſonnes abandonnées à Dieu, trouvent un repos achevé dans la volonté de ce même Dieu, au milieu de leurs perſécutions & de leurs fuites. Saül parle comme le plus pieux & le plus affligé des hommes: *Béni ſoyez-vous*, dit-il, *du Seigneur, vous qui avez eu pitié de mes infortunes!* O aveuglement étrange! Dieu peut-il bénir des trahiſons & des injuſtices?

V. 22. *Allez, je vous prie: faites toute ſorte de diligence;*
V. 23. *Remarquez tous les lieux où il a accoutumé de ſe cacher; & lorſque vous ſerez bien aſſurés de tout, venez me trouver afin que j'aille avec vous.*

Si tous les endroits de la vie de Jéſus-Chriſt ne ſont pas exprimés de ſuite en David, ils le ſont néanmoins de maniere, que dans un tems ou dans l'autre ils ſe trouvent véritablement figurés en cette ſidelle copie du divin original. Tout ce que Saül vient de dire, ne fut-il pas dit par Hérode aux Mages, ainſi qu'on le peut voir en S. Matthieu (a)?

V. 25. *Saül accompagné de tous ſes gens, alla donc l'y chercher. David en ayant eu avis, ſe retira au rocher du déſert de Maon, dans lequel il demeura. Saül en fut averti, & il entra au déſert de Maon pour l'y pourſuivre.*

Saül continue de pourſuivre David. Vit-on jamais une perſécution plus longue & plus forte?

(a) Ch. 2. v. 8.

Mais que fait David dans un ſi grand danger ? Il *ſe retire dans le rocher.* Qu'eſt-ce que cela veut dire, ſinon qu'il demeura ferme dans l'abandon à Dieu, diſpoſé à tout ce que Dieu pourroit vouloir ou permettre. Plus tout lui paroit déſeſpéré, plus il ſe délaiſſe avec une fermeté inviolable, ſans ſe reprendre jamais. Où trouvera-t-on une ame ainſi délaiſſée, ferme & immobile comme un rocher, dans un état ſi étrange ? O, c'eſt là le parfait abandon ! David avec toute ſa conſtance ne laiſſe pas d'*habiter le déſert* de la foi nue, où il n'y a pour lui ni ſoutien ni aucun raffraichiſſement. C'eſt dans ce déſert affreux que les ennemis le pourſuivent avec plus de violence.

v. 26. *Saül côtoyoit la montagne d'un côté, David avec ſes gens la côtoyoit de l'autre. David déſeſpéroit de pouvoir échapper des mains de Saül : car Saül & ſes gens environnoient David, & ceux qui étoient avec lui, en forme de couronne pour les prendre.*

Il faut, David, que vous en veniez juſqu'à ce point. Vous voilà *environné* de toutes parts *de vos ennemis* : ils vous preſſent ſi fort, qu'il n'y a plus de moyen d'échapper. Ne ſortirez-vous point de votre abandon ? c'eſt à ce coup qu'il en faut faire une entiere épreuve. Il faut que tout *eſpoir* vous ſoit *ôté*, qu'il ne vous en reſte aucun d'en ſortir, & que néanmoins dans le déſeſpoir le plus abſolu vous ne perdiez point l'eſpérance.

Ce ſeroit peu pour David d'être environné d'ennemis au-dehors, s'il ne l'étoit pas au-dedans. Tout ce qui nous paroît une pourſuite ſi extrême, n'eſt que la figure de ce qui ſe paſſe au-dedans de lui. O que l'état des ames aban-

données à Dieu eſt bien repréſenté ici ! Elles ſont *environnées* au-dehors & au-dedans *de leurs ennemis* : elles ſont aſſiegées de telle ſorte, qu'il ne leur reſte plus *nul eſpoir* : auſſi faut-il qu'il ne leur en reſte aucun : car tant que l'on peut voir ou eſpérer quelque iſſue, l'abandon n'eſt pas dans toute ſa perfection, n'étant pas pouſſé juſques au bout. C'eſt véritablement en cet endroit que l'ame ſe doit délaiſſer avec une fidélité inviolable entre les mains de Dieu, attendant que lui-même la délivre par un coup de ſa providence, & auſſi contente de tomber entre les mains de ſes ennemis, ſi c'eſt la volonté de Dieu, que d'en échapper. Juſqu'à préſent il reſtoit quelque eſpérance à David de ſe ſauver ; mais maintenant, où fuir ? Il n'y a plus d'iſſue ; il eſt *environné de tous côtés*, il ne ſauroit fuir en aucun lieu qu'il ne tombe entre les mains de ſes ennemis. C'eſt alors que l'ame eſt contrainte de mourir, perdant tout appui & tout eſpoir en quoi que ce ſoit ; & déſeſpérant abſolument d'elle-même, elle eſt abſolument contrainte de ſortir de ſoi, & de paſſer en Dieu.

Mais qu'il faut être fidele, ainſi que David, pour ne point interrompre ni troubler le ſacrifice de ſoi-même par les repriſes & les réflexions ! Si David en avoit fait, qu'auroit-il dit ? N'auroit-il pas pris toutes les promeſſes & les faveurs premieres pour des tromperies ? On lui promet de le faire Roi, & cependant ſa mort paroît autant prochaine qu'inévitable. On ne lui a promis que des couronnes, & il ne trouve que des épines. On ne lui promet que des grandeurs, & il n'éprouve que des baſſeſſes. On lui fait eſpérer d'être le plus heureux des hommes, & il en eſt le plus malheureux. David ne s'arrête

point à tous ces raisonnemens : il ne fait qu'une chose, & il ignore tout le reste : C'est, qu'il s'est abandonné à Dieu pour qu'il fit de lui selon sa volonté. Il se délaisse dans cet abandon ; & c'est tout ce qu'il lui faut, sans se mettre en peine du reste : il ne pense pas si Dieu le délivrera ou non ; il demeure sans soin ni souci de lui-même. O abandon le plus parfait de tous les abandons !

v. 27. *Mais en même tems un courrier vint dire à Saül : Hâtez-vous de venir : car les Philistins sont entrés en grand nombre sur les terres d'Israël.*

v. 28. *Saül cessa donc de poursuivre David pour marcher contre les Philistins : c'est pourquoi ce lieu fut appellé, le rocher de séparation.*

Plus David est abandonné à Dieu, plus Dieu lui est fidele. La providence a-t-elle jamais manqué dans le besoin à une ame abandonnée ? & ne vient-elle pas au secours (a) *dans le tems favorable ?* Il est vrai que Dieu pousse les choses à l'extrêmité pour éprouver la fidélité de ceux qu'il aime : il pousse leur abandon aussi loin qu'il peut aller, afin de fortifier & leur abandon & leur foi par le prompt secours qu'il leur donne. Si leur état n'étoit pas entierement désespéré, le secours de Dieu & sa bonté ne leur paroîtroit pas si visiblement. Quoique jusqu'alors David eut bien crû que Dieu étoit son refuge, il pouvoit encore mettre son salut dans sa fuite, ou croire du moins qu'il y avoit contribué : mais dans l'état où sont maintenant les choses, il ne peut l'attribuer qu'à un effet miraculeux de la providence & de la bonté de Dieu.

Il faut remarquer que ce que Dieu fait pour

(a) 2 Cor. 6. v. 2.

ceux qui lui sont abandonnés en un degré éminent, se fait comme tout naturellement, & non par des miracles éclatans, comme pour ceux qui marchent par les lumieres. Y a-t-il rien de plus naturel, qu'une *armée ennemie* venant détruire un royaume, on laisse un homme persécuté qui ne peut faire de mal, & que l'on retrouvera toujours bien, pour poursuivre les ennemis les plus dangereux. Il ne paroît en cela rien d'extraordinaire ; & c'est pourtant la merveille de la sagesse de Dieu. Il a tenu sur Jésus-Christ une conduite toute naturelle : s'il veut qu'il naisse dans une étable, il permet qu'il ne se trouve aucun lieu pour loger la Ste. Vierge, qui étant au terme de son enfantement, ne sachant que devenir, est contrainte de prendre une étable, qui se trouva vide pour lors. Il en est de même des autres mysteres de la vie de Jésus-Christ : ils sont arrivés par une providence qui paroît toute commune : & c'est là la beauté de cet état.

CHAPITRE XXIV.

v. 1. *David étant sorti de ce lieu là demeura à Engaddi, qui est un lieu très-sûr.*

v. 2. *Et Saül étant revenu après avoir poursuivi les Philistins, on lui vint dire que David étoit dans le désert d'Engaddi.*

DIEU ayant délivré David, ou l'homme intérieur, lorsqu'il étoit réduit à l'extrêmité, ainsi qu'il a été aisé de le remarquer, il le garde quelque tems *dans le désert d'Engaddi*, qui est pris figurativement dans quelque endroit (a) de l'Ecriture

(a) Cant. 1. v. 13.

pour un séjour de paix & d'amour. L'ame est là dans une entiere *assurance*. Ce n'est néanmoins que pour la préparer à de nouveaux combats, & la fortifier pour soutenir une nouvelle guerre non moins cruelle & étrange que la premiere. Il ne se trouve que trop d'ennemis du repos que goûte David, qui vont réveiller Saül, & le faire ressouvenir qu'il a un ennemi, qu'il n'a quitté que pour se mettre à couvert d'une multitude d'autres ennemis. Ils lui enseignent même le lieu où il habite.

v. 3. *Saül donc prit trois mille hommes choisis de tout Israël, il vint chercher David & ses gens sur des rochers inaccessibles, où il n'y a que les chevres sauvages qui puissent monter.*

Saül ne perd aucune occasion de poursuivre David. L'Ecriture dit, qu'*il prit avec lui les hommes les plus forts:* ce qui est une peinture naturelle de ce qui se pratique contre les personnes intérieures. On prend les hommes savants, les esprits *forts*, pour poursuivre avec plus de violence les Serviteurs du Seigneur. On vient même les chercher *dans les lieux les plus inaccessibles:* on s'en prend à leur foi, à leur constance, & à leur fermeté. Ce qui est de plus sûr en eux, est ce qui est condamné le plus fortement: & ces ames attaquées de la sorte sont contraintes d'habiter dans des lieux où il n'habite que *des bêtes sauvages*; les hommes n'étant pas propres à un si haut état, qui ne peut être connu que par ceux qui, comme David, sont devenus (a) des *bêtes devant Dieu*, mais des bêtes sauvages, entierement séparées de toutes les créatures. Ces bêtes qui habitoient dans les déserts & les rochers

(a) Ps. 72. v. 23.

escarpés, étoient *des boucs*. Le bouc étoit celui (a) qui étant chargé des péchés de tout le peuple, étoit chassé dans le désert. David est aujourd'hui comme le bouc émissaire, qui porte l'iniquité de tous les autres, & qui s'est enfui comme lui dans le désert, chargé de la malédiction de tout le peuple. Il est aussi en cela la figure de Jésus-Christ (b) *maudit pour nos péchés.*

v. 4. *Il y avoit là une caverne, où Saül entra pour une nécessité naturelle. Or David & ses gens s'étoient cachés dans le fond de la même caverne.*

v. 5. *Les gens de David lui dirent: voici le jour dont le Seigneur vous a dit: je vous livrerai votre ennemi entre vos mains, afin que vous le traitiez comme il vous plaira. David s'étant donc avancé, coupa tout doucement le bord de la casaque de Saül.*

Cette *caverne*, qui servoit de retraite à David, étoit la demeure des hiboux & des bêtes sauvages: il s'estimoit cependant fort heureux de trouver parmi les bêtes féroces un refuge que les hommes lui refusent. *Saül* se vint livrer lui-même entre les mains de ceux qu'il poursuivoit. C'étoit une belle occasion pour David de se venger, & de se mettre à couvert de toutes sortes de poursuites. C'étoit s'assurer le Royaume qui lui étoit promis. *Dieu* paroît même *livrer* Saül par sa providence *entre les mains de* David. C'étoit ce semble une prudence de le faire, & suivre même une volonté de Dieu toute déclarée. Il étoit soutenu par le conseil de *ses gens*. Combien y a-t-il encore à présent de ces faux amis, qui conseillent de se mettre à couvert de la calomnie par d'autres calomnies? N'est-on pas

[a] Lev. 16. v. 21. [b] Isa. 53. v. 6. 12. Gal. 3. v. 13.

obligé, dit-on, de fauver fon honneur, & de le défendre? O que David étoit éloigné de ces vues humaines! Quelques maux qu'il puiffe fouffrir, foit pour le déhors foit pour le dedans, il n'a garde de fe défendre : il aime mieux périr fans fecours que de procurer fa délivrance. Ne faut-il pas que la volonté de Dieu foit accomplie? Et c'eft en cela qu'il eft encore une belle figure de Jéfus-Chrift, qui lorfque fes ennemis [a] *furent renverfés* par terre, les releve, & fe tournant vers ceux qui le vouloient porter à fe défendre, non, non, leur dit-il, laiffez-les faire; fi je voulois, je prierois mon Pere; & il m'envoyeroit douze légions d'Anges. Il faut que je fouffre ce qu'il veut, il faut que je boive le calice qu'il m'a préparé. David fe contente de *couper un bout du manteau de Saül* pour figne & témoignage de ce qu'il avoit fait; & en même tems pour figure du bout de l'oreille [b] qui fut coupé au ferviteur du Pontife.

v. 6. *Après cela David frappa fon cœur de ce qu'il avoit coupé le bord du vêtement de Saül.*

v. 7. *Et dit à fes hommes ; à Dieu ne plaife que je faffe telle chofe à celui qui eft mon maître, à l'Oint du Seigneur, que de mettre la main fur lui ; puifqu'il eft l'Oint du Seigneur.*

David *frappa fon cœur de ce qu'il avoit coupé le bord du manteau*, comme en figne de joie, & non de douleur, d'avoir ce témoignage de la fidélité qu'il avoit pour fon Dieu & pour fon Roi. *Et dit à fes hommes : Dieu me garde de faire aucun mal à celui que le Seigneur a confacré.* Ce n'eft point mon ennemi : je ne le regarde pas comme tel,

[a] Jean 18. v. 6. [b] Là-même v. 10.

quoique j'aie le défavantage d'être le fien : je vois tout cela en Dieu : il lui eft confacré, & c'eft un inftrument dont il fe fert pour me châtier? 6, *à Dieu ne plaife que je mette la main fur lui!* Les ames intérieures, qui regardent tout en Dieu, ont un grand avantage fur ceux qui les perfécutent. Elles n'ont ni peine ni fiel contre eux; au contraire, plus elles en font perfécutées, plus elles les aiment; parce qu'elles voient la main de Dieu cachée en cela. C'eft Dieu, difent-elles, tout aimable & tout adorable, qui me frappe. Cela les remplit de tendreffe pour leurs perfécuteurs. On donneroit de bon cœur fa vie pour eux.

C'eft là la différence qui fe trouve des perfonnes qui voient tout en Dieu, & de ceux qui voient tout dans les créatures. Quelque violence que ces derniers fe puiffent faire, ils ne peuvent pardonner que difficilement, & l'on met même toute la perfection à ne vouloir point de mal à fon ennemi. Il y en a qui arrivent jufqu'à leur faire du bien en fe faifant une extrême violence; mais quoi! ce font toujours des ennemis, & le cœur dément fouvent par la peine qu'il fouffre le bon office que rend la main. Il n'en eft pas de même des ames dont je parle : elles aiment vraiment leurs perfécuteurs, qu'elles ne peuvent appeller ennemis : elles fentent une véritable tendreffe pour eux, enforte qu'elles pratiquent fans peine & avec une fort grande perfection les confeils de l'Evangile.

v. 8. *David par ces paroles arrêta la violence de fes gens, & les empêcha de fe jetter fur Saül —.*

Cet homme, dont la douceur eft fans bornes, appaife même ceux de fa fuite : il ne leur permet

pas de rien faire à Saül. Combien y a-t-il de personnes qui ne voulant pas se venger de leurs persécuteurs, sont fort aises que d'autres le fassent? Ils ont en cela une gloire fine & secrette de n'avoir pas voulu nuire à leurs persécuteurs, & en même tems un plaisir caché de s'en voir délivrés par le moyen des autres. C'est un amour-propre subtil, dont les plus gens de bien ne sont pas tout-à-fait exemts. David n'en use pas de la sorte. Il ne se contente pas de ne vouloir point se délivrer par ses propres mains; il ne veut pas non plus qu'aucune créature contribue à sa délivrance. Il a encore cette conformité avec Jésus-Christ; (*a*) d'empêcher qu'on ne le défende.

v. 9. *David le suivit; & étant sorti de la caverne, il cria après lui, & lui dit: Mon Seigneur & mon Roi. Saül regarda derriere soi; & David lui fit une profonde révérence en se baissant jusqu'en terre.*

La maniere dont David en use est extrêmement généreuse, Un homme n'est guères capable de faire de ces actions héroïques s'il n'est entierement à Dieu. Il va, comme Jésus-Christ, se livrer entre les mains de ses ennemis & de ceux qu'il vient de sauver au péril de sa vie. Il fait en cela deux grandes actions; car non seulement il ne se venge point de Saül, non seulement il empêche qu'on lui fasse du mal; mais il va se livrer entre les mains de celui qui étoit quelques momens auparavant en sa puissance. On peut dire de vous, ô grand Roi! comme de votre Maître, que vous vous livrez à la mort, parce que (*b*) vous le voulez.

v. 10. *Il lui dit: Pourquoi écoutez-vous les paroles*

[*a*] Jean 18. v. 11. [*b*] Jean 10. v. 18.

de ceux qui vous disent; David ne cherche qu'une occasion de vous perdre?

v. 11. *Vous voyez aujourd'hui de vos yeux que le Seigneur vous a livré entre mes mains dans la caverne. On me suggéroit la pensée de vous tuer; mais* (*) *je ne l'ai point voulu faire; car j'ai dit en moi-même: je ne porterai point la main sur mon Maître, parce que c'est le Christ du Seigneur.*

Ces paroles sont parfaitement belles & très-édifiantes. *Pourquoi*, dit David, *écoutez-vous la parole des hommes*? Il ne lui attribue pas à lui-même la faute; mais aux hommes mal intentionnés qui le conseillent. Ces hommes, dit-il, vous assurent que je veux vous ravir la vie; & vous voyez vous-même devant vos yeux que j'en avois une occasion favorable, & que je ne l'ai pas voulu faire. Il est vrai que *la pensée m'en étoit venue*, par la sollicitation des autres; *mais mon œil*, c'est-à-dire, la lumiere dont Dieu m'éclaire, qui me fait tout voir en lui, *m'a* donné de la compassion, & a même réveillé mon respect & ma tendresse pour vous. Ah que *je n'ai garde*, ai-je dit, *de toucher* à celui qui sert d'instrument à mon Dieu pour m'exercer: il est sacré pour moi, c'est *le Christ du Seigneur*, étant un moyen que Dieu s'est consacré pour exécuter sur moi ses divines volontés.

v. 12. *Voyez vous même, mon pere, & reconnoissez si ce n'est pas là le bord de votre casaque que je tiens dans ma main, & qu'en coupant l'extrêmité de votre vêtement je n'ai point voulu porter la main sur vous. Après cela considérez & voyez vous-même que je ne suis coupable d'aucun mal, ni d'aucune injustice; &*

(*) Lettr. *mon œil a eu compassion de vous.*

que je n'ai point péché contre vous : & cependant vous cherchez tous les moyens de m'ôter la vie.

David se sert du nom de *pere* pour exprimer sa tendresse, & pour exciter la compassion de Saül. *Mon pere*, dit-il, vous, que je regarde avec le même respect & la même tendresse que si vous étiez mon pere, *voici* la marque de mon innocence. *Lorsque j'ai coupé votre manteau*, il ne tenoit qu'à moi de vous tuer, si j'avois été aussi criminel que l'on a voulu vous le persuader : mais *je n'avois garde d'étendre la main sur vous.* Regardez qu'il n'y a point en moi de mauvaise volonté. Je n'ai pas voulu vous faire du mal ; & néanmoins *vous cherchez tous les moyens de m'ôter la vie. Ne m'exposez-vous pas tous* les jours à perdre mon Dieu par le péché, s'il ne me soutenoit par sa bonté ? David fait ces innocentes plaintes, pour nous faire comprendre que lorsqu'il s'agit de satisfaire le prochain qui croit avoir sujet de se plaindre, il faut le désabuser pour son propre repos avec beaucoup de douceur & de charité, pour lui ôter la peine qu'il peut avoir ; après cela, laisser le succès à Dieu. Jésus-Christ s'excusa bien devant le Pontife, & protesta une fois de son innocence (a) & qu'il n'avoit point prétendu l'offenser.

v. 13. *Que le Seigneur soit le juge entre vous & moi. J'attendrai qu'il me venge de vous quand il lui plaira ; mais pour moi, je ne porterai jamais la main sur vous.*

v. 14. *C'est aux impies, selon l'ancien proverbe, a faire des actions impies.* —

David se sert des mêmes expressions dont se servent toutes les personnes innocentes. Elles

(a) Jean 18. v. 23.

disent, que *Dieu sera juge* de la vérité. Si je suis criminel, dit ce saint Roi, que Dieu me punisse ; mais si je suis innocent, c'est à lui que la vengeance en est réservée : pour moi, je ne me vengerai jamais ni directement, ni indirectement : je m'abandonne à Dieu, afin qu'il fasse tout ce qu'il lui plaira. Il ajoute, *l'infidélité se fait connoître dans les infideles :* si je l'avois été, cela auroit paru en cette occasion.

v. 17. *Après que Saül eût oui parler David de la sorte, il lui dit : N'est-ce pas là votre voix que j'entends, ô mon fils David ? Et en même tems il éleva sa voix & pleura.*

Il faudroit être plus dur que le marbre pour n'être pas touché d'une bonté si extraordinaire & par des paroles si pleines d'amour, & voir devant soi des effets d'une si grande charité. Saül est touché pour ce moment ; ce qui nous fait voir, que les biens que l'on fait à son ennemi, peuvent souvent opérer sa conversion. Cependant les larmes de Saül ne sont que de légers sentimens d'un reste d'homme ; la haine ne laisse pas de demeurer ferme dans son cœur.

v. 18. *Il ajouta : Vous êtes plus juste que moi : car vous ne m'avez fait que du bien, & je ne vous ai rendu que du mal.*

Saül rend lui-même témoignage à la vérité. Dieu oblige souvent ses ennemis mêmes de la confesser en de certains tems, & d'être malgré eux les panégiristes de ceux qu'ils ont persécutés,

v. 19. *Et vous m'avez donné une grande preuve de l'affection que vous avez pour moi ; puisque le Seigneur m'ayant livré entre vos mains, vous m'avez conservé la vie.*

v. 20. *Car qui eſt celui qui ayant trouvé ſon ennemi à ſon avantage, le laiſſe aller ſans lui faire aucun mal? Que le Seigneur récompenſe lui-même cette bonté que vous m'avez témoignée aujourd'hui !*

Qui eſt celui, dit Saül, *qui voyant un ennemi en ſon pouvoir, ne lui fait point de mal?* C'eſt celui qui trouve en Dieu ſes ennemis égaux à ſes amis. Saül fait lui-même la deſcription d'une véritable charité & d'une patience parfaite. Il eſt certain que David donna en cette occaſion ſa vie pour ſon ennemi ; parce qu'en lui ſauvant la vie, il s'expoſe lui-même à la mort. Et c'eſt encore en cela qu'il imite ſon Maître, qui meurt pour ceux qui le crucifient, les comblant de biens pour le mal qu'ils lui font (*a*) A peine ſe trouve-t-il quelqu'un qui expoſe ſa vie pour un homme de bien : Jéſus-Chriſt, & ſon fidele ſerviteur, l'expoſent cependant pour leurs plus cruels perſécuteurs.

v. 21. *Et comme je ſais très-certainement que vous régnerez & que vous poſſéderez le Royaume d'Iſraël,*

v. 22. *Jurez-moi par le Seigneur que vous ne détruirez point ma race après moi, & que vous n'exterminerez point mon nom de la maiſon de mon pere.*

Croire *certainement* qu'un homme *doit régner*, que toutes les perſécutions qu'on lui fait ne ſerviront qu'à ſa gloire, que Dieu l'a choiſi pour Roi, & qu'il peut nous faire beaucoup de mal, & néanmoins le traiter avec la derniere inhumanité, n'eſt-ce pas une extrême folie ? C'eſt cependant celle où la jalouſie & l'aveuglement jettent Saül. Toutes les perſonnes qui perſécutent les ſerviteurs du *Seigneur* connoiſſent dans le

(*a*) Rom. 5. v. 7.

fonds leur mérite : mais la haine les aveugle ; & c'eſt pour cela, comme dit l'Ecriture, qu'ils ſont (*a*) *ſans excuſe* : parce qu'ils ont perſécuté Jéſus-Chriſt, quoi qu'ils euſſent aſſez de preuves de ce qu'il étoit, comme Saül perſécutoit David, quoi qu'il connût les deſſeins de Dieu ſur lui : & cependant s'aveuglant eux-mêmes par la paſſion, *ils* (*b*) *ne ſavent ce qu'ils font* : de ſorte que, pour concilier ces deux paſſages, il faut dire, que quoi qu'ils connoiſſent la vérité & le bien qui eſt en ces perſonnes, ils ignorent néanmoins le tort qu'ils ſe font à eux-mêmes.

CHAPITRE XXV.

v. 5. *David envoya dix jeunes hommes, auxquels il dit : Allez-vous en trouver Nabal ſur le Carmel ; ſaluez-le de ma part civilement ;*

v. 6. *Et dites-lui : —.*

v. 8. *Donnez à vos ſerviteurs & à votre fils David tout ce qu'il vous plaira.*

DAVID preſſé de la faim eſt obligé d'envoyer chercher de quoi vivre, & on le lui refuſe. A qui envoie-t-il ? A un homme dont il a conſervé lui-même les biens. Il falloit bien qu'il ſouffrit quelque pauvreté pour figurer celle de ſon Maître, & qu'il endurât la faim comme Jéſus-Chriſt au déſert. Il y a ces deux rapports entre Jéſus-Chriſt & David ; l'un, qu'on lui refuſe du ſecours comme l'on refuſa de loger Jéſus-Chriſt lorſqu'il étoit encore dans (*c*) le ſein de ſa mere, & depuis (*d*) chez les Samaritains : l'autre, c'eſt que David figura par cette faim celle de Jéſus-Chriſt au déſert.

(*a*) Jean 15. v. 22. (*b*) Luc 23. v. 34. (*c*) Luc 2. v. 7. (*d*) Luc 9. v. 53.

v. 10. *Nabal répondit aux ſerviteurs de David : Qui eſt David, & qui eſt le fils d'Iſaï ? Il y a aujourd'hui grand nombre de ſerviteurs qui fuyent leurs maîtres.*

Quel eſt ce David? N'eſt-ce pas le fils d'Iſaï? (a) Quel eſt cet homme ? *N'eſt-ce pas le fils de Joſeph?* Ces paroles ont tant de conformité, qu'elles n'ont pas beſoin d'explication. O Dieu, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on fait injure à vos ſerviteurs !

Rien n'attire plus le mépris que l'affliction. David n'eſt mépriſé que parce qu'il eſt affligé. Quoi, n'eſt-ce pas aſſez, ô le plus abandonné des hommes, d'être perſécuté du maître ſans être traité des valets comme un eſclave *fugitif* qui ſe dérobe à la fureur de ſon maître ? Non, non : ce n'étoit pas aſſez ; & puiſque mon Maître a bien voulu prendre la qualité de ſerviteur & d'eſclave, il falloit que vous paſſaſſiez pour tel. Les ames intérieures, qui ſont le jouet de la Providence, & que cette même Providence envoie d'un lieu dans un autre, paſſent ſouvent pour des fugitifs. Il n'y a rien dans la vie intérieure que David n'ait éprouvé réellement, comme il a exprimé figurativement la vie de Jéſus-Chriſt.

v. 14. *Alors un homme des gens d'Abigaïl, femme de Nabal, dit à ſa maîtreſſe : David vient d'envoyer du déſert quelques-uns de ſes gens pour bénir notre maître, & il les a rebuté.*

v. 15. *Ces gens là nous ont été très-commodes, & ils ne nous ont fait aucune peine. Tant que nous avons été avec eux dans le déſert, il ne s'eſt rien perdu de nos troupeaux.*

(a) Jean 6. v. 42.

v. 6.

v. 16. *Ils nous ſervoient comme de muraille tant de nuit que de jour, pendant le tems que nous avons été au milieu d'eux avec nos troupeaux.*

v. 17. *C'eſt pourquoi, penſez à ce que vous aurez à faire ; car la malice de votre mari eſt accomplie.*

J'ai rapporté le diſcours de ce ſerviteur pour faire voir comme l'intégrité de David leur étoit connue. Ils étoient témoins de la protection que David avoit donné à leur maître : c'eſt pourquoi ils ne ſouffroient qu'à regret l'ingratitude & le mépris avec lequel on traitoit leur bienfaiteur.

v. 18. *En même tems Abigaïl prit en grande hâte deux cents pains, deux vaiſſeaux pleins de vin, cinq beliers, cinq boiſſeaux de farine, cent paquets de raiſins ſecs, & deux cents cabas de figues ſéches. Elle mit tout cela ſur des ânes.*

v. 20. *Etant donc montée ſur un âne, comme elle deſcendoit le pied de la montagne,*

v. 23. *Elle apperçut David : elle deſcendit auſſi-tôt de deſſus ſon âne ;*

v. 24. *Et ſe jettant à ſes pieds, elle lui dit : Que cette iniquité, mon Seigneur, tombe ſur moi. Permettez ſeulement à votre ſervante de parler.*

v. 25. *Que le cœur de mon Seigneur & de mon Roi ne ſoit point ſenſible à l'injuſtice de Nabal : parce qu'il eſt inſenſé, & ſon nom même marque ſa folie ; car pour moi, mon Seigneur, je n'ai point vu les gens que vous m'avez envoyés.*

Abigaïl eſt bien la femme forte, qui ſoutient ſa maiſon, & l'empêche de tomber. Cette femme étoit comme toutes celles que Dieu veut ſanctifier : il lui avoit donné un mari le plus déraiſonnable du monde ; mais ſa douceur raccommodoit tout. Elle ne fait point comme certaines

femmes, qui entreprennent de ſoutenir les fautes de leurs maris : elle tâche au contraire de les réparer. Elle traite David de *Roi*, connoiſſant par un eſprit prophêtique ce qu'il devoit être. Il faut remarquer qu'elle condamne ſon mari, parce qu'il eſt condamnable ; & elle le juſtifie par cette condamnation, s'offrant de *porter ſon péché*, & priant pour lui. La vraie charité ne conſiſte pas à vouloir juſtifier les actions manifeſtement condamnables ; ce ſeroit flatter le crime, & manquer par là au plus eſſentiel de la charité : mais elle conſiſte à porter ſoi-même l'iniquité des autres, à prier pour eux, juſqu'à obtenir leur pardon : & c'eſt comme Jéſus-Chriſt a fait, qui en condamnant le péché, eſt mort pour le pécheur.

v. 30. *Lors donc que le Seigneur vous aura fait les grands biens qu'il a prédits de vous, & qu'il vous aura établi chef ſur Iſraël,*

v. 31. *Le cœur de mon Seigneur n'aura point de ſcrupule ni de remords d'avoir répandu le ſang innocent, & de s'être vengé lui-même. Et quand Dieu vous aura comblé de biens, vous vous ſouviendrez, mon Seigneur, de votre ſervante.*

Tout le diſcours d'Abigaïl eſt ſi juſte, & ſi hardi, que l'on peut juger qu'elle étoit poſſédée de l'Eſprit de Dieu. O qu'un avis donné à propos à un bon cœur a de force & d'efficacité ! Dieu ſe ſert d'une femme pour faire connoître à David la faute qu'il avoit faite ; parce que ſa douceur, ſa ſimplicité & ſon humilité le portoient à recevoir la correction de quelque part qu'elle vint, ne regardant pas cette femme, mais Dieu en elle. Elle lui fait voir le péché qu'il alloit commettre, en *répandant le ſang innocent*, & de plus le

répandant pour ſe *venger lui-même* : ce qui étoit très-éloigné des diſpoſitions qu'il avoit eues juſqu'alors. Ceci nous doit faire comprendre que tant que la nature vit, elle peut ſe laiſſer aller à des premiers mouvemens de colere ou de vengeance, ſans néanmoins réfléchir ſur la vengeance, ſe laiſſant ſimplement aller à l'impétuoſité de l'humeur.

Si nous avons remarqué la foibleſſe de la créature, il faut voir en même tems la ſûreté de l'abandon, & le ſoin que Dieu prend d'empêcher les chûtes de ceux qui ſe ſont donnés à lui. C'eſt ce que David reconnut d'abord, lorſqu'il dit à cette femme :

v. 32. *Béni ſoit le Seigneur, le Dieu d'Iſraël, qui vous a envoyé aujourd'hui au devant de moi ! Que votre parole ſoit bénie ;*

v. 33. *Et ſoyez bénie vous même de ce que vous m'avez empêché de répandre le ſang, & de me venger de ma propre main !*

v. 34. *Mais plutôt le Seigneur d'Iſraël vit, qui m'a empêché de faire du mal.*

Toutes ces paroles expriment bien la joie d'une ame qui ſe voit tirée par un admirable effet de la providence de l'engagement où elle étoit entrée de pécher. Elle ne ſauroit alors aſſez *bénir Dieu*, & le moyen dont il s'eſt ſervi pour l'empêcher de l'offenſer : & comme elle eſt miſe dans la vérité, elle regarde tout en Dieu : elle ne peut regarder du côté de la créature ni le mal ni le bien, ſans voir qu'elle fait une faute, & ſans s'en reprendre. Ce qui fut cauſe que David penſa commettre un péché en ſe vengeant, ce fut qu'il détourna pour un moment ſa vue de Dieu, ſortant de ſon délaiſſement, pour ne regarder

que la créature & le mal qui lui étoit fait par elle. Il vit ce mauvais traitement comme venant de Nabal, & non comme un ordre de la providence : & c'est en cela que ces ames péchent le plus, se retirant de leur délaissement, & de la vue de Dieu en toutes choses : mais Dieu par une singuliere bonté prenant d'elles un soin particulier, leur fait bientôt connoître leur erreur.

C'est aussi une faute, de regarder le bien qui nous est fait comme venant d'une autre source que Dieu : c'est pourquoi David n'eut pas plutôt *béni Abigaïl*, la remerciant de ce qu'elle l'avoit empêché de se venger, que reconnoissant le tort qu'il faisoit à Dieu, il se reprend lui-même : *c'est plutôt*, dit-il, *le Seigneur, qui m'a empêché lui-même de faire le mal*, que je dois bénir, ne se servant de vous que comme d'un très-foible instrument.

v. 35. *David reçut de sa main tout ce qu'elle lui avoit apporté, & lui dit : Allez en paix.*

Dieu ne pourvût pas seulement au spirituel de David par le moyen de cette femme, mais même aux nécessités corporelles. Il ne manque jamais ni à l'un ni à l'autre par un effet de sa providence, blâmant en cela l'aveuglement étrange de certaines personnes spirituelles, qui en voulant bien abandonner leur ame & leur intérêt spirituel à Dieu, sont si fous que de craindre pour le temporel, en prennent un soin excessif, s'en occupent continuellement, disant, qu'il faut se pourvoir du nécessaire ; qu'il faut prendre de grandes précautions, qu'il faut plaider & se défendre de la vexation. Il le faut faire, quand c'est l'ordre de Dieu, & que cela regarde le bien d'une famille : mais de voir des peres & des meres

plaider contre leurs enfans, non pour le nécessaire, mais pour le plus & le moins ; voir des Ecclésiastiques ne travailler qu'à amasser du bien, ayant déja leur nécessaire, & qui s'étant abandonnés à Dieu pour de grandes choses, ne s'y abandonnent pas pour des intérêts temporels, qui ont même de la peine que les autres le fassent, c'est ce qui est surprenant. Il y en a d'autres au contraire qui renoncent volontiers à tout intérêt temporel, & ne veulent jamais abandonner à Dieu le spirituel, croyant le mieux conserver que Dieu ne feroit. Croyez-moi, qui que vous soyez qui lisez ceci ; l'abandon qui n'est pas entier, ne doit point passer pour abandon. Il faut qu'il soit entier, ne retenant quoi que ce soit de ce qu'on abandonne. Il faut qu'il soit universel, s'étendant sur toutes choses.

Le vrai moyen de se mettre en sureté, c'est de se mettre entre les mains de Dieu par un entier abandon. O qu'il nous gardera bien mieux que nous ne nous garderons nous-mêmes ; & que nos intérêts seront bien mieux entre ses mains qu'entre les nôtres ! Vous y serez, ame fidelle, comme (*a*) dans une citadelle imprenable. O que vous serez bien ! Mais, hélas, on craint de périr en se confiant à Dieu ! On veut bien se donner à lui, pourvu que l'on tienne toujours son ame en ses mains ; & par là on fait une très-grande injure à la bonté de Dieu & à son pouvoir, & l'on se fait à soi-même un dommage irréparable.

v. 38. *Dix jours après le Seigneur frappa Nabal, & il mourut.*

O vous tous, qui craignez de vous abandonner à Dieu, venez voir jusqu'où va sa providence

(*a*) Ps. 70. v. 3.

ſur ceux qui s'abandonnent à lui. Ne venge-t-il pas mieux ſes amis qu'ils ne pourroient ſe venger eux-mêmes ? Ne dit-il pas, que (a) *la vengeance lui eſt réſervée ?* Lorſque nous ne nous vengeons pas nous mêmes, & que nous abandonnons tout à ſa conduite, ô qu'il le fait bien mieux que nous! Nous ne ſaurions nous venger ſans crime ; & Dieu nous venge avec juſtice. Toute cette conduite nous fait voir l'utilité & la néceſſité de l'abandon, tant dans les choſes générales que les particulieres.

v. 39. *David ayant appris la mort de Nabal, dit : Béni ſoit le Seigneur, qui m'a vengé de la maniere outrageuſe dont Nabal m'avoit traité ; qui a préſervé ſon ſerviteur du mal qu'il étoit prêt de faire, & qui a fait que l'iniquité de Nabal eſt retombée ſur ſa tête. David envoya enſuite vers Abigaïl, & lui fit parler pour la demander en mariage.*

Rien ne réveille & ne confirme plus l'abandon que ces coups de providence : ils éclairent beaucoup l'ame. David voit le tort qu'il auroit eu de ſe venger, & l'avantage qu'il y a de remettre tous ſes intérêts entre les mains de Dieu. Il admire en même tems la bonté que Dieu a eue de l'empêcher de ſe venger & de commettre un crime, & le ſoin qu'il a pris de le venger lui-même & de le tirer de la confuſion & de l'opprobre. Ah, que ces coups ſont doux pour ces ames ! & qu'ils les uniſſent bien à Dieu !

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que Dieu ſe ſert de tous ces renverſemens, (où il ne paroît que des emportemens de colere & de vengeance,) pour préparer une épouſe à David ;

(a) Deut. 32. v. 35.

tant il eſt vrai que tout réuſſit entre les mains de Dieu ! O économie de la ſageſſe de mon Dieu ! Il ſemble que vous ne frappiez que d'un côté, & vous atteignez de l'autre. Vous faites pluſieurs coups en même tems. Vous vouliez unir ces deux cœurs, & pour cela vous leur ſuſcitez une guerre. Il faut que David ait pris la réſolution de faire mourir Abigaïl ou ſon mari, afin qu'elle devienne ſa nourrice & ſon épouſe. O Dieu, c'eſt à vous ſeul qu'il appartient de faire de ſi grandes choſes. Si l'on ſavoit la pureté des unions que Dieu prépare, & la ſainteté des mariages qu'il fait lui-même, lorſque ſe confiant à lui l'on n'a pour but que ſa volonté, ſans écouter la chair, cela ſurprendroit. Rien de plus ſaint & de plus grand que les mariages des anciens Patriarches : ils étoient très-purs dans leurs mariages : auſſi Dieu avoit-il pris ſoin d'y pourvoir lui-même, leur choiſiſſant des femmes conformes à leur état. Les mariages faits de la ſorte ſont dans la ſainteté de leur inſtitution & de leur fin. Si l'on ſavoit ſe marier par providence & dans un abandon entier à la conduite de Dieu, qui deſtine à un état ſi ſaint, (car il fait des ſaints dans tous les états), ô que ces mariages ſeroient ſanctifians ! ils auroient la grace intérieure des anciens Anacoretes. Et c'eſt pour cela que Dieu a voulu qu'il y ait eu tant de ſaints mariés, de tous états, de tout ſexe, & de toutes conditions ; afin que l'on pût ſe ſanctifier par-tout. Ce que l'on croit ſouvent un obſtacle à la ſainteté, eſt un grand moyen de ſainteté.

v. 41. *Abigaïl auſſitôt ſe proſterna contre terre, & elle dit : Votre ſervante ſera aſſez heureuſe d'être employée à laver les pieds des ſerviteurs de mon Seigneur.*

v. 42. *Abigaïl ensuite se levant promptement, monta sur un âne; & cinq filles qui la servoient alloient avec elle. Elle suivit les gens de David, & elle l'épousa.*

L'Ecriture rapporte toutes ces circonstances pour nous instruire de la véritable humilité, qui en se reconnoissant indigne des graces qu'on lui veut faire, ne les refuse pas néanmoins: au contraire, elle *se hâte* de faire ce que l'on souhaite d'elle, & d'aller au lieu où on la demande: la même humilité, qui la fait se trouver indigne des graces qu'on lui fait, la porte aussi à les recevoir comme un bienfait signalé. Refuser une grace par humilité, c'est plutôt une ambition qu'une humilité. Les anciens Philosophes en usoient de la sorte; & par une vanité véritable, couverte d'une humilité apparente, ils s'élevoient au-dessus de la chose refusée: car il est certain que si en recevant une faveur on s'égale à elle, quoique l'on reste persuadé de son indignité; aussi en la refusant on s'éleve au-dessus d'elle; car la faveur a toujours ce degré de bassesse, d'avoir été à notre refus; & l'ame a ce degré d'élévation, de l'avoir refusée, sous quelque prétexte que ce puisse être. La vraie humilité n'ambitionne rien, & ne refuse rien: elle reçoit également tout ce qu'on lui donne, le haut & le bas, le doux & l'amer.

v. 44. *Saül donna Michol femme de David à Phalti.*

Saül ne se contente pas de toutes les insultes qu'il avoit déja faites à David, il *lui enleve* encore *sa femme* pour la donner à un autre. C'est un coup bien rude: cependant il le faut essuyer comme les autres. Quoi, Seigneur, cette femme qui lui étoit si chere, pour la possession de

laquelle il s'étoit exposé à tant de dangers, est la même que vous lui ravissez! Vous faites vous-même les unions, & vous les rompez: vous divisez, vous réunissez: vous faites tout ce qu'il vous plait; & c'est par des choses si étranges que vous sanctifiez vos amis.

CHAPITRE XXVI.

v. 1. *Cependant ceux de Ziph vinrent trouver Saül à Gabaa, & lui dirent: David est caché dans la colline d'Achila, qui est vis-à-vis du désert.*

v. 2. *Saül prit aussitôt avec lui trois mille hommes choisis de tout Israël, & alla chercher David dans le désert.*

DAVID ne demeure pas plutôt *caché dans le désert*, où il prend un moment de repos malgré les insultes de ses ennemis, que ces esprits brouillons, opposés à la tranquillité que les serviteurs de Dieu goûtent dans la solitude, vont *déclarer à Saül le lieu* où il est, & réveiller par ce moyen sa colere & la persécution. Quoi, Saül, avez-vous déja oublié que vous êtes redevable de la vie à cet homme, que vous poursuivez comme votre plus cruel ennemi? Avez-vous déja oublié son bienfait, & la déclaration que vous avez été obligé de faire en faveur de son innocence? Oui, dit Saül, je veux oublier tout cela, & cesser d'être sensible pour redevenir cruel: il faut que je le poursuive dans son désert & dans son abandon même: peut-être aurai-je par la force ce que je ne puis gagner par justice; & que David tombant en mes mains, j'aurai autant de plaisir à lui ôter la vie, comme

il en a eu à me la conferver. Vous vous trompez, Saül, vous ne gagnerez rien fur une ame abandonnée à fon Dieu. Dieu eft plus fort que vous; & vous ne fervirez que de nouvelle matiere à fon triomphe.

v. 5. *David fe leva fecrettement, & vint jufqu'au lieu où étoit Saül. Il remarqua le lieu où étoit la tente de Saül & d'Abner fils de Ner, Général de fon armée. Et voyant que Saül dormoit dans fa tente & tous fes gens autour de lui,*

v. 6. *Il dit: Qui veut venir avec moi dans le camp de Saül? Abifaï lui dit: J'irai avec vous.*

v. 7. *David donc & Abifaï allerent la nuit parmi les gens de Saül; & ils trouverent Saül couché, dormant dans fa tente.*

v. 8. *Alors Abifaï dit à David: Dieu vous livre aujourd'hui votre ennemi entre les mains: je m'en vais donc le percer de mon dard jufqu'en terre d'un feul coup; & il n'en fera pas befoin d'un fecond.*

Le confeil d'Abifaï eft celui qui l'on donne ordinairement, de fe défaire d'un ennemi dangereux lorfqu'on le peut. Ce confeil paroît d'autant plus jufte, qu'après que David a confervé la vie à Saül, il ne s'eft fervi de cette vie que pour le pourfuivre avec plus de rigueur. Il femble que ce foit une témérité, & manquer même à la providence, que de ne s'en pas défaire. Non, non, c'eft fe tromper. La providence ne fournit point à David une occafion de tuer fon ennemi; mais de le furmonter par un nouveau bienfait.

v. 9. *David dit: Ne le tuez point; car qui étendra la main fur le Chrift du Seigneur, & fera innocent?*

David ne fe contente pas de ne point faire de mal à fon perfécuteur, il devient lui-même fon avocat & fon défenfeur. Il imite encore en cela fon maitre. David remporta deux fois fur Saül la plus grande de toutes les victoires, ou plutôt, Dieu la remporta par lui. Il faut une patience & un abandon à toute épreuve pour en ufer de la forte. Eh quoi! David, fi vous ne le tuez pas, & qu'il vienne à s'éveiller, ne croira-t-il pas que vous venez pour l'affaffiner, & ne vous fera-t-il pas tuer lui-même avec quelque apparence de juftice? N'importe, j'aime mieux mourir innocent que de vivre coupable: car pourrois-je fans péché me défaire de celui que Dieu s'eft confacré pour me crucifier?

v. 10. *Et il ajouta: Vive le Seigneur; à moins que le Seigneur ne frappe lui-même Saül, ou que le jour de fa mort n'arrive, ou qu'il ne foit tué dans une bataille, il ne mourra point.*

v. 11. *Dieu me garde de porter la main fur le Chrift du Seigneur. Prenez feulement fon dard qui eft à fon chevet, & fa coupe, & allons-nous-en.*

David protefte de plus, que quelque chofe que Saül lui puiffe faire, jamais *il n'étendra la main fur lui*: que fi Dieu veut qu'il meure, il eft affez puiffant pour le faire mourir: mais à moins qu'il ne le faffe, & que la mort naturelle ou quelque accident ne l'enleve, la vie ne lui fera point ôtée. Le refpect que David marque avoir pour Saül, le plus méchant des hommes, mais néanmoins facré, nous fait voir le refpect que l'on doit avoir pour les têtes couronnées & facrées, quelque défectueux qu'ils paroiffent: que c'eft une témérité & un crime énorme de vouloir leur nuire, fous prétexte qu'ils font ou

vicieux, ou tyrans. Ce ſont des perſonnes ſacrées, auxquelles il ne faut jamais toucher ni de la main, ni même de la langue. Dieu ſait bien ce qu'ils font; mais pour nous, nous devons toujours conſerver pour eux un reſpect inviolable, & expoſer inceſſamment notre vie pour la leur. Ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe leur faire connoître dans l'occaſion leurs manquemens avec douceur & charité, lorſqu'on eſt à portée de cela. Dieu ſe ſert même ſouvent de cette charité pour les faire rentrer en eux-mêmes. Dieu a toujours voulu que l'on conſervât un extrême reſpect pour les perſonnes ſacrées. Auſſi le fit-il recommander au peuple par Samuel, lorſque Saül fut ſacré Roi. Ne l'a-t-il pas ordonné lui-même lorſqu'il veut que (a) l'on *rende à Céſar ce qui lui eſt dû*, quoique Céſar fut infidele? S. Paul en fait un Chapitre (b) entier.

David donc *emporta la lance de Saül*, pour faire voir qu'il avoit dépendu de lui de le tuer; mais qu'il avoit ſurmonté le mal par le bien; *& le gobelet*, pour marquer qu'il n'avoit point bu dans la coupe de la fureur & de l'iniquité; mais qu'il étoit reſté dans la douceur de la paix.

v. 14. *Et David appella à haute voix le peuple & Abner; & il ajouta: Abner, ne répondrez-vous donc point? Abner lui répondit: Qui êtes-vous qui criez, & qui faites du bruit au Roi?*

v. 15. *David lui dit: N'êtes-vous pas un homme de cœur; & y a-t-il quelqu'un dans Iſraël qui vous ſoit égal? Pourquoi donc n'avez-vous pas gardé le Roi votre Seigneur? Car il eſt venu quelqu'un d'entre le peuple pour tuer le Roi votre Seigneur.*

(a) Matth. 22. v. 21. (b) Rom. 13.

v. 16. *Je jure par le Seigneur, que vous méritez tous la mort, pour avoir ſi mal gardé votre maître, qui eſt le Chriſt du Seigneur. Voyez donc maintenant où eſt le dard du Roi, & ſa coupe qui étoit à ſon chevet.*

David ne ſe contente pas de conſerver la vie à ſon ennemi, il prend toutes les meſures de prudence pour la lui aſſurer dans la ſuite. Il fait voir à ſes gardes le tort qu'ils ont d'expoſer de la ſorte une perſonne ſacrée: il en parle avec un extrême reſpect, & d'une maniere qui marque que cela vient du fond du cœur. Venez voir, leur dit-il, les marques de votre négligence. O prudence humaine, que tu ès bien renverſée en cette rencontre! Si David l'avoit ſuivie en quelque choſe, ne lui auroit-elle pas inſpiré de n'en pas uſer de la ſorte? N'eſt-ce pas aſſez, auroit-elle dit, de ne pas enſanglanter mes mains, ſans empêcher les autres de le faire? tant qu'il vivra, je ſerai toujours malheureux & perſécuté. Mais David rempli de la pure charité, n'a point d'autre vue que celle que cette même charité lui inſpire: il veut qu'il ne manque rien à ſes ſoins pour lui conſerver la vie: il ne ſe contente pas de la lui laiſſer, ni de le défendre de ſes ſerviteurs; il le garde lui-même par ſa vigilance, & par les reproches qu'il fait à Abner, contre tout ce que la prudence lui inſpiroit.

Cette même prudence n'auroit-elle pas empêché David, connoiſſant la haine de Saül, de s'expoſer de cette ſorte à la mort, en lui donnant moyen de s'éveiller avec toute ſon armée, & de le faire mourir? Ne lui auroit-elle pas inſpiré de plus, que c'étoit aſſez de témérité de s'être expoſé à y aller lorſqu'il dormoit, ſans encore l'éveiller? O abandon, tu ne ſaurois gar-

der tant de mefures. Non, non, il faut fe délaiffer à Dieu, & faire avec courage tout ce qu'il nous infpire de faire : nous fommes à lui. O abandon ! fi tu effraies les plus affurés, tu n'abandonnes jamais ceux qui fe confient en toi : & quoique tu te nommes abandon & perte, l'on pourroit t'appeller fûreté parfaite. Tu ès abandon du côté de celui qui fe laiffe à toi ; mais tu ès une affurance parfaite ; parce que tu conduis l'ame à Dieu, & que tu l'enfermes dans le fein de fa Providence, où rien ne lui peut manquer.

v. 17. *Or Saül reconnut la voix de David, & il lui dit : N'eft-ce pas là votre voix que j'entends mon fils David ? David lui dit : C'eft ma voix, mon Seigneur & mon Roi ;*

C'eft une chofe furprenante, comme cet éléphant furieux fe change à la feule préfence de l'agneau. David ne paroît pas plutôt, que Saül oublie fa fureur pour devenir doux. Mais fi le changement de Saül eft furprenant, le courage de David ne l'eft pas moins. C'eft une chofe digne d'étonnement, que Dieu ait uni en une même perfonne une fi grande douceur & un fi grand cœur.

v. 18. *Et il ajouta : Pourquoi mon Seigneur perfécute t-il fon ferviteur ? Qu'ai-je fait, & de quoi ma main eft-elle fouillée ?*

v. 19. *Mon Seigneur & mon Roi, fouffrez que votre ferviteur vous dife cette parole : Si c'eft le Seigneur qui vous pouffe contre moi, qu'il reçoive l'odeur du facrifice : mais fi ce font les hommes, ils font maudits devant le Seigneur, de me chaffer ainfi aujourd'hui de*

fon héritage, afin que je n'y habite point, en me difant : allez, fervez les Dieux étrangers.

La maniere dont David parle à Saül eft fi humble, fi douce, & fi refpectueufe, qu'il fait affez voir quel étoit fon fonds. *Pourquoi*, dit-il, *mon Seigneur, pourfuivez-vous* le plus fidele & le plus affectionné de tous vos ferviteurs ? N'avez-vous pas affez de preuves de mon affection ? Ces paroles : *mon Seigneur & mon Roi*, marquent une tendreffe non feinte. *Si c'eft*, dit David, *le Seigneur qui vous anime contre moi*, venez ou envoyez pour me faire mourir : le *facrifice m'en* fera infiniment agréable s'il l'eft à Dieu ; puifque je ne conferve ma vie que parce que je crois que c'eft la volonté de Dieu : que fi c'eft lui qui veut que je la perde, ô que je la donnerai de bon cœur. Ce font les juftes fentimens de toutes les ames qui font à Dieu d'une maniere finguliere : elles ne fuyent la perfécution que parce qu'elles croyent que c'eft la volonté de Dieu qu'elles confervent leur vie : elles font néanmoins toutes prêtes de fe la laiffer ôter fi c'eft fa volonté. La maniere dont il s'exprime, en difant que *le facrifice en feroit* très-*agréable*, eft comme s'il difoit, ô que j'aurois bien plus de plaifir de mourir que de vivre ! Cependant je ne veux ni la mort ni la vie : je fuis tout prêt de la donner avec un extrême agrément, & de mettre par ce facrifice de ma vie le fceau aux étranges facrifices que Dieu exige de moi.

Que *fi* les pourfuites que vous me faites *viennent de la part des hommes*, qui vous animent contre moi, confidérez, je vous prie, qu'ils n'ont point en cela d'autre deffein que de me faire fortir de ma voie, *afin que je n'habite pas dans l'héritage du Seigneur*, qui eft une demeure de paix

& de tranquillité ; & qu'en me contraignant par leurs perſécutions de ſortir de mon délaiſſement, *je ſerve*, pour ainſi dire, *aux Dieux étrangers* : m'aſſujettiſſant de nouveau à mes propres pratiques, qui quoique bonnes en leur tems, ſont devenues pour moi comme des Dieux étrangers : parce que Dieu veut être lui-même mon Dieu, mon partage & mon conducteur.

v. 20. *Que mon ſang donc ne ſoit point répandu ſur la terre à la vûe du Seigneur. Et falloit-il que le Roi d'Iſraël ſe mit en campagne pour chercher une puce ; ou comme l'on court par les montagnes après une perdrix?*

S'il eſt vrai, continue David, que vous ſoyez venu par la perſuaſion des hommes, *ne répandez point mon ſang ſur la terre* ; Dieu ne l'auroit pas agréable : & penſez, ô Roi d'Iſraël, que vous n'avez aſſemblé tant de monde que *pour pourſuivre une puce*, c'eſt-à-dire, une perſonne ſans crédit, & qui a pour elle-même le dernier mépris. Il eſt certain que dans l'extrême anéantiſſement où l'ame eſt réduite, elle s'eſtime ſi peu de choſe, qu'elle ne ſauroit ſe fâcher du mal qu'on lui fait. Elle croit que tout cela lui eſt dû, ou plutôt, elle s'en croit indigne. Elle s'étonne même comment des perſonnes ſi éminentes veulent bien s'abaiſſer à la pourſuivre ; & c'eſt cet étonnement qui la porte à faire une comparaiſon qui marque l'inutilité de la pourſuite qu'on lui fait, à cauſe de ſa baſſeſſe. *Que le Roi d'Iſraël*, dit David, *ſoit deſcendu pour pourſuivre une puce*, cela eſt indigne de lui, ſur-tout de le faire avec la même ardeur que l'on *pourſuit une perdrix* à la chaſſe *ſur les montagnes*. Cette expreſſion eſt très-naïve : c'eſt comme s'il diſoit, que

que le Roi d'Iſraël deſcende pour combattre de puiſſans ennemis, pour ordonner & ſoutenir de fortes batailles, cela ne me ſurprend pas ; mais qu'il ſe donne cette peine pour la plus petite & la plus foible de toutes les créatures, c'eſt-ce qui m'étonne.

v. 21. *Et Saül lui répondit : J'ai péché ; revenez mon fils David : je ne vous ferai plus de mal à l'avenir, puiſque ma vie a été aujourd'hui précieuſe devant vos yeux : car il paroît que j'ai agi comme un inſenſé, & que j'ai été dans l'ignorance de beaucoup de choſes.*

Rien n'eſt plus capable de toucher un cœur endurci que l'humilité & la douceur. Saül reconnoît encore cette faute, y étant contraint malgré lui par les bontés de David. Il le prie *de retourner à lui*, l'aſſurant *qu'il ne lui fera plus de mal*. Toutes les pénitences de Saül ne durent pas : elles ne ſont que pour des momens ; parce qu'il ne ſe défie point de lui-même. Il aſſure qu'il ne fera plus ce qu'il a tant promis de ne plus faire, ſans ceſſer pour cela de le faire encore. Il devoit recourir à Dieu, lui demander la grace de ne plus retomber dans ſes crimes, engager même David à prier pour lui.

Il fut cependant éclairé dans ce moment, ainſi que les termes dont il ſe ſert le font connoître. Il eſt évident, dit-il, *que j'ai fait une folie* de vous avoir maltraité : je vois clairement votre vertu & la bonté de votre voie : *pluſieurs choſes que j'ignorois* me ſont découvertes, & me font avouer que tout ce que j'ai fait à votre égard, n'eſt qu'un effet de ma folie & de mon ambition, ne voulant pas me ſoumettre à la volonté de Dieu. Ceci fait voir clairement que Dieu ne

manque jamais de ſon côté à donner des graces de converſion, à éclairer une ame dans ſes égaremens. Il n'y a point de pécheur ſi endurci à qui il n'envoye de ces éclairs de lumiere qui leur ſont voir leur erreur : mais hélas ! s'ils ſont ſenſibles à ſes divines touches, ce n'eſt que pour des momens ; & l'émotion n'en eſt pas plutôt paſſée, qu'ils rentrent dans leurs premiers égaremens, & oublient tout ce qu'ils avoient promis !

v. 22. *David dit enſuite : Voici le dard du Roi : que l'un de ſes gens paſſe ici & qu'il l'emporte.*

v. 23. *Mais le Seigneur rendra à chacun ſelon ſa juſtice & ſa foi.*

David ne tire point avantage des paroles du Roi : il ne lui fait pas même connoitre qu'il ait tort. Il ne ſe défend point, comme des ames d'une perfection médiocre pourroient faire : mais comme s'il étoit mort ou inſenſible, il dit *que l'on vienne reprendre les armes du Roi*. Je les lui rends, afin qu'il s'en ſerve encore contre moi ſi telle eſt la volonté de Dieu. David ſavoit trop bien ce que c'eſt que les promeſſes de la créature qui s'appuye ſur elle-même, pour s'y arrêter : mais ſe tournant du côté de Dieu en qui il avoit mis toute ſa confiance, il dit, *que Dieu rendra à chacun ſelon ſa juſtice*, c'eſt-à-dire, ſelon la juſtice de Dieu, qui fait tout juſtement ; ou, ſelon qu'il trouvera en nous de ſa juſtice à lui-même. C'eſt pourquoi David ne dit pas, ſelon notre juſtice, mais ſelon ſa juſtice, qui n'eſt autre que la juſtice de Dieu en nous, & *ſelon la foi* que nous avons en cette juſtice.

CHAPITRE XXVII.

v. 1. *David dit en lui-même : Je tomberai l'un de ces jours entre les mains de Saül. Ne vaut-il pas mieux que je me ſauve, & que je m'enfuie au pays des Philiſtins ; afin que Saül deſeſpère de me trouver, & qu'il ceſſe de me chercher dans toutes les terres d'Iſraël ! Je me tirerai donc d'entre ſes mains.*

LA fuite de David eſt toute myſtérieuſe : & quoiqu'il paroiſſe d'abord que c'eſt ſe défier de la continuation de la bonté de Dieu, & de ſa providence, cela n'eſt pourtant point : cette fuite étoit ordonnée par la même providence. Il falloit que cela fut de la ſorte, afin que David fut une plus parfaite figure de Jéſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt fuit devant Hérode ; David fuit devant Saül : mais où fuient-ils l'un & l'autre ? Chez leurs ennemis. Les perſonnes intérieures trouvent ſouvent un plus aſſuré refuge chez les plus grands pécheurs, qu'auprès de ceux qui, quoique ſerviteurs en apparence du même maître, ne ſont pas dans la même voie.

v. 2. *David ſe leva, & s'en alla avec ſes ſix cents hommes chez Achis, Roi de Geth.*

David & ſa famille *vont auprès du Roi de Geth* ; Jéſus & ſa famille vont dans le royaume d'Egypte.

v. 9. *David tuoit tout ce qu'il rencontroit dans le pays ; ſans laiſſer en vie ni homme ni femme.*

Il ſemble que David ne fuioit que pour éviter la perſécution, & Dieu s'en ſert pour détruire ſes ennemis. David fit plus de conquêtes dans ſa

fuite qu'il n'en avoit fait dans toutes ſes grandes batailles : vivant & converſant au milieu de ſes ennemis, il en détruiſoit infiniment davantage, que s'il eut été ſéparé d'eux : de même que Jéſus-Chriſt dans l'Egypte conquit plus d'ames, que dans toute la Judée : parce que ce fut dans ce tems qu'il jetta la ſemence de la converſion des Gentils.

Il n'y a point d'état dans la vie intérieure qui ne ſoit enfermé en David, comme figure de Jéſus-Chriſt, en qui tous dons & graces ſont renfermés. On condamne ſouvent ceux qui après avoir été long-tems dans le déſert de la foi à n'habiter (comme David) que les montagnes & les lieux les plus ſauvages, viennent après cela à converſer avec les créatures. On les accuſe de relachement ; car encore, avec quelles créatures converſent-ils ? Si c'étoit avec des perſonnes pieuſes & dévotes, avec les Iſraëlites, on n'y trouveroit rien à redire : mais d'*aller demeurer avec les Philiſtins*, converſer avec les mondains, c'eſt ce qu'on ne ſauroit approuver. Cependant c'eſt de cela même dont Dieu ſe ſert pour détruire ſes ennemis. O mon Dieu, que vos deſſeins ſont cachés aux hommes ! Et vous ne feriez pas Dieu, ſi votre ſageſſe n'avoit des moyens de ſe faire ſervir qui trompent toute leur prudence. Ces perſonnes détruiſent plus l'empire de Satan par ces ſortes de converſations, qu'ils n'avoient fait par leur ſolitude premiere. Laiſſons faire Dieu : il ſait bien conduire toutes choſes pour ſa gloire & pour notre avantage.

CHAPITRE XXIX.

v. 6. *Achis appella David, & lui dit : Le Seigneur vit qui ſait que je vous ai toujours trouvé bon & juſte devant moi, que je n'ai rien trouvé de mal en vous depuis le jour que vous êtes venu vers moi jusqu'à préſent : mais vous n'agréez pas aux Princes.*

v. 7. *Retournez-vous en donc, & allez en paix ; afin que vous ne bleſſiez pas les yeux des Princes des Philiſtins.*

CES paroles d'Achis font voir que les Princes ſont très-ſouvent obligés de faire des choſes qu'ils ne feroient pas, ſi ce n'étoit pour complaire à ceux qui les approchent. Les maîtres font quelquefois des injuſtices pour complaire à leurs domeſtiques. Ils reconnoiſſent véritablement la vertu des perſonnes perſécutées, & néanmoins ils ſont contraints de les éloigner, parce qu'ils ne *plaiſent pas aux Princes*. Si l'on ſavoit combien le reſpect humain eſt dangereux, on en ſeroit effrayé : c'eſt lui qui fait tous les dégats. Ne fut-ce pas par reſpect humain que Pilate condamna Jéſus-Chriſt ? (*a*) *Je ne connois*, dit-il, *aucune cauſe de mort en cet homme* ; je ne vois en lui aucun mal ; & cependant à cauſe des Juifs, il faut le livrer entre les mains de ſes ennemis. Il le connoît (*b*) juſte, il s'en lave les mains. Achis proteſte auſſi de la juſtice & de l'innocence de David : il ne laiſſe pas de l'expoſer à Saül, & en même tems à la mort.

v. 8. *David dit à Achis, qu'ai-je donc fait ? qu'avez-vous trouvé dans votre ſerviteur depuis le tems que*

(*a*) Jean 19. v. 4. (*b*) Matth. 27. v. 24.

j'ai paru devant vous, pour ne me permettre pas d'aller avec vous, & de combattre contre les ennemis de mon Seigneur & de mon Roi ?

ỳ. 9. *Achis répondit à David : Je sais que vous êtes bon à mes yeux, comme un Ange de Dieu; mais les Princes des Philistins ont résolu que vous ne vous trouveriez point avec eux dans le combat.*

Dieu veut que les gens même les moins humains & les plus impies connoissent la sainteté de David, durant qu'il est condamné & persécuté par ses propres freres. C'est une conduite toute adorable de la providence de Dieu sur ses amis. Les publicains, les femmes Cananéennes, & les idolâtres rendent témoignage de la sainteté de Jésus-Christ, durant que les Juifs le condamnent : les Samaritains le louent & l'admirent, les Juifs le décrient : une femme perdue le reconnoit pour Messie, & les Juifs le condamnent pour s'être dit le Messie. Ce sont encore des rapports entre Jésus-Christ & David qu'il est aisé de remarquer, aussi bien que l'expérience que les personnes intérieures ont, qui est, que quelque-part qu'elles se trouvent, elles sont plus persécutées de leurs freres, & de ceux qui passent pour gens de piété si elles sont dans le monde; & de leurs religieux si elles sont dans le cloitre, que de tout autre. Dieu se sert de tout pour sanctifier ses élus : il permet d'ordinaire, pour les faire souffrir davantage, que leur vertu ne soit pas connue de ceux avec lesquels ils conversent; & que très-souvent, bien qu'elle leur soit connue, ils ne laissent pas de les persécuter par un secret de la providence.

CHAPITRE XXX.

ỳ. 1. *Trois jours après, David arrivant avec ses gens à Siceleg, trouva que les Amalecites l'avoient prise, & y avoient mis le feu.*

ỳ. *David donc & ses gens ayant trouvé la ville brûlée, & leurs femmes, leurs fils & leurs filles emmenées captives,*

ỳ. 4. *Ils commencerent tous à crier & à pleurer jusqu'à ce que leurs larmes fussent épuisées.*

Y A-t-il quelques épreuves, ô grand Roi ! par lesquelles il ne faille pas que vous passiez ? Celle-ci est la plus rude de toutes celles que vous avez essuyées. Il semble, mon Dieu, que vous assembliez tous vos fleaux pour accabler votre serviteur : & ce qu'il y a de plus admirable dans la vie de ce saint Roi, c'est qu'il n'y a pas un état intérieur, quel qu'il soit, qui n'y soit renfermé; ni une sorte de croix extérieure, qu'il n'ait portée. Il est tellement général pour toutes choses, que l'on ne peut rien éprouver, ni même connoitre, qu'on ne trouve en lui. Aussi est-il une parfaite figure de Jésus-Christ. C'est pourquoi tous les états se trouvent exprimés en lui, comme ils sont tous renfermés en Jésus-Christ : & je m'assure que tous ceux qui liront avec application ce qui est rapporté de David, y trouveront leur propre état, & cela avec un rapport d'autant plus achevé, qu'ils sont plus avancés & plus conformes à Jésus-Christ.

David donc à son retour *trouva détruit & consumé le lieu* qui lui avoit été donné pour refuge. O grand Saint, que ferez-vous ? il n'y a plus de retraite pour vous : elle est *réduite en cendres*. Cette consommation marque l'anéantissement.

Qu'il eſt dur à porter ! Qu'eſt devenue la conſtance de David ? Il n'a point pleuré pour toutes les autres attaques, & *il pleure* inconſolablement celle-ci. C'eſt qu'il n'y en a point de pareille, cette conſommation étant la figure de l'anéantiſſement, & la diſpoſition à la nouvelle vie.

Avant que de mourir & de conſommer le ſacrifice de la mort, il y a une conſommation de vie, comme il a déja été remarqué, conforme au *conſummatum eſt* de la croix : mais cette conſommation eſt la conſommation de la vie, qui opére la mort : & celle dont je parle eſt la conſommation de la mort. L'inſtant qui fit la réſurrection de Jéſus-Chriſt, fit la conſommation de ſa mort en la finiſſant ; comme l'inſtant de ſa mort avoit fait la conſommation de ſa vie. C'eſt pourquoi il eſt écrit : (*a*) *O mort, je ſerai ta mort.* La mort de la mort eſt la nouvelle vie, comme la mort de la vie eſt la même mort.

Ceci eſt un état qui ſe paſſe réellement dans l'ame, & qui s'appelle *anéantiſſement* : parce que les reſtes de la mort ſont détruits & que l'anéantiſſement acheve ce qu'elle n'avoit pû conſommer : par exemple, la mort ſépare l'ame du corps, mais elle laiſſe le corps entier : l'anéantiſſement le détruit & le réduit en cendres ; & c'eſt proprement la conſommation de la mort, cet état étant plus près de la réſurrection : de ſorte que lorſque nous ſerons reſſuſcités, la mort ſera conſommée elle-même, comme elle conſomme toutes choſes. Or cet état devoit être figuré en David avant qu'il devint Roi, & que les promeſſes fuſſent accomplies en lui. Un corps nouvellement mort a plus d'eſpérance de réſurrection qu'un enſeveli, & celui qui eſt enſeveli

(*a*) Oſée 13. v. 14.

en a davantage que celui qui eſt enterré ; mais celui qui eſt réduit en cendres n'en a plus que dans le germe d'immortalité, qui eſt en lui. C'eſt pourquoi juſqu'à ce que l'ame ſoit anéantie, ſon déſeſpoir n'eſt point abſolu.

Jéſus-Chriſt a bien voulu nous donner des exemples de ces vérités dans les trois perſonnes qu'il a reſſuſcitées. Il ne comptoit la premiere que comme une perſonne (*a*) endormie : ſa mort & ſa réſurrection fut autant aiſée, qu'elle fut prompte. La ſeconde fut celle (*b*) de l'enfant de la veuve de Naïm, qui étoit déja enſeveli, & celle-là couta un peu plus, quoique beaucoup moins que le Lazare, qui étoit la troiſieme. (*c*) *Jéſus-Chriſt frémit* ; tous déſeſpéroient que cela pût arriver ; parce qu'il étoit déja corrompu : c'eſt l'état qui précéde l'anéantiſſement total. Il eſt à remarquer, que Jéſus-Chriſt n'en reſſuſcita aucun de ceux qui étoient réduits en cendres que par ſa mort, (*d*) & après ſa mort. On peut juger par là de la différence de ces choſes. L'ame dans l'état de cendre ou d'anéantiſſement ne conſerve nul eſpoir de pouvoir jamais revivre : elle ne ſouffre plus ni de la mort ni de la puanteur ; mais elle n'eſpere plus nulle vie. Elle eſt inſenſible à tout, mais d'une maniere morte, & non pleine & vivante, comme après la reſurrection. Ceci eſt la conſommation de la mort, dépeinte par la demeure de David, qui *fut conſumée par le feu* ; & cette demeure eſt un reſte d'apui ou d'eſpoir de revivre, qui eſt détruit & conſumé par cet embraſement.

Les femmes & les enfans de David furent emmenés : les femmes ſignifient les perſonnes qui nous

(*a*) Matth. 9. v. 24. (*b*) Luc 7. v. 14. (*c*) Jean 11. v. 33. &c. (*d*) Matth. 27. v. 52. 53.

ſont les plus unies & par grace & par nature ; & *les enfans*, tous ceux que nous avions enfantés en Jéſus-Chriſt : tout cela nous quitte & nous abandonne entiérement. Dieu nous les enleve, & avec eux ce qui nous reſtoit d'opérations les plus ſecretes & cachées, & que l'on n'appercevoit pas même à cauſe de leur ſimplicité. Tout ſe paſſe dans l'ame de cette maniere. Il falloit qu'il ſe paſſât auſſi en David, pour figurer la perte que Jéſus-Chriſt fit de tous ſes diſciples, qui lui furent enlevés par la crainte au moment de ſa mort.

v. 6. *David fut ſaiſi d'une extrême affliction : car le peuple le vouloit lapider, tous étant dans l'amertume & dans la douleur, pour avoir perdu leurs fils & leurs filles : mais il mit ſa force & ſa confiance dans le Seigneur ſon Dieu.*

Si David n'avoit pas été prêt d'être *lapidé*, comme ſon Maitre, il manqueroit quelque choſe à leur reſſemblance. David *en fut* d'abord *très-affligé*, mais ſon cœur ſe trouva preſque auſſi-tôt *fortifié en ſon Dieu*. C'eſt la conduite ordinaire que Dieu tient ſur les ames fortes en lui, de leur faire porter non ſeulement leur propre douleur, mais celle de toutes les perſonnes qui leur ſont ſoumiſes par la direction.

On peut voir par ce que l'Ecriture rapporte des uns & des autres la différence de leur état. Le peuple ou les ames communes, s'affligent de la perte de leurs opérations, & en s'affligeant ils s'en prennent à la créature : c'eſt le directeur, diſent-ils, qui eſt la cauſe de cela. C'eſt qu'il nous conduit par une mauvaiſe voie. David ne porte pas ſeulement ſa perte, qui étoit bien d'une autre nature que celle des autres ; mais il eſſuye

même toutes leurs peines. Y a-t-il rien de plus déſolant pour une perſonne qui ſe croit déja perdue elle-même, que de voir que les autres lui reprochent leur perte ? Mais de quelle maniere en uſe David ? En accuſe-t-il quelqu'un ? Se plaint-il à Dieu ? Non, *il ſe fortifie en Dieu* dans l'extrêmité de ſa perte par un abandon plus extrême, & par une union de ſa volonté divine, qui fait & permet toutes ces choſes.

v. 18. *David reprit donc tout ce que les Amalécites avoient enlevé, & il délivra ſes deux femmes.*

v. 19. *Et il ne reſta rien depuis le plus petit juſqu'au plus grand, tant des fils que des filles, ni de toutes les dépouilles. Et David ramena tout ce qu'ils avoient pris.*

David en dégageant ce qu'il avoit perdu, & *délivrant tant de perſonnes*, figure bien comme tout eſt rendu à l'ame, Dieu le lui reſtituant après le lui avoir ôté : car Dieu ne dépouille pas l'ame pour toujours ; ce n'eſt que pour lui ôter la propriété, de ſorte que lorſqu'il a arraché cette propriété, il lui reſtitue toutes choſes : c'eſt pourquoi l'Ecriture remarque qu'*il n'y manqua rien*, que tout fut reſtitué : il remporta même des dépouilles, ainſi qu'il fut dit (*a*) de Jéſus-Chriſt, après ſa réſurrection.

v. 21. *David vint enſuite rejoindre les deux cents hommes, qui étant las, s'étoient arrêtés & n'avoient pû le ſuivre, & à qui il avoit commandé de demeurer ſur le bord du torrent de Beſor. Ils vinrent au devant de lui & de ceux qui l'accompagnoient. David s'approchant d'eux, leur fit bon viſage.*

(*a*) Col. 2. v. 15.

v. 22. *Mais tout ce qu'il y avoit de méchans & de corrompus qui étoient à la ſuite de David, commencerent à dire : Puiſqu'ils ne ſont pas venus avec nous, nous ne leur donnerons rien du butin que nous avons pris. Que chacun ſe contente qu'on lui rende ſa femme & ſes enfans, & après cela qu'il s'en aille.*

David vient *retrouver ceux qui*, quoique remplis de bonne volonté, n'*avoient pu* néanmoins *le ſuivre* pour être trop *fatigués* d'un ſi long chemin. Et comment auroient-ils ſuivi celui qui couroit à pas de géant ? Il *avoit commandé de ſe repoſer* un peu dans le ſilence de l'oraiſon, & auprès du fleuve de la grace, pour les rafraichir, & leur donner de nouvelles forces. Ceci eſt une belle inſtruction aux directeurs pour ne pas pouſſer les ames au-delà de leur force, mais les laiſſer quelquefois jouir du rafraîchiſſement & du repos. Ce petit arrêt apparent eſt un bien pour eux, & non un mal ; il leur donne du courage & de la force pour pourſuivre avec une nouvelle vigueur leur route ; au lieu qu'en les pouſſant avec trop de rigueur, on leur fait perdre haleine, on les fait défaillir, & ſouvent mourir tout à fait à la grace au lieu de les faire mourir à eux-mêmes : mais reprenant par ce peu de relâche de nouvelles forces, ils ſont en état de pourſuivre leur chemin avec courage. Un homme frais & repoſé avance plus en un jour qu'un fatigué & exténué en trois. C'eſt la ſageſſe d'une direction, de ne pas exiger des ames par-deſſus leurs forces ; & l'Ecriture nous fait bien remarquer que ces hommes *reviennent au devant de David*, pour faire voir que ce n'étoit pas un égarement, mais un repos. Auſſi David, ſelon le témoignage de l'Ecriture, (*) *les ſalua pacifiquement.*

(*) Vulg.

Mais comme l'envie & l'orgueil ſe mêlent en toutes choſes, pluſieurs de ceux qui avoient accompagné David, s'enflerent de leurs victoires, & prirent vanité de leur fidélité. Ils allerent même ſi loin, qu'*ils ne voulurent point faire part de ce qu'ils avoient aux autres*, s'appropriant les graces de Dieu. Il y en a bien qui en uſent de la ſorte, qui veulent conſerver en eux-mêmes les graces que Dieu leur fait, ſans en faire part aux autres. Ceci eſt une grande infidélité : c'eſt s'aproprier les dons de Dieu : c'eſt une maligne jalouſie, qui fait que nous ne voulons pas que les autres profitent, parce qu'il nous ſemble qu'ils n'ont pas autant travaillé que nous. Les ouvriers (a) de la vigne ne firent-ils pas la même choſe, lorſque le maître leur donnant ce qu'il leur avoit promis, ils ne pouvoient ſouffrir qu'il recompenſât de la même maniere ceux qui avoient moins travaillé qu'eux ? Nous devrions être ravis que notre frere eût par pure grace & ſans peine ce qui ne nous a été donné qu'après bien des travaux : c'eſt-là la charité ſincere & l'amour déſintéreſſé.

v. 23. *Mais David leur dit : Ce n'eſt pas ainſi, mes freres, que vous devez diſpoſer de ce que le Seigneur nous a mis entre les mains : puiſque c'eſt lui qui nous a conſervés, & qui nous a livré les brigands qui étoient venus nous piller.*

David leur fait connoître que c'eſt s'approprier les biens de Dieu que d'en uſer comme ils font ; que *c'eſt lui qui a remporté la victoire*, & non pas la créature, dont Dieu ne ſe ſert que comme d'un inſtrument : que c'eſt à lui à donner & à diſtribuer les choſes comme il lui plait. *Non*,

a) Matth. 20. v. 11. 12.

dit-il, *il n'en ſera pas de la ſorte*; mais il ſera donné une égale portion à celui qui ira au combat & à celui qui reſtera pour garder le bagage. Il ne faut point nous prévaloir de nos peines, mais laiſſer diſtribuer à Dieu les graces comme il lui plait. David fit comme ſon Maître, qui voulut autant donner à ceux qui n'avoient travaillé que tard, qu'à ceux qui avoient travaillé beaucoup, reprenant ces ouvriers, & les taxant de dureté & de jalouſie.

v. 26. *David étant arrivé à Sicelег envoya du butin qu'il avoit pris aux Anciens de Juda, qui étoient ſes proches, en leur faiſant dire : Recevez cette bénédiction des dépouilles des ennemis du Seigneur.*

Ce paſſage fait voir la fidélité de David pour ne rien retenir de ce que Dieu lui donne. Il en fait part à toutes les perſonnes *de Juda*, qui ſont les ames intérieures & abandonnées, qui attendent tout de Jéſus-Chriſt, qui doit être leur force & leur appui : auſſi eſt-il appellé (*a*) *le Lion de la tribu de Juda*, comme qui diroit, la force de Juda, qui étant dépouillé de ſa propre force, n'en a plus qu'en Dieu. Ces ames ſont toutes diſpoſées *à recevoir la bénédiction des dépouilles des ennemis*; c'eſt-à-dire, à partager les graces que Dieu a faites à David, non pour lui, mais pour les autres.

Et c'eſt en cet état que l'ame ne retenant rien pour elle-même, diſtribue tout ſans ſe rien reſerver. Ceux qui ne ſont pas accoutumés à un état ſi nud, s'étonnent de ce que ces grandes ames parlent ſi librement des choſes de Dieu. Ils les accuſent même ſouvent de vanité : & ce n'eſt rien moins que cela : c'eſt un effet de leur

(*a*) Apoc. 5. v. 5.

déſappropriation. Elles ſont comme un canal pur & net qui ne reçoit les eaux que pour les diſtribuer, aſſurées qu'elles ſont que ces eaux ſont d'autant plus pures, qu'elles s'écoulent davantage; & que ſi elles croupiſſent, c'eſt parce qu'elles ſe ſont arrêtées, & qu'elles ont ſéjourné dans les tuyaux : ce qui ne peut arriver lorſque les tuyaux n'ont nulles concavités, & qu'ils ſont tellement unis & en pente, qu'ils ne peuvent rien retenir. Il faut qu'ils ſoient unis par une entiere déſappropriation, qui ne forme aucun arrêt : il faut qu'ils ſoient en pente de chûte, ce qui exprime bien l'anéantiſſement. C'étoit l'état de David lorſqu'il diſtribuoit ainſi ſes dépouilles. C'eſt auſſi la figure de Jéſus-Chriſt, qui dans le déſert diſtribue le pain après l'avoir multiplié. Ceci repréſente parfaitement bien la diſtribution de la parole de grace : c'eſt pourquoi David appelle ce qu'il diſtribue, *la bénédiction du Seigneur.*

CHAPITRE XXXI.

v. 1. *La bataille ſe donna entre les Philiſtins & les Iſraëlites.*

v. 3. *Et tout l'effort du combat tomba ſur Saül*

v. 4. *Saül prit ſon épée, & ſe jetta deſſus.*

LA mort de Saül eſt une image funeſte de la mort effroyable d'une perſonne qui, après avoir quitté l'abandon & la voye de Dieu, dans laquelle elle avoit été introduite par la divine bonté, va errante de péchés en péchés. Elle tombe d'une infidélité dans une autre plus étrange, d'un péché dans un crime, d'un crime dans le ſacrilege, & du ſacrilege dans toutes for-

tes d'abominations ; enfin se voyant attaquée de tous ses ennemis, & ne pouvant trouver de repos en aucun lieu à cause des remors de sa conscience, elle termine sa vie par le désespoir. Telle fut la mort de Judas, qui après s'être retiré de la conduite de son bon Maître, tomba de la propriété dans l'avarice, de l'avarice dans le sacrilege, & du sacrilege dans le désespoir. On a pu remarquer dans ce que l'Ecriture rapporte de Saül une succession de toutes sortes de crimes. N'est-ce pas ce qui est arrivé à quelques ames, qui ont étonné tout le monde? On a attribué leurs chûtes à la voie de l'abandon ; & elles ne sont tombées que par défaut d'abandon.

Il est vrai que ces personnes avoient été conduites par la voie de l'abandon autrefois, comme Saül : mais il n'est pas moins vrai que tous ces malheurs ne leur sont arrivés que pour avoir quitté la voye de l'abandon, & qu'elles sont entrées par là dans des troubles d'autant plus grands, & difficiles à porter, que leur paix avoit été plus étendue. Si ces personnes ainsi déchues de la voye de l'abandon, trouvent des directeurs expérimentés, elles y rentreront aisément : mais si elles trouvent des directeurs scrupuleux & sans expérience, ou seulement craintifs, qui leur fassent reprendre les premieres pratiques, il y a beaucoup à craindre pour elles : car ne pouvant plus faire ce qu'elles faisoient au commencement, (parce que toutes leurs forces actives ont été épuisées,) & d'un autre côté ne rentrant pas dans leur abandon, elles sont comme suspendues, étant hors de l'ordre de Dieu sur elles : ce qui leur cause des troubles si étranges, que souvent par désespoir, elles

elles s'abandonnent au péché, ou bien elles se tuent elles-mêmes. Il faut avoir une grande prudence pour ne pas tourmenter les ames en cet état ; ne les remettant pas dans une pénitence active, mais bien dans celle qui est conforme à leur degré, s'abandonnant à la divine justice, afin qu'elle exerce sur elles toute sa rigueur, s'abandonnant pour la perte de leurs dons, faisant néanmoins ce qu'on leur dit avec une fidélité inviolable, demeurant soumises à Dieu sans résistance sous le glaive de sa rigueur & de son indignation. Ces ames se sont quelquefois si fort éloignées dans leurs égaremens, que comme Saül, elles ne veulent plus de retour : il faut prier pour elles, & les abandonner à Dieu.

v. 6. *Saül mourut en ce jour-là, & avec lui trois de ses fils, son Ecuyer, & tous ceux qui se trouverent auprès de sa personne.*

Après que Dieu a anéanti David, par une si longue suite de persécutions, comme on a pu le remarquer, il le venge & le délivre lui-même en un jour de tous ses ennemis. Dieu ne se contente pas de le venger, de le tirer de l'oppression, & de détruire tous ses ennemis ; il ôte de plus tous ceux qui pourroient disputer avec lui le royaume, & l'empêcher d'en être paisible possesseur, lui laissant néanmoins toujours certains ennemis du dehors, pour exercer ses sujets, & pour les porter par là à recourir toujours à Dieu (ayant incessamment besoin de son secours,) & à s'y confier d'autant plus, qu'ils éprouvent davantage & leur besoin & l'efficacité du secours divin. O Saül, en quel état êtes-vous, & qu'avez-vous remporté d'une persécution si longue, si cruelle, & si injuste ! Vous en éprouvez à pré-

sent le rigoureux châtiment : & David n'est-il pas infiniment mieux vengé qu'il n'eût pû le faire lui-même en donnant cours à sa vengeance? & quel fruit ne recueille-t-il pas de sa patience? O mon saint Roi, que votre sort est bien différent de celui de Saül! Celui qui vous a traité avec tant de rigueur, fera éternellement l'escabeau de vos piés : vous triompherez de sa malice, comme il a triomphé de votre patience.

FIN du *Premier Livre* DES ROIS.

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES

SUR CE TOME IV.

A.

L.

M.

FIN.

LA SAINTE BIBLE

AVEC DES

EXPLICATIONS & REFLEXIONS

QUI REGARDENT

LA VIE INTERIEURE,

PAR MADAME J. M. B. DE LA MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME V.

CONTENANT

LES IIe. IIIe. ET QUATRIEME LIVRES DES ROIS.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.



LE SECOND LIVRE DES ROIS,

Avec des Explications & Réflexions *qui regardent la vie intérieure.*

CHAPITRE PREMIER.

v. 11. *Alors David prit ses vêtemens & les déchira; & tous ceux qui étoient avec lui firent la même chose.*
v. 12. *Ils s'abandonnerent aux pleurs & au deuil, en déplorant Saül & Jonathas son fils.*

SI David a fait voir une uniformité entiere de sa volonté avec celle de Dieu dans toutes les persécutions que Saül lui a faite, les supportant avec une extrême patience, il n'a pas moins fait connoitre la grandeur de son ame dans la maniere avec laquelle il a appris la mort de Saül. C'est une si grande marque de son anéantissement, qu'il ne s'en trouvera guere une plus forte. Il ne se laisse aller à aucun mouvement de joie en apprenant une mort qui lui assuroit la vie & le royaume, qui du plus misérable des hommes le rendoit le plus heureux, qui d'esclave le faisoit roi. Il se trouvoit par cette mort dans une nouvelle vie de douceur & de paix; au lieu qu'auparavant ce n'étoit qu'image de mort qui paroissoit à tout moment inévitable, que fuite sans repos, errant de tous côtés pour se garantir de la mort,

Un changement d'état si surprenant, n'en fit point au cœur de ce grand Saint; parce qu'il étoit établi en Dieu, dans une très-grande immobilité : & sans faire réflexion à ce qui le concerne, il ne pense qu'à pleurer la mort de ce Roi & de son peuple. Que pleurez-vous, grand Roi? Vous pleurez sans doute la mort & la perte de cette ame. Non, non, sa charité ne lui fait pas porter un tel jugement. Il pleure Saül comme le plus grand de ses amis, puisque c'est lui qui lui a procuré le plus de biens. Le bonheur & le prix de la croix, paroît inestimable à une ame qui en a connu la valeur. David perd en Saül le plus grand moyen de souffrir; comment n'en ressentiroit-il pas de la douleur? Ne vous affligez pas, grand Prophête, la croix ne vous manquera pas, il n'y a rien dont Dieu ne se serve dans la suite pour vous procurer un si grand avantage.

v. 13. *David dit au jeune homme qui lui apportoit cette nouvelle :*

v. 14. *Comment n'avez-vous point craint de mettre la main sur le Christ du Seigneur, & de le tuer ?*

v. 15. *Et David appellant un de ses gens lui dit : Jettez-vous sur cet homme, & le tuez. Aussi-tôt il le frappa, & il mourut.*

La justice de David n'est pas moins admirable que sa modération. Ce jeune homme croyoit avoir à faire à un homme intéressé, qui lui sauroit gré de l'avoir délivré d'un si redoutable ennemi. David lui fait bien connoitre qu'il ne le regardoit pas comme tel; & qu'étant dépouillé de tout propre intérêt, il n'envisageoit que la personne qui avoit été frappée. David voyoit fort bien que cet homme n'étoit point homicide;

mais il vouloit par là donner un exemple de ne point écouter les flatteurs, qui se chargent envers les grands de crimes qu'ils n'ont point commis lorsqu'il s'agit de la destruction de leurs ennemis. Il est en cela l'exemple des têtes couronnées, qui doivent être tellement exempts de tout propre intérêt, qu'ils punissent sans distinction le crime par tout où il se rencontre. Ils ne doivent pas plutôt commencer à régner, qu'ils doivent commencer d'être justes.

Il apprend aussi aux ames intérieures qu'elles ne doivent jamais goûter le moindre plaisir dans la délivrance de leurs peines, & qu'elles doivent aimer d'un amour juste & égal autant les personnes qui les oppriment que celles qui les soutiennent; les uns & les autres le faisant par un ordre divin de la Providence, qui connoît ce qui nous est nécessaire, les personnes qui nous affligent, nous étant souvent les plus utiles.

v. 17. *Or David fit cette complainte sur la mort de Saül & de Jonathas son fils.*

v. 18. *Considere, ô Israël ! ceux qui sont tombés percés de plaies.*

v. 19. *Les plus nobles d'entre vous ont été tués sur vos montagnes. Comment les vaillans sont-ils tombés morts ?*

v. 22. *La flèche de Jonathas n'est jamais retournée en arriere, elle a toujours été teinte du sang des morts : & l'épée de Saül n'a jamais été tirée inutilement.*

David ne se contente pas de l'acte héroïque qu'il vient de faire : non-seulement il ne s'étend point à se plaindre du tort que lui a fait Saül; mais il ne dit rien que de glorieux à sa mémoire : & comme il l'a respecté durant sa vie, il l'honore après sa mort. O grand Roi ! ne craignez-

vous point de vous nuire devant votre peuple? car si vous réhaussez si fort la mémoire de Saül, ils croiront qu'il vous a persécuté justement; & plus ils auront de respect pour sa mémoire, moins ils auront de respect pour vous. Vous êtes bien éloigné de la politique d'un Empereur, qui choisit, à ce qu'on prétend, un homme vicieux pour lui succéder, afin de se faire regretter. Ne savez-vous pas bien que lorsque des sujets ont été tyrannisés sous un Roi, & qu'ils en ont un tout contraire, cela leur donne d'autant plus d'amour pour lui qu'ils se trouvent par là dans une nouvelle liberté? Il semble que vous n'ayez point d'autre soin que d'élever votre prédécesseur & de vous rabaisser. C'est une justice que je lui rends, dit David : la charité me rend aveugle sur ses défauts, & sur ce qui me concerne, pour n'envisager que ses bonnes qualités, comme l'anéantissement m'a fait oublier ce que j'ai été, & ne me laisse envisager que l'état présent. Ce procédé est extrêmement instructif pour apprendre aux ames intérieures que ce n'est pas assez de ne point se réjouir d'une meilleure fortune, de faire taire ceux qui parlent contre nos persécuteurs; qu'il faut de plus ne perdre aucune occasion de dire le bien que nous connoissons être en eux. Il n'y a point d'homme si mauvais, qui n'ait toujours quelque qualité louable.

v. 26. *Votre mort me perce de douleur, Jonathas mon frere, le plus beau des Princes, digne d'être aimé d'un amour plus grand que celui qu'on a pour les femmes. Je vous aimois comme une mere aime son fils unique.*

Il faut que David décharge son cœur en faveur de *Jonathas*. Il décrit ses qualités, il l'appelle *son frere*, à cause de leur union & conformité d'état. Il parle de la *beauté* de son ame, qui étoit si grande, qu'elle passoit les ames communes : c'est pourquoi il dit, qu'il étoit *aimable par-dessus l'amour des femmes*, ayant une ame élevée par un abandon très-parfait au-dessus de ces ames foibles & efféminées, qui ne regardant qu'à leurs propres intérêts, ne s'élevent jamais au-dessus d'elles-mêmes, pour n'envisager que le seul intérêt de Dieu. *Comme la mere*, dit-il, *aime son fils unique, ainsi vous aimois-je*, ô mon cher Jonathas ! Vous étiez mon fils unique de grace, n'en ayant aucun qui vous ressemblât. Il est dur de se voir enlever des ames sur la grace desquelles l'on fondoit presque toutes ses espérances : mais Dieu les enleve quelquefois, ou parce qu'il prévoit que le monde les pourroit corrompre, ou parce qu'elles ne meurent pas dans toute l'étendue des desseins de Dieu sur elles.

CHAPITRE II.

v. 1. *Après cela David consulta le Seigneur, & lui dit : Irai-je dans quelqu'une des villes de Juda? Le Seigneur lui dit, allez. David lui demanda, où irai-je? Le Seigneur lui dit : Allez à Hebron.*

LA douleur de David n'est point une douleur lâche & efféminée. Après avoir fait son devoir envers les morts, il ne demeure point abattu; au contraire, avec un entier dégagement il se met en état d'exécuter les volontés de Dieu, soit pour se charger du Royaume, soit pour le laisser. Il commence par *consulter Dieu* dans

une affaire si importante : ce qui fait voir sa modération. Il ne s'empresse point de posséder un royaume qui lui avoit été promis depuis si longtems, & qui lui avoit déja coûté si cher. Il ne s'arrête point à tout ce qui s'étoit passé, ni aux lumieres ou promesses; mais à la seule volonté de Dieu & au moment divin, qui est la seule & sûre regle des ames abandonnées. Cela tire l'ame d'une certaine propriété & vaine joie dans la possession des choses. Car enfin David avoit eu assez de certitude que Dieu le vouloit & l'avoit choisi pour Roi : cependant il ne s'y arrête point. Il étoit dans une telle indifférence, qu'il étoit prêt de n'y penser jamais, si telle étoit la volonté de Dieu. Il ne prenoit même les rênes du royaume que dans cette volonté, sans se regarder soi-même.

v. 4. *Alors ceux de la tribu de Juda étant venus à Hebron, y sacrerent David, afin qu'il regnât sur la maison de Juda.*

La suite de l'histoire de David jusqu'à la possession de son royaume est une belle figure des traverses par lesquelles il faut passer avant que d'arriver à la nouvelle vie ; & que l'état d'une mort réelle & profonde n'est pas sitôt passé, que l'on s'imagine. O que les ames qui croient, lorsqu'elles sont un peu établies dans l'état de foi, être arrivées ici, se trompent bien ! Combien de morts, de peines, d'anéantissemens & de sacrifices ! C'est après toutes ces choses que la nouvelle vie est donnée, selon même la doctrine de S. Paul, qui dit, (*a*) que *celui en qui le vieil homme est détruit, est rendu nouveau :* mais il faut remarquer, qu'il n'est rendu nouveau que

(*a*) Rom. 6. v. 6, 7, 8.

parce que tout ce qui appartient à la vie d'Adam est passé pour lui. C'est donc une nouvelle vie & un nouveau régne. Ne savons-nous pas que c'est par toutes sortes de tribulations qu'il *falloit* (*a*) *que le fils de l'homme ressuscitât, & entrât dans sa gloire ?*

Aussi a-ce été par tout cela que David, sa figure mystique, est entré dans la gloire de son régne. Mais sur qui Jésus-Christ régne-t-il ? Sur les ames intérieures, son Royaume n'étant pas de ce monde. Son royaume n'est autre que les ames séparées du monde & du déhors par l'intérieur. Sur qui *David regne-t-il* ? Sur les hommes de *Juda*, qui sont ceux qui sont véritablement destinés pour établir le régne de Dieu. Ils *sacrent* eux-mêmes *David*, pour faire voir qu'encore bien que le régne de Dieu en nous soit de la destination divine, il faut pourtant que ce régne soit volontaire, & que nous le choisissions nous-mêmes pour notre Roi, nous assujettissant de notre plein gré sous son doux empire.

v. 5. *David envoya des messagers à ceux de Jabés, & leur fit dire : Bénis soiez-vous du Seigneur, de ce que vous avez usé de cette humanité envers Saül votre Seigneur, & que vous l'avez enseveli.*

v. 6. *Et maintenant le Seigneur vous le rendra selon sa miséricorde & sa vérité ; mais je vous récompenserai aussi moi-même de cette action que vous avez faite.*

David ne met point de bornes dans le témoignage de son affection envers Saül : il loue & *bénit* ceux qui ont rendu à sa mémoire ce qui lui étoit dû, il les assure même que *Dieu le leur rendra selon sa miséricorde & sa vérité :* comme s'il disoit :

(*a*) Luc 24. v. 26.

Dieu, pour vous récompenser de ce bienfait, vous mettra par miséricorde dans sa vérité, qui est lui-même; ou bien, dans la voie de sa vérité, qui est l'abandon. *Je ne laisserai pas* de mon côté, (dit-il encore) *de vous combler de biens* pour avoir rendu ce bon office à une personne qui m'étoit si chere. Peut-on pousser plus loin la charité ?

v. 7. *Ne vous laissez point abattre, & soiez fermes : car encore que Saül votre Roi soit mort, néanmoins la maison de Juda m'a sacré pour être Roi.*

David les console, & leur promet sa protection, les excitant à être vertueux. Il leur fait connoitre en même tems que s'ils veulent s'attacher aux intérêts de Dieu & aux siens, ils auront lieu d'être satisfaits : il les laisse néanmoins libres, faisant tout avec douceur & sans violence.

v. 10. *Isboseth fils de Saül avoit quarante ans, lorsqu'il commença à régner sur Israël ; & il régna deux ans. Il n'y avoit alors que la seule maison de Juda qui suivit David.*

Si la modération de David a été grande dans la perte de son ennemi à l'entrée de son régne, elle ne l'est pas moins dans sa possession. Ne pouvoit-il pas aller avec force, ou bien en gagnant les principaux d'Israël, prendre possession d'un Royaume qui ne lui pouvoit échapper, puisque Dieu le lui avoit donné ? N'étoit-il pas assuré du succès de son entreprise. Il ne songe point à tout cela, il posséde le Royaume comme Dieu le lui donne, & dans le tems qu'il le lui donne, ne voulant pas faire un pas par lui-même pour se procurer un empire plus étendu, ni un état

plus élevé. Cette suprême indifférence, & cette fermeté à ne se démentir en quoi que ce soit, condamne bien le procédé de certaines personnes spirituelles, qui lorsqu'elles ont connu que Dieu veut faire quelque chose d'elles, font des tentatives, & veulent toujours directement ou indirectement les faire réussir ; n'attendant jamais en patience ni en perte que Dieu exécute lui-même ses volontés. Il faut que l'heure vienne. Jésus-Christ nous a bien enseigné cela, lorsqu'il disoit : (a) *Mon heure n'est pas encore venue.* Il faut donc attendre cette heure. D'autres commettent un autre défaut, qui est, que lorsque Dieu a commencé de les mettre en possession de ce qu'il leur a promis, ils veulent eux-mêmes achever d'étendre cette possession jusqu'aux limites que Dieu leur a marquées.

Les uns & les autres se méprennent; parce que Dieu ne leur fait point connoitre les choses pour les porter à les exécuter ; mais afin qu'ils les laissent en lui, lui abandonnant le soin de tout faire & de tout exécuter. Jésus-Christ vient dans le monde pour détruire l'empire de Satan, & pour étendre son régne : cependant il demeure trente ans caché sans penser à accroitre ce même régne ; & lorsqu'il y travaille, c'est d'une maniere si bornée, qu'on peut dire qu'il n'a presque rien fait durant sa vie; voulant nous instruire par là de la maniere dont nous devons nous conduire dans l'exécution des choses que Dieu demande de nous. David demeura caché dans le désert depuis que le Royaume lui fut promis, pour être en cela comme dans le reste, la figure de son Maitre : & lorsqu'il entre en possession de son empire, il reste encore longtems sans penser à

(a) Jean 2. v. 4.

l'accroître, laiſſant le tout au ſoin de la providence.

Il eſt dit, que *la ſeule maiſon de Juda ſuivoit David* : cette maiſon eſt toujours priſe pour des ames fort abandonnées, & qui ayant perdu toute leur force propre, n'ont plus de force qu'en Dieu. Ce ſont ces fortes de perſonnes qui étant unies en charité, ſuivent conſtamment le guide que Dieu leur a donné.

v. 11. *Il demeura à Hebron ſept ans & demi, n'étant Roi que de cette ſeule tribu.*

Ce nombre d'années eſt aſſez myſtérieux & marque par leur longueur comme Dieu ne précipite rien. Il fait tout avec patience, attendant même beaucoup d'années à exécuter ſes promeſſes ; afin de faire perdre aux ames toute envie & tout penchant pour quoi que ce ſoit.

CHAPITRE III.

v. 1. *La guerre fut longue entre la maiſon de Saül, & la maiſon de David ; David s'avançant toujours & ſe fortifiant de plus en plus ; & la maiſon de Saül au contraire s'affoibliſſant de jour en jour.*

LA conduite de Dieu eſt bien impénétrable à l'eſprit humain. Après qu'il a laiſſé David dans un plein repos ſans aucun ſoin d'accroître ſon Royaume, il l'oblige de laiſſer combattre ſes ſujets en ſa faveur, & de prendre les armes pour aſſujettir tout Iſraël à ſon empire. Jéſus-Chriſt en a uſé de la ſorte : après avoir demeuré longtems dans le ſilence & dans la retraite, il vient combattre Satan, le chaſſant de tous les lieux où

il avoit établi ſon empire ; de maniere qu'on l'accuſa même de chaſſer les démons par Béelſébut. Ce fut alors qu'il leur fit connoître que tout royaume diviſé ſeroit détruit. N'aſſura-t-il pas qu'il étoit venu pour détruire la puiſſance des ténebres ? C'eſt ainſi que David eſſaye de détruire l'empire d'Adam pour aſſurer en ſa perſonne celui de Jéſus-Chriſt. Il ne combat plus comme homme particulier, mais comme Jéſus-Chriſt même ; & c'eſt là la vie apoſtolique, qui ne vient que longtems après que l'on eſt établi dans la paix en Dieu ſeul. C'eſt pourquoi l'Ecriture remarque très-bien, que *la maiſon de David*, qui eſt proprement le royaume de Jéſus-Chriſt, *devenoit plus étendue, & ſe fortifioit chaque jour.* C'eſt là la différence de l'empire de la créature à celui de Jéſus-Chriſt : celui du monde croît & ſe fortifie tout d'un coup, après quoi il diminue peu-à-peu ; mais celui de Jéſus-Chriſt ne paroît rien dans ſon commencement, il croît néanmoins inſenſiblement, & s'étend juſqu'à l'infini. Jéſus-Chriſt en a fait une comparaiſon ſi juſte (a) avec le *grain de moutarde.*

v. 8. *Abner étrangement irrité du reproche d'Isboſeth, lui dit : —*

v. 9. *Que Dieu traite Abner avec toute ſa ſévérité, ſi je ne procure à David ce que le Seigneur a juré en ſa faveur.*

Dieu ſe ſert de toutes choſes pour faire ſes volontés : un dépit, une faute repriſe en Abner, lui fait quitter le parti de la maiſon de Saül, pour prendre celui de David. Dieu ſe ſert très-ſouvent de nos péchés pour nous faire quitter l'empire du démon, & embraſſer celui de Jéſus-Chriſt.

(a) Matth. 13. v. 31.

v. 12. *Abner donc envoya des couriers à David pour lui dire de sa part : A qui appartient sinon à vous toute cette terre? Et ajouter ensuite. Si vous voulez me donner part à votre amitié, ma main sera avec vous, & je ferai que tout Israël se réunira à vous.*

v. 13. *David lui répondit : Je le veux bien ; je ferai amitié avec vous : mais je vous demande une chose. Vous ne verrez point mon visage que vous ne m'ayez envoyé auparavant Michol fille de Saül : Après cela vous viendrez & vous me verrez.*

Les *messagers* qu'Abner envoye à David, & tout le procédé de l'un & de l'autre exprimé en ces Versets, sont, ce me semble, une figure naïve, de la conversion d'une ame qui veut se réconcilier avec son Dieu. Elle lui *envoye* des prieres : elle prie les Saints d'intercéder pour elle : Ce sont ces Ambassadeurs favorables, qui offrent les prieres des hommes qui recourent à eux, ainsi que (*a*) *des parfums devant le trône de Dieu.* Dieu, dont la bonté est infinie, veut bien dès ce moment pardonner à ce pécheur, & oublier tous les outrages qu'il lui a faits; il veut bien même dès ce moment *faire amitié avec lui*, & lui remettre tous ses crimes, le reconciliant avec soi; mais pour jouir, dit Dieu, de mes caresses, & *pour voir mon visage*, (ce qui marque un état très-sublime), cela ne sera jamais que l'on ne m'ait restitué *l'Epouse* qu'on m'a enlevée. Cette Epouse n'est autre que la vérité, épouse de la miséricorde & de la charité, qui est Dieu même. Ce mariage est exprimé dans l'Ecriture : (*b*) *La miséricorde & la vérité se sont rencontrées* : cette rencontre marque leur union.

(*a*) Apoc. 5. v. 8. (*b*) Ps. 84. v. 11, 12.

Tous les hommes dérobent à Dieu sa vérité en s'attribuant faussement ce qui n'est dû qu'à lui. Cette vérité regarde directement Dieu, en tant qu'on doit lui attribuer toutes choses, tous les hommes n'étant que mensonge. Or l'on a ôté cette vérité à Dieu pour la donner à une créature, se confiant plus en la conduite humaine qu'en Dieu. Ce qui attire la confiance, c'est la vérité d'une chose, & non son instabilité & sa fausseté. Dieu veut donc, qu'on lui *restitue* cette vérité, se laissant conduire à lui par un abandon total ; c'est pourquoi il est dit, qu'après la rencontre heureuse de la miséricorde & de la vérité, elles se sont entreregardées ; puis il est ajouté, qu'elles ont produit la justice & la paix, qui est la consommation du mariage. La rencontre de la vérité fait que l'ame est obligée de rendre justice à Dieu, n'attribuant plus rien à la créature : & c'est alors qu'elle est mise dans la lumiere de vérité, qui rend à Dieu la justice qu'on lui avoit enlevée : Et de là nait la paix, qui s'unit à cette vérité & la baise, comme dit le Roi-Prophête. Ce baiser est la consommation du mariage spirituel, où l'ame n'est faite qu'une même chose avec son Dieu, selon que Jésus-Christ le souhaitoit pour ses Apôtres, lorsqu'il dit : (*a*) *Mon pere, qu'ils soyent un comme vous & moi sommes un*, & que tout soit consommé dans l'unité.

v. 14. *David envoya ensuite des courriers à Isboseth fils de Saül, & lui fit dire : Rendez-moi ma femme Michol, que j'ai épousée pour cent prépuces des Philistins.*

Jésus-Christ nous demande à tous tant que

(*a*) Jean 17. v. 21.